



John A. J. Dickey





LETTRÉS
JUIVES,

TOME SECONDE.

THE

LIBRARY

OF THE

LETTRES JUIVES, O U

CORRESPONDANCE
PHILOSOPHIQUE,
HISTORIQUE & CRITIQUE,

*Entre un Juif Voyageur en différens Etats de l'Europe,
& ses Correspondans en divers Endroits.*

NOUVELLE EDITION AUGMENTÉE
de XX Nouvelles Lettres, de Quantité de
Remarques, & de plusieurs Figures.

TOME SECOND,
DEPUIS LA XLI, JUSQU'A LA LXXX.



A LA HAYE,
Chez PIERRE PAUPIE,
M. DCC. XXXVIII.



DS

135

E82A8.

1738

v. 2

coll. spec.



A S A

MAJESTÉ POSTICHE
THEODORE I,
ROI DE CORSE.



I R E,

VOTRE MAJESTÉ *me permettra-t-elle
de lui offrir la Traduction du II Volume
des Lettres Juives? Je sçai, qu'aïant dédié
le premier à un Garçon Libraire, Vous trou-
verez peut-être extraordinaire, que je mette
Tome II.*

*

un

E P I T R E.

un Nom aussi auguste que le V^ôtre à la Tête de celui-ci. Mais, si Vous Vous rappelez, SIRE, qu'avant Votre Arrivée en Corse, Vous étiez presque aussi inconnu que lui, Vous me pardonnerez mon Audace.

QUEL Malheur pour le Peuple Hébreu, qu'il ne Vous ait pas pris Envie de Vous faire Roi de Jérusalem ! Vous y auriez réussi sans doute aussi heureusement que dans l'Entreprise qui Vous rend le Maître d'un Bien qui appartient légitimement aux Génois. Quelle Gloire pour tous les Juifs, si Vous aviez voulu jouer le Personnage du Messie qu'ils attendent : Et qu'il eut été heureux pour eux d'avoir à leur Tête un Aventurier aussi entreprenant que Vous ! Peut-être la Difficulté de réussir Vous a-t-elle empêché de prendre ce Parti. Vous auriez cependant trouvé dans les Juifs d'Amsterdam des Ressources considérables. J'ose Vous donner, SIRE, un Conseil salutaire. Si Vous êtes jamais chassé de Corse, faites Vous circoncire, Et menez sur les Bords du Jourdain un Peuple qui n'attend qu'un Libérateur. Mais, si Vous voulez régner sur le Cœur des Hébreux, gouvernez-les plus doucement, que Vous ne faites les Corfes. Les Israélites n'aiment point à être arquebusés, Et Vous n'obtiendriez rien d'eux par la Rigueur.

E P I T R E.

IL me paroît, que Vous n'imitiez pas mal ceux qui firent la Conquête du Nouveau Monde. Fernand Cortès traitta les Méxicains comme Vous traitez les Corfes. En passant dans Vos Voïages en Espagne, auriez-Vous pris le Génie de ce Général Espagnol? Souvenez-Vous, qu'il couvroit ses Cruautez du Prétexte de la Différence de Religion. Mais, les Peuples, chés qui Vous commandez actuellement, sont Catholiques, Apostoliques, & Romains. Peut-être imitez-Vous le Duc d'Albe. En ce Cas, Vous suivez, SIRE, un mauvais Modele. Il perdit la Moitié des Pais Bas, & sa Cruauté n'a pas peu servi à y former la République de Hollande.

CROÏEZ-moi donc, SIRE: Que VOTRE MAJESTE postiche prenne plutôt pour Exemple un Nombre de Grands-Hommes, remplis de Valeur & de Fermeté, mais toujours prêts à pardonner. Henri IV, de qui VOTRE MAJESTE est aussi éloignée, que St. Crépin l'est du bon Dieu, conquit son Roïaume, autant par la Douceur, que par les Armes.

EN imitant ce Héros, Vous attirerez après Vous tous les Cœurs. Les Habitans de Votre nouvel Empire Vous chériront, & les Etrangers ront en foule Vous offrir leurs Services. Le

E P I T R E.

Comte de Bonneval quittera le Turban, pour venir être Général de Vos Armées. Le Baron de Pölnits reprendra le petit Collet, pour Vous servir d'Aumonier. Le Duc de Ripperda, abandonnant les Interêts du Roi de Maroc, se chargera du Ministère de Votre Etat. Et je puis assurer VOTRE MAJESTÉ, que si je ne m'étois raccommo dé depuis peu de jours avec ma Famille, j'eusse accepté avec grand Plaisir la Place de Votre Chancelier. Mais, Vous ne manquerez pas d'Illustres Personnages pour la remplir; & je Vous promets, que j'aurai soin de m'informer de tous les Gens qui pourroient mériter cet Emploi, & d'en instruire exactement VOTRE MAJESTÉ.

JE suis avec un profond Respect,

S I R E,

DE VOTRE MAJESTÉ POSTICHE,

Le très-humble & très-obéissant Serviteur,

Le Traducteur des

LETTRES JUIVES.

PRE-

PREFACE

D U

TRADUCTEUR.

J'AI répondu, dans la *Préface* du premier Volume, aux Invectives, que le Zèle outré des Bigots, Défenseurs ardens de quiconque porte Capuchon & Sandale, leur a fait vomir contre moi. Je leur promis, que les Moines seroient épargnés d'ores-en-avant : & je leur ai tenu Parole ; car, il n'est fait mention d'eux que par occasion dans les *Lettres* qui composent ce II Volume.

J'AI tâché que la Traduction en fût correcte & précise. Je me suis extrêmement appliqué à rendre le véritable Sens de mon Auteur : & j'ai pris soin de donner un Gout original à mon Ouvrage ; la plus grande partie des Traductions n'offrant aux Lecteurs que des Ecrits informes.

QUELQUE Peine, que je me sois don-

P R E F A C E.

née, pour mériter l'Estime & l'Approbation du Public, les Bigots ont toujours tenu ferme. Ils n'ont cessé de crier : *Nous avons, ont-ils dit, une plaisante Obligation à ce Traducteur ! Il nous promet d'épargner nos Amis les Moines ; & il drappe nos cheres Sœurs les Religieuses. L'un vaut bien l'autre : & son II Volume est aussi digne du Feu que le I.* Les Plaifanteries de Jacob Brito, sur quelques Os & Haillons Sacrez, que l'Avarice a consacré sous le Nom de Reliques, les a tout-à-fait révoltez. Ils donneroient le Produit, que ces pieuses Fourberies leur apportent pendant une Année, afin de pouvoir m'accabler au gré de leur Haine. Ils répandent par-tout, que je suis un Homme sans Religion, qu'il faut être Ennemi de la Divinité, pour ôser traduire les *Lettres Juives* ; &, pour Preuve évidente de leur Accusation, il disent que j'ai tourné en ridicule la Vertebre de St. Christophe, & la Dent du Prophete Jérémie. Je pourrois me contenter de leur répondre, que, lorsqu'on traduit

P R E F A C E.

un Ouvrage, on est obligé de le donner tel que l'Auteur l'a composé, & qu'on n'a jamais fait un Procès, à ceux qui ont traduit *Lucrece*, des Opinions de ce Philosophe. Mais, j'abandonne cette Raïson; & je veux bien leur apprendre, quoi qu'ils assûrent que je n'ai point de Religion, que les *Lettres Juives* ne contiennent que ce que les *Launois*, les *Mabillons*, & autres Catholiques sentez, disent tous les jours. Je veux, enfin, qu'il y ait quelques Saillies hardies. Ne sont-elles pas pardonnables à un Juif?

JE viens à un autre Article: c'est aux Critiques vives qu'on a faites sur la Cour de Rome. A cela, je n'ai qu'un Mot à dire. Qu'on prenne garde, qu'Aaron Monceca, tout Juif qu'il est, ne parle presque jamais du Souverain Pontife, que comme d'un Prince particulier, & Maître de Rome. On peut même être bon Catholique, & écrire contre les Vices & l'Avarice d'une Cour corrompue. En voici la Preuve évidente. Le Pape *Pie II*, ne son-

P R E F A C E.

geant point qu'il parviendroit un jour au Souverain Pontificat, & ne prenant encor que la Qualité d'*Eneas Silvius* Poète, écrit dans les Termes suivans à son Ami Jean Perigal. „ Il n'est rien qu'on n'obtienne de „ la Cour de Rome avec de l'Argent : „ l'Imposition des Mains, les Dons du „ Saint Esprit, la Remission des Péchés ; „ tout s'y vend chèrement. Conservez „ donc votre Or, pour vous en servir au „ Besoin. „ *Nil est, quod absque Argento Romana Curia non dedat: nam & ipsæ Manūs Impositiones, & Spiritūs Sancti Dona, venduntur; nec Peccatorum Venia nisi Nummatis impenditur. Serva igitur Aurum, ut cum Opus sit præsto requiras* *. Si l'on trouve rien d'aussi fort dans les *Lettres Juives*, je sui prêt d'avouër, que j'ai mal fait de les traduire. Que si, au contraire, Aaron Monceca a été beaucoup plus retenu que Pie II, il faut que les Dévots m'accordent, qu'il n'a dit que ce que peut dire un bon

Ca.

* *Æneæ Sylvii, seu Pii II, Oper. pag. 149.*

P R E F A C E.

Catholique - Romain , puisque je ne crois pas qu'ils osassent soutenir , que ce Pape n'étoit pas Catholique. Et , pour peu qu'ils se défissent des Préjugés qui les aveuglent , ils verroient que le Fond de la Religion n'a rien de commun avec les Vices des Particuliers , qui en abusent , & qu'on ne peut assez blâmer. Combien seroit - il heureux , qu'à force de reprocher l'Ambition & l'Avarice à la Cour de Rome , on pût venir à bout de la corriger entièrement de ce Défaut !

A V A N T de finir cette *Préface* , je répondrai encor à quelques autres Objections. On a reproché à Aaron Monceca de condamner en général tous les Jansénistes , parmi lesquels il se trouve de fort honnêtes Gens. Ceux , qui ont formé cette Objection , n'ont pas bien examiné cet Ouvrage. Ils auroient vû , qu'on a distingué les Jansénistes en deux Classes. Les anciens , dignes de l'Estime de tous les Honnêtes - Gens , tels que les *Arnaulds* , les *Pascals* , les *Sacis* , sont louez dans vint Endroits. Les Peres de

P R E F A C E.

l'Oratoire, Partisans des Sentimens de ces Grands-Hommes, n'ont jamais été nommez dans ces Lettres. Ainsi, quand on parle des Jansénistes, il faut entendre la *Sette des Convulsionnaires*, Gens reconnus pour

Fanatiques, malins, dangereux, & fripons.

LES Jésuites sont piqués, qu'on dise que leur Société est ambitieuse & redoutable. Mais, en vérité, ne se moqueroient-ils pas eux-mêmes de quelqu'un qui écrirait, qu'ils sont humbles, attentifs à fuir la Gloire, & peu touchés des Biens & des Grandeurs de ce Monde? N'a-t-on pas avoué, que leurs Mœurs étoient pures, qu'ils étoient sçavans, doux, polis, honnêtes-gens même, en particulier? Aaron Monceca en eut voulu dire peut-être d'avantage; mais, il craignoit de mentir.

QUELQUES François, accoutumés à ne louer que leur País, se sont plaints, qu'Aaron Monceca avoit presque autant d'Amitié & de Passion pour les Hollandois,

P R E F A C E.

dois, qu'Arouët de Voltaire pour les Anglois. Cet Hébreu connoissoit le Mérite & les Vertus de cette Nation. Il étoit trop Philosophe , pour se contraindre , & pour déguiser ses Sentimens.

S'IL eut trouvé ailleurs les excellentes Qualitez qu'il a louées chés les Hollandois, il les eut également applaudies chés les autres Peuples. Sa Sincérité lui a fait blâmer les pernicieuses Maximes des Convertisseurs. Heureux ceux , qui suivront ses Principes ! Ils sont si conformes à la Loi Naturelle, qu'ils n'ont besoin d'aucune Apologie. L'Emportement des Catholiques outre lui a donné lieu de louer souvent la Douceur & la Sageffe du Gouvernement Hollandois. Il paroît , qu'il aime les Nazaréens Réformez , & que ce qui avoit occasionné son Amitié pour eux étoit leur Fidélité pour leurs Princes , & surtout pour Henri IV son Héros , à qui ils conservèrent la Couronne , que certains Catholiques aveuglez vouloient lui ravir.

J'a-

P R E F A C E.

J'ajouterais en finissant, que si l'on taxe les *Lettres Juives* d'avoir quelques Endroits contraires aux Sentimens des Catholiques outrez, ces mêmes Catholiques outrez seront pourtant obligés d'avouër, qu'il feroit à souhaiter, que tous les Peuples pensassent comme lui sur les Préceptes Moraux, & le Respect qu'on doit aux Souverains.

AU-RESTE, je tâcherai de mériter dans la Traduction des Volumes suivans l'Empressement que le Public a témoigné pour les deux premiers, dont le prompt Débit a surpassé mes Espérances, & trompé celle de ceux dont le Cours de cet Ouvrage blesse la Cagoterie.



LET.



LETTRES JUIVES,

O U

CORRESPONDANCE
PHILOSOPHIQUE,
HISTORIQUE & CRITIQUE,

*Entre un Juif Voyageur en differens Etats de
l'Europe, & ses Correspondans en divers
Endroits.*



LETTRE QUARANTE-ET-UNIEME.

Aaron Monceca, à Isaac Onis, *Rabbin
de Constantinople.*

Q'EST O I S hier à la Comédie Italien-
ne, & je suis charmé de la Ma-
niere naïve & du Jeu sensé des Ac-
teurs. J'y trouve une Vraisem-
blance, qui m'attache d'autant plus, qu'elle
approche de la Réalité. La Comédie étant le
Portrait de la Vie Humaine, le Comédien
Tome II. A ne

2 LETTRES JUIVES, *Lettre XLI.*

ne plait, qu'en imitant l'Original qu'il copie. Quelque bonne que soit une Pièce, elle languit, si elle est représentée par de médiocres Acteurs. De bons Comédiens, au contraire, font souvent réüssir un Ouvrage qui ne peut soutenir la Lecture. La plûpart des Pièces, qu'on joue sur le Théâtre Italien, sont dans le Cas. Elles ont plus de Brillant que de Solide. La Représentation en est amusante, la Lecture fade & peu instructive.

QUELQUES Auteurs avoient inventé un nouveau Genre de Comédie, qui joignoit une Morale sensée aux Plaifanteries d'Arlequin*. La Scene Italienne, entre les Mains de ces nouveaux Auteurs, auroit pû devenir une digne Sœur cadette de la Latine & de la Française. Mais, quelques misérables Ecrivains†, qui ont succédé à ces premiers, l'ont replongée dans son premier Etat. Dans presque toutes leurs Pièces, la Conduite régulière, l'Uniformité des Caractères, la Sagesse des Mœurs, sont sacrifiées au Plaisir de faire rire le Parterre, par un Bon-Mot, ou par quelque Incident bizarre & peu vraisemblable.

LA Comédie Italienne a eu à Paris une Fortune fort inégale. Sous le Regne passé, elle fut exilée & bannie de la France. La Har-

* C'est ce qu'on verra avec plaisir dans les Pièces intitulées: *La double Inconstance*, *la Surprise de l'Amour*. &c. par MARIVAUX; *Timon le Misantrope*, *Arlequin Sauvage*, &c., par DE LILLE, mort à Paris depuis quelques Années, & non pas le Météorin de la Haie, comme on l'a très mal-à-propos avancé,

† Romagnesi, Lelio le Fils, & autres.

dieffe, avec laquelle elle expofa à la Rifée du Peuple des Perfonnes du plus haut Rang, la firent proferire par l'Autorité du Souverain. Quelques Années après, le Duc Régent la rappella de fon Exil, & la ramena à Paris. La Punition des anciens Comédiens rendit les nouveaux plus circonfpèts. En laiffant à leurs Pièces l'Agréable pour amufer le Public, ils en ôtèrent ce qui pouvoit nuire aux Particuliers. Ils eurent à combattre, dans les Comédiens François, des Rivaux dangereux, dont le Mérite réel eut dû effacer le Clinquant de leur Théâtre, s'ils n'en euflent réparé le Foible par la Bonté de leur Jeu.

LES Comédies & les Tragédies Françoises font les Rivaux des Greques. Si les Pièces modernes ne font pas au-deffus des anciennes; du moins, aucun Savant, défait des Préjugés, ne doute de leur Egalité. Je ferois même tenté de leur accorder la Supériorité dans bien des Cas.

AUCUN Comique chés les Latins n'a réuni autant de Talens enfemble, qu'en a eu Moliere. Térence a écrit d'un Stile pur: fes Portraits font pris dans la belle Nature; il ne raconte pas les Chofes, il les met fous les Yeux. Une Conduite fenfée regne dans fes Pièces. Mais, il manquoit de Feu, d'Imagination, & de Diverfité dans les Caractères. Si, des fix Pièces, que nous avons de lui, on en avoit perdu cinq, on auroit encor Térence en entier. Dans toutes fes Comédies, c'eft toujours un Valet fourbe, un jeune Homme débauché ou amoureux, un Pere avare, &c.

4 LETTRES JUIVES, *Lettre XLI.*

Quand on a lû l'*Andrienne*, le Cœur ne trouve plus de nouvelles Instructions dans ses autres Pièces: l'Esprit seul s'amuse de la Fiction.

PLAUTE, ingénieux, diversifié, rempli de Variété dans ses Caractères, manque souvent au Stile. Il tombe quelquefois, dans ses meilleures Pièces, dans des Petiteffes indignes du Bon Gout.

MAIS, où trouve-t-on plus de Variété, plus de Noblesse, plus de Justesse dans les Portraits, plus de Netteté & de Précision dans le Stile, que dans le *Misanthrope*, les *Femmes Savantes*, le *Tartufe*, les *Facheux*, l'*Ecole des Femmes*, & celle des *Maris*? Je voudrois placer les bonnes Pièces de Moliere au-dessus de celles des Grecs; & les mauvaises, qu'il fit pour complaire au Peuple, au-dessous des Farces Italiennes: elles ont autant de Défauts, & moins de Brillant, qu'elles.

LA Tragédie, chés les François, me paroît poussée à un Point encore plus parfait. Les Romains n'ont jamais rien eu dans ce Genre, qui ait dû mériter l'Attention des Connoisseurs. Les Tragédies de Seneque sont les Productions d'un Déclamateur, plutôt que les Oeuvres d'un Auteur Tragique. Il n'a, ni assez de Sublime pour ravir mon Ame, ni assez de Tendresse & de Connoissance du Cœur pour me rendre sensible. Toutes les Sentences, dont ses Ecrits sont remplis, ne fauroient m'émouvoir: il ne m'inspire, ni la Terreur, ni la Crainte, ni la Pitié.

LES Romains ont fait beaucoup de Cas du
Thieft

LETTRES JUIVES, *Lettre XLI.* 5
Thieſte de Varius, & de la *Médée* d'Ovide.
Le Tems ne nous a pas conſervé ces deux
Pièces, & je ne doute pas qu'elles ne dûſ-
ſent avoir de grandes Beutez. Ovide con-
noiſſoit parfaitement les Mouvements du
Cœur. Perſonne n'exprimoit auſſi vivement
les Sentimens que cauſe un Amour emporté.
Ses *Héroïdes* nous ſont de ſûrs Garants des
Beutez de ſa Tragédie. Mais, on ne peut
balancer la Bonté d'un Ouvrage qui éxiſte,
par la Réputation d'un autre dont on n'a aucu-
ne Connoiſſance certaine.

SOPHOCLE, & Euripide, portèrent chés
les Grecs le Théâtre à ſon plus haut Degré.
Corneille & Racine ont été à la Perfection chés
les François; & je crois, que, pour juger de
la Préférence entre ces Auteurs, il faut pro-
noncer ſur celle qu'on doit donner au Gout
des Athéniens & des Pariſiens. Peu de Fran-
çois aujourd'hui, excepté quelques Idolâ-
tres de l'Antiquité, conviennent de la Supé-
riorité du Théâtre Grec ſur le leur. Ce Sen-
timent n'eſt pas ſi généralement reçu chés les
Nations Etrangères; mais, il a bien des Parti-
ſans.

J'ôſe ſoutenir, qu'il y a plus de Gran-
deur, de Majeſté, de Nobleſſe, dans Cor-
neille, que dans Sophocle. Ce dernier, quoi-
que doué d'un Génie ſublime, & digne de
l'Admiration de tous les Connoiſſeurs, n'a
point eu cette Variété dans les différens Ca-
ractères, cette Force & cette Vérité dans les
Portraits.

RACINE, au Tendre & au Pathétique
A 3 d'Eu-

6 LETTRES JUIVES, *Lettre XLI.*

d'Euripide, joignit souvent le Grand & le Sublime de Sophocle & de Corneille. Ses Ouvrages, peut-être, n'ont que le Défaut d'être trop parfaits. Tant de Beutez continuées laissent moins appercevoir certains Endroits frappans, que de foibles Défauts eussent relevez.

DEUX Poëtes aujourd'hui ont succédé à la Gloire de ces Grands-Hommes. Ils ne les ont point égaletz : mais, ils les ont parfaitement imitez ; &, dans leur Imitation, ils ont sçu se rendre originaux. L'un * eurent tour-à-tour l'Esprit & le Cœur, par l'Amour, la Pitié, & la Terreur. L'autre †, excellent Versificateur, Génie hardi, Esprit vaste, s'est tracé à lui-même une nouvelle Méthode. Il a embelli le Théâtre, en y risquant des Situations heureuses, mais qui pouvoient paroître nouvelles & extraordinaires. Il vient actuellement de mettre au jour une Tragédie en trois Actes. Il n'y a aucun Personnage de Femmes dans cette Piece. Ainsi, l'Amour en est entièrement banni. Le Manque & le Défaut de cette Passion, l'Ame du Théâtre, & le Moïen le plus sûr d'aller au Cœur, quoi qu'en disent certains Critiques, a forcé l'Auteur à réduire son Ouvrage à trois Actes. Il a senti, que toute la Politique, toute la Grandeur Romaine, ne pourroit suffire à le conduire jusqu'au cinquieme, sans tomber dans des Déclamations froides, & qui font languir l'Action. Il n'est aucune Pièce moderne, où

l'A-

* Crebillon,

† Voltaire.

LETTRES JUIVES, *Lettre XLI.* 7

l'Amour n'ait quelque peu de Part. C'en est assez, pour y faire entrer un Rolle de Femme, qui aide à conduire l'Action à sa Fin, & à la garantir du froid Secours des Narrations & des Episodes. Quant aux Tragédies anciennes, au Nombre desquelles on peut mettre l'*Athalie* & l'*Esther* de Racine, les Chœurs suppléent beaucoup à la Brièveté des Actes. Si l'on représentoit certaines Pièces d'Euripide, & de Sophocle, sans les Chœurs, le Récit n'en dureroit pas Demi-Heure tout au plus. Ainsi, la Musique, le Chant, & les Intermedes, dispensoient de l'Etendue que demandent les Tragédies modernes.

CETTE Pièce nouvelle, dont je t'ai parlé, est intitulée *La Mort de Jules César*. Le Caractere de cet Empereur est conforme à l'Idée que l'Antiquité en a transmis jusqu'à nous. Il est ambitieux, éloquent, intrépide, bon Ami, généreux. L'Auteur le dépeint dans cinq Vers de la Maniere la plus exacte & la plus précise: & le Portrait, qu'il en fait, est d'autant plus ingénieux, qu'il a trouvé le Secret de le placer dans la Bouche de César même, parlant à Antoine, qui le presse de faire punir quelques Sénateurs qui pourroient attenter à ses Jours.

*Je les aurois punis, si je les pouvois craindre :
Ne me conseille point de me faire hair.*

*Je sçai combattre, vaincre, & ne sçai point punir.
Allons : & , n'écoutant, ni Soupçons, ni Ven-
geance,*

Sur l'Univers soumis régnons sans Violence.

8 LETTRES JUIVES, *Lettre XLI.*

Ce Portrait est d'autant plus beau, & fait d'autant plus de Plaisir, qu'il semble naturel & pris sur l'Original, puisque c'est César, qui, se dépeignant lui-même, montre ses Sentimens les plus cachés à son Confident. Ces Situations sont heureuses. Un Portrait, qui conduit l'Action à la Fin, fait bien plus d'Effet, qu'une froide Description des Qualitez ou des Vices de quelqu'un dans la Bouche d'un autre.

RACINE a portant réüffi dans celui que le Visir Acomat fait du Sultan Ibrahim. Sa Briéveté, sa Justesse, & la Situation où se trouve celui qui le fait, ont rendu cet Endroit un Morceau achevé.

*L'imbécille Ibrahim, sans craindre sa Naissance,
 Trainé exempt de Péril une éternelle Enfance.
 Indigne également, de vivre, & de mourir,
 On l'abandonne aux Mains qui daignent le
 nourrir *.*

J'aimerois mieux avoir fait ces quatre Vers, que toutes les Tragédies de Seneque. Je ne crois pas, qu'on puisse jamais égaler cette Précision & cette Justesse à décrire la Tranquillité dans laquelle vit au Serrail le Frere d'un Sultan. Mais, tout le Monde n'est point aussi heureux que Racine. Ainsi, je crois qu'il faut dans une Tragédie, autant que la Chose est possible, que ce soient les Personnages qu'on introduit, qui se dépeignent eux-mêmes. Les Caractères en sont plus frapans, &

* Racine, *Bajazet*, *Scene I.*

LETTRES JUIVES, *Lettre XLI.* 9

& restent plus gravez dans l'Imagination. Lorsque cela n'est pas possible, il faut avoir Attention à dépeindre les Gens dont on parle d'une Façon concise, qui ne sente point l'Orateur ou le Déclamateur.

BRUTUS, Cassius, Cimber, & les autres Sénateurs, qui conjurèrent contre César, sont dépeints dans cette Pièce avec trop d'Uniformité dans la Scene où ils parlent à Jules César. Je crois voir une Troupe de Députez de Village haranguer un Gouverneur de Province sur l'Impossibilité de paier la Taille, & dire tous un petit Mot chacun à son Tour, qui se réduit à la même Chose: *Nous n'avons point d'Argent.* Ainsi, les Sénateurs Romains ne veulent point de Roi.

LE Caractere d'Antoine est beau. Il est tel qu'il doit être: Ami zélé de César, Ennemi de la Liberté, incapable de servir sous un autre qu'un si grand Maître. Voici la Façon dont il se dépeint lui-même parlant à Jules Cesar.

*Antoine, tu le sçais, ne connoit point l'Envie,
J'ai chéri, plus que toi, la Gloire de ta Vie.
J'ai préparé la Chaîne où tu mets les Romains,
Content d'être sous toi le plus grand des Hu-
mains;*

*Plus fier de t'attacher ce nouveau Diademe,
Plus grand de te servir, que de régner moi-même.*

LA dernière Scene de cette Pièce est un Morceau magnifique. La Grandeur des Pensées, & la Hauteur des Expressions, y con-

10 LETTRES JUIVES, *Lettre XLI.*

viennent d'autant mieux, que, quoiqu'Antoine doive être dans la Douleur, il harangue le Peuple, pour le séduire, & pour l'animer contre les Meurtriers de César. Ainsi, les Expressions recherchées, qui choquent dans un Homme accablé de Douleur, & qu'on a condamnées dans le Récit de Thérémene, sont ici en Place, & produisent un bon Effet sur les Cœurs des Spectateurs.

PORTE-toi bien, mon cher Isaac, & que Dieu te donne les Richesses en abondance.

De Paris ce. . . .



LETTRE QUARANTE-DEUXIEME.

Aaron Monceca, à Isaac Onis, *Rabbin*
de Constantinople.

✠✠✠ E fus hier dans un Couvent de Moines Nazaréens. Un de mes Amis ✠✠
✠ J ✠ m'y conduisit, & j'y passai une partie de la Journée. J'examinai avec ✠✠
soin leur Conduite & leur Genre de Vie Monastique. *A quoi vous amusez-vous dans votre Retraite?* demandai-je au Religieux dans la Chambre duquel mon Ami m'avoit conduit. *J'y prie Dieu, me répondit-il, d'être bien-tôt Procureur ou Gardien, pour avoir l'Agrément d'en sortir quelquefois. En attendant, je bois, je mange, je dors, je chante au Chœur. Ces*
Occu-

LETTRES JUIVES, Lettre XLII. II
Occupations, lui dis-je, *ne doivent point suffire à remplir le Cours de la Journée. Je n'en ai aucune autre*, repliqua-t-il; & *depuis dix Ans que je suis Moine, je ne me rappelle pas d'avoir fait autre Chose.* Pendant notre Conversation, j'entendis sonner une petite Cloche. *Voilà*, dit-il, *quatre Heures-½-demi. Je vais, si vous voulez le permettre, vous laisser un instant: mon Devoir m'appelle au Refectoire.* Mon Ami, qui étoit depuis long-tems en Droit de le plaisanter, lui demanda, d'où vient qu'il n'attendoit pas la seconde Table pour aller souper? *Je parie*, continua-t-il, *que vous avez double Portion. Vous avez Raison*, répondit le Moine. *Nous vivons aujourd'hui aux Dépens d'un riche Partisan, qui donne régulièrement un Repas par Semaine à toute la Communauté. C'est le Pénitent du Révérend Pere Gardien. Il fait les Choses à merveille. Il vaudroit mieux*, repliqua mon Ami, *que votre Pere Gardien lui ordonnât de vous faire faire moins bonne Chere, & de moins voler le Public; car Monsieur D*** passe pour un très grand Fripon.* Comme notre Conversation devenoit peu amusante pour le Moine, qui craignoit sans cesse qu'on n'écornât sa Portion, il nous fit une grande Révérence, & une demi-heure après, vint nous rejoindre avec un Air gai & content. *Le Frere Maurice*, dit-il en nous abordant, *s'est surpassé aujourd'hui: il avoit accommodé à merveille d'excellent Veau; & le Couvent fera une Perte considérable, lorsqu'on viendra à le perdre. Je donnerois volontiers les dix premiers Ecus que je mettrai de côté quand je serai Procureur, & qu'il eut*
dix

12 LETTRES JUIVES, Lettre XLII.

dix Ans de moins. Vous ne ferez pas si bonne Chere demain? lui demandai-je. Pardonnez-moi, me répondit-il: c'est une riche Veuve, de la Charité de laquelle nous vivons deux fois le Mois, qui doit nous donner à diner. Elle a envoié déjà abondamment de quoi. Vous êtes bien-heureux, lui dis-je, d'être si peu embarrassé de vous-même. Vous êtes logé & nourri, sans que vous soiez obligé d'avoir aucun Soin. Avec une Demi-Heure de Chant, vous gagnez pour vivre quinze Jours.

VOUS connoissez peu, repliqua le Religieux, la Vie Monastique, & le triste Etat de ceux qui l'ont embrassée. Le Sort d'un Esclave en Turquie est moins triste & moins ennuyeux. Il peut amasser des Biens au milieu de sa Servitude: & l'Espérance de la voir finir un Jour ne lui est point ôtée. Mais, un Moine est condamné à une éternelle Captivité, d'autant plus cruelle, qu'il est asservi à des Maitres plus barbares, que les Patrons les plus cruels de Maroc & de Salé. Est-il rien de si dur, que d'être l'Esclave de toutes les Volontez d'un Homme, qui, lui-même fâché contre son Etat, se venge sur les autres de sa miserable Situation, & les rend responsables de ses Infortunes? Voilà, lui dis-je, mon Pere, un Portrait bien étonnant que vous me faites de votre Sort: je m'étonne qu'il se fasse tous les jours autant de Religieux, & que les Couvents soient aussi peuplez. L'Aveuglement & la Jeunesse, me répondit il, sont la Source & la Pépiniere des Moines. On peut regarder un jeune Novice, comme un Enfant, à qui, dès l'Age de quatorze à quinze Ans, on fait faire Vœu d'être
tour-

tourmenté dans le Fond de son Couvent par toutes les Passions du Monde. Pour être habillé d'une Façon bisare, avoir la Tête rasée, & les Pieds nuds, on n'en est pas moins Homme. Malgré l'Education Monacale, & les Préjugés qu'on inspire dans le Cloître, la Raison tôt ou tard parle d'une Façon claire, & perce le Nuage qui l'offusquoit. On reconnoit à trente Ans la Sottise qu'on a faite à quinze. L'Impossibilité de la réparer entraîne après elle une Douleur vive, qui se change, dans les suites, en Hipocrisie, & en Débauche. L'Homme, né pour la Liberté, ne peut être toujours Esclave: il se révolte tôt ou tard contre une si dure Captivité. Vous êtes, dis-je à ce Moine, beaucoup moins heureux que je ne croiois. Je vois bien que votre Etat n'a rien de tranquille que l'Extérieur. Vous le trouveriez, reprit-il, encor bien plus rempli d'Inquiétudes, s'il vous étoit parfaitement connu. Il est vrai, que notre Vie est un Tissu de Crasse & de Fainéantise; une Bête y trouveroit de la Tranquilité. Si l'on pouvoit cesser d'être Homme, & d'avoir des Passions, rien n'est si commode que de boire, manger, & dormir. Car, quant aux prétendues Austérités dont nous faisons Parade chés les Gens du Monde, ce sont des Choses auxquelles on s'accoutume aisément. On s'habitue à avoir les Pieds nuds comme le Visage & les Mains. Le Défaut de Linge est une Coutume, qui ne conte pas huit Jours de Soins: il n'est aucun Religieux, qui, trois Mois après sa Reception, soit moins à son Aise dans son Froc, qu'un Petit-Maitre dans son Habit galonné. Mais, l'on ne peut jamais se réduire à cette Obeissance
servi-

14 LETTRES JUIVES, *Lettre XLII.*

servile, qui nous range au Rang des Bêtes, en nous laissant les Passions & les Sentimens des Hommes ; qui nous interdit même la Liberté de penser ; qui nous fait un Crime d'appercevoir la Raison, qui cherche à nous éclairer.

CE Religieux auroit continué plus longtems le Portrait qu'il me faisoit de sa Situation, lorsque j'entendis sonner la même Cloche qui l'avoit appelé quelque tems auparavant au Réfectoire. *Voilà, me dit-il, l'Heure de rentrer dans ma Cellule : il faut que j'aille me coucher. Quelque Envie que j'aie de veiller & de profiter de votre Compagnie, je suis forcé de vous quitter. Le Gardien, dans une Demi-Heure, ira visiter dans les Chambres si l'on est couché. Comme il m'en veut depuis longtems, il seroit charmé de trouver un Prétexte pour me rogner pendant huit Jours ma Portion.* Cette Peur occupoit si fort l'Esprit de ce Moine, que, sans attendre aucune Réponse, il baissa son Froc, & nous quitta.

DE toutes les Bisarreries des Nazaréens, rien ne me paroît aussi ridicule, que ce Ramas immense de Gens, qui, tourmentez dans la Solitude, sont à charge à ceux du Monde. L'Etat le plus méprisable est celui qui est le moins utile à Société ; mais, celui, qui lui est pernicieux & nuisible, doit être en Horreur parmi les Gens sages. A quoi servent en France près de cent mille Fainéans, qui sont inutiles aux Arts, aux Sciences, & à la Conservation du Roïaume ?

LES Superstitieux Nazaréens prétendent, qu'il faut qu'il y ait dans un País des Gens
qui

LETTRES JUIVES, *Lettre XLII.* 15

qui prient perpétuellement pour ceux qui ne peuvent le faire. Ils prisent infiniment les Psalmодиations Monacales, & les regardent comme une Chose d'où dépend le Salut de l'Etat. Ignorans ! qui ne savent pas, que le meilleur Chant, qu'on puisse adresser à Dieu, consiste dans la Pureté du Cœur. Ils pourroient aisément se guérir de leurs Préjugés, s'ils vouloient jeter les Yeux sur certains Païs Nazaréens, d'où l'on a exilé les Moines entièrement. Ils verroient, que, bien loin que la Divinité ait été offensée de l'Exil & de la Proscription de ces Fainéans, elle a répandu dans ces Roïaumes l'Abondance & la Richesse. Considere, mon cher Isaac, combien d'Enfans naitroient de tous ces Moines, si l'un étoit Cordonnier, l'autre Tailleur, l'autre Boulanger, &c. Le même Arrêt, qui les aboliroit, détruiroit aussi la Prison d'un Nombre de Filles : &, dans quinze Ans, le Roïaume seroit peuplé d'un Tiers de plus. Les François, qui font usage de leur Raison, connoissent l'Abus des Couvens & des Monasteres ; mais, il le regardent comme une vieille Erreur ; consacrée sous le Voile de la Religion, soutenue par les Superstiteux, & protégée par le Souverain Pontife. Les différens Ordres Monastiques sont autant de différens Régimens, qui lui sont soumis, & qu'il met en Garnison dans les Païs Nazaréens qui sont de sa Croïance. A l'Aide de ces Troupes, qui ont leurs différens Uniformes, leurs Colonels, leurs Capitaines, & même

16 LETTRES JUIVES, *Lettre XLII.*

même leurs Drapeaux *, il a souvent ébranlé le Trône des plus puissans Rois, & porté la Mort dans leur Sein, au milieu de leur Cour & de leurs Armées.

LES Hollandois & les Anglois n'ont pu entièrement proscrire les Moines de leur Pais; mais, ils leur ont défendu d'y paroître dans leurs Habits de Guerre: ils y vont habillés comme les autres Hommes. Dans la Permission que ces deux Etats ont accordée aux Soldats du Souverain Pontife, ils ont excepté les Grenadiers †, qui sont Gens hardis, déterminez, & prêts à tout entreprendre, pour faire réussir leurs Dessesins. Ils regardent les autres Moines avec Mépris, & prétendent ne pas l'être. Ils ne sont point cependant simples Ecclésiastiques; leur Etat est aussi difficile à définir, que leur Politique à découvrir. Ils sont aussi savans que les autres Religieux sont ignorans, foibles Amis, irreconciliables Ennemis, sévères dans leurs Mœurs, assez réguliers dans leur Façon de vivre, quoi qu'en publient leurs Adversaires; mais, relachés, & complaisans jusqu'à l'Excès, pour les autres. Leur Morale est une Suite de leur Politique; & leur Conduite réservée, du bon Ordre & de la Regle que font observer les principaux Chefs. Ils sont aimables, doux, simples, en particulier; fiers, hautains, dangereux, fourbes, imposteurs, ambitieux, au de-là de l'Expression, en général. Les Périls ne les épouvantent point. Ils vont

* Les Bannieres.

† Les Jésuites.

LETTRES JUIVES, *Lettre XLII.* 17
vont tous les jours chés les Nations les plus
reculées faire des Incurfions , & y planter
l'Etendart Nazaréen. Le Souverain Pontife
a dans eux un inébranlable Apui. Lorsqu'il
faut entreprendre un Coup d'Eclat , c'est à
eux qu'il s'adresse. Cela fait qu'on les soup-
çonne souvent d'être les Auteurs de bien des
Choses auxquelles il n'ont point de part. Ils
sont utiles à la Société, par le Soin qu'ils
prenent de l'Education des Jeunes - Gens ,
dont ils sont ordinairement chargés. Ils pas-
sent pour être grands Ennemis des Femmes :
& diffèrent entièrement en cela de certains Re-
ligieux * , qu'on regarde comme les Héros
de la Galanterie Monacale. Il y a quelques
jours , qu'un de ceux-ci fut malheureusement
surpris avec une de ses Dévotes , qu'il avoit
fait entrer dans son Couvent déguisée en
Homme. L'Affaire fit d'abord assez d'Eclat ;
mais , les Moines tâchèrent de l'étouffer , &
nièrent dans le Public la Vérité de ce Fait.

LE François , qui me racontoit cette His-
toire , me dit en plaisantant , qu'il seroit utile
pour l'Etat , que les Moines fissent plus sou-
vent de ces Echapées. *Ils peupleroient la
France , ajouta-t-il , & ne seroient plus aussi à
charge à l'Etat. Dieu nous préserve , dit un
autre François , que la Race d'une aussi perni-
cieuse Engeance vienne à se multiplier. Nous
verrions bientôt des Monstres à la troisième Gé-
nération. Le Pere est un fainéant , le Fils un
coquin. Voiez ce que peut être le Petit-Fils.*
Ces

* Les Cordeliers.

18 LETTRES JUIVES, *Lettre XLII.*

Ces Discours doivent te faire juger du Cas que font certains Nazaréens de leurs Moines.

PORTE-T O I bien, mon cher Isaac; & vi content, & comblé de Biens.

De Paris, ce. . . .



LETTRE QUARANTE-TROISIEME.

Aaron Monceca, à Isaac Onis, *Rabbin de Constantinople.*

I L y a quelque tems que je t'écris *, mon cher Isaac, ce que je pense sur le Sentiment de la Damnation de tous les Hommes, qui n'ont point eu le Bonheur de naître dans le Sein d'Israël. Je t'avouai, que je ne pouvois croire, qu'un Nombre infini d'honnêtes Gens, qui ont suivi dans leur Religion les Préceptes de la plus sage Morale, qui ont obéi au Législateur interne, c'est-à-dire aux Mouvements de leur Conscience, & aux Impressions de la Lumière Naturelle, pussent être damnées. Je fondai mon Opinion sur la Bonté & la Justice de Dieu, à l'Essence desquelles le Malheur éternel des Créatures innocentes est directement contraire. Je te dirai naturellement, que, sur cette même Bon-

* Lettre XXXVI.

LETTRES JUIVES, *Lettre XLIII.* 19
Bonté, & cette même Justice, j'établirais volontiers un second Principe: c'est que les Peines des Damnez ne seront point éternelles; &, qu'après un certain Nombre de Siècles, les Ames condamnées à la Peine du Dam seront purgées & nettoïées de leurs Souillures, par les Maux qu'elles auront endurez.

COMMENT peut-on comprendre, que Dieu condamne des Millions de Créatures à un Malheur éternel? Car, en suposant que l'Homme, qui avoit le Libre-Arbitre d'agir bien ou mal, a donné à la Divinité l'Occasion de le punir éternellement, & que la Justice étant une Qualité aussi essentielle à l'Etre Suprême, que la Bonté, la Peine éternelle du Dam est une juste Peine, on n'éclaircit point la Difficulté dont il s'agit: parce que Dieu étant le Maître de purger les Fautes des Hommes par des Supplices momantanez, il est à présupposer, qu'il doit prendre ce Parti; l'Idée, que j'ai de la Clémence (Idée, qui ne sauroit me tromper, puisqu'elle est conforme à la Lumière Naturelle, & qu'elle me vient de Dieu) me montrant évidemment, qu'il est injuste, lorsqu'on peut finir les Tourmens d'un Malheureux, de les prolonger éternellement, sans Sujet & sans Cause légitime. Or, il n'en est aucune, pour rendre la Damnation éternelle. Je demande aux Docteurs Juifs, Nazaréens, & Mahométans, également décisifs sur le Malheur éternel des Créatures, si Dieu ne pourroit point, s'il vouloit, faire en sorte que les Peines que souffrent les Ames après la Destruction des Corps, les

20 LETTRES JUIVES, *Lettre XLIII.*

rendissent pures & dignes de jouir de sa Vûe ? Il n'est aucun Théologien , je crois, de quelque Religion qui soit . qui ôse répondre que l'Etre tout-puissant ne puisse effacer les Souillures d'une Ame , quelque grandes qu'elles soient. En tout cas qu'il s'en trouve quelqu'un , il faut le regarder , ou comme un Athée , qui borne le Pouvoir de la Divinité , & qui par conséquent veut l'annéantir , ou comme un Imbécille , qui n'a pas la moindre Notion , non seulement de la bonne Philosophie , mais encore des Idées générales de l'Ordre. Je demande encore aux Théologiens , si , lorsqu'on voit un Homme , qui souffre des Peines qu'il a méritées , qui cependant ne le rendent point vertueux ; & qu'on est le Maître de lui en imposer de plus legeres , qui lui rendront son Innocence , & qui lui feront haïr le Vice ; quel Parti on doit prendre , & quel est celui que dicte la Clémence ? Tout Homme , qui n'est point privé de la Raison , ne peut s'empêcher d'avouër , que c'est le dernier qu'il faut choisir. Or , puisque Dieu est le Maître de terminer les Peines des Damnez , qu'il peut leur rendre ces Peines utiles & profitables , pourquoi veut-on qu'il les rende éternelles , & infructueuses ; & que , pouvant faire le Bien , il fasse le Mal ? N'est-il pas absurde de soutenir , & de croire , que la Souveraine Justice puisse vouloir l'Injustice ?

M A I S , dira-t-on , *vous jugez des Attributs de l'Infini par ceux du Fini. Vous voulez approfondir qu'elle doit être la Clémence de Dieu ; & , vous n'en pouvez avoir , aucune Idée.* Cette

Ob-

LETTRES JUIVES, *Lettre XLIII.* 21

Objection est fautive. Elle est même la Base sur laquelle on appuie toutes les Absurditez Scolastiques. Car, je conviens, que je ne puis avoir aucune Idée entière & parfaite de la Clémence Céleste. Mais, celle, que j'en ai, n'est point fautive & trompeuse en ce qu'elle m'apprend; parce qu'elle est conforme à la Raison, qui ne sauroit me tromper, étant le seul Flambeau que la Divinité m'ait accordé pour me conduire. Si les Choses les plus équitables & les plus justes, chés les Hommes, sont des Injustices auprès de Dieu, il n'est plus rien de certain: tout est bouleversé. Ce qu'on croira Vertu pourra être Vice: on n'aura aucune Notion convenable aux Attributs de l'Être Suprême; & il faudra dire; qu'on n'a de lui aucune Idée qui se rapporte avec celles que nous fournit la Lumière Naturelle. Car, dès que l'on avouera, que les Idées de la Bonté & de la Clémence, que j'ai, peuvent être attribuées à la Bonté & à la Clémence Célestes, j'en conclurai évidemment, que tout ce qui répugne à ces Idées ne peut donc se trouver dans les Attributs de Dieu. Or, je connois clairement, qu'il est contraire à la Sagesse invisible d'infliger des Peines éternelles & infructueuses, lorsqu'on peut les rendre utiles & courtes. Il faut donc que Dieu, pouvant rendre les Tourment des Damnez utiles & momentanez, n'ait pas voulu les rendre éternels & infructueux; parce que Dieu, étant souverainement sage, agit toujours conformément à la Sagesse.

22 LETTRES JUIVES, *Lettre XLIII.*

NOS Livres Sacrez, mon cher Isaac, nous assûrent en plusieurs Endroits, que Dieu se laisse aisément fléchir, & qu'il ne punit point à Perpétuité *. Pourquoi vouloir donc lui attribuer une Cruauté directement contraire à son Essence? Si quelques Expressions, qu'on trouve dans l'Ecriture, semblent favoriser le le Sentiment de l'éternelle Damnation, c'est parce qu'on leur attribue un Sens qu'elles n'ont point, & qu'on ne leur donne pas l'Interprétation qu'elles exigent. Dans quelles Absurditez ne tomberoit-on pas, si l'on vouloit expliquer mot-à-mot tous les Passages de la Bible?

LES Docteurs Nazaréens, qui établissent l'Opinion des Supplices éternels sur les Termes précis de leurs Livres Sacrez, ne sont pas mieux fondez que nos Rabbins. Ils conviennent, qu'il ne faut point s'en tenir quelquefois au Sens littéral de certaines Expressions. Pourquoi donc n'interprètent-ils point ces Paroles de *Feu éternel*, de *Tourment sans Fin*, d'une Maniere qui ne blesse point l'Idée que l'on a de la Miséricorde Céleste. Ils répondent à cela, que la Justice de Dieu est un Attribut, qui lui est aussi essentiel que sa Clémence; & que sa Justice demande qu'il punisse les Fautes. Mais, cette Réponse est encore un Faux-Fuiant. Car, sa Justice, pouvant être satisfaite par une Peine momentanée, elle ne doit point en exiger une éternelle. Et la Question se réduit de nouveau au Point de savoir, si Dieu n'a pû faire que les Péchés les plus

* Voyez le Pseaume CVII.

LETTRES JUIVES, *Lettre XLIII.* 23

plus énormes pussent être expiés par des Tourmens passagers? Sans doute il l'a pû faire, étant tout puissant. Il l'a donc fait; parce qu'il fait toujours ce qu'il y a de mieux, de plus charitable, de plus clément, de plus miséricordieux; & qu'il est plus conforme à la Clémence, & à la Miséricorde, d'imposer des Peines passageres, que d'éternelles.

IL y a une Difficulté qui s'offre à l'Esprit en faveur des Théologiens rigides. C'est celle de l'Etat futur des Démon. Si les Peines des Damnez sont passageres, il faudra donc aussi que celles des Diab. le soient. Cela paroît d'abord contraire aux Idées qui nous sont les plus familières. Mais, lorsqu'on y réfléchit attentivement, & qu'on se dépouille des Préjugés, l'Illusion disaroit bien-tôt; & l'on ne trouve rien d'impossible, même rien de contraire à la Raison, dans la Fin des Tourmens des Démon. D'ailleurs, nous ne connoissons point la Nature de ces Esprits. Nous ne savons s'ils font aux Hommes tout le Mal qu'on assure. Qui sçait même s'ils ne sont pas forcés de le faire, & si Dieu ne se sert pas d'eux comme d'un Instrument dont il punit le Vice. En ce cas, les Maux, qu'ils font, ne doivent pas les rendre criminels, puisque les Anges ont quelquefois servi eux-mêmes la Colere Céleste. Un Démon, qui agit par les Ordres de la Divinité, n'est pas plus coupable, que l'Ange Exterminateur. Il ne doit donc être puni, que de sa première Faute. Quelle Impossibilité y a-t'il, que Dieu puisse la lui pardonner un jour, & qu'elle

24 LETTRES JUIVES, *Lettre XLIII.* •
soit effacée par les Peines & le Repentir? Ce
seroit être fou, que de vouloir assurer, sur la
Foi des Contes que débitent les Moines Na-
zaréens, & qu'ils infèrent dans l'Histoire des
Exorcismes, que les Démons blasphèment
la Divinité. Il est à présupposer, qu'ils agis-
sent très différemment, de même que les
Damnez; & que les uns & les autres, é-
tant des Esprits dégagés des Liens du Corps,
& à l'abri des Illusions des Sens, ils recon-
noissent que la Colere de Dieu, quelque
grande qu'elle soit, peut être fléchie par un
simple Repentir: & sans doute ils profitent
de leur Connoissance. Cette Rage, dont il
est parlé dans les Livres des Nazaréens, est
un Desespoir qui tourmente les Damnez, par
le Chagrin qu'ils ont d'avoir déplû à la Di-
vinité. Cette Douleur est un Hommage, qu'ils
lui rendent, qui sert de Préparation à leur
Etat futur, qui purge leurs Fautes, qui net-
toie leur Souillures, & qui les rend dignes,
après un Tems de Souffrances, de la Miséri-
corde de Dieu.

LE Purgatoire, que bien des Religions ont
adopté comme une Vérité, prouve évidem-
ment, que les Hommes ont reconnu, que,
par des Souffrances, un Ame criminelle pou-
voit être rendue digne de la Vûe de son Créa-
teur. Il est vrai, que les Nazaréens Papistes
ont débité tant d'Absurditez sur le Chapitre
de ce Lieu Expiatoire, que leurs Adversaires
ont eu Raison de traiter d'Impostures toutes
les Fables qu'ils débitoient, & qui n'étoient
fondées que sur l'Avarice des Prêtres. Mais,
s'ils

LETTRES JUIVES, *Lettre XLIII.* 25
s'ils se fussent contentez simplement d'admettre un Lieu où généralement toutes les Ames descendroient après la Mort, pour y rester jusques à ce qu'elles fussent purifiées, leur Sentiment m'eût paru très raisonnable : premièrement, parce que l'Opinion, qui n'admet point de Peine éternelle, me semble convenir parfaitement aux Idées que la Lumière Naturelle me donne de la Clémence de Dieu : secondement, à cause, qu'en ne distinguant que deux Classes dans la Vie-à-venir, c'est supposer que toutes les Ames, en sortant des Corps, sont, ou parfaitement pures, ou totalement souillées. Cependant, il est visible, que cela est évidemment faux. La Clémence de Dieu exige donc, que, pour favoriser le Bonheur des Ames, il y ait un Moïen pour purifier celles chés qui le Mal l'emporte sur le Bien. Or, en admettant pour toutes une Demeure générale, dans laquelle elles peuvent être purgées de leur Crime, on abolit le Purgatoire des Papistes, Lieu mitoyen entre l'Enfer & le Ciel, inventé par la Fourberie des Moines ; & l'on obvie aux Inconvéniens qui se présentent dans le Système de ceux qui n'admettent que deux Classes dans la Vie-à-venir.

LES Docteurs, qui soutiennent l'Eternité des Peines, objectent, que le Sentiment, qui leur fixe une Fin, porte les Hommes au Relâchement, & autorise les Crimes par la Sécurité de ceux qui les comettent. *D'abord que vous persuaderez au Peuple, disent-ils, que les plus grands Forfaits seront un jour pardonnés,*

26 LETTRES JUIVES, Lettre XLIII.

vous ouvrez la Barrière à la Licence des Mœurs, à la Mauvaise-Foi, au Meurtre, au Carnage, &c. „ Puisque nos Peines „, penseront les Scélérats, „ ne dureront pas toujours. faisons une juste „ Compensation des Plaisirs que nous goûterons sur „ la Terre, & des Maux passagers que nous essuierons dans l'autre Monde. Quelque durs qu'ils „ soient, ils ne doivent point nous effraier, puisqu'ils „ que nous sommes assurés qu'ils se termineront à „ une Eternité heureuse. „ La Différence, continuent les Théologiens, qui se trouve entre les Gens vertueux, & les Criminels, est si légère, qu'elle ne peut guère faire d'Impression sur ces derniers. Car, en supposant trente mille Ans de Peines & de Tourmens, qu'est-ce que cela, en égard à une Eternité immense ? Une Goutte d'Eau dans l'Océan présente une Idée foible de ce Temps malheureux & du fortuné.

IL est certain, mon cher Isaac, que ces Raisons ont de la Vraisemblance. Cependant, lorsqu'on les approfondit, leur Force diminue infiniment; & l'on apperçoit, qu'elles ont plus de Brillant, que de Solidité. Plus la Punition, dont on menace les Hommes, est conforme à leurs Idées, plus elle fait d'Impression sur leurs Esprits. Or, il est bien certain, que les Peines éternelles aiant quelque chose, non seulement de contraire à la Bonté de Dieu, mais même aux Notions des Hommes les plus simples, la plus grande Partie des Scélérats, des Libertins, & des Esprits-forts, rejettent totalement la Croiance de l'Enfer; parce qu'ils ne voient aucune Proportion entre des Fautes passageres, & des Puni-

LETTRES JUIVES, *Lettre XLIII.* 27
Punitions éternelles. La Religion, ne fournissant pas une Idée juste & mitoyenne, qui fasse trouver la Connexion de ces deux premières, ils donnent dans un Excès outré, & n'admettent pas, non-seulement des Peines mortelles, mais même des momentanées. L'Expérience nous montre tous les jours cette Vérité, contre l'Evidence de laquelle tous les Discours Philosophiques ne sauroient prévaloir. Ne voit-on pas un Nombre infini de Gens grossiers, à qui l'Etude n'a point inspiré le Mépris de l'Enfer, avoir pour lui une Indifférence outrée, qui n'est fondée que sur la foible Croiance de son Existence?

C'EST une Erreur de croire, que les Hommes persuadés de la Réalité de certaines Peines, qui finiront à la vérité, mais qui sont extrêmement dures & cruelles, ne tâchent point de les éviter. Comme ils sont persuadés de leur Réalité, & qu'elle n'a rien de contraire à leurs Notions, ils en sont extrêmement frappez. On n'a qu'à voir combien d'Aumones les Nazaréens de plusieurs Sectes différentes donnent à leurs Prêtres; & combien de Jeunes, de Pélerinages, &c., ils pratiquent; pour être parfaitement convaincus de ce que l'Idée des Peines passagères peut sur l'Esprit des plus grands Scélérats. Il n'y a qu'à jeter les Yeux sur ce qui se passe à Rome pendant le Jubilé. Il est peu de Bandits & de Brigands Italiens, qui ne veuillent tâcher de gagner deux ou trois mille Ans d'Indulgences. Ils ne songent point à éviter l'Enfer: tous leurs Soins se bornent à abrég-

ger.

28 LETTRES JUIVES, *Lettre XLIII.*

ger le Tems de leur future Demeure dans le Purgatoire.

JE finis ma Lettre, mon cher Isaac, par cette Réflexion. Dès qu'on admettra des Punitions qui seront conformes aux Notions de tous les Hommes, tous les Hommes y donneront nécessairement leur Consentement. Par conséquent, leur Crainte deviendra utile au Bien de la Société. L'Impie, le Libertain, & l'Esprit-fort, n'auront aucune Raison pour combattre une Croïance fondée sur les Idées de la Lumière Naturelle. Ils n'ôseront point se flatter de l'Impunité de leurs Crimes, sous quelque Prétexte que ce soit. Il ne pourront plus dire: *Les Peines, dont vous nous menacez, sont contraires à la Bonté de Dieu. Nous ne comprenons point, qu'une Faute, quelque grande qu'elle soit, ne puisse jamais être expiée. L'Enfer, dont vous nous assurez l'Existence, répugne à nos Notions.* Pénétrez de la Vérité d'un Sentiment conforme aux Idées de l'Ordre, ils sentiront, que leurs Crimes seront punis rigoureusement, & que les Suplices seront proportionnez aux Fautes. Ils feront alors, pour éviter cet Enfer momentané, tout ce que font les Nazaréens Grecs & Romains, pour s'affranchir du Purgatoire. Ils en feront d'autant plus frappez, qu'ils croiront véritablement qu'il existe.

PORTE-TOI bien, mon cher Isaac: tâche de vivre content & heureux; & donne-moi donc enfin de tes Nouvelles.

De Paris ce . . .

LET-



LETTRE QUARANTE-QUATRIEME.

Isaac Onis, *Rabbin de Constantinople,*
à Aaron Monceca.

DES Occupations, qui me sont sur-
venues, m'ont empêché de répon-
dre plutôt à tes Lettres. Nous
nous sommes assemblez un Nom-
bre considérable de Rabbins & de
Caraites *, pour tâcher de nous réunir dans
nos Sentimens. Après avoir vainement dis-
puté, nous nous sommes séparés, sans avoir
rien pû obtenir sur l'Esprit les uns des autres.

Je t'avouérai, mon cher Monceca, que je
suis sorti de ces Conférences presque convain-
cu du bon Droit de Caraites. J'ai fait ce que
j'ai pû, pour obtenir de mes Confreres, qu'ils
se départissent de certaines Opinions ; mais,
ils ont soutenu à la rigueur la Validité & la
Vérité du *Talmud*. Je rougissois, lorsque les
Caraites nous demandoient, si l'on pouvoit
raisonnablement les obliger de croire, *que*
Dieu

* Caraites : *Scète des Juifs d'à présent, opposée à celle des Rabbinites, c'est-à-dire à ceux qui admettent le Talmud des Rabbins. Le Mot de Carai signifie un Homme consommé dans l'Etude de l'Ecriture Sainte. C'est pourquoi ceux, qui n'appuient leur Créance que sur la Bible, s'appellent Caraites.*

30 LETTRES JUIVES, *Lettre XLIV.*

*Dieu est contraint de rugir comme un Lion trois fois chaque Nuit ; la première , lorsque l'Ane braie : la seconde , quand les Chiens abboient ; & la troisième , quand l'Enfant tète , & que la Femme discourt avec son Mari ? Dieu dit alors : „ Mal-
 „ heur à moi , parceque j'ai détruit ma Maison ,
 „ brûlé mon Temple , & rendu mes Enfants cap-
 „ tifs * . „ Voilà , „ , disoient les Caraïtes ,
 „ un Echantillon de la Confession de Foi que
 „ vous voulez nous faire signer , en recevant
 „ les ridicules Erreurs du *Talmud*. Mais ,
 „ nous voïons , que ceux , qui ont de pareilles
 „ Idées de Dieu , ne peuvent , ni le servir , ni
 „ l'adorer. Quel Honneur mérite un Etre sujet
 „ à toutes sortes de Foibleesses ; obligé de ru-
 „ gir , & d'entrer en Fureur ; soumis à toutes
 „ les Passions , à la Haine , au Desespoir , &
 „ au Repentir ; assez peu clairvoïant , pour
 „ n'avoir pas prévu , qu'en abandonnant son
 „ Peuple , il commettrait une Faute dont il se
 „ repentiroit pendant long-tems ?*

*VAINEMENT nos Rabbins , pour con-
 vaincre leurs Adversaires , leur opposoient le
 grand Nombre de Juifs qui suivent le *Talmud* ,
 & les Sentimens Rabbinistes. Nous n'avons ,
 répondoient les Caraïtes , d'autres Ecrits , pour
 régler notre Foi , que les vingt-quatre Livres
 qui sont dans la Bible †. Vous convenez avec
 nous , qu'ils ont été faits par des Personnes sur
 qui*

* Heidan. de Origine Erroris , pag. 255.

† L'Auteur du Commentaire Caraïte appelé
d'Aaron Fils de Joseph , qui vivoit à la Fin du XIII
 Siècle , & dont l'Ouvrage se conserve en manuscrit
 dans

LETTRES JUIVES, *Lettre XLIV.* 31
qui Dieu avoit répandu son Esprit. Nous rejet-
tons donc avec Raison toutes les Traditions Hu-
maines, qui leur sont contraires. Que peuvent les
Sentimens des Hommes contre les Ordres de Dieu ?
Il est immuable : il n'est point susceptible de Pas-
sions ; & , s'il étoit tel que le font le Talmud ,
& les Ouvrages des Rabbins , le Créateur seroit
plus vil & plus à plaindre , que la Créature.

JE ne sçai, mon cher Monceca, comment
mes Confreres sont aussi entêtés d'un Nombre
d'Idées qui s'accordent si peu avec celle que
nous devons avoir du Tout-Puissant. Ce Ra-
mas de Chimeres & de Superstitions , que
nous avons ajoutées à la Loi écrite, étonnent
un Homme sage , & le rebutent de certaines
Cérémonies , qui seroient plus raisonnables ,
si elles étoient moins nombreuses. Les Su-
perstitions sont aux Religions ce que les Re-
jettons inutiles sont aux Arbres : elles consu-
ment l'Esprit & le Suc, laissent le Tronc sans
Seve, & l'empêchent de produire aucun Fruit.
Dans les différentes Croïances qui partagent
l'Univers, il est aisé d'appercevoir, que cel-
les, qui sont le plus chargées de Cérémonies
Superstitieuses, sont les moins pratiquées pour
l'Essentiel. Un Juif manque aux Comman-
demens de Dieu. dix fois dans la Journée,
sans s'en appercevoir, & semble réserver tou-
te son Attention pour les Cérémonies &
les

dans la Bibliotheque des Peres de l'Oratoire de Pa-
ris, où il a été apporté de Constantinople, approuve
tous les Livres de la Bible, qui sont dans le Canon
Juif, & en compte vingt-quatre, comme font les
autres.

32 LETTRES JUIVES, *Lettre XLIV.*

les Coutumes du Jour du Sabat. Il en est tel, qui commettra un Vol, & un Adultere, qui ne voudroit pas avoir coupé son Pain avec le Couteau d'un Nazaréen. Si ces Coutumes étoient commandées dans la Loi, on pourroit les soutenir, quelque ridicules qu'elles parussent: mais, puisqu'elles n'ont d'autre Fondement, que les Visions chimériques de quelques-uns de nos Anciens, je t'avoue, que je ne saurois qu'approuver ceux, qui, faisant usage de la Raison que Dieu leur a donnée pour les conduire, veulent s'en tenir précisément à ce qu'ils trouvent écrit dans nos Livres Saints. Et, puisque je te regarde comme un Ami, à qui je puis confier mes plus secretes Pensées, je te dirai, que j'ai résolu d'embrasser les Sentimens des Caraites, de quitter entièrement les Opinions des Rabbinites. Je sçai, que mon Changement va faire un Bruit étonnant; que nos Sinagogues en murmureront; Qu'é tant un des anciens Rabbins, ma Démarche peut avoir des Suites, & faire ouvrir les Yeux à bien d'autres: mais, les Intérêts humains ne doivent point nous empêcher de suivre la Vérité, dès que nous l'appercevons. Pour donner moins d'Occasion de parler de mon Changement, j'ai déjà prétexté un Voïage en Egipte. Je vais m'établir au Caire, où je vivrai avec mes nouveaux Freres, Juifs épurez, & les seuls vrais Observateurs de la Loi de Moïse *. Comme tu pourrois croire, que j'ai

* Il y au Caire, à Constantinople, & même en Moscovie, plusieurs Caraites. Ils ont leurs Sinagogues

LETTRES JUIVES, *Lettre XLIV.* 33

j'ai embrassé cette nouvelle Opinion sans l'avoir examinée, je te détaillerai les Raisons qui m'y ont déterminé.

Nos Rabbins disent, que tout ce qui fut ordonné à Moïse, sur la Montagne, ne fut point écrit dans les deux Tables, ou compris même dans le Pentateuque. Ils soutiennent, qu'il est évident, que si Dieu n'avoit eu autre chose à dicter que la Loi écrite, il n'eut fallu qu'une Heure, ou tout au plus cinq ou six. Ils concluent, qu'il la donnoit à Moïse pendant le Jour, qu'il la lui expliquoit pendant la Nuit. C'est cette Explication, qu'ils appellent *la Loi Orale*, que Moïse enseigna à Josué son Successeur, & Josué aux soixante & dix Anciens, qui la transmirent ainsi commentée à leur Postérité, & même au dernier des Prophetes, de qui le grand Sanhedrin la reçut*. Depuis ce Tems, les Peres l'ont fait passer à leurs Enfans; & c'est ce qui se pratique aujourd'hui, & qui sert de Regle, lorsque la Loi écrite est muete.

SANS m'arrêter, mon cher Monceca, à examiner sur quoi les Rabbins fondent l'Opinion, que Dieu dictoit la Loi pendant le Jour, & l'expliquoit pendant la Nuit, puisqu'il n'y rien de cela dans la *Bible*; en convenant,

pour
gues à part, & se regardent comme les seuls véritables Juifs.

* Le *Grand Sanhedrin* étoit le Tribunal principal des Juifs, dont le Siège étoit à Jérusalem. Ce Mot est pris du Grec *συνέδριον*, qui signifie *Confessus*, c'est à-dire, *Assemblée de gens assis*.

34 LETTRES JUIVES, *Lettre XLIV.*

pour abréger la Dispute, que Moïse reçut verbalement plusieurs Ordonnances du Tout-Puissant ; je ne saurois cependant croire, qu'il ait employé tant de Jours à prescrire les ridicules Cérémonies, & les bisares Réveries, du *Talmud*. Si j'accorde, que Dieu ordonna plusieurs Choses à Moïse, que ce Prophete ne mit pas en écrit, & qui se sont conservées par la Tradition : je soutiens aussi, que tout ce qui est absurde & ridicule, dans cette même Tradition, y a été ajouté dans la Suite des Temps ; & que chaque Siècle l'augmentant de quelque Erreur, le *Talmud* est le Ramas de cette prétendue Tradition.

Si tu consideres, mon cher Monceca, la Façon dont ce monstrueux Ouvrage a été composé, compilé, & porté à sa Perfection, tu verras l'Erreur, les Absurditez, & les Mensonges, y abonder davantage, à mesure qu'on s'éloignoit des Temps où fut donnée la Loi écrite. Vers l'Année 188 des Nazaréens, Rabbi Juda Hakkadosh fit une Compilation des Ecrits des Grands-Prêtres, qu'on appella *Misna* : c'est-là la première Origine du *Talmud*. Quoiqu'il y ait bien des Choses à redire, il s'en faut de beaucoup que cet Ouvrage soit aussi mauvais que le second Recueil *, fait en 469 par Rabbi Jochanam, & quelques autres Hébreux, qui lui aidèrent. Enfin, en 476 Asé & Hammaï, Rabbins de Babilone, augmentèrent les Visions de ce Livre, & le mirent au Point où nous le voyons aujourd'hui ;

* Le *Talmud de Jerusalem*. On l'appelle ainsi, parce qu'il fut fait dans cette Ville.

LETTRES JUIVES, *Lettre XLIV.* 35
d'hui † ; excepté quelques Erreurs grotesques ,
que le Rabbin Meir ajouta vers l'Année 546
aux Ridiculitez d'Asé, son Pere, dont il avoit
tous les Mémoires.

JE te demande donc, mon cher Monceca,
si tu crois, que l'Autorité d'un pareil Ouvrage,
dont je vois grossir les Fautes avec le Tems,
& qui s'éloigne en tout de la première Sim-
plicité de notre Religion, doit prévaloir dans
mon Esprit sur les Ecrits de Moïse & des an-
ciens Prophetes, & sur ma Lumière Natu-
relle, qui me démontre évidemment, que le
Talmud n'est qu'un Ramas d'Impostures, de
Chimeres, & de Blasphemes ? Quel est l'Hom-
me, je ne dis pas éclairé, mais le plus imbé-
cille, qui n'ait un Mépris infini pour un Li-
vre, qui assure *que Dieu a commandé un Sacri-
fice pour expirer ses Fautes* ? Dieu est pécheur.
Dieu est sujet au Vice ! Il n'est donc point
parfait : il est donc sujet à tous les Malheurs
de l'Humanité ? Comment ôse-t-il punir le
Crime ; lui, qui le commet ? Je frémis, mon
cher Monceca, en transcrivant ces Blasphê-
mes, & ma Main se refuse à les coucher sur
le Papier. J'avois peu examiné ma Religion
jusques ici. J'étois dans une Erreur, causée
par mes Préjugés, & par ma Négligence. La
Dispute des Caraïtes a porté un Trait de Lu-
mière à mon Ame, qui m'a fait ouvrir les
Yeux sur les épouvantables Erreurs dans les-
quelles j'étois plongé. Dès que j'ai apperçu la
Raison du côté de nos Adversaires, je n'ai point
cherché de Sophismes pour m'empêcher d'être
C 2 éclairé.

36 LETTRES JUIVES, *Lettre XLIV.*

éclairé : j'ai avoué de Bonne-Foi mon Égarément ; mon Humilité m'a servi à me tirer de l'Abîme où mes Confreres les Rabbins sont restez plongés.

TACHE d'imiter mon Exemple. Revien , mon cher Aaron , de tes Préjugés : fers-toi de ta Raison , pour les combattre ; examine , que , s'il est un Dieu , il ne peut être tel que le *Talmud* nous le représente. Personne n'est plus convaincu que toi , de la Nécessité absolue de l'Existence d'un Être souverainement parfait. Embrasse donc le Sentiment des Caraites , qui n'outragent point la Divinité. Je crains que , dans le País où tu es , tu n'aies pris la Coutume de donner trop de Poids aux prétendues Traditions. C'est-là le Fort des Nazaréens Papistes : c'est le Rempart de leurs Erreurs. Mais , songe , qu'ils ont eu chés eux une espece de Caraites , qui , épurant leur Religion , l'ont fait remonter à son premier Etablissement. Sers-toi de leurs Argumens , pour rejeter une Tradition qui n'est point conforme au Texte.

PORTE-TOI bien , mon cher Monceca : & vi heureux & content.

De Constantinople , ce.





LETTRE QUARANTE-CINQUIEME.

Aaron Monceca, à Jacob Brito.

AI lû avec plaisir, mon cher Jacob, tes Lettres sur les Génois & sur les Piémontois. J'envie ton Etat, & je ne trouve point de Sort aussi agréable que celui d'un Voïageur. Il voit sans cesse de nouveaux Objets, qui l'instruisent en le divertissant : il cultive son Esprit d'une Maniere amusante ; & il étudie dans le grand Livre du Monde. C'est le seul où l'on puisse apprendre à connoître les Hommes. Quelque Génie qu'on ait, on ne peut s'instruire dans une Bibliotheque, que superficiellement, des Mœurs des Nations. Il échape dans les Relations les plus exactes vint Anecdotes, qui caractérisent un Peuple, & qu'on ne sauroit sentir qu'en vivant avec lui. Ajoûte à cela la Contrariété qui regne dans la plûpart des Journaux des Voïageurs, & la Partialité avec laquelle ils sont écrits.

LES anciens Philosophes ont été, pour la plûpart, de grands Voïageurs. Platon fut entendre Euclide à Mégare, & Théodore le Mathématicien à Cirene : il voïagea dans l'E-gipte, pour y converser avec les Prêtres ; l'on prétend même, qu'il s'instruisit dans ce Pais de notre Religion. Ce qu'il y a de vrai,

38 LETTRES JUIVES, *Lettre XLV.*

c'est qu'il parle de Dieu d'une Manière beaucoup plus noble que leurs autres Philosophes Païens. Cependant, il étoit dans des Erreurs qui l'éloignoient infiniment des Principes de notre Sainte Loi. Il soutenoit, qu'il n'y avoit qu'un Dieu tout-puissant, souverain Ouvrier, de toutes Choses : mais, il admettoit une Foule de Dieux & de Demi-Dieux subalternes, tenans & participans de la Divinité du premier, à qui ils étoient soumis. Il est inutile de vouloir chercher de la Ressemblance avec le Judaïsme dans une pareille Doctrine : & l'Unité de Dieu fait la Base de notre Croïance.

LES premiers Nazaréens furent presque tous Sectateurs de ce Philosophe : ils crurent entrevoir dans ses Ecrits tous les Misteres de leur Religion. Un de leurs Pontifes assure, qu'il s'est servi fort heureusement des Livres de Platon, pour se faciliter l'Intelligence de beaucoup de Véritez de la Croïance Nazaréene †. Deux autres de leurs Docteurs pré-

ten-

* *Plato in Timæo dicit & in Legibus, & Mundum Deum esse, & Cælum, & Terram, & Animos, & eos quos Majorum Institutis accipimus. Cicero de Nat. Deorum, Libr. I, Cap. XII.*

† *Narravi ei (Simpliciano) Circuitus Erroris mei. Ubi autem commemoravi, legisse me quosdam Libros Platoniorum, quos Victorinus quendam Rhetor Urbis Roma, quem Christianum defunctum esse audieram, in Latinam Linguam transtulisset : gratulatus est mihi, quod non in aliorum Philosophorum Scripta incidissem, plena Fallaciarum & Dceptionum secundum Elementa*
his.

tendent, qu'il avoit connu un de leurs Mif-
res des plus cachés *. Et peu s'en faut, que
les premiers Nazaréens ne le reconnussent
pour être un de leurs Saints. La Néceffité
d'appuier leurs Sentimens par l'Autorité de
quelque fameux Philofophe, dans un Tems
où chaque Particulier embraffoit une Seéte,
les avoit obligés d'adopter les Ecrits de Pla-
ton, étant les plus convenables au Judaïsme
& au Nazaréisme. La plûpart d'entre eux
étoient fi perfuadez de la prétendue Croïance
qu'ils attribuoient à ce Philofophe, qu'ils
voulurent, près de 796 Ans après l'Etabliffe-
ment de leur Religion, lui accorder l'Efprit
de Prophétie. Sous le Regne de Constantin
VI & d'Irene fa Mère, on ouvrit un Sépul-
chre fort ancien, dans lequel on trouva un
Corps mort, qu'on affura être celui de Pla-
ton. Il avoit une Lane d'Or à fon Cou, fur
laquelle on avoit gravé cette Infcription.
*Chrift naitra d'une Vierge: je crois en lui; &
tu me verras encor une autre fois au Tems d'Irene
& de Conftantin †.* Il eut été facile, à des
Gens guéris de Préjugés, de voir que la
Lane & l'Infcription étoient auffi modernes
que le Tombeau étoit ancien. Mais, les
Doéteurs Nazaréens, avides de Miracles,

C 4

adop-

*hujus Mundi: in istis autem omnibus Modis insinuari
Deum, & ejus Verbum. Auguftinus, Confess. Libr.
VIII, Cap. II.*

* Justin Martyr, & Clément Alexandrin.

† Ce Fait est raporté par Zonare, Historien Grec,
traduit en Latin par Jerome Wolfius, & imprimé à
Bale en 1557. Voyez en le Tome III.

adoptèrent celui-là , ou du moins voulurent le rendre probable ; & un certain Moine , surnommé l'*Ange de l'École* , quelques autres Ecrivains † , & depuis peu de tems un Jésuite ‡ , ont fait sur cette Inscription beaucoup de Réflexions fort inutiles.

JE ne comprends pas , mon cher Brito , quelle est l'Idée des Nazaréens , de vouloir appuyer la Vérité de leur Religion sur de pareilles Fables. De semblables Absurditez seroient capables de décréditer la Vérité. Je suis d'autant plus surpris , qu'ils donnent dans de pareils Travers , qu'ils sont à même de se passer de toutes ces pieuses Impostures. Car , enfin , (je te parlerai à Cœur ouvert ,) il est peu de Religions , dont les Preuves soient aussi fortes que celles de la Nation Nazaréenne. J'ai eu plusieurs Disputes avec quelques Savans , & j'étois étonné de certaines Choses qu'ils me faisoient presque connoître évidemment. Il faut avouer , que si les Prophéties n'ont point été remplies réellement , elles ont été si parfaitement approchées , que quiconque voudra les examiner , trouvera nos Sentimens bien difficiles à soutenir. Les Nazaréens nous accusent de n'avoir plus d'autres Secours pour nous défendre , que dans l'Etimologie & la Signification de quelques Mots. Ils disent , que , ne pouvant nous fier d'Affaire par la Clarté du Texte , nous cherchons à l'embrouiller par des Gloses ridicules ,

† Paul Diacre , *Libr. XXIII.* Sigebert. *Genebrard. Libr. III.*

‡ Canisius de Beata Virgine , *Libr. II.*

LETTRES JUIVES, Lettre XLV. 41
dicules , & par les Explications forcées de certaines Expressions. Je suis obligé de convenir quelquefois de ces Faits ; mais , alors , je me rejette sur notre Tradition : je me fers des mêmes Argumens & des mêmes Armes , dont ils se servent contre les Adversaires qu'ils ont dans leur propre Croïance. Ils ne peuvent me refuser une Chose , dont ils tirent eux-mêmes tant d'Avantage , & à laquelle ils accordent tant d'Autorité. Ainsi , je me fers de notre Tradition comme d'un Rempart inexpugnable : j'oppose l'Autorité des Rabbins à celle des Pontifes , & le Talmud aux Livres de leurs premiers Docteurs ; & si je n'éclaircis pas la Dispute , je suis du moins certain de l'éterniser.

JE t'avoue , que je serois quelquefois dans un grand Embarras , si les Nazaréens Papistes me faisoient la même Difficulté que forment contre eux les Nazaréens Réformez , & qu'ils me réduisissent au seul Texte de l'Ecriture , & à l'Evidence de la Lumiere Naturelle. Cette Façon de disputer est terrible : elle empêche tous les Subterfuges. On ne peut faire aucune de ces Disparates , si utiles pour éluder le Fond de la Question. Le seul Recours , qu'on puisse avoir , est de chicaner certaines Expressions , & de donner un Tour un peu plus ou un peu moins avantageux à quelques Passages. Je conviens , que c'en est assez pour disputer pendant des Siècles , & qu'il n'en faut pas tant pour faire produire un Nombre de Volumes *in folio* à plusieurs Savans de différens Partis. Mais , dans ces sortes de Dis-

42 LETTRES JUIVES, *Lettre XLV.*

putes, quiconque veut les examiner sans Préjugés, juge bien plus aisément de la Question débattue, que lorsqu'il faut qu'il concilie les différentes Autoritez d'un Nombre d'Ecrivains, & la Validité de deux Traditions différentes.

LES Nazaréens, en général, sont charmés d'appuyer leurs Raisons par des Miracles & des Prodiges. Un Evénement surprenant, quelque bizarre qu'il soit, a pour eux autant d'Appas, qu'une Evidence Géométrique. Il n'est point de Matière, point de Sujet, qu'ils n'autorisent par quelque Avanture Céleste. Gagnent-ils une Bataille? Ce n'est pas à leur Valeur, qu'ils en sont redevables : c'est à St. George, & à St. Victor; qui, quittant le Séjour Céleste, viennent batailler à la Tête de leurs Escadrons, & s'amuser à couper quelques Bras & quelques Têtes §. Triste Occupation, selon moi, pour quiconque n'est pas frénétique; à plus forte Raison, pour des Saints. Tu croiras, peut-être, que ceux qu'ils venoient secourir étoient d'honnêtes Gens. Point-du-tout. C'étoient d'infames Brigands, qui, sous le Voile de la Religion, & sous le Prétexte d'une Sainte Guerre, commettoient toutes sortes d'Excès, de Meurtres, & de Rapines. Les Nazaréens conviennent de ces Faits, & attribuent à ces Crimes le mauvais Succès qu'eût cette Entreprise. Un nommé Bernard, qui avoit prêché dans toute l'Europe pour l'Exécution de cette Expédition,

§ *Bataille d'Iconium, gagnée lors des Croisades. Maimbourg, Hist. des Croisades, Livr. V.*

tion, & qui prédisoit les plus belles Choses du Monde, fut le premier attrapé par le mauvais Succès qu'eût cette Guerre Sainte. Pour sauver sa Réputation, il n'eût que la Ressource d'en rejeter la Cause sur les Crimes de ceux qui l'avoient entreprise. Plaisante Façon de prédire, que d'annoncer ce qui n'arrivera jamais, & de ne pas dire un Mot de ce qui arrivera effectivement !

QUELQUE rebutez que dussent être les Nazaréens des chimériques Idées dont ils ont été infatuez tant de fois ; si demain deux Moines, qui se seroient acquis quelque Réputation, recommençoient leurs Prédications, il se trouveroit encor une Foule d'Imbécilles, qui iroient pieusement commettre toutes sortes de Crimes dans la Palestine, & sacrifier des Hommes au Dieu de Paix, à qui le Meurtre & le Sang Humain est si odieux.

LES Nazaréens conviennent de ce Principe. Leur Eglise même fait Gloire d'abhorrer le Sang. On croiroit donc, que, par une Suite nécessaire de cette Vérité, ils voudroient ne régner sur les Hommes, & ne les éclairer, que par la Douceur & la Raison. Mais, il semble qu'ils aient une Maxime constante, de penser d'une Façon, & d'agir d'une autre. Rien n'est plus doux, plus pathétique, que leurs Discours ; rien n'est si dur, si emporté, si violent, que leur Conduite : & ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'ils se figurent de colorer l'Iniquité de leurs Actions par quelques Dehors spécieux. Lorsque l'Inquisition fait brûler un Juif en Portugal, elle lui
fait

44 LETTRES JUIVES, *Lettre XLV.*

fait un Compliment fort poli ; & l'assûre, que c'est avec une grande Douleur, qu'elle va le livrer au Supplice : & comme il ne conviendrait pas qu'elle prononçât un Arrêt de Mort, elle fait lire la Sentence par un Juge Laïque.

TOUTES ces Cruautez ridicules me font ressouvenir du plaisant Expédient qu'avoit trouvé le bon Archevêque Turpin, du Tems de Charlemagne. Pour expédier de tems en tems quelques Sarrafins, & autres Ennemis, il ne portoit point d'Epée dans les Combats, l'Eglise abhorrant le Sang : mais, il avoit une Massue dans le Goût de celle d'Hercule ; & il les assommoit épiscopalement *. Il a été un Tems, où l'on faisoit valoir à un Homme la Grace qu'on lui accordoit de ne le mettre qu'aux Galeres, pour éclairer son Esprit. Laissons à l'Erreur des Moïens aussi pernicieux, & ne persuadons jamais que par la Douceur & la Raison, quand même nous aurions le même Pouvoir que les Nazaréens.

ILS parlent sans cesse de la vaste Etendue de leur Religion, & de la Quantité des Profélites qu'il font tous les jours. Ils ne voient pas, qu'ils n'attirent que des Esclaves au Nazaréisme, au lieu de former de véritables Enfans de leur Religion. Les Espagnols croïoient agir pieusement, lorsqu'ils forçoient un Nombre prodigieux d'Indiens à fléchir les Genoux devant l'Image d'un Saint, & à consentir qu'on les reçut dans la Communion Nazaréenne jusques à ce qu'ils pûssent s'évader des Mains de leurs Bourreaux, & se sauver chés leurs anciens Compatriotes.

LA

* *Le Boyardo, & l'Arioste.*

LA Tirannie est le Préjugé le plus fort contre une Religion dans l'Esprit d'un Philosophe. Le Dieu de Paix ne peut avoir choisi un Culte où le Sang Humain coule sur les Autels. La pieuse Cruauté des Espagnols a plus immolé dans un seul Jour de Méxicains à la Propagation du Nazaréisme, que les Prêtres de Diane n'en sacrifièrent en Tauride pendant toute la Durée du Paganisme. Que de Crimes, de Meurtres, de Brigandages, occasionnez en Europe depuis deux cens Ans, sous le vain Prétexte de Religion! Dans quels Excès l'Esprit Humain, frappé de la Superstition, ne se laisse-t-il pas emporter? On avû le Fils enfoncer le Poignard dans le Sein de son Pere, & croire, en lui perçant le Cœur, s'ouvrir un Chemin vers le Ciel. Laissons, mon cher Brito, aux Nazaréens des Sentimens aussi pernicieux; & soïons toujours persuadez, que la Violence est le dernier Secours d'une Religion à qui la Vérité manque pour persuader.

PORTE-TOI bien, mon cher Brito; & donne-moi de tes Nouvelles.




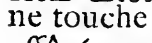
De Paris, ce.....





LETTRE QUARANTE-SIXIEME.

Aaron Monceca, à Isaac Onis, *Rabbin*
de Constantinople.

 A Lettre, mon cher Isaac, ne m'a
 T pas causé une médiocre Surprise ;
 & je ne doute pas , que ton Chan-
 gement n'étonne tous les Juifs , &
 ne touche sensiblement tes Confreres. Je suis
 assuré que tu as bien réfléchi avant de te dé-
 terminer à embrasser le Sentiment des Carai-
 tes *. Mais, j'aurois voulu, que ta Détermi-
 nation n'eut point été si prompte. On se fi-
 gure quelque-fois des Choses claires, qu'on
 regarde du premier & du second Coup d'Oeil
 comme évidentes ; mais qui, au troisie-
 me, deviennent problématiques. Tu me pa-
 rois trop mépriser l'Autorité de la Tradition.
 Je sçai qu'elle doit céder, lorsque le Texte
 est contre elle ; mais, aussi, elle doit servir
 à l'éclaircir, lorsqu'il est obscur, & semble
 inintelligible. Toutes les Religions, même
 celles qui sont les plus contraires à la Tradi-
 tion, ne la rejettent pas, quand elle paroît
 s'accorder avec la Raison & les Ecrits an-
 ciens. C'étoit-là ce qu'il falloit examiner.
 Ce-

* Voir la Lettre XLIII.

LETTRES JUIVES, *Lettre XLVI.* 47.

Cependant, je crains que, dans les premiers Mouvements, tu ne lui aies ôté jusqu'au moindre Crédit. Il paroît par la Lettre que tu m'as écrite, que les Endroits, où tu l'as trouvée contraire à la Vérité, t'ont fait mépriser d'aprofondir si elle étoit juste & véritable dans d'autres. De quelque Maniere que cela soit, & de quelque Façon que tu penses, rien ne sauroit diminuer ma Tendresse pour toi. Je t'aimois Rabbiniste: je t'aimerai Carraïte; &, te fis-tu Nazrréen, mon Cœur te suivroit au milieu de leurs Temples. Je n'imiterai point la Foiblesse des faux Amis de notre Siècle. Ils ignorent les Droits que l'Amitié a sur les Cœurs vertueux, que l'Estime & la Simpathie ont unis. Ce Lien, chés eux, n'est qu'une Espece de Commerce, fondé sur la Nécessité, ou sur la Bienféance, quelquefois même sur le Plaisir *. Les Femmes surtout

* On peut faire aux Amis de notre Siècle les Re-
proches que Cicéron faisoit aux Epicuriens. „ Quel-
„ ques-uns des Grecs „ , dit-il, „ qui ont même passé
„ pour sages parmi eux, ont eu des Sentimens fort
„ extraordinaires, sur tout ce que je viens de dire: car,
„ il n'y a point d'Extravagance, où les Subtilitez de
„ ces Gens-là ne les conduisent. Les uns disent, qu'il
„ faut éviter les Amitiés trop étroites, pour ne pas
„ se charger du Soïn des Affaires des autres; chacun
„ aïant assez des siennes, & rien n'étant plus impor-
„ tun, que d'entrer trop avant dans celles d'autrui:
„ & que les Amitiés les plus commodes sont celles
„ dont les Rênes, pour ainsi dire, sont plus laches,
„ & qu'on peut allonger & accourcir comme on
veut,

28 LETTRES JUIVES, *Lettre XLVI.*

tout, n'ont guère d'Amis que dans ce Gout. Le Plaisir les unit : le Plaisir les sépare, & elles sont plus légères en Amitié, qu'elles ne le sont en Amour.

IL est à Paris vint mille Femmes, qui n'ont eu qu'un Amant en leur Vie, & qui n'ont pas conservé trois Mois de suite le même Ami. Cette These te paroitra un peu outrée. Tu douteras sur-tout, s'il est possible, que, dans une Ville où les Femmes passent pour galantes, il s'y en trouve vint mille qui n'ont eu qu'un Amant. Tu m'accorderois plutôt, qu'il y a vint mille Femmes, qui n'en ont point eu, que d'avouer qu'elles se sont tenues au premier. Il me semble que je t'entens dire, qu'il faut qu'une Femme soit plus sage, pour n'avoir qu'un Amant, que pour n'en point avoir. Quel Effort, fait-elle de se passer d'un Plaisir qu'elle ignore ? Sa Vertu n'a point à combattre des Idées dangereuses,

„ veut, puisque, pour vivre heureux, le Secret est
 „ de se tenir exempt de toutes sortes de Soin ; ce
 „ qui n'est pas possible, lorsqu'on est occupé des Af-
 „ faires des autres, & qu'on est toujours pour eux com-
 „ me dans les Douleurs de l'Enfantelement. „ *Nam qui-*
busdam, quos audio Sapientes habitos in Graciâ, placuis-
se opinor mirabilia quadam. Sed nihil est quod illi non
persequantur suis Argutiis : partim fugiendas esse ni-
mias Amicitias, ne necesse sit unum sollicitum esse pro
pluribus : satis superque esse suarum cuique Rerum : alie-
nis nimis implicari molestum esse, quàm laxissimas Ha-
benas habere Amicitias, quas vel adducas cum velis,
vel remittas. Caput enim esse ad beatè vivendum Secu-
ritatem, quâ frui non possit Animus, si tanquam par-
turiat unus pro pluribus. Cicero de Amicitia, Cap. XIII.

LETTRES JUIVES, *Lettre XLVI.* 49
ses, qui retracent dans l'Esprit certaines Situations, qui sont les plus terribles Ennemis des Femmes qui ont aimé.

JE conviens avec toi, que mon Opinion a quelque chose qui surprend. Mais, quand on l'examine, elle paroît plausible, & l'on ne peut guère refuser de s'y ranger. Le Caractere d'Infidélité, qu'on donne aux Femmes, est principalement fondé sur le Droit que les Hommes ont jugé à propos de s'approprier de leur prescrire des Regles sévères, presque impossibles à observer, & de s'en dispenser eux-mêmes. Ils ont crû, qu'ils étoient en Droit d'exiger des Femmes, qu'elles surmontassent la Voix de la Nature, tandis qu'ils se sont accordé le Privilege de prévenir tous leurs Desirs, & de céder à tous leurs Mouvements. Il faut donc, pour juger de l'Humeur volage qu'on dit être le Partage du Beau-Sexe, réduire les Choses dans une juste Equité, ne pas leur demander des Actions impossibles, examiner, Préjugé à part, si, quelque Légèreté qu'on attribue aux Femmes, elles ne sont pas encore cent fois moins inconstantes que les Hommes.

LORSQU'UN Petit-Maître devient infidèle, sa Conduite est justifiée par son Etat: il remplit son Emploi; & personne ne se récrie sur sa Perfidie. La Maîtresse, qu'il abandonne, n'est qu'un Triomphe de plus pour lui. Mais, si elle veut se vanger de l'Infidélité de son Amant: si, pour le punir, ou pour le rappeler par la Jalousie, elle lui donne un Rival; c'en est fait, c'est une Infidelle, une

Coquette, une Volage. Toute la Nation des Amans la condamne fans retour : La même Action, qui fait la Gloire du Petit-Maitre ; perd à jamais la Femme qui a été assez malheureuse d'avoir du Gout pour lui.

UN Mari, jaloux, bizarre, bourru, bigot, se figure des Chimeres : il prend pour des Réalités les Visions frénétiques dont il est agité. Toute la *Société Maritale* prend son Parti. On le plaint. On condamne son Epouse sans l'entendre : le Beau-Sexe entier est englobé dans l'Arrêt foudroyant que porte contre elle le jaloux Sénat ; & , de Génération en Génération, chaque Pere la cite comme un Exemple d'Infidélité à son Fils, qu'il instruit dans ses jalouses Maximes.

UN Fat prend des Airs auprès d'une Femme qu'il ne connoit que médiocrement. Il lui parle à l'Eglise, la lorgne à l'Opéra, l'ennuie par ses Fadeurs à la Promenade. En voilà assez, pour persuader au Public, qu'il est bien avec elle. Pour le Prix d'avoir été excédée par un Sot, elle acquiert la Réputation de l'avoir écouté : & , si elle est assez malheureuse pour en rencontrer plus d'un, ce sont autant d'Amans que le Public lui donne.

VOILA, mon cher Isaac, une Partie des Raisons, qui font décider de l'Inconstance du Beau-Sexe. La Multitude juge dans cette Occasion comme dans toutes les autres : son Jugement n'est pas plus judicieux, qu'il l'est ordinairement. Deux Raisons me font croire, que les Femmes sont plus constantes que les Hommes. La première est une Espe-

LETTRES JUIVES, *Lettre XLVI.* *ſi*
ce de Honte attachée à leurs Légèrceſſez, qui,
quoi qu'on diſe, les contraint beaucoup. La
ſeconde eſt la Vivacité de leurs Sentimens.
L'Homme le plus tendre eſt pétri de Glace,
comparé à une Femme qui aime véritable-
ment. C'eſt chés le Beau-Sexe, que l'Amour
exerce tous ſes Droits. C'eſt à lui, qu'il fait
ſentir toute la Force de ſes Transports & de
ſes Mouvemens, mélez de Tendreſſe, de
Crainte, de Colere, de Dépit, d'Eſpoir, de
Jalouſie. Toutes ces Paſſions regnent dans
le Cœur d'une Femme amoureuse. Tantôt,
elles ſe ſuccedent l'une à l'autre: quelque-
fois, elles agiſſent toutes enſemble.

L'HISTOIRE nous a conſervé le Nom
& les Actions d'un Nombre de Femmes, qui
ſe ſont diſtinguées par leur Conſtance & leur
Fidélité. Sans aller chercher dans les Siè-
cles éloignés, on voit tous les jours des Paſ-
ſions qui juſtifiant mon Opinion. J'ai enten-
du dire à un Docteur Nazaréen de mes Amis,
grand Directeur de Conſciences, que l'A-
mour délicat & tendre eſt le plus rude Enne-
mi que trouve chés les Femmes le Tribunal
où l'on abſout les Pariſiens de leurs Péchés.
Je t'ai parlé dans mes Lettres précédentes de
cette Eſpece de Piſcine Spirituelle, où les
Moines ont le Droit d'effacer les Péchés,
moïennant certaines Oraisons qu'ils font ré-
citer, ou quelques Jeunes qu'ils ordonnent.
Ils conviennent tous, qu'une Femme, qui a
eu pluſieurs Paſſions, ſacrifie ſouvent ſes
Amans, pour éviter de jeuner trois Samedis.
Mais, ils aſſurent, qu'une Femme, dont le
D 2 Cœur

52 LETTRES JUIVES, *Lettre XLVI.*

Cœur n'a encor été sensible qu'une fois, aime mieux observer dix Carêmes, que supprimer un seul Coup d'Oeil, ou le rendre moins tendre.

Tu me demanderas peut-être, pourquoi les Femmes, qui sont si attachées à leurs Amans, ont si peu de Stabilité sur ce qui regarde leurs Amis? Je te répondrai, que, chés elles, l'Amitié n'est ordinairement qu'un Prétexte pour favoriser l'Amour. Qui dit Ami du Cœur, chés les Femmes, dit Confident. Son Regne ne dure qu'autant qu'il remplit bien sa Charge. Dès qu'il la neglige, ou qu'il n'est plus utile, son Crédit tombe: il devient indifférent, & quelquefois à charge. Les Secrets, qu'on lui a confiés, le font craindre: on est obligé de le ménager; cette Contrainte attire souvent la Haine après elle.

NE crains point, mon cher Isaac, que notre Amitié ait un Sort pareil. Elle est fondée sur la Vertu & cimentée par l'Estime: rien ne sauroit l'ébranler. Tes Jours me sont aussi chers que les miens: Pilade n'aima pas Oreste avec plus de Tendresse. Je t'avoûrai, que je suis dans des Craintes mortelles, depuis que tu m'as appris ton Changement. Je voudrois qu'il ne fût connu, que lorsque tu seras sorti de Constantinople. Ecri-moi dans l'instant que tu t'embarqueras, & songe à l'Inquiétude où je suis. J'apprehende la Haine de tes Confreres. Je connois l'Humeur vindicative de notre Nation. Il n'est rien que tes Confreres ne fassent, pour te punir de les avoir abandonnez. Je vais te citer un Exemple de leur Fureur.

L O R S-

LETTRES JUIVES, *Lettre XLVI.* 53

LORSQUE Spinoza eut publié son Livre, les Juifs furent enragés contre lui. Ils le regardèrent comme un Apostat d'autant plus dangereux, qu'il connoissoit à fond tous les Principes de notre Loi, savoit parfaitement l'Hébreu, & pouvoit nous nuire beaucoup. Cependant, il n'avoit point encor quitté notre Communion : il alloit par maniere d'acquiescement à la Sinagogue. Un jour qu'il en sortoit, un Juif fanatique lui donna un Coup de Couteau. Heureusement pour lui, la Blessure ne fut pas mortelle. Il quitta entièrement la Foi d'Israël, & n'eût plus de Commerce avec nous, après l'Accident qui lui étoit arrivé.

DE tout Tems, notre Nation a été vindicative : elle a même poussé son Ressentiment jusqu'à la Perfidie. Le Soin, que j'ai de tes Jours, m'oblige à parler contre mes Freres : mais, enfin, ta Sûreté est une Excuse légitime des Forfaits que je relève. Tacite, Historien Romain dont l'Autorité est d'un grand Poids, accuse nos Peres d'avoir eu, pour tous ceux qui n'étoient pas de leur Croiance, une Haine & une Antipathie cruelle. Quelques Ecrivains François assurent, que nous ne fûmes chassés de leur Pais, que par rapport aux Maux que nous cherchions à faire à la Nation entiere. D'autres disent, qu'on nous accusa d'avoir voulu empoisonner les Puits & les Fontaines. Les Chevaliers de Malte nous reprochent d'avoir été cause de la Perte de Rhodes, en Haine de leur Religion. Au Nom du Dieu de nos Peres, mon

54 LETTRES JUIVES, *Lettre XLVI.*
cher Isaac, prend tes Précautions, & songe à te conserver.

Si tu réfléchis combien les Préjugés que nous inspire la Superstition sont à craindre, tu verras, que tu ne saurois trop prendre de Précautions pour te garantir des Coups qu'on pourroit te porter. Ils sont d'autant plus dangereux, qu'ils sont couverts du Voile de la Religion. Combien de fois ne s'est-on pas servi de ce précieux Prétexte, pour colorer les Vices les plus cachés ? Le Fanatisme, sous le Nom de Zèle pour le Nazaréisme, a privé la France du plus grand de ses Rois. La Superstition Monacale attenta plusieurs fois sur ses Jours. Enfin, un Monstre, vomé par l'Enfer en Courroux, encouragé par les Restes de la Ligue, séduit par des Discours pervers, nourri dans la Rebellion, & né pour le Malheur de sa Patrie, exécuta dans un moment ce que vingt Batailles n'avoient pû faire.

LA Haine, qui naît de la Division de Religion, est implacable. Elle semble justifier chez la plupart des Gens les Forfaits les plus énormes. Les Prêtres, intéressés dans cette Querelle, aigrissent les Esprits par leurs Prédications, par leurs Exhortations, & par leurs Exemples. Les Peuples suivent avidement ceux qui sont à la Tête de leur Religion. Ils sont accoutumés à les regarder comme les Oracles de la Divinité. Et juge quel Crime un Esprit foible ne commet point, lorsqu'il croit exécuter la Loi du Tout-Puissant, & s'assurer une Félicité parfaite.

S O N-

LETTRES JUIVES, *Lettre XLVI.* 55

SONGE, mon cher Isaac, à ce que je te dis. Crain tes Confreres les Rabbins : crain les autres Juifs ; & crain , enfin , tous ceux que ton Changement intéresse. Vi aussi paisible & content, que je le souhaite.

De Paris ce



LETTRE QUARANTE-SEPTIEME.

Jacob Brito, à Aaron Monceca.

JE vais partir bientôt pour Venise, mon cher Monceca ; & je ne serai pas encor huit Jours à Turin. Je t'ai déjà écrit ce que j'avois remarqué dans les Mœurs des Piémontois qui m'eût le plus frappé ; & , depuis ma dernière Lettre , j'ai découvert fort peu de chose. La Façon de vivre de cette Nation est si uniforme, qu'elle ne fournit pas ce Nombre de Réflexions qu'on est à même de faire à Paris. On vit & l'on pense à Turin le dernier Jour de l'Année comme on y a vécu & pensé le premier. La Façon de s'habiller est la seule Chose où l'on apperçoit du Changement. Les Dames , & les Petits - Maîtres , suivent assidûment toutes les Modes Françoises. Mais, l'on ne voit point ici de ces Changemens subits de Mœurs & de Coûtumes. Cette Nation est incapable d'être le Matin infatuée de certaines Opinions, & le Soir per-

56 LETTRES JUIVES, *Lettre XLVII.*
suadée du Contraire : elle n'a , ni assez de Vivacité , ni assez d'Inconstance. Si St. Paris eut aquis à Turin le Crédit, qu'il avoit il y a quelque tems à Paris, il l'auroit toujours conservé ; au lieu que ce pauvre Saint n'a plus pour lui que quelques Fanatiques , & quelques Harangeres.

ON honnore infiniment dans ce Pais un certain Philippe de Néri, qu'on dit être auprès de Dieu l'Avocat & le Protecteur de la Ville de Turin. Il a un Temple magnifique * , orné de Tableaux des plus grands Peintres †. Il est peint dans un, porté par des Anges & des Chérubins ; & Dieu le reçoit dans sa Gloire. Devant cette Image brulent incessamment Nombre de Lampes. C'est-là où les Piémontois vont offrir leurs Vœux, & adresser leurs Prières, à leur Protecteur. Auprès de cet Autel est le Sanctuaire, où les Nazaréens prétendent que Dieu fait son Séjour : mais, pour un Particulier, qui adresse ses Vœux directement à Dieu, il en est cent, qui ne les y font parvenir que par le Canal de Philippe de Néri.

LES Nazaréens, & sur-tout les Italiens, semblent n'ôser parler à Dieu-même : ils agissent comme certaines Personnes, qui, ayant offensé quelqu'un, n'ont, ni la Force, ni le Cou-

* Cette Eglise n'est point encore achevée : on y travaille incessamment ; & ce sera un des beaux Morceaux qu'il y ait en Italie.

† Il y en a un de Carlo Maratti, un autre du Trevisani, & un troisieme du fameux Solimaine. C'est celui-ci, qui représente la Reception de ce Philippe dans le Ciel.

LETTRES JUIVES, *Lettre XLVII.* 57

Courage, de soutenir sa Présence, & font faire par un Tiers des Propositions d'Accomode-ment. Je leur ai demandé, s'ils croïoient, lorsqu'ils s'adreffoient à Philippe de Néri, que Dieu ne les entendît pas; & s'ils pensoient, qu'il fût possible que tout ne fût pas présent à Dieu? Ils m'ont répondu, qu'ils n'oseroient soutenir une pareille Erreur. *S'il est ainsi*, leur ai-je dit, *& que Dieu sache votre Conver-*
sation avec Philippe de Néri, que ne vous adres-
sez vous à lui directement? Ce sont des Cérémonies évitées, des Longueurs abrégées: car, dans
le tems que votre Protecteur fait son Rapport,
Dieu vous eût déjà exaucé.

LES Nazaréens éludent ces Raïsons par de vains Sophismes: ils prétendent, que, par l'Intercession d'un Saint, dont les Prières sont toujours pures & bien reçues du Tout-Puissant, on obtient plus facilement ce qu'on demande. Pauvres Aveugles! qui ne voient pas, que c'est la Pureté & la Disposition du Cœur de celui qui prie en Terre, qui détermine les Bienfaits du Ciel. Sans cela, un Coquin, & un Malheureux, pourroient se flater d'obtenir de la Miséricorde de Dieu autant qu'un Honnête-Homme. Dieu ne jugeroit des Cœurs, que par le Canal des Saints. La Cour Céleste deviendroît une Jurisdiction Normande: l'on seroit sauvé, ou damné, selon qu'on auroit eu un bon Procureur, ou un bon Avocat, dont on captiveroit l'Amitié par un grand Nombre de Flambeaux brulez à son Honneur, ou par quelques autres Présens. Si cela étoit ainsi, je t'assure, mon cher Monceca, que

58 LETTRES JUIVES, Lettre XLVII.

ce Philippe de Néri auroit bien de l'Occupation, & qu'il seroit obligé d'être chargé des Affaires de tous les Habitans de Turin.

JE fus hier dans une Fête qui se célébra en son Temple. Un Moine fit son Panégyrique. Il le loua beaucoup de ne s'être point marié ; & d'avoir empêché que tous ses Disciples ne pussent agir différemment, en les obligeant, ainsi que lui, de s'attacher à l'Ordre de la Prétrise, dont sont exclus tous ceux qui ne gardent pas le Célibat. Ce Prédicateur s'étendit beaucoup sur l'Observance de la Chasteté, & sur l'Etat de Pureté. Il en fit un Portrait si avantageux, que le Contre-Coup en étoit terrible pour le Mariage. Je fus très étonné, qu'on permît de débiter en public des Maximes aussi contraires au Bien de la Société. *Si tous ces Gens, disois-je en moi-même, qui écoutent ce Déclamateur, restent persuadés de ses Sophismes, bientôt le Piémont sera depeuplé: on ne verra plus que des Prêtres, des Moines, & quelques Dévots pendant un tems. Bientôt après, il faudra que la Société perisse, que le Pais se détruise. Selon ce Prédicateur, l'Etat du Célibat est beaucoup plus pur, & beaucoup plus convenable au Nazaréisme. Dans une Religion; ceux, qui la croient, doivent chercher d'aller à la Perfection. Tous les Piémontois suivront donc ses Conseils; & , en gardant le Célibat, ruineront la Société.*

NOUS pensons bien différemment, mon cher Monceca. Dans notre sainte Religion, la Multiplication nous est ordonnée: elle nous est promise & accordée par le Ciel, comme

LETTRES JUIVES, *Lettre XLVII.* 59
 me une Marque essentielle de sa Bonté. La Vanité a occasionné en partie la Supression du Mariage chés les Pontifes Nazaréens. Ils crurent par-là se rendre plus respectables au Peuple. On dit, que, lorsqu'ils s'assemblèrent pour décider cette Question, tous les Vieux furent du Sentiment de continuer aux Prêtres la Permission de se marier; & qu'il n'y eut que les Jeunes, qui s'y opposèrent fortement, & eurent le Dessus. Depuis ce Temps-là, les Defordres, qui ont suivi cette Ordonnance, ont fait regretter à tous les Gens sensés la Privation des anciens Usages. Un des Souverains Pontifes Nazaréens dit expressément dans ses Ecrits, qu'il seroit très nécessaire, pour prévenir & arrêter bien des Crimes, de remettre les Choses sur l'ancien Pied. *

LORSQUE le Prédicateur eut achevé son Panégirique, on chanta plusieurs Himnes en Musique; & le fameux Somis, dont je t'ai déjà parlé, y joua du Violon d'une maniere si par-

* C'est le Pape Pie II. Parmi ses Sentences & ses Proverbes, on trouve : *Sacerdotibus magnâ Ratione sublatis Nuptias majori restituendas videri.* Platina in *Vitis Summ.* Pontif. Rom. Edit. Venet. ap. Guill de Fontaneto, 1518, in folio, folio CLV verso. *CON gran Razione le Nozze sono state tolte a' Sacerdoti, con maggiore se gli doveriano restituire.* Hist. di Platina, pag. 399 d'Ediz di Venetia, appresso Giacomo Leonicino, 1572, in folio. ON a défendu le Mariage aux Prêtres, par de grandes Raisons; mais, par de bien plus grandes, on devroit le leur permettre. Histoire de Platine, sous Pie II. C'est un Pape, & un Pape savant, qui parle. On a voulu constater la Fidelité de ce Passage.

60 LETTRES JUIVES, *Lettre XLVII.*
parfaite, qu'il sembloit, par l'Effet de l'Harmonie qui sortoit de son Instrument, que les Ames de tous ceux qui l'écoutoient fussent en Extase. Dans toutes les Louanges qui furent prodiguées à Philippe de Néri, il fut fait fort peu Mention de Dieu : l'on ne l'invoqua, que vers la Fin de la Fête, & lorsque la Cérémonie alloit finir.

Au sortir du Temple Nazaréen, je demandai où je pourrois encor entendre jouër ce fameux Musicien, qui m'avoit ravi & enchanté ? J'avois ouï à Rome un nommé Montanari, Eleve du fameux Corelli, Pere de l'Harmonie. Il avoit autant d'Exécution que ce Piémontois ; mais, il n'avoit, ni son Goût, ni sa Douceur, ni son Coup d'Archet. Les Grecs eussent à coup sûr élevé une Statue à un si habile Homme. Il se seroit trouvé Nombre de Gens, qui auroient certifié, qu'Appollon avoit couché avec sa Mere. On lui eut soutenu à lui-même, qu'il n'étoit pas le Fils de son Pere : &, après sa Mort, il eut eu dans Athènes les mêmes Honneurs que Philippe de Neri à Turin. On me dit, que je pourrois l'entendre jouër dans un Concert qui se donne une fois toutes les Semaines chés un riche Particulier. Je priai un de mes Amis de m'y conduire ; & j'ouïs un autre Musicien *, qui, pour le Violoncello, égaloit Somis dans son Instrument. Il me sembloit que le Ciel avoit fait ces deux Musiciens l'un pour l'autre, qu'ils étoient seuls dignes de concerter ensemble. Ce que je trouvai de surprenant fut le
peu

* Lanceta.

LETTRES JUIVES, *Lettre XLVII.* 61
peu de belles Voix que j'entendis. A peine
y a-t-il une ou deux Personnes dans Turin,
qui chantent passablement. Les Piémontois
ont d'aussi excellens Simphonistes, qu'ils ont
de méprisables Chanteurs. Cependant, com-
me cette Nation est riche en bonne Opinion,
elle a peine à convenir de ce Fait.

LA Peinture à Turin est aimée & chérie,
de même que dans le reste de l'Italie. Actuel-
lement, il n'y a que des Barbouilleurs dans
cette Ville, si l'on en excepte un nommé
Beaumont, Peintre du Roi de Sardagne. Il
colore assez passablement, & dessine correcte-
ment : mais, il est froid, peu savant dans
l'Histoire, prévenu pour ses Ouvrages, qui
sont fort au dessous de la Perfection où il croit
les mettre. Il y avoit, il y a quelque tems,
dans ce Pais un Peintre appelé le Chevalier
Daniel, Flamand de Naissance, bon Coloriste,
ainsi que le sont ceux de son Pais, & meil-
leur Dessinateur qu'eux. Il est mort depuis
quelque tems. Ce Beaumont, dont jé viens
de te parler, a eu la Place qu'il occupoit.

EN général, les Piémontois aiment assez les
Beaux-Arts ; mais, ils sont fort iguorans dans
les Sciences, ainsi que je te l'ai déjà dit dans
mes premières Lettres. Quand on leur parle
des divers Savans de l'Europe, ils demandent
s'il sont bons Catholiques ? Si l'on s'avise de
leur dire, qu'ils sont Arminiens, Réformez,
Jansénistes, Juifs ; alors, chez eux, le Clerc
passe pour un Benêt, Bayle pour un Sot, Ar-
naud pour un menteur, & Leon de Modene
pour un Ignorant. Ils sont surpris, qu'on ose
sou-

62 LETTRES JUIVES, *Lettre XLVII.*

foûtenir, qu'on puisse avoir le Sens-commun, dès qu'on est séparé de leur Communion. Quiconque ne croit pas ce que croient les Moines, n'a, ni Science en ce Monde, ni Salut dans l'autre. Les Bibliothèques des Savans du País sont composées de beaucoup de Théologiens Citramontains, & de quelques Poètes Italiens. Ceux, qui se piquent de connoître les Langues vivantes, joignent à ces Livres quelques Romans & quelques Historiettes Françoises, que les Libraires tirent de Geneve, où l'on rimprime tous ces petits Ouvrages. Tu vois, mon cher Monceca, qu'un Homme, qui étudieroit quarante Ans dans ces Bibliothèques, ne feroit que s'éloigner du Vrai, & se remplir de Chimères. Juge par-là de la Justesse d'Esprit des Philosophes Piémontois.

PORTE-TOI bien, mon cher Monceca, & ne m'écris plus qu'à Venise.

De Turin ce . . .





LETTRE QUARANTE-HUITIEME.

Aaron Monceca, à Jacob Brito.

DEPUIS que je suis à Paris, mon
D Estime pour les Savans est redou-
 blée. Je n'avois pas réfléchi à
 Constantinople sur l'Excellence
 de leur Etat, & sur la Grandeur
 de leur Ministère. Je les regarde aujourd'hui
 comme les Précepteurs du Genre Humain,
 & comme les Organes dont la Divinité se
 sert, pour révéler aux Hommes les Secrets de
 la Nature. Loin de penser comme les Pié-
 montois, qui ne considèrent que les Sçavans
 de leur Religion, j'estime la Science & le Mé-
 rite par-tout où je les apperçois. Je les reve-
 re dans un Nazaréen, dans un Mahométan :
 & , faisant Abstraction de ce qui regarde la
 Foi, je profite des Lumieres de ceux qui peu-
 vent m'éclairer.

ON accuse les Savans d'avoir de la Hauteur
 & de la Fierté. Ce n'est pas-là le Caractere
 des Gens qui ont aquis une juste Réputation.
 Personne n'étoit plus uni que Bayle, plus so-
 ciable que Des-Cartes & Gassendi, & plus mo-
 deste que Locke. Ceux, qui parlent ainsi des
 véritables Savans, les confondent avec cer-
 tains petits Auteurs, qui se croient aussi par-
 faits

64 LETTRES JUIVES, *Lettre XLVIII.*

faits que le Public les mésestime. Racine resta une Année à composer sa Tragédie de *Phedre*, Chef-d'Oeuvre du Théâtre. Avant de la faire jouer, il consulta longtems ses Amis, corrigea plusieurs Endroits par leurs Conseils, & attendit la Réüffite de son Ouvrage, pour ôser s'affûrer de sa Bonté. Pradon fit la même Pièce dans un Mois, la donna hardiment, assura le Public qu'elle étoit excellente. Il lui arriva ce qui arrive ordinairement aux Demi-Savans : son Ouvrage alla bientôt chés les Beurieres, au lieu que celui de Racine perçera la Postérité la plus reculée.

LA Retenue & la Modestie sont le Partage des Grands-Hommes. Contens des Louanges qu'ils méritent, ils ne vont point les mandier. Ils en font d'autant plus louables, que, si la Vanité est pardonnable, c'est dans un Homme qui mérite des Eloges aussi éclatans que ceux qui conviennent à bien des Savans.

ON accorde tous les jours des Honneurs à un Fat noble, Fils d'un Fat noble, Petit-Fils d'un Fat noble, Arriere-Petit-Fils d'un Fat noble. Parce qu'un Homme compte une longue Suite d'Aïeux ignorans & ridicules, dont il fuit parfaitement l'Exemple, il a le Droit d'être exempt d'un Nombre d'Impôts, & jouit de plusieurs Privileges qui l'élevent au-dessus du reste de ses Concitoïens. Que m'importe à moi, qu'un Homme ait eu un de ses Peres Capitaine d'une Compagnie de Chevaux dès le Tems des Croisades? Quoi! Je serai obligé d'honorer un Imbécille, parce qu'un de ses Aïeux aura été assommé par un Sarrafin, ou parce qu'il

LETTRES JUIVES, *Lettre XLVIII. 63*;
qu'il aura fait le Voïage d'Outremer? Et je
verrai avec indifférence un Homme utile au
Monde entier, dont les Préceptes Moraux
ferment les Mœurs des Peuples; dont les Dé-
couvertes Mathématiques enrichissent les Na-
tions; dont la Science tranfmet à la Poste-
rité la plus reculée l'Histoire de notre Siècle,
ou celle des Tems paffez? Il faut être fou,
ou auffi imbécille que celui qu'on honnore,
pour préférer la chimérique Noblefle à la
Science & à la Vertu.

LES Hommes font bien revenus de cette
Soumiffion fervile, qu'ils avoient pour de
vieux Contrats. Il a été un Tems, où l'on
avoit dans toute l'Europe autant de Refpect
pour les vieux Titres, que les Egiptiens en
eurent autrefois pour les Crocodiles & pour
les Oignons de leurs Jardins. On a fecoué
cette Servitude, l'on a relégué cette Superfti-
tion chés les petits Princes d'Allemagne. Dans
ce País, tout Homme, qui, pour le Mal-
heur du Genre Humain, naît Baron, ou
Seigneur de Terre, a le Droit de tourmen-
ter quelques misérables Païfans. Il fe croit
un des premiers Souverains du Monde,
quoique fes Terres n'aient pas fouvent une
Lieue d'Etendue. Son Ignorance craffe,
qui lui laiffe ignorer fi le Monde en a plus
de deux cent, eft la feule Chofe qui puiffe ex-
cufer fa Vanité. On trouve communément
dans bien des País de ces petits Tirans. qui
n'ont, de la Noblefle que l'Ancienneté, des
Mœurs que la Corruption; & de l'Homme
que la Reflemblance. Penfes-tu, mon cher

64 LETTRES JUIVES, *Lettre XLVIII.*

Brito, qu'une Personne, qui se sert de la Lumière Naturelle, puisse préférer, à des Gens illustres par leur Science, & recommandables par leur Candeur, ces Nobles réduits au seul Instinct? Parce qu'un Homme auroit le Droit d'ajouter à son Nom le Titre de Duc ou de Marquis, auroit-il celui d'en imposer aux Gens de Bon-Sens? Il faudroit alors, que la Noblesse devint un Enchantement chés les Imbécilles.

LA Postérité regle sagement les Récompenses dûes aux Savans, qu'elle égale aux plus grands Princes. Trois mille Ans après leur Trépas, leur Gloire n'est point ternie par celle des Héros les plus renommez. Homere est aussi connu qu'Achille, & le Nom de Virgile aussi fameux que celui d'Auguste. L'habile Historien, le Poëte célèbre, le grand Philosophe, conserve un Avantage sur le Conquérant & le Général. La Mémoire des uns ne présente à l'Imagination, que le Souvenir de quelques Actions passées; mais, les Ouvrages des Savans transmettent font revivre d'Age en Age leur Génie & les Connoissances de leurs Auteurs. Vingt Siècles après leur Mort, ils parlent encore avec autant d'Eloquence & de Vivacité, que de leur vivant; & leur Esprit se communique à tous ceux, qui lisent leurs Ecrits. L'on retrouve, de nos Jours, Horace & Virgile, tels qu'ils étoient à la Cour d'Auguste. Les Héros, qui ne se font illustrez que par leurs Actions, ont beaucoup moins d'Empire sur nos Cœurs. Le simple Récit d'un Fait touche moins qu'une Con-

versa-

LETTRES JUIVES, Lettre XLVIII. 65
versation vive & animée: & c'est la Façon
dont les bons Ecrivains agissent sur notre l'Es-
prit. J'entre dans les Peines d'Ovide, lors-
que je lis ses Elégies. Je parcours la Nature
pas à pas dans les Oeuvres de Lucrece. Il
me semble que je l'entens lui-même m'en dé-
velopper les Secrets les plus cachés.

LES Héros doivent infiniment aux Poètes
& aux Historiens. Rarement ceux-ci leur
sont-ils redevables. Achille doit une Partie
de sa Gloire à Homere. Sil n'y avoit point
d'Historiens, à peine sauroit-on qu'il y ait eu
un Alexandre. Ce Prince connu combien
un grand Monarque; un Général habile, un
fameux Conquérant, doit s'estimer heureux
de trouver un Ecrivain célèbre, qui veuille
bien transmettre à la Postérité les principaux
Evénemens de sa Vie. Que de Héros, aussi
fameux qu'Achille & Ulysse, sont dans un
Oubli éternel, pour n'avoir pas eu un Ho-
mere, qui ait éternisé leurs Actions?

JE ne sçai, mon cher Brito, si tu feras de
mon Sentiment. Je regarde un véritable Sa-
vant, comme un Homme destiné à jouer dans
le Monde, & dans la Postérité, un Rolle su-
périeur à celui de bien de Princes & de bien
de Monarques. Qui sont ceux qui connoissent
cette Foule de Rois, qui n'ont eu sur leur
Trône d'autre Gloire que celle d'avoir vécu
dans une molle Indolence, & qui n'ont sem-
blé être revêtus de la Roiauté, que pour
montrer qu'ils étoient incapables d'en soute-
nir le Poids? Leurs Noms se trouvent dans
les Tables Chronologiques des Empires.

66 LETTRES JUIVES, *Lettre XLVIII.*

Quelques Personnes, qui lisent l'Histoire, favent, qu'en telle Année, il régnoit un tel Prince. Le Reste du Monde entier, ou ignore s'il a vécu, ou ne connoit que son Nom. Mais, lorsqu'un Savant laisse à la Postérité ses Ouvrages, de Siècle en Siècle il devient plus fameux : le Tems ne sert qu'à relever son Mérite. On le reçoit pour Citoïen dans toutes les Nations : l'on traduit ses Ecrits dans toutes les Langues différentes. Du Fond du Nord, jusqu'aux Climats où le Soleil se leve, il est connu, révééré, & chéri. Les Enfans, les Gens d'un Age mûr, les Vieillards, tous connoissent ses Ouvrages, en favent des Morceaux qu'ils se font un Plaisir de réciter; & les Peres de Famille comptent pour une Partie de l'Héritage qu'ils laissent à leurs Enfans le Recueil & l'Assemblage des Ecrits des Grands-Hommes. C'est dans ces Bibliothèques aujourd'hui si communes en Europe, qu'un Savant se voit multiplier, même de son vivant : il fait transpirer le Génie qui l'anime dans les divers Roïaumes de l'Europe; &, dans le même Instant, il persuade, il attache, il ravit, le Cœur d'un Homme enfermé dans son Cabinet à Stockholm, & d'un autre qui vit au milieu de Paris.

LE Pouvoir, que les Ouvrages ont sur l'Esprit de ceux qui les lisent, produit quelquefois une Estime & une Vénération plus forte que ne l'inspireroit la Personne des Auteurs. Je ne crois pas qu'aucun Nazaréen eut jamais voulu canoniser Socrate, s'il l'avoit connu particulièrement lorsqu'il vivoit. Un Docteur
de

LETTRES JUIVES, Lettre XLVIII. 67

de ces derniers Tems étoit tenté, toutes les fois qu'il lisoit la belle Mort de ce Philosophe, de le mettre au Nombre des Bien-heureux Nazaréens. Il avoue, qu'il avoit une Peine infinie à s'empêcher de dire, *Saint Socrate, priez pour nous* *. Combien de Nobles, de Princes, & de Généraux, vivoient du Tems de ce Grand-Homme, qui nous sont entièrement inconnus? Combien sont parvenus jusqu'à nous, à qui nous n'accordons, ni notre Estime, ni notre Attention?

CR OI-moi, mon cher Brito, quelque-chose que publie l'Ignorance, l'Etude est le vrai Chemin pour parvenir à la Postérité la plus reculée §. C'est un Moïen, qui est offert au Pauvre comme au Riche, au Roturier comme au Noble: la Vertu, l'Application, sont les seuls Droits qu'on ait pour y faire plus de Progrès que ses Adversaires. Je ris, lorsque je

E 3

vois

* *Vix tempero quin dicam, Sancte Socrates, ora pro nobis. Erasimus in Colloquiis.*

§ „ Par l'Etude „, dit un Ancien, „ le Philosophie „ devient plus sage; le Guerrier plus intrépide, & „ plus expérimenté; le Souverain apprend à gouverner avec Equité; & il n'est personne dans l'Univers, en quelque Rang que la Fortune l'ait placé, à qui l'Etude des Sciences ne communique & ne donne de nouvelles Perfections: „ *Desiderabilis Eruditio Litterarum, quæ Naturam laudabilem eximie reddit ornatum. Ibi Prudens invenit unde satientior fiat. Ibi Bellator reperit unde Animi Virtute roboretur. Inde Princeps accipit quem admodum Populos sub Æquitate componat. Nec aliqua in Mundo potest esse Fortnna, quam Litterarum non augeat gloriosa Notitia.* Cassiodor. Var. Libr. I, pag 3.

vois certaines Gens se flatter d'aller à la Postérité, parce qu'ils vont se faire assommer sur une Brèche. Il n'est point de petit Gentilhomme de Campagne, qui, devenu Lieutenant d'Infanterie, ne se flatte de transmettre son Nom aux Races futures. Il croit, que l'Univers s'occupera un jour à savoir, si le Chevalier de Figeac, Cognac, Reignac, &c. mourut dans son Village, ou dans une Tranchée. Personne n'a mieux défini que Racine ces Honneurs subalternes de la Guerre, & l'Etat de simple Officier Agrippine, parlant à Burrhus, lui reproche son Ingratitude. *Vous, lui dit-elle, que j'ai pu laisser vieillir*

Dans les Honneurs obscurs de quelque Légion.

L'IDÉE, que la plupart des François ont de croire, que la Postérité s'entretiendra de toutes leurs Actions; & le Préjugé, dans lequel sont les plus petits Gentilshommes, qui pensent être faits pour attirer sur eux les Regards de toute l'Europe; sont des Moïens, dont l'Etat se sert avantageusement: l'on trouve toujours des Gens prêts d'affronter les Périls, la Faim, & la Fatigue, par la seule Espérance de s'élever au-dessus du Vulgaire. Pour un qui réussit dans ses Projets, trente-mille meurent *dans les Honneurs obscurs des Légions.* Mais, c'est assez que l'Exemple d'un seul, pour encourager & animer tous les autres.

LE Chevalier de Maisin, dont je t'ai souvent parlé, m'a raconté un plaisant Trait d'un Gentilhomme Campagnard, qui avoit passé les premières Années de sa Vie au Service.
Enfin,

LETTRES JUIVES, *Lettre XLVIII. 69*

Enfin, rebuté par les Blessures, les Travaux, & le peu d'Espérance qu'il voioit à son Avancement, il se retira dans son Village, pour y finir ses Jours tranquillement. Il conservoit cependant dans sa Retraite l'Humeur guerrière & militaire. Il entretenoit perpétuellement son Curé & ses Païsans de ses Exploits passez, & même de ceux qu'il eut faits, s'il eut continué de servir. Il tomba malade; &, étant réduit à l'Extrémité, le Curé lui proposa d'exécuter certaine Cérémonie, qu'on observe chés les Nazaréens lorsqu'on est aux Portes du Trépas, qu'ils croient très essentielle, & qui consiste dans certaine Huile avec laquelle un Prêtre frotte les principaux Membres du Malade. L'Officier consentit à tout: & comme le Curé alloit faire ses Fonctions, Monsieur, lui dit-il, *puisque je suis assez malheureux de mourir dans mon Lit, après avoir échappé de dix Batailles & de vingt Siéges, adoucissez, s'il vous plait, ma Peine: ne me soumettez point à la Cérémonie des Bourgeois. Changez y de grace quelque-chose; & si, pour être sauvé, il faut absolument que je sois frotté, je crois que de l'Eau-de-Vie, mêlée avec de la Poudre-à-Canon, feroit un Onguent, qui conviendrait mieux que de l'Huile à mon Etat de Militaire, & à ma Condition de Noble.*

PORTE-TOI bien, mon cher Brito: & songe à vivre heureux & content.

De Paris ce



Jacob Brito , à Aaron Monceca.

LETTRE QUARANTE-NEUVIEME.

JE suis arrivé à Venise depuis six
Jours. Je n'avois point encor vû
 de Ville qui eût offert à mes Yeux
 un Spectacle aussi charmant. C'est
 une chose à laquelle on s'accoutume difficile-
 ment, que de voir sans étonnement une Vil-
 le bâtie au milieu de la Mer, & comme con-
 struite sur l'Eau. Toutes les Rues de Veni-
 se sont coupées par des Canaux : l'on peut al-
 ler par-tout dans des Gondoles, qui sont de
 petits Bateaux couverts, qui tiennent lieu à
 Venise de Carosse & d'Equipage.

LE Gouvernement de cette République est
 Aristocratique : le Sénat, à la Tête duquel
 préside le Doge, regle & gouverne toutes les
 Affaires. C'est lui seul, qui peut décider de
 la Paix, de la Guerre, des Impôts, &c. On
 croiroit, lorsqu'on voit la grave Fierté du
 Doge, la Magnificence de ses Habits, & la
 Splendeur de son Palais, qu'il est le véritable
 Souverain de Venise. Mais, ce n'est qu'un
 Fantôme, qui représente l'Autorité du Sé-
 nat, & qui souvent a moins de Crédit qu'un
 autre Noble. Il n'a que sa Voix comme un
 simple Sénateur. Sa Souveraineté imaginaire
 lui donne le Droit d'aller dans toutes les Cours
 de

LETTRES JUIVES, Lettre XLIX. 71
de Judicature, & les Tribunaux Publics : il peut y donner son Jugement dans les Affaires douteuses ; mais, tout autre Sénateur est en Droit de s'opposer à son Opinion.

LES Nobles Vénitiens sont graves, fiers, infatuez de la Grandeur de leur Rang, & les Esclaves de leurs Dignitez. Ils ne peuvent avoir aucun Commerce avec les Ambassadeurs, ni avec les Gens qui leur sont attachés, & très peu avec les Etrangers d'un certain Rang. La Politique défend ces Liaisons. Ce seroit se rendre suspect, que d'agir différemment, & fournir une Raison essentielle pour être éloigné des Charges. Les Nobles sont distingués en trois Classes. La première, dans son Institution, ne contenoit que douze Familles, qu'on appelle Electorales ; mais, on y en ajouta peu après quatre, & dans les suites encore huit. La seconde Classe renferme tous les Nobles, dont les Noms sont écrits dans le Livre d'Or. Et la troisième comprend ceux, dont les Familles ont été annoblies dans les Besoins de la République, moyennant cent mille Ducats. Ces derniers Nobles ne sont point employés dans les grandes Charges. Ils jouent à Venise à peu près le Rôle des Gens d'Affaires en France & en Piémont, qui ont acheté le Droit d'oublier leur Pere & leurs anciens Parens, par l'Acquisition d'une Feuille de Parchemin.

CEs nouveaux Nobles n'ont pas moins de Fierté que les anciens : ils se considerent comme égaux aux plus grands Princes, & veulent que tout ce qui respire dans leur País

ait pour eux une Déférence & un Respect qui tiennent de la Servitude. Un François, se promenant dans la Place de St. Marc, heurta par mégarde un Noble Vénitien, qui, l'arrêtant gravement par le Bras, le pria de lui apprendre quelle Bête il croïoit la plus lourde & la plus pesante. Le François, étonné d'une pareille Question, ne sachant pourquoi ce Vénitien s'adressoit à lui plutôt qu'à un autre pour s'éclaircir de ce qu'il vouloit savoir, resta quelque tems sans répondre. Mais, le Vénitien, sans rien perdre de sa Gravité, lui ayant redemandé la même Chose, le François répondit bonnement, qu'il croïoit que la Bête la plus lourde étoit un Eléphant. „ Hé bien „, dit fièrement le Vénitien, „ prenez, Monsieur l'Eléphant, qu'on ne heurte point un Noble Vénitien : „ *Impara, Signor Elephante, che non s'impegne un Nobile Venetiano.* Un autre Noble, se trouvant dans une Rue étroite, & la longue Epée d'un Espagnol qui le précédoit l'empêchant de passer, il lui demanda avec beaucoup de Sang froid, s'il falloit passer dessous ou dessus. *Signor, si cavalca, o si passa sotto?* Il seroit dangereux de vouloir répondre à ces Plaïsanteries, qui tiennent de l'Invective; & quiconque manqueroit à Venise de Respect à un Noble se feroit une Affaire dont il auroit peine à sortir.

LA Médisance prétend, que, dans les principales Familles, un seul Frere se marie pour tous les autres. Je crois que cette Coutume est moins commune qu'on ne l'assûre; mais,

LETTRES JUIVES, Lettre XLIX. 73
mais, je ne pense pas qu'elle soit totalement hors d'Usage. L'Humeur des Vénitiens, & leur Vanité, peut occasionner une Conduite aussi blamable. Si, dans une Maison nombreuse, chaque Frere se marioit, le grand Nombre d'Enfans, qui surviendroient, appauvrirait bientôt les Familles les plus riches. Cette Grandeur, dont les Nobles sont idolâtres, n'étant plus soutenue par les Richesses, languiroit à la seconde Génération, & s'évanouiroit presque à la troisième. Car, il en est à Venise comme ailleurs : un Noble pauvre est beaucoup moins considéré qu'un Noble riche.

LA Dévotion n'est point un Obstacle au Dessein des Vénitiens; & l'on peut assûrer, que si les Freres, dans bien des Familles, n'avoient que cette Barriere à forcer pour jouir du Privilege de n'avoir que la même Femme, ces Liens deviendroient bientôt publics.

LES Vénitiens croient médiocrement en Dieu, fort peu au Pape, & beaucoup à St. Marc. Ce Saint est le Patron & le Protecteur de leur Ville, depuis que son Corps y fut transporté d'Alexandrie. Avant lui, c'étoit Saint Théodore. La Vanité des Vénitiens ne s'accommodoit pas d'un Saint ordinaire, qui n'étoit bon que dans les Commencemens d'une petite République. Ils voulurent avoir un nouveau Patron, qui répondît à leur Fortune : ils choisirent un Saint de la première Classe, & reformèrent leur ancien Protecteur. Ils ont bâti, à l'Honneur du nouveau, un Temple, qu'on peut regarder

74 LETTRES JUIVES, *Lettre XLIX.*
der comme un des plus beaux Morceaux de l'Europe. Il est rempli de Richesses immenses, & a des Revenus excessifs. On appelle Procureurs de St-Marc les Nobles qui sont chargés de la Distribution de ces Biens, dont une Partie est employée à secourir les Pauvres. Ces Procureurs ont le Droit de porter la Robe Ducale. C'est une espece de Simarre, dont les Manches sont trainantes jusqu'à terre.

TOUTE la grande Vénération des Vénitiens pour St. Marc ne les rend par meilleurs Nazaréens. Les Principaux même font Gloire d'avoir fort peu de Religion. Un Ambassadeur de la République, envoyé au Roi de Sardagne, avoit été prié par un Evêque de parler à quelques Piémontois qui auroient des Relations à Geneve, pour tâcher de rappeler à la Communion Romaine un de ses Neveux qui l'avoit abandonnée, & s'étoit retiré dans cette Ville. L'Ambassadeur, étant arrivé à Turin, se pressa peu d'exécuter la Commission de l'Evêque. Mais, le Hasard ayant fait, qu'il se trouvât un jour avec des Envoies de la Ville de Geneve, il se ressouvint de sa Priere, & leur demanda, s'ils ne connoissoient point un certain Réfugié qu'il leur nomma. Les Genevois aiant dit beaucoup de bien de lui: *Je suis charmé*, répondit l'Ambassadeur, *qu'il soit tel que vous me le dépeignez. Son Oncle, l'Evêque d'Aquapendente, m'avoit prié de tâcher de le dissuader du Parti qu'il avoit pris: & je m'étonne d'autant plus qu'il m'ait chargé de sa Conversion, que de*
pa-

LETTRES JUIVES, *Lettre XLIX.* 75
pareilles Commissions ne se donnent guère à des Vénitiens.

LA Liberté, de laquelle on jouit dans cette Ville, y a souvent attiré de Grands-Hommes, qui y ont cherché un Azile contre la Bigotterie des autres Italiens. Pierre Aretin, natif d'Arezzo en Toscane, & si fameux par ses Ouvrages Satiriques & par plusieurs autres, vint s'établir à Venise dans le Commencement du XVI. Siècle, pour y jouir du Privilege d'écrire librement. Les Pontifes Nazaréens condamnèrent ses Ecrits, & sur-tout ses *Dialogues*, ses *Lettres*, & ses *Raisonnemens*. Cela n'empêcha pas, qu'on ne les imprimât publiquement à Venise, dans le tems même de leur Condamnation, & qu'on n'en fît dans la suite plusieurs autres Editions, sous les Yeux des Magistrats.

LES Vénitiens, en général, ne sont, ni aussi vifs, ni aussi inventifs, que certains Peuples d'Italie. Les Réflexions, qu'ils font sur les Choses qu'ils veulent entreprendre, occasionnent leur Lenteur. Ils examinent mûrement une Affaire avant que de la commencer : aussi la conduisent-ils presque toujours heureusement à sa Fin. Ils sont magnifiques, artificieux, & fort discrets. Leurs Femmes sont fieres, insolentes ; & si elles ont des Vertus, rarement la Chasteté est-elle du Nombre. Les Dames pensent à Venise d'une Maniere assez tendre, leur Sageesse ne résiste pas à l'Occasion. Les Bourgeoises imitent leur Exemple. Quant aux Femmes des Artisans & du bas Peuple, la Galanterie
chés

76 LETTRES JUIVES, *Lettre XLIX.*

chés elles est un Commerce public, qui a ses Regles & ses Maximes. De dix Filles qui s'abandonnent, il y en a neuf dont les Mères ou les Tantes font elles-mêmes le Marché, & conviennent longtems d'avance du Prix de leur Virginité, pour les livrer, dès qu'elles auront atteint un certain Age, moyennant cent ou deux cens Ducats; *afin*, disent-elles, *d'avoir de quoi les marier*. Une Mere, qui avoit fait Marché avec un Gentilhomme Etranger à deux cens Ducats pour sa Fille, voyant qu'il différoit toujours, sous le Prétexte qu'elle n'étoit point encor formée, & qu'elle n'avoit pas encor assez de Gorge; ennuyée de toutes ses Longueurs, alla le trouver un jour chés lui, pour savoir sa dernière Résolution. *Il faut, Monsieur*, lui dit-elle, *avoir la Bonté de vous résoudre bientôt; car, le Révérend Pere Prédicateur d'un des premiers Couvens de Venise, qu'elle nomma, est entré en Marché, & a déjà fait une Offre très raisonnable*. Le Gentilhomme étranger, qui peut être étoit bien aise de se débarrasser de sa Promesse, & qui regrettoit les deux cens Ducats qu'il alloit donner, consentit que le Révérend Pere Prédicateur achevât de passer son Contract, qu'il finit dans les Formes, ne trouvant point le Fruit trop verd, ainsi que le Gentil-homme.

OUTRE ces Galanteries particulieres, il y a dans Venise un Nombre étonnant de Courtisanes. Elles jouissent d'une pleine Liberté, & viennent souvent à s'acquérir une grande Considération parmi le Peuple. Elles
vont

LETTRES JUIVES, *Lettre XLIX.* 77

vont dans les Couvens de Religieuses voir les Sœurs de ceux avec qui elles sont en Commerce, en reçoivent beaucoup de Carresses, qui sont toujours suivies de quelques Présens consistant en Confitures & en *Agnus Dei*; car, les Courtisanes de Venise sont aussi nombreuses, & aussi dévotes, que celles de Rome. Elles jeunent le Samedi: elles ont beaucoup de Respect pour quelque Sainte, sous la Protection de qui elles se mettent; elles font leur Métier très pieusement.

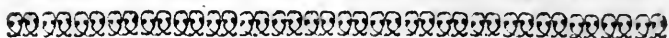
IL n'est rien de si amusant pour un Philosophe, ou pour tout Homme qui met en usage sa Raison, que de faire un Tour de Promenade sur les neuf Heures du Soir à Rome dans la Rue de la Serene. On y voit deux cens Femmes assises sur les Portes de leurs Maisons, qui attendent tranquillement la Bonne-Fortune. Lorsqu'il plait à quelqu'un d'acheter un Repentir éternel, il choisit parmi toutes ces Beutez celle à qui il veut donner le Mouchoir; nouveau Sultan, elle le conduit dans son Appartement. Les Chambres de ces Prêtresses de Venus sont toutes faites à peu près de même: elles sont à rès de Chaussée, & de plein pied à la Rue. Un Lit garni de Rideaux blancs, une Table, trois Chaises de Bois, une Image de quelque *Madone*, devant laquelle brule une Lampe, qui sert aussi à éclairer la Chambre, en composent tout l'Ameublement. Avant de pousser les choses jusques à certain Point, on tire un Rideau devant l'Image de la *Madone*, pour qu'elle n'aperçoive rien de ce qui se passe: Lors-
que

78 LETTRES JUIVES, *Lettre XLIX.*
que tout est fini, on découvre le Tableau. Il est ainsi couvert, & découvert, dix fois dans un Jour, si la Maitresse de la Maison a dix Galanteries différentes.

JUSQU'OU' ne vont point les Préjugés, & avec quels Desordres ne croit-on pas pouvoir accommoder la Religion !

PORTE-TOI bien, mon cher Monceca ; & vi content & heureux.

De Venise, ee.



LETTRE CINQUANTIEME.

Aaron Monceca, à Jacob Brito.

Q'AI couru, mon cher Brito, un
J des plus grands Dangers que j'essuierai de ma Vie. J'ai pensé devenir
amoureux, & amoureux d'une jeune Personne, aimable mais volage, spirituelle mais capricieuse, engageante mais fiere & hautaine. Considere dans quel Etat j'aurois été réduit, si j'avois été destiné à être l'Esclave de cette dangereuse Beauté. Un Cœur comme le mien ne sauroit s'accommoder de la Façon d'aimer d'une Parisienne. Accoutumé à la Sincérité & au Naturel de nos Grecques, je ne pourrois souffrir la Coqueterie & le Manège des Françoises. Il faut être né dans leur País, pour s'accommoder à des
Ma-

Manieres auffi extraordinaires. En général, les Nazaréens croient aimer, & n'aiment point. J'oferois foutenir, qu'en France, qu'en Italie, qu'en Allemagne, qu'en Angleterre, & même qu'en Efpagne, on ne connoit point le véritable Amour. Cette Paffion n'est connue que dans l'Asie: c'est-là où elle regne délicatement, & où elle semble s'accorder avec la Raifon.

J E ne fçai fi tu as jamais réfléchi fur les différens Caractères des Nazaréens amoureux.

LE François fait le passionné beaucoup plus qu'il ne l'est. Coquet de son Tempérament; léger, volage, étourdi, de sa Nature; il danfe, il faute, il fifle, il chante, il folatre, auprès de sa Maitresse. Si elle l'écoute favorablement, il la quite bientôt. Si elle est cruelle, il s'en console: un Couplet de Chanson contre la Belle le recompense de ses Peines perdues; il va jouer auprès de la première Femme le Rolle qu'il faisoit auprès de son Insensible. Rien ne peut fixer son Inconstance: son Amour s'éteint par la Jouissance; & se rebutte par les Rigueurs.

L'ITALIEN, ferme dans ses Projets, stable dans ses Résolutions, attaque un Cœur, comme un Général d'Armée, une Place. Il dispose ses Batteries, se munit de tous les Secours de l'Art, tache de bloquer la Maison de la Belle, & d'empêcher l'Entrée à ses Compétiteurs: il entretient des Correspondances Secretes dans la Place, met dans ses Intérêts la Femme de Chambre, ou quelque

autre Domestique. S'il réüffit dans son Attaque, il enferme sa Maitresse pour le reste de sa Vie; &, pour Prix de sa Tendresse, il lui ravit la Liberté. S'il est forcé de lever le Siege, il se venge sur ses Rivaux; qu'il tâche de faire empoisonner; & sur l'Objet de son Amour, qui devient celui de sa Haine, & qu'il perd Reputation par les plus noires Calomnies.

L'ANGLAIS n'aime que par Fierté: il se croit trop parfait, pour penser avoir quelque Obligation du Gout qu'on a pour lui. S'il est aimé, il se figure qu'il le mérite: s'il ne l'est pas, il s'en console aisément par l'Espoir qu'il a de trouver assez d'autres Femmes sensibles. Il mesure sa Fortune à ses Richesses, & juge d'un Cœur par les Guinées qu'il lui coute.

L'ALLEMAND, flegmatique, est difficile à émouvoir. Son Tempérament lent, froid, circonspect, & pensif, le rend peu propre à devenir sensible. Il n'aime guère, que lorsqu'il est égaié par les Faveurs de Bacchus. Sa Passion naît avec le Vin, & s'évapore avec ses Fumées. Si quelque-fois il force son Naturel, il revient bientôt à son premier Flegme; & l'Amour, chés les Allemands, est pétri des Glaçons du Nord.

L'ESPAGNOL, orgueilleux, se figure d'aimer à la Fureur. Il s'agite, il se tourmente, il soupire, le Jour dans les Eglises, & la Nuit sous les Fenêtres de sa Maitresse. Il y joue de la Guitarre pendant le Carnaval,

& s'y fouëtto pieusement le Carême *. Tout sert à son Amour. Il interesse les Saints dans ses Affaires, fait chanter des Oraisons à St. François & à St. Antoine, pour les engager à fléchir sa Maitresse. S'il n'a aucun Secours du Ciel, il a recours aux Enfers: il consulte les Devins, les Sorciers, les Magiciennes. L'Amour bannit de chés lui la Crainte de l'Inquisition. Est-il heureux? Il oublie ses Peines, ses Soins, qui plus est sa Tendresse. Il poignarde souvent la Personne qu'il adoroit: mais, la Vanité a plus de part à son Crime, que la Jalousie.

EN Asie, l'Amour est une Passion douce, stable, qui ne rend point les Cœurs furieux, mais qui les agite d'un Trouble aimable. On n'y achete point par des Soins fatigans & pénibles les Faveurs d'une Belle. Aussi ne s'en dégoute-t-on pas dès qu'on les a obtenues. On y fait moins de Folies pour les Femmes qu'en France; mais, on les y aime plus véritablement.

DANS les Pais Nazaréens, les Hommes sont la Cause principale d'une Partie des Défauts du Beau-Sexe. Ce sont eux, qui lui donnent des Exemples journaliers de Caprice, d'Inconstance, de Perfidie, & de Mauvaise-

F 2

Foi

* C'est la Coutume en Espagne de faire des Processions la Nuit, pendant la Semaine Sainte. Il y a beaucoup de Gens, qui se fouëtent par Pénitence dans les Rues; &, lorsqu'ils arrivent sous les Fenêtres de leurs Maitresses, ils y font Station, & s'y donnent une Centaine de Coups de Discipline à son Honneur & Gloire.

82 LETTRES JUIVES, *Lettre L.*

Foi. Une Femme, qui voit son Epoux commettre un Adultere, & regarder ce Crime comme une Galanterie, croit être en Droit de penser de même. Une jeune Personne, que son Amant abandonne, après mille Sermens réitérez, après les Promesses les plus solemnelles, se figure que le Parjure & l'Infidélité sont des Fautes bien légères, puisque la Réputation de son Amant n'en est point flétrie.

JE tremble, mon cher Brito, quand je pense au Péril que j'ai couru. J'étois sur le Bord du Précipice. Je sentoient déjà dans mon Cœur ces Mouvements, dont les Suites sont si pernicieuses dans ce País. Mes Yeux parcouroient avec plaisir les Traits euchanteurs de la belle Personne à qui je rendois un Hommage secret. J'étois prêt en un mot à baiser ma Chainé, lorsque la Réflexion m'a garanti des Maux où j'allois me plonger. J'ai songé à quelles Inquiétudes j'allois me livrer; &, faisant un Effort sur moi-même, j'ai cessé de voir ma charmante Enchanteresse: l'Absence a entièrement rappelé ma Raison. Ce n'est pas que je veuille me faire une Gloire d'être insensible. Il n'est personne, qui, une fois en sa Vie, n'ait senti les Traits de l'Amour. Mais, s'il faut que j'aime, je veux que ma Passion, loin d'être un Supplice pour moi, ne serve qu'à mon Bonheur.

JE me ris de ces Philosophes, qui se font un vain Mérite d'avoir toujours été insensibles. J'aimerois autant, qu'un Homme se vantât d'avoir toujours été stupide: car, enfin,

fin, mon cher Brito, la Tendresse pour le Beau-Sexe est le plus noble Présent que nous aïons reçu du Ciel. C'est la Délicatesse dans les Sentimens, qui nous distingue du reste des Animaux : c'est à l'Ardeur de plaire, que l'on doit les plus belles Connoissances. La Sculpture & le Dessin ont été inventez par une ingénieuse Amante. On prétend, que l'Amour fut le premier qui donna l'Idée de l'Ecriture. Si nous examinons les Evénemens les plus considérables, nous trouverons qu'ils prennent leur Source dans la Tendresse. L'Europe est redevable à cette Passion de la plupart de ses Amusemens : tous les Plaisirs n'ont été inventez, que pour plaire au Beau-Sexe. *Le Vulgaire fait sa Cour à une Belle, en la régaland de Vin, de Confitures, & de Friandises. Le Noble & le Riche la divertit par les Comédies, les Mascarares, les Balets, les Promenades, & les Parties de Campagne.* Sans l'Amour, tout languiroit dans la Nature : il est l'Ame du Monde, & l'Harmonie de l'Univers. Le Ciel donna à l'Homme, en le créant, le Penchant qui l'entraîne vers les Femmes ; & la Tendresse, que nous avons pour elles, est un Présent de la Divinité. Nous ne devons point rougir d'être sensibles. Nous suivons les Impressions naturelles, qui n'ont rien de criminel, qu'autant que nous les corrompons par nos Vices & par nos Débauches.

IL semble que les Nazaréens ne puissent aimer que des Femmes, qu'ils ne sauroient désirer sans Crime. Les François, sur-tout,

84 LETTRES JUIVES, *Lettre L.*

soutiennent, que l'Himen & la Jouissance sont le Tombeau de l'Amour: cette Passion ne leur paroît aimable, qu'autant qu'elle est criminelle. On raconte à ce Sujet une plaisante Histoire, dont je ne te garantirois pas la Vérité, quoiqu'un Historien de grande Autorité *, l'ait insérée dans ses Ecrits. On dit donc communément en France parmi les Débauchés, que ce fut à deux ou trois Courtisanes, qu'on fut redevable de la Fin des Guerres Civiles, qui agitèrent la France, & pensèrent la détruire entièrement, au Commencement du Regne de Henri IV. Le Duc de Maienne, Chef de la Ligue contre ce Monarque, étoit d'un Tempérament lent & tardif, qui favorisoit beaucoup les Entreprises hardies de son Ennemi. Dans le plus fort de sa Rebellion, s'étant malheureusement pour lui laissé entraîner à l'Hôtel de Carnavalet, avec quatre ou cinq de ses Amis, *il y fit une Débauche avec des Femmes de Joie, & s'y accommoda si bien, qu'il eut besoin de garder la Chambre plusieurs Jours †.* Mais, la Situation des Affaires de son Parti ne lui permettant de prendre que des Remèdes palliatifs, *le Duc demeura toujours enfermé au dedans, & le rendit encor plus pesant, plus morne, & plus chagrin; & engourdit en sa Personne la Vigueur de son Parti.* En effet, ce Duc, peu de Temps après cette Avanture, las & fatigué des Peines de la Guerre, commença à prêter l'Oreille à des Propositions de Paix.

* Mezerai.

† Mezerai, Abrégé Chronol. Année 1589,

SI l'Avanture du Duc de Maienne fut arrivée à Henri IV, les Historiens Papistes de son Tens, grands Amateurs des Prodiges, n'eussent pas manqué de transmettre à la Postérité le Miracle des trois Courtisanes opéré en Faveur de la Ligue. Mais, comme cet Accident regardoit le Chef de la Sainte Union, ils l'ont laissé dans un profond Oubli.

CETTE Histoire est une Preuve assez évidente de l'Incontinence & de la Débauche des Nazaréens. Ils condamnent la Pluralité des Femmes chés les Turcs, pendant qu'ils ruinent leur Santé, & se perdent, avec des Courtisannes. Ils les appellent *des Créatures faites pour adoucir les Peines & les Soucis de la Vie Humaine*. Tous les Gens riches en ont à leurs Gages. Les plus heureuses sont celles qui appartiennent à des Fermiers-Généraux, ou à des Gens d'Affaires. Elles tirent d'eux des Sommes considérables, & reçoivent ainsi une Partie du Sang du Peuple, de la Veuve, & de l'Orphelin. Celles, qui n'ont que des Seigneurs pour Amans, mangent ordinairement ce qu'elles amassent : elles font Bonne-Chere pendant vingt Ans, ont un bon Equipage, & plusieurs Domestiques. Quand elles commencent à vieillir, elles se trouvent aussi pauvres qu'elles étoient auparavant : tout leur Gain s'en est allé en Habits, en Dentelles, en Vin de Champagne, & en Rubans. Celles, qui ont de riches Ecclésiastiques pour Amans, ont un peu plus de Ressources. Elles vivent toujours à l'Abri de l'Autel,

lors même qu'elles sont réformées & cassées aux Gages.

PORTE-TOI bien, mon cher Brito. Puisses-tu prospérer dans tes Affaires, & épouser une Femme chaste & fidelle, qui soit la Gloire d'Israël, & de laquelle sorte cette Lampe qui doit illuminer les Nations

De Paris, ce. . . .



LETTRE CINQUANTE-ET-UNIEME.

Aaron Monceca, à Isaac Onis, *Rabbin de Constantinople.*

✱✱✱ AT T E N S avec impatience le moment où je recevrai de tes Nouvelles ; &, jusqu'alors, je serai toujours dans l'Inquiétude. Je ne puis t'envoier les Livres qui viennent de Hollande, que lorsque tu seras arrivé en Egipte ; & je ne les aurai point à Paris de six Semaines. J'espere, par les Lettres que j'ai reçues de Moïse Rodrigo, que tu auras lieu d'être content. Il m'écrit, qu'il s'est appliqué à choisir tout ce qu'il a trouvé de meilleur en Histoire. Je regarde comme des Trésors inestimables les bons Livres dans ce Genre : leur Rareté augmente leur Prix ; & dix Siècles produisent à peine quatre ou cinq Historiens qui approchent de la Perfection.

JE

LETTRES JUIVES, *Lettre LI.* 87

JE t'ai écrit dans quelques-unes de mes Lettres, combien les Commencemens de l'Histoire étoient obscurs, & quelle Peine on avoit à démêler la Vérité dans ces Tems éloignés. Lorsqu'on approche de ceux qui sont plus près de nous, on trouve un autre Embarras, qui n'est pas moins considérable. Le trop grand Nombre d'Historiens, le peu de Connoissance & de Capacité de la plupart d'entre eux, jettent l'Esprit dans la Confusion, & nuisent beaucoup à la Précision & à la Vérité qu'on doit chercher dans l'Arrangement des Faits dont on veut faire comme un Recueil dans son Entendement, pour s'en servir dans l'Occasion par le Secours de la Mémoire. L'Amas indigeste de mille Choses inutiles, dont les Historiens remplissent leurs Ouvrages, enerve l'Esprit du Lecteur; & la Quantité de Faits, ou faux, ou de peu d'Utilité, emporte l'Attention qu'on ne devoit donner qu'à ceux qui sont assez importans pour devoir nous occuper.

LES anciens Historiens Grecs & Latins, qui nous restent aujourd'hui, ont été épurez par le Tems. Quand je dis *épurez*, je n'entens point parler de leurs Ouvrages, dont on est très malheureux d'avoir perdu des Morceaux considérables. Mais, je veux dire, qu'ils sont les seuls qui soient parvenus jusqu'à nous, qui n'aient point subi le Trépas, & ne soient point tombez dans l'Oubli où sont demeurez beaucoup d'Ecrivains médiocres qu'il devoit y avoir dans leur Tems. Car, tous les Siècles ont fourmillé en mauvais Auteurs, de

88 LETTRES JUIVES, *Lettre LI.*

qui les Ecrits n'ont jamais passé à la Postérité. Aussi voïons-nous, que les Ouvrages, qui nous restent aujourd'hui, sont les mêmes qu'on estimoit au-dessus de tous les autres dans Athenes & dans l'ancienne Rome.

LA Raison de la Conservation d'un bon Livre, préférablement à un médiocre ou à un mauvais, est si sensible, qu'elle n'a pas besoin d'être prouvée par de grands Argumens. On conserve ce qui est précieux, avec autant de Précaution, qu'on en prend peu à garder ce qu'on mésestime. Les Historiens Grecs & Romains, qui nous restent aujourd'hui, sont de précieux Dépôts, que vingt Siècles nous ont transmis, pour les remettre avec autant de soin à notre plus reculée Postérité.

DANS mille Ans d'ici, nos Neveux n'auront que les meilleurs de nos Historiens. Ils seront délivrez de tous les mauvais, dont les Vers, la Poussiere, & les Beurieres, auront vengé l'Univers. L'Illustre de Thou parviendra jusqu'aux Tems les plus éloignés. Mézeraï, & quelques autres Historiens, quoique moins parfaits que ce premier, seront aussi estimez par la Postérité. Mais, combien d'Ecrivains périront successivement les uns après les autres? Combien en est-il déjà, qui, tristes Avortons, sont morts dès leur Naissance? Combien ont été étouffez dans le Berceau? Eh! qui connoit aujourd'hui cent Livres, composez seulement depuis environ vint Ans? Quel est le Mortel, qui, soigneux de conserver le Bon-Gout, & de ne point remplir son Esprit de Fadaïses dites avec Emphase,

se, & amplifiées de plusieurs *Riens inutiles*, ôse lire la prétendue *Histoire de sept Sages* par Larrey, augmentée par un autre Auteur de *Remarques* encore plus mauvaises que le Corps de l'Ouvrage, & qui n'ont que le seul Mérite d'être aussi courtes qu'inutiles? *L'Histoire de Louis XIV*, & celle de *Guillaume III* *, écrites par le même Auteur, sont aussi parvenues à leur Fin. Nos Neveux n'auront point le pénible Soins de chercher à accorder avec lui-même cet Ecrivain, qui fait alternativement de ces deux Monarques deux Héros & deux Princes fort médiocres. Dans l'*Histoire de Louis XIV*, Guillaume III est un Homme très-ordinaire: &, dans l'*Histoire de Guillaume III*, Louis XIV devient un Héros dont le Mérite s'éclipse si fort, qu'on ne le reconnoît plus. Nos Neveux, dis-je, s'instruiront des Actions de ces Monarques, qui furent réellement de Grands-Hommes, dans les Ouvrages de quelque bon Ecrivain, qui gardera la Décence due à l'Histoire, & le Respect qu'exige la Vérité.

JE ne te ferai point, mon cher Isaac, un Détail de tous les Livres qu'on voit naître & mourir journellement, du Nombre desquels sont ceux-ci. *Histoire des Négociations de la Paix de Nimegue*; Ouvrage, fade par le Stile, mal digéré, sans Ordre, & sans Conduite, tissu de Réflexions de la Politique la plus commune, & de Faits les plus rebattus. *Etat présent des Provinces-Unies*, triste Avorton, Enfant informe, qui ne doit sa Naissance précipitée,

* Dans l'Histoire d'Angleterre.

cipitée, qu'à l'Envie qu'eut son Auteur d'en prévenir un autre qui travailloit sur le même Sujet. *Histoire de Pologne sous le Regne d'Auguste II*, Ramas insipide de Gazettes, augmenté & grossi d'une ennuiante Compilation de Pièces; Ouvrage, dont le Stile bas & rampant convient au peu d'Ordre & d'Exactitude que l'Auteur a observé dans l'Arrangement des Faits.

IL est un Nombre d'autres Livres de cette Espece, qui ne font guère de Mal dans la Littérature & dans les Sciences, par le peu de Débit qu'on en fait: mais, il n'en est pas de même des Ouvrages de certains Auteurs, qui sont très-dangereux pour la Corruption du Gout, & pernicieux dans la République des Lettres. Ils paroissent couverts d'un beau Voile, & appuyés sur un Fondement illustre, sur lequel pourtant ils ne batissent rien de bon. Ces Ecrivains sont les *Continueurs* des Histoires commencées par quelques Hommes illustres. A la faveur de ces premiers Auteurs, ils abusent d'abord le Public, & excroquent, pour ainsi dire, une Réputation qui ne leur est point due. Mais, cela ne dure pas longtemps. Lorsqu'on vient à considerer leurs Ouvrages avec quelque Attention, & qu'on compare ces Tomes nouveaux & hasardez aux premiers, on les regarde bien-tôt comme des Enfants illégitimes, qui cherchent à s'honorer du Nom d'un Pere auquel ils n'appartiennent point. Tels sont les *Continueurs* de Joseph, de Grotius, de Mezeray, de Puffendorff, de Bossuet, de Rapin-Thoiras, & de divers autres.

LE Crédit, que les bons Livres se sont établi dans le Public, animeroit moins ceux qui les continuent, s'ils examinoient, qu'ils se donnent des Rivaux dangereux, auprès desquels ils sont toujours attachés. Un Diamant médiocre paroît mauvais auprès d'un beau Brillant : il conserve beaucoup plus de Feu, lorsqu'il est seul, & semble moins défectueux. *La Continuation de l'Histoire Ecclésiastique de Fleuri* seroit un fort beau Morceau, si elle n'étoit obscurcie par la Beauté du premier Ouvrage. Les derniers Volumes du *Dom Quichotte* plairoient assez, s'ils n'étoient pas précédés des premiers.

POUR continuer un Ouvrage, il faut avoir plus d'Imagination, & plus de Vivacité de Génie, que le premier Auteur. Il n'avoit qu'à suivre naturellement ses Idées ; au lieu que celui, qui travaille après lui, est forcé s'y accommoder. Il ne peut faire usage de son Imagination qu'à demi : & il est obligé de se soumettre à celle de celui dont il continue l'Ouvrage, s'il ne veut pas qu'il paroisse fait de deux différentes Pièces, qui ont peu de Rapport l'une avec l'autre.

LA Quantité de médiocres & de mauvais Ecrivains forment un Obstacle à l'Avancement de l'Etude de l'Histoire. Un des premiers Soins de ceux qui s'y appliquent doit être de choisir avec Attention les Livres, dans lesquels il veut puiser une   acte Connoissance des principaux Faits. Il faut qu'il se défie des Auteurs qui ont écrit avec Partialité, de ceux qui n'ont point été à même de bien connoître

22 LETTRES JUIVES, *Lettre LI.*

noître la Matière qu'ils traitoient, & de ceux qui n'ont écrit que dans la Vûe d'un Gain fardide. S'il se borne à la Lecture des Historiens qui n'ont point été tâchés & infectez de ces Défauts, il lui restera, à la vérité, un petit Nombre d'Ecrivains à parcourir; mais, il apprendra plus dans leurs seuls Ouvrages, que dans le Ramas immense des autres, qui ne lui donneront que de fausses Idées; qui tiendront la Place qu'occuperoient celles qu'il puiseroit dans les bons Auteurs; qui, du moins, s'ils ne lui communiquoient qu'un certain Nombre de Faits, ne lui en fourniroient que de véritables, rangés & distribuez dans un Ordre convenable.

APPRENDRE l'Histoire dans un Auteur dévoué à un Parti, ce seroit vouloir s'instruire du Droit de deux Personnes qui seroient en Procès, dans le Plaidoyer de l'Avocat d'une seule Partie. S'appliquer à la Lecture d'un Historien ignorant, où qui n'est que médiocrement instruit de ce qu'il écrit, le choisir pour nous conduire à la Connoissance de la Vérité des Faits dont nous cherchons d'être éclaircis, c'est donner la Préférence à un Aveugle pour nous guider dans un Chemin obscur. Fonder sa Croïance sur l'Autorité d'un Auteur gagé pour écrire, & dont toutes les Louanges sont appréciées à certain Prix, c'est chercher la Vérité dans un Panégyrique.

LE fameux Gregorio Lėti prétendoit, après Machiavel, qu'un Historien ne devoit avoir, ni *Religion*, ni *Patrie*. J'aimerois beaucoup mieux qu'il eût dit, qu'il ne devoit avoir, ni
Patrie,

Patrie, ni *Bourse*. Car, quant à la *Religion*, outre l'Impiété qu'il y a dans ce Sentiment, elle ne force point à déguiser la Vérité. De Thou étoit Nazaréen Papiste, & est aussi estimé des Nazaréens Réformez, qu'il l'est de ceux de sa Communion. Je sçai bien, que, dans toutes les Religions, il y a un Nombre de Gens outrez, qui ne peuvent souffrir qu'on blâme les Défauts de ceux qui sont de leur Croiance, & qu'on loue les Vertus de ceux qu'ils pensent être dans l'Erreur. Mais, un Historien n'écrit point pour des Personnes pétries & nourries de Préjugés, vils Esclaves de leur fausse Dévotion. Ils peuvent achever de remplir leur Esprit de Chimeres, & les puiser dans les Livres faits par des Moines, ou par des Prélats Italiens. Ils trouveront dans ces Ouvrages un Tiffu d'Invectives contre des Personnes illustres, qui, pendant leur Vie, méritèrent l'Estime de l'Univers entier.

PRESQUE tous les Ecrivains Nazaréens Papistes sont sujets à se laisser entrainer à leurs Passions, & à déchirer tous ceux qui leur sont opposez, sans respecter la Vérité. Ils se croient autorisés par certains de leurs anciens Docteurs, qu'ils appellent *Peres*. Ces Gens-là se sont répandus en Invectives contre tous ceux qui n'étoient pas de leur Sentiment, & ne respectoient, ni le Rang, ni la Vertu : tout leur étoit égal. Si l'on eut adjouté Foi à leurs Ouvrages, ils auroient fait passer à la Postérité, comme un Monstre effroiable, l'Empereur Julien, qu'ils appelloient *Apostat*, quoiqu'il n'eût d'autre Défaut, que d'avoir
quitté

quitté leur Religion *. Ce Prince fut chaste, sobre, juste, aussi brave, & aussi éloquent, que César. Juge par-là quelle est la Certitude que doivent avoir les Nazaréens de la plus grande Partie des Evénemens passez, & surtout de ceux où leur Religion se trouve liée.

IL est encor, mon cher Isaac, une autre Sorte de Livres pernicieux dans l'Etude de l'Histoire. Ce sont ceux, qui ne donnent que des Idées obscures, & qui ne servent à rien pour notre Eclaircissement. La Lecture de ces Ouvrages est un Tems perdu, qu'on peut beaucoup mieux employer. On donne ordinairement à ces Ecrits des Titres intéressans; mais, ils n'ont de bon que ces seuls Titres. J'acheve de lire un Livre, qu'on peut ranger dans cette Classe. C'est l'*Introduction à l'Histoire de l'Asie, de l'Afrique, & de l'Amerique*,
par

* Personne n'a mieux justifié Julien contre les Calomnies des Peres, que la Mothe-le-Vayer. Ne fait-on pas, dit-il, dans un Endroit de l'Eloge de ce Prince, que ce grand Applaudissement, avec lequel . . . Jovien fut reçu de toute la Milice, lors qu'il fut réclamé Empereur, ne procéda que de la Ressemblance de son Nom à celui de Julien, qui ne différoit que d'une Lettre? Or, il est certain, qu'une bonne Partie de cette Milice étoit Chrétienne; ce que témoigne assez l'Election qu'elle fit d'un Prince de notre Religion. D'où pouvoit donc partir un si grand Témoignage d'Affectiôn à la Mémoire d'un Idolâtre. Persécuteur des Fideles, si nous ne l'attribuons aux Vertus éclatantes & vraiment Impériales, qui ne laissoient pas de le faire aimer, & de le rendre recommandable? La Mothe-le-Vayer, de la Vertu des Païens, dans ses Oeuvres, *Tom. I, pag. 696 d'Édition in folio.*

LETTRES JUIVES, Lettre LI. 95
par Bruzen la Martiniere : Compilation de
quelques Faits connus de tout le Monde , &
mis dans un Arrangement déplacé : Ouvrage ,
dans lequel il n'est rien de bien digéré , rien de
nouveau , rien de véritablement instructif ;
écrit d'un Stile foible , & peu soutenu. Voilà
le Caractere de ce Livre. Le Titre faisit d'a-
bord l'Attention du Lecteur ; mais , ce n'étoit
pas , en vérité , la peine de vouloir profiter
de l'Idée de Puffendorff , pour en profiter aussi
peu avantageusement.

PORTE-TOI bien , mon cher Isaac : don-
ne-moi de tes Nouvelles ; & que le Dieu de
nos Peres te comble de Prospérité.

De Paris , ce. . .



LETTRE CINQUANTE-DEUXIEME.

Jacob Brito, à Aaron Monceca.

JE suis toujours attentif à m'instruire
de Mœurs des Peuples. Je com-
pare avec plaisir le Génie & les
 Coutumes des différentes Nations
que je parcours. Les Vénitiens ne sont
point , comme les autres Italiens , super-
stitieusement dévouez aux Sentimens des Moi-
nes & des Prêtres. Ils font Usage de leur
Raison ; & , mettant à Profit la Lumiere Na-
turelle ,

96 LETTRES JUIVES, *Lettre LII.*

turelle, qu'ils ont reçue du Ciel pour les éclairer dans leur Conduite, leur Esprit n'est point enchainé par la Bigoterie qui rend les Hommes mous & effeminez. Je me suis apperçû dans les Voiages que j'ai faits en Italie, que les Peuples y sont plus ou moins timides & abatardis, selon qu'ils sont plus ou moins soumis aux Moines, de qui les Idées basses & serviles avilissent le Cœur de ceux qui les imitent, ou les fréquentent.

CETTE première Réflexion m'en a fait faire une seconde sur la Religion Nazaréene. On ne peut disputer, que bien des Peuples qui la professent ne soient remplis de Bravoure & de Valeur. Cependant, elle semble n'être propre qu'à faire des Lâches. Leurs Docteurs leur inspirent le Mépris des Injures & de la Pauvreté : ils leur ordonnent même d'aimer leurs Ennemis, & ceux qui les persécutent. Ces Préceptes sont directement opposez aux Idées de la Gloire, qui veut que l'on se vange avec Eclat d'un Affront qu'on a reçu aux Yeux du Public.

Si l'on eut donné à Jules-César, au lieu des Légions Romaines, deux cent mille Hommes, qui eussent dit le matin leur Chapelet, l'après-dinée leurs Vêpres, & qui, pour toute Réponse aux Injures, n'eussent apporté qu'une Patience & une Tranquillité digne d'un Stoïcien, ou plutôt d'un Nazaréen, comme ils disent eux-mêmes ; je doute fort que ce Romain eut jamais conquis un seul Village des Gaules. Tout ce qu'il auroit pû espérer de ces Soldats dévots, c'étoit la Deffence qu'ils

qu'ils eussent faite, pour soutenir leur Patrie
 & leur Dieu, pour lequel ils n'eussent pas
 craint de mourir. Mais, cela ne suffit pas
 pour faire de bonnes Troupes. Il faut, quand
 on veut réussir dans le Métier de la Guerre,
 faire tout le Mal qu'on peut à son Ennemi;
le prévenir, le surprendre, le passer au Fil de
l'Epée, lui bruler ses Magasins, l'affamer, le
sacager : toutes ces Actions doivent se faire si
 promptement, qu'on n'a pas le Tems de s'a-
 muser à consulter des Casuïstes, pour savoir
 s'il est permis dans une telle Occasion, ou
 de tuer, ou de bruler. Une Armée ne feroit
 pas de grands Progrès, si, avant de délibérer
 si l'on donneroit la Bataille, on faisoit assem-
 bler le Conseil suprême des Théologiens, pour
 savoir si l'on seroit dans un Cas légitime ou
 non, s'il faudroit aller aux Ennemis ou les
 éviter? J'aimerois encor mieux, si j'étois Gé-
 néral d'Armée, être obligé de consulter les
 Entrailles des Victimes, ou les Poulets Sa-
 crez, selon l'Usage des Anciens. J'en au-
 rois été quitte, ainsi qu'un illustre Romain,
 pour les faire noier s'ils ne vouloient pas man-
 ger, afin qu'ils fussent plus à leur aise, &
 que l'Augure fût plus favorable. Mais, des
 Théologiens seroient plus difficiles à gouver-
 ner, que des Poulets. Ils formeroient entre
 eux mille Disputes, qui n'auroient jamais de
 Fin; les Ennemis auroient battu dix fois l'Ar-
 mée dévote, avant que l'on eût décidé les
 Préliminaires du Cas de Conscience dont il
 s'agiroit. Le Maréchal de Biron n'eut pas
 accepté, à coup sûr, le Commandement d'une

pareille Armée, lui, qui cassa un Capitaine, auquel il ne reprochoit d'autre Faute, que d'avoir voulu prendre quelque Précaution contre les Poursuites du Procureur Général. *Etes-vous de ces Gens*, lui dit il, *qui craignent tant la Justice? Je vous casse. Jamais vous ne me servirez: car, tout Homme de Guerre, qui craint une Plume, craint une Epée.* Que peneses-tu, mon cher Monceca, que ce Duc eut fait à un Soldat, ou à un Officier, qui lui eut demandé le Tems de prendre Conseil de son Directeur, avant d'entrer en Campagne? Pour moi, je crois qu'il l'eut traité comme un Poulet Sacré.

LES Nazaréens conviennent eux-mêmes, que leur Conduite & leurs Actions sur le Chapitre de la Guerre sont entièrement opposées à l'Esprit de leur Religion. Mais, ils rejettent le Mal qu'ils peuvent faire sur ceux qui sont à la Tête des Etats, & qui ne doivent jamais engager les Peuples que dans des Guerres justes. Ce premier Principe posé, ils se dépouillent de tous autres Scrupules, & pillent, volent, tuent, massacrent, brûlent, &c.: le tout, sans consulter les Théologiens, pas même les Aumoniers ou Chapelains, qui sont dans leurs Armées, dont le Nombre est presque aussi considérable que celui des Vivandiers. Car, les Moines ont aussi quelque peu de Crédit sur l'Esprit du Soldat Nazaréen: Leur Adresse est si subtile, qu'ils tirent même quelques Avantages des Gens qui les estiment le moins. Ils n'ont cependant aucune Autorité à Venise. Le Sénat, jaloux de son

LETTRES JUIVES, *Lettre LII. 99*

son Pouvoir, puniroit de Mort tous les Moines de l'Univers, s'ils s'avissoient de vouloir cabaler, & former des Partis. Il n'en faudroit pas même tant, pour faire pendre le Supérieur du premier Couvent de Venise : il n'auroit qu'à s'expliquer un peu trop librement sur le Gouvernement ; son Affaire seroit bientôt expédiée. Il faut, dans ce País, avoir pour le Ministère autant de Respect, qu'on a de Liberté pour tout le Reste. On risque même à le louer presque autant qu'à le blâmer. Les Vénitiens veulent qu'on ne parle, ni en Bien, ni en Mal, de leur Gouvernement. Toutes les Discussions, qu'on fait à ce Sujet, leur sont odieuses. Ils veulent, qu'on le regarde, comme les Athéniens regardoient le Dieu inconnu auquel ils avoient fait élever un Autel *, & qu'ils se contentoient d'honorer dans le Silence, sans parler de ses Qualitez ni de ses Attributs.

Un Sculpteur Génois travailloit dans une Eglise de Moines Nazaréens †, qui l'avoient fait venir exprès à Venise. Un jour, deux Etrangers François, allant voir les Ouvrages de ce Sculpteur, après en avoir loué la Beauté, vinrent à parler insensiblement avec lui du Gouvernement de la République. Ces François, selon la louable Coutume de quelques-uns d'eux de n'approuver jamais rien chés les Etrangers, se répandirent en Invectives contre le Sénat & la République ; le Titre de *Pantalons* fut donné plusieurs fois aux Sénateurs.

G. 3

* *Deo ignoto.*

† Les Jésuites.



nateurs. Le pauvre Génois défendoit les Vénitiens le plus qu'il lui étoit possible : mais, il avoit affaire à forte Partie ; ils étoient deux contre lui : ainsi, il n'obtint pas la moindre Grace des François.

LE Lendemain de cette Conversation, le Conseil d'Etat envoya chercher le pauvre Génois. Il parut en tremblant devant les Sénateurs : il ne savoit de quoi on l'accusoit, & ne songeoit à rien moins qu'aux François qu'il avoit vus la Veille. Lorsqu'il fut entré dans la Sale du Conseil, on lui demanda s'il reconnoîtroit bien les deux Personnes avec qui il avoit eu une Conversation sur le Gouvernement de la République ? A ce Discours, sa Peur redoubla. Il répondit en tremblant, qu'il croioit n'avoir rien dit que d'avantageux & à la Louange du Sénat. On lui ordonna alors de passer dans une Chambre voisine, où il vit d'abord les deux François, morts, & pendus au Plancher. Il crut que sa dernière Heure étoit arrivée. On le ramena devant les Sénateurs. Celui, qui présidoit, lui dit gravement : *Taisez-vous une autrefois, mon Ami ; notre République n'a pas besoin d'un Défenseur de votre Espece.* On le congédia ensuite. Ce pauvre Génois, saisi & épouvanté de ce qu'il venoit de voir, ne retourna seulement pas prendre congé des Moines chés qui il travailloit : il sortit dans l'instant de Venise ; & jura bien de n'y rentrer jamais.

SI l'Inquisition d'Etat est si fort à craindre dans ce País, celle de l'Eglise n'y a aucun Pouvoir. Ce Tribunal, que les Nazaréens appel-

appellent le *Saint Office*, est composé du Pere Inquisiteur, du Nonce du Pape résidant à Venise, du Patriarche de la Ville qui est Noble Vénitien, de deux autres Nobles, qui sont choisis parmi les principaux Sénateurs, & sans la Présence desquels tout ce qu'on fait est nul & n'a aucun Crédit. Les Biens de ceux, que condamne l'Inquisition, vont à leurs Héritiers: ainsi, les Moines, à Venise, n'ont, ni le Pouvoir de tyranniser les Gens, ni celui de s'emparer de leurs Biens. Les Livres, de quelque Façon qu'ils soient écrits, & de quelque Matière qu'ils traitent, ne sont point non plus de la Juridiction Ecclésiastique. La République seule peut prendre Connoissance de ce qui regarde l'Imprimerie. Ainsi, à Venise, chacun est le Maître de donner au Public tout ce qu'il juge à propos, pourvû que la République ne soit point intéressée dans ses Ecrits. Les principaux Livres de toutes les Religions ont été imprimez dans cette Ville. Les Juifs y ont fait faire une Edition du *Talmud*. Léon de Modene, & plusieurs autres, y ont publié leurs Ouvrages. Les Turcs y ont aussi fait imprimer l'*Alcoran*. Mais, ce qu'il y a de plus surprenant parmi les Nazaréens, c'est qu'on y a publié des Livres contre les Moines, les Prêtres, & les Souverains Pontifes §. Ces Ouvrages ont été autorisés par les Magistrats, & même reçûs avec Applaudissement.

LES Vénitiens soumettent leur Religion à leur Politique: leur Croïance s'accommode

G 4

au

§ *Histoire du Concile de Trente, par Frà Paolo, &c.*

au Bien de l'Etat ; & leur Foi aux Tems & aux Situations. Ils permettent , que l'Université de Padoue donne le Bonnet Doctoral , fans exiger , de ceux qui sont reçûs Docteurs , la Profession de Foi ordonnée par les Pontifes. Ainsi , le Corps des Docteurs Vénitiens est composé de Nazaréens Papistes , de Nazaréens Schismatiques , de Nazaréens Hérétiques , de Juifs , & de Turcs aussi , s'il prenoit Fantaisie à quelque Cadis de Constantinople de prendre le Bonnet de Docteur. La République croit , que les Chemins de parvenir aux Sciences doivent être ouverts à tous les Hommes ; & qu'il y a de la Dureté à les en éloigner , sous le vain Prétexte de la Religion , qui ne doit point nous dispenser des Liens nécessaires pour la Tranquilité & le Bien de la Société.

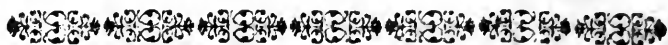
LES Vénitiens sont si attentifs à procurer les Biens & les Aisances de la Vie à tous les Hommes en général , qu'ils poussent leur Prévoiance un peu trop loin sur ce qu'ils pensent devoir leur être utile. Il y a quelques Années , que , le Nombre des Courtisanes étant excessivement diminué , la République en fit venir une grande Quantité d'étrangères. Le Doglioni , qui a écrit les Choses notables de Venise , loue extrêmement la Sagesse du Sénat , qui , en pourvoiant aux Nécessitez de la Foiblesse Humaine , mettoit en Sureté l'Honneur des Femmes sages & retenues , à la Vertu desquelles on eut tendu mille Piéges. Je défie que la Prévoiance des Magistrats chargés du Soins du Bien public puisse
s'éten-

LETTRES JUIVES, *Lettre LII.* 103
s'étendre plus loin, que de songer même à soulager les Desirs des Libertins, & à dissiper les Craintes des Maris jaloux. Les seuls Vénitiens sont capables de ce Détail. Il est vrai que, n'en déplaise au Doglioni, je crois cette Action moins grande & moins louable que lui. Pour empêcher les Insultes, que les Libertins auroient pû faire aux honnêtes Femmes, je crois qu'on auroit pû se servir des Moïens qu'emploia Sixte-Quint, lorsqu'il eut banni les Courtisanes de Rome. Ce Pontife punissoit sévèrement le Vice, & savoit contenir par la Crainte les Libertins & les Vagabonds. Les Vénitiens ont une Philosophie plus douce. Ils imitent certains Prélats Allemands, qui permettoient autrefois aux Prêtres & aux Moines de leurs Diocèses d'avoir des Concubines, moyennant un certain Tribut annuel *. La République en fait de même, & met à Profit les Péchés des Courtisanes, dont elle tire par An plus de cent mille Séquins, qui augmentent le Trésor public.

PORTE-TOI bien, mon cher Monceca,
& prospere dans toutes tes Entreprises.

De Venise, ce . . .

* *Voïez les Centum Gravamina, apud Wolffium; Lektionum Memorabil. Vol. II, pag. 223.*



LETTRE CINQUANTE-TROISIEME.

Isaac Onis , *Caraïte* , autrefois *Rabbin de Constantinople* , à Aaron Monceca.

DEPUIS huit Jours, mon cher Monceca, j'ai abandonné pour toujours la Ville Impériale : & j'en suis sorti, Graces au Dieu de nos Peres, sans qu'il me soit arrivé aucun fâcheux Accident. Mes anciens Confreres-ont ignoré la Cause de mon Départ. Je leur ai persuadé, que j'allois faire un Voyage à Smirne, pour quelques Affaires. Je suis arrivé heureusement dans cette Ville, d'où je compte partir bientôt pour le Caire.

J'AI quitté sans Regret la Ville Impériale. Le Séjour m'en étoit moins gracieux que tu ne pensois. Je vois sans cesse mille Objets qui revoltoient mon Esprit & mes Sens. Je ne pouvois faire Usage de ma Philosophie dans un País aussi agité, où le Crime, la Révolte, le Meurtre, l'Avarice, & la Cruauté, blefoient sans cesse mon Imagination. Je regarde l'Empire Ottoman comme une Boucherie, dont les Sultans & les Visirs sont les Bouchers, qui sacrifient & immolent à leur Impudicité des Personnes de tout Rang & de tout Age. L'Autorité despotique, dont les Grands-Seigneurs sont revêtus, & celle qu'ils accor-

dent

dent à leurs Visirs , sont des Sources d'Injustices criantes. La Cour Ottomane ressemble au Tribunal de l'Inquisition : dès qu'on est riche , ou vertueux , on est coupable auprès d'elle. Tout inspire dans le Sérail la Crainte & la Terreur. Il semble que la Mort suive par-tout ceux qui aprochent des Sultans ; & que ces Princes ne les élèvent , que pour les faire périr avec plus d'Eclat.

L'ENTRÉE des Palais des Souverains est ornée ordinairement par des Colomnes de Marbre , par des Morceaux de Sculpture , dignes de la Grandeur Roiale. Les Portes du Sérail n'offrent à la Vuë , que deux ou trois cent Têtes de Bachas , ou d'autres Malheureux , qu'on y a clouées. On n'entre point dans ce Palais fatal , sans être frappé par l'Horreur qu'inspire le Sort de tant de Malheureux. Son Intérieur est aussi triste que son Extérieur : tout y respire dans la Crainte ; on n'est jamais assuré , quelque innocent qu'on soit , de pouvoir éviter la Mort & les Supplices. C'est dans le Sérail , qu'on peut dire qu'on ignore le Matin en se levant , si l'on verra la Fin de la Journée. La plus petite Faute , la plus légère Distraction , causent souvent le Trépas.

LA Ville Impériale n'offre rien de plus gracieux que la Cour. On est sans cesse épouvanté par le Récit de l'Exil ou de la Mort des plus considérables Citoïens. Chaque Grand-Visir nouveau sacrifie un certain Nombre de Victimes à son Avarice , dès qu'il est parvenu à ce haut Rang. Constantinople est une Bergerie ,

gerie, où l'on engraisse des Troupeaux, dont on égorge de tems en tems les plus gras, & les meilleurs. Les Juifs & les Grecs sont les plus exposez à ces Violences. Ils achètent chèrement l'Avantage de pouvoir exercer leur Religion : on les met perpétuellement à la Presse ; & on leur enleve sans Pitié le Fruit de leurs Peines & de leurs Travaux. Notre infortunée Nation est sans cesse tourmentée à Constantinople. Dans les Tems de Calme & de Paix, nous sommes en Proie à l'Avidité des Officiers de la Porte ; &, dans les Troubles & les Séditions, nous devenons le Jouet d'une insolente Milice, dont nos Richesses assouvissent souvent la Cupidité. Il semble que nous aïons plus de Liberté dans les Païs Mahométans, que dans les Nazaréens. Cependant, nous y sommes beaucoup plus persécutés, & pour le moins autant haïs.

JE ne sçai si tu as quelque Connoissance de l'Avanie que les Persans firent à notre Nation il y a environ cent cinquante Ans. Les Mouftis d'Ispahan, envieux des Tresors des Juifs qui habitoient dans cette Ville, présentèrent un Mémoire au Sophi Schah Abbas, dans lequel ils le prioient de vouloir faire exécuter les Ordres & les Préceptes contenus dans l'Alcoran, dont un des plus essentiels concernoit la Conversion des Juifs, *qui doivent, cinq cens Ans après la Publication de la Religion de Mahomet, embrasser la Foi Musulmane, ou être entièrement détruits.* Le Sophi, très dévot dans sa Religion, mais qui pourtant ne vouloit point plonger ses Mains dans le Sang inno-

innocent, envoya chercher les Juifs, & les interrogea sur la Croïance qu'ils avoient de Mahomet. Juge, mon cher Monceca, combien cette Demande embarrassa nos Freres. Ils ne savoient que répondre. Ils voïoient, qu'on ne les interrogeoit, qu'à dessein de les convaincre de Blasphême contre le faux Prophete Musulman, & de se servir de ce Prétexte spécieux, pour les ruiner & les perdre entièrement. Après avoir conféré quelque tems entre eux, ils résolurent d'adoucir leur Réponse le plus qu'il leur seroit possible, & dirent au Sophi, que, quoique leur Religion les empêchât de croire en aucun autre Prophete qu'à Moïse, ils ne pensoient pas pourtant, que Mahomet fût un faux Prophete, parce qu'il étoit descendu d'Ismaël Fils d'Abraham, & qu'ils souhaitoient de demeurer très humbles Sujets & Esclaves de Sa Majesté. Cette Scene se termina par deux Millions d'Or, que les misérables Juifs furent obligés de donner. Et, pour se préparer une nouvelle Ressource, & un Acheminement à quelque autre Avanie, on les obligea à fixer le Terme auquel ils croïoient qu'arriveroit leur Messie. Aussi étonnez de cette seconde Demande que de la première, ils répondirent, que leur Libérateur pouvoit paroître tous les Jours. *Eh bien, dit le Sophi, je vous donne soixante & dix Ans, & je vais faire enregistrer votre Réponse dans les Archives de l'Empire; afin que, si vous êtes des Imposteurs, & que votre Messie ne paroisse pas en ce Tems-là, vous soiez chassés, poscrits, & exilés de cet Empire, par celui de mes Successeurs,*
qui

108 LETTRES JUIVES, *Lettre LIII.*

qui sera sur le Trone, lorsque les soixante & dix Ans seront expirez. Cet Arrêt funeste fut réellement exécuté dans la suite, & Schah Abas II. fit publier une Déclaration, qui ordonnoit à ses Sujets, & aux Etrangers qui habitoient parmi eux, de courrir sus aux Juifs, comme sur des Bêtes féroces, & de passer au Fil de l'Épée les Hommes, les Femmes, & les Enfans, de se saisir de leurs Biens, & de n'épargner que ceux qui se feroient Mahometans. Cette cruelle Persécution dura près de trois Ans, & ne finit que par la Mort d'une Partie de nos Freres, & par la Fuite des autres, qui passèrent dans les Indes & dans le Mogol. On prétend, que des Lettres venues de Constantinople, qui faisoient mention de l'Arrivée du Messie, occasionèrent cette sanglante Proscription.

CE Messie, dont on parloit, étoit l'insigne Imposteur Sabataï Sévi, qui a deshonoré notre Nation par la Crédulité qu'elle eut pour ses Mensonges. Il y a encor des Juifs à Smirne, qui ont vû ce Fourbe. Il avoit choisi cette Ville pour le Théâtre de ses Fourberies. C'est où il acquit cette Réputation, qui s'étendit aux deux Bouts de la Terre, & qui nous fut d'autant plus pernicieuse, qu'elle avoit été éclatante.

DEPUIS que je suis arrivé ici, on m'a raconté des Choses très singulieres de Sabataï Sévi. Il étoit né à Smirne. Son Pere s'appelloit Mardochai, Homme mal sain, sans cesse accablé par des Máladies. Lui, au contraire, étoit vigoureux, bien-fait de sa Personne, aiant le Visage un peu refrogné,
les

les Cheveux frisés, & la Moustache retroussée. Il menoit une Vie fort austere, observoit à la Rigueur la Loy de Moïse, dont il étoit parfaitement instruit, de même que des Secrets du Talmud. Il pouvoit avoir environ quarante Ans, lorsqu'il s'avisa de publier, qu'il étoit le Messie. Sa Suite étoit composée de cinq ou six Rabbins, qui lui servoient de Disciples. Nathan Benjamin étoit un des plus considérables & des plus estimez. Ce Juif passoit pour être fort éclairé, fort vertueux, & sur-tout doué d'une grande Humilité.

L'IMPOSTEUR Sabataï Sévi eut bientôt un Nombre infini de Partisans & de Sectateurs, qui, sur sa Parole, crurent qu'il étoit véritablement cet illustre Protecteur qui doit delivrer notre Nation captive. Les Hommes étant toujours prêts à embrasser aveuglément ce qui les flatte, & à suivre leurs premières Idées, presque tous les Juifs dispersés dans les quatre Parties du Monde se mirent en Mouvement, & se préparèrent à se rendre sous les Ordres d'un Perfide, qui deshonoroit notre Religion. En Perse, du côté de Suse, il se trouvoit déjà plus de huit mille Juifs assembles. Il y en avoit près de cent mille dans la Barbarie & les Deserts de Tafilete, résolus de le reconnoître pour leur Roi & leur Prophete. La Contagion, & l'Esprit de Vertige, n'avoient pas moins saisi ceux qui vivent dans les Contrées les plus éloignées. Bien des Juifs répandus dans tout le Nord, & dans la Hollande, vendirent leurs Maisons, pour passer dans le Levant, & venir y vivre
sous

110 LETTRES JUIVES, *Lettre LIII.*

sous l'Empire de ce nouveau Souverain. Les Nazaréens, dont la Haine conduit toujours les Discours, disent que ceux d'Amsterdam avoient déjà dressé un Placet pour être présenté à Sabataï Sévi, dans lequel ils demandoient qu'ils fussent les seuls à qui il fût permis de prêter sur Gages à Jérusalem. Il est vrai, que les Juifs Portugais réfugiés s'étoient assemblez plusieurs fois, pour prendre des Mesures convenables à la Ratification de leurs anciens Titres: ils avoient résolu de députer un d'entre eux à Smirne, pour vouloir prier le nouveau Libérateur de souffrir qu'ils joignissent à l'avenir le *Dom* à leur Nom, ainsi qu'ils faisoient autrefois en Portugal; & qu'ils fussent appelez, dans la Judée, *Dom Moïse*, *Dom Jacob*, &c. Ils vouloient aussi remontrer, qu'il étoit juste de leur donner un Rang distingué, & une Place séparée, dans le Temple; n'étant point accoutumés d'aller dans les Sinagogues des Juifs Allemands, qui n'étoient que de misérables *Smaus*. Mais, ce qu'ils avoient le plus à cœur étoit d'obtenir pour les principaux d'entre eux quelques Titres honorables. Ils offroient de les acheter très-chèrement, & au même Prix qu'ils les paient aux Princes Nazaréens qui ont besoin d'Argent.

CEPENDANT, le Ciel eut Pitié de l'Engarement de notre Nation: il voulut démasquer la Fourberie, & la mettre au grand Jour. Sabataï Sévi annonça aux Juifs de Smirne, qu'il alloit à Constantinople, apprendre au Grand-Seigneur, qu'il eut à rétablir le Temple de Jérusalem. Il s'embarqua dans une

LETTRES JUIVES, *Lettre LIII. III*
Saique Turque. Il y eut des Esprits assez
prévenus & assez frénétiques, pour croire
que la Saique avoit disparu dès que Saba-
tai Sévi y étoit entré. Mais, loin que ce
faux Prophete commandât à tous les Elé-
mens, il n'eut pas le moindre Pouvoir sur les
Vents, qui lui fûrent toujours contrai-
res. Il demeura pres de six Semaines avant
d'arriver aux Dardanelles, où on l'arrêta par
Ordre du Grand-Visir, qui, ayant appris
les Impostures de Sabataï Sévi, crut qu'il de-
voit s'éclaircir de quoi il s'agissoit. Ce Four-
be fut enfermé dans un des Chateaux d'Euro-
pë; & le Visir ayant été obligé de partir pour
l'Expédition de Candie, le Séducteur de no-
tre Nation resta dans sa Prison. Plusieurs
Juifs, toujours persuadez qu'il étoit le Mes-
sie, accouroient de tous côtez pour le voir,
& ses Gardes s'enrichissoient par les Contri-
butions qu'ils tiroient de ceux qui venoient le
visiter. La Réputation de cet Imposteur fit
enfin tant de Bruit, que le Grand-Seigneur
ordonna qu'on le conduisit à Constantinople.
L'ayant fait amener dans le Serrail, *Je vais*
lui dit ce Prince, savoir si tu es le Messie, ou
non. Choisi, ou d'être attaché à un Poteau,
& d'y servir de But à mes Arbalétriers, ou de
te faire Turc. Le misérable Sabataï Sévi ne
balança pas à sauver sa Vie aux Dépens de sa
Religion. Il prit le Turban, & le Grand-
Seigneur lui laissa la Vie & la Liberté, pour
mortifier notre Nation, qui fut long-tems la
Risée de l'Empire Ottoman, & de tout l'U-
nivers. Ne croïons jamais facilement les

112 LETTRES JUIVES, *Lettre LIII.*

Bruits qu'on fait courir : lorsque le Temps de notre Délivrance arrivera, les Miracles seront évidens, & tout le Monde sera convaincu de leur Réalité.

PORTE-TOI bien, mon cher Monceca, & conserve ta Santé.

De Smirne, ce. . .



LETTRE CINQUANTE-QUATRIEME.

Aaron Monceca, à Isaac Onis, *Caraïte, autrefois Rabbin de Constantinople.*

✱✱✱ JE fus hier témoin d'un grand Nombre de Cérémonies Nazaréenes, auxquelles je n'avois jamais assisté. Le Chevalier de Maisin, à qui j'ai tous les jours de nouvelles Obligations, me pria de l'accompagner chés un de ses Parens, malade depuis quelque tems, & réduit à l'Extrémité. Les Médecins l'avoient condamné à mourir, tout au plus tard dans vingt-quatre Heures ; &, dès qu'ils prononcent en France une semblable Sentence, la Coutume & la Bienféance exigent, que les Parens les plus proches s'assemblent chés le Mourant, pour l'aider à sortir de ce Monde-ci avec moins de Peine, & lui don-

LETTRES JUIVES, *Lettre LIV.* 113
donner les Passeports & les Secours nécessaires pour le Voyage qu'il va entreprendre

LE seul Examen des Usages des Nazaréens pendant le Cours de leur Maladie fourniroit un Volume de Réflexions. Dès qu'un Homme est attaqué de la Fievre, ou de quelque autre Mal, qui le met en Danger de Mort, son Héritier, qui n'attend ordinairement que cet heureux Moment de le voir expirer, prend, malgré sa Joie secrete, un Air triste & sombre. Le Desespoir paroît dans ses Yeux : on croiroit, qu'il ne pourroit survivre au Malade, qu'on livre d'abord entre les Mains d'un Médecin. Le Disciple de Galien lui prend la Main, lui tâte gravement le Pouls, touffe & crache avant de parler & d'annoncer sa Réponse. Après ce Prélude, il dit en Grec le Nom du Mal dont le Malade est attaqué ; & comme Hippocrate dit que *la Vie est courte, l'Experienne périlleuse, & la Science difficile à acquérir **, le Docteur moderne demande qu'il soit fait une Consultation entre trois Médecins, pour constater avec Certitude le Nom & le Siège de la Maladie. Il ordonne en attendant, pour aider, soulager, préparer, la Nature : déterger, laver, rafraichir, les Intestins ; diminuer, abbatre, dissiper, les Vapeurs du Cerveau ; quelques Clisteres anodins & détersifs. L'Apoticaire, est pour lors appelé, lui, son Garçon, & son Porte-Seringue ; car, il n'en est pas ici comme à Constantinople, où le même Doc-

H 2

teur

* *Vita brevis, Experimentum periculosum, Judicium difficile.* C'est le premier des *Aphorismes d'Hippocrate*

teur ordonne, prépare, & donne les Remedes. En France, chaque Suppôt d'Hippocrate a son District réglé. Le Médecin est fait pour commander. L'Apoticaire a le Droit de purger, par le Haut, & par le Bas. Les Veines, les Os, les Muscles, sont le Partage des Chirurgiens. Un Malade dût-il crever cent fois, aucun d'eux ne doit toucher à ce qui ne regarde pas sa Fonction. Un Médecin, sur-tout, seroit deshonoré, s'il s'abaîssoit aux Emplois subalternes de l'Apoticaire; & sa Réputation seroit perdue, quand il n'auroit touché une Seringue que par mégarde. Les Apoticaire même avoient voulu s'affranchir pendant un tems de donner les Clisteres; ils faisoient faire ces Opérations par leurs Garçons: mais, les Médecins se scandalisèrent de ces Airs de Grandeur. Ils crurent entrevoir dans la Façon d'agir des Apoticaire une Envie de s'élever au-dessus de leur Grade, & d'empiéter sur les Privilèges de la Médecine: & leur firent ordonner, par un Arrêt de la Faculté, *qu'ils eussent à faire & mettre en Place eux-mêmes leurs Clisteres, sans pouvoir être aidés dans leur Fonction par leurs Garçons, qui ne pouvoient être qu'assistans* *.

UN

* Les Médecins de Paris, après un long Débat, obtinrent un Arrêt, qui défendoit aux Apoticaire de pouvoir se charger de la Conduite des Malades, & leur ordonnoit de porter leurs Remedes eux-mêmes. Renard a plaisanté sur ce Différent des Médecins & des Apoticaire, dans sa Comédie du *Legataire*. Il y fait dire à Mr. Clistorel:

Il

LETTRES JUIVES, Lettre LIV. 115

UN Malade Nazaréen est obligé d'essuyer tout le Cérémonial réglé entre les Enfans d'Esculape: il faut qu'il se résolve à mourir dans les Regles.

LORSQUE les Médecins, qui sont appelez pour consulter l'Origine & la Cause d'un Mal, ont dit leur Sentiment, celui, qui est principalement chargé du Soins de rétablir la Santé du Malade, remercie ses Confreres, à qui l'on paie amplement leurs Conseils. Il reste ensuite seul Maître du Champ de Bataille: il ordonne, il commande, il agit souverainement, jusqu'à ce que la Maladie réduise le Nazaréen à l'Extrémité. Alors, il partage son Autorité avec le Directeur, & le Confesseur. Ces Médecins de l'Ame observent encore plus de Formalitez que ceux du Corps. Dès qu'ils sont appelez, ils exigent du Malade, qu'il leur fasse un Aveu sincere de toutes les Actions de sa Vie. Lorsqu'ils jugent que son Ame a pû être souillée par quelques-unes, ils la nettoient & la purifient par des Paroles Magiques, qu'ils marmottent à l'Oreille du Malade, & qu'ils accompagnent de plusieurs Gestes & de quelques Grimaces. Après ce Début, ils demandent au Malade, s'il est dans l'Intention de faire quelque Don pieux aux Saints, & aux Prêtres qui desservent leurs

H 3

Au-

*Ils vouloient obliger tous nos Apoticairez
A faire, & mettre en Place, eux-mêmes leurs Clisteres;
Et que tous nos Garçons ne fussent qu'assistans.
Ma Foi! ces Médecins sont de vilaines Gens!
Il m'auroit fait beau voir, avecque des Lunetes,
Faire, en jeune Apprentif, ces Fonctions secretes!*

Autels, pour s'attirer leur Protection dans le Voyage qu'il va entreprendre? Il est peu de Nazaréen, qui ne laisse dans son Testament de quoi faire bonne Chere aux Moines de son Quartier. Il croiroit être damné, si quelque Communauté Religieuse ne marmottoit après sa Mort quelque Antienne & quelque Verset en faveur de son Ame.

LORSQUE le Confesseur a pourvû au Bien & à la Nourriture des Pasteurs Spirituels, il songe aux Parens & à la Famille du Malade: il fait laisser à chacun quelque Legs plus ou moins considérable, selon qu'il est de leurs Amis; car, le Pouvoir d'un Directeur est extrême sur un Nazaréen qui se voit à l'Article de la Mort. Tout lui paroît bien fait, pourvû que son Confesseur l'ordonne. Il le regarde comme un Ange Tutélaire, qui va le conduire par la Main dans le Céleste Séjour. Enfin, lorsqu'il n'a plus qu'un Instant à vivre, on lui fait une dernière Cérémonie, dont je n'ai pû deviner la Raison. Un Pretre, vêtu d'un Sareau de Toile blanche, & le Col couvert d'un Morceau d'Etoffe large de trois Doigts, & qui descend jusques sur ses Genoux, apporte une petite Urne d'Argent, dans laquelle il y a une Huile fort gluante. Il en frote tous les principaux Membres du Malade. Après cette Cérémonie, il récite quelque Priere en Latin, que le Malade n'entend souvent point du tout, & ordonne à son Ame de sortir du Corps en paix & tranquillement. Cela fait, tout le Monde se retire en Pleurs: on laisse le Nazaréen avec un seul Prêtre, qui

reçoit

reçoit son dernier Soupir, & qui continue de réciter auprès de lui, dans le tems qu'il expire, des Prières Latines à l'Honneur du Patron du Mourant, qu'il avertit de se tenir prêt à recevoir son Ame, dès qu'elle s'envolera, & se dégagera des Liens du Corps.

Si je ne savois pas que les Nazaréens croient l'Ame spirituelle, je penserois qu'ils se serviroient de cette Huile, pour donner plus de Facilité à la Matière subtile de se détacher, & de s'évaporer par les Pores qu'on ouvreroit par cette Onction. Mais, les Nazaréens pensent que l'Ame n'est qu'un pur Esprit, un Souffle divin. Ainsi, il m'a été impossible de pénétrer la Cause de cet Usage. Ils ont tant de Coutumes, qu'il est difficile de connoître la Raison & l'Origine de toutes. Je crois toujours être instruit à fonds de leurs Mœurs; &, sans cesse, je découvre chés eux plusieurs choses qui m'étoient inconnues.

Je passois l'autre jour sur les neuf Heures du Soir devant une Eglise de Moines. J'en vis sortir un grand Nombre de Femmes. Je fus curieux de savoir ce qu'elles y venoient de faire. Je m'adressai à un Nazaréen de mes Amis, qui se trouvoit pour lors avec moi. *Ces Femmes, me dit-il, viennent de la Retraite. Qu'entendez-vous, demandai-je, par venir de la Retraite? Il y a, me répondit-il, certains Couvens de Moines, qui, toutes les Années, pendant quinze ou seize Jours, font faire aux Femmes qu'ils dirigent une espece de Cessation des Occupations Mondaines. Elles s'assemblent plusieurs fois dans la Journée, pour entendre*

118 LETTRES JUIVES, Lettre LIV.

les Exhortations du Directeur à la Mode, qui est ordinairement le Chef de ces Sociétez pieuses, que les Moines appellent Congrégations. Il y en a de plusieurs Sortes, & pour les Gens de toutes les Classes différentes. Les Moines acquièrent par-là un grand Credit; tous ces Associés étant entièrement dévouez aux Ordres par lesquels ils sont conduits & dirigés. Cette Coutume, dis-je à ce Nazaréen, me paroît assez bonne: & les Réflexions, qu'on peut faire pendant ces quinze Jours de Retraite, où l'Esprit n'est point distrait par des Idées qui le troublent, peuvent devenir utiles, & servir à la Correction des Mœurs. Vous connoissez peu, repliqua-t-il, la Façon dont se tiennent ces Assemblées. Ce sont des Parties de Plaisir: elles servent plutôt à animer les Desirs, qu'à les détruire. Une Femme, dans ces Dévotions extérieures, trouve le Secret d'augmenter ses Rendez-vous; & telle, qui ne verroit son Amant, que l'Après-dinée, le voit toutes les fois qu'elle va à la Congregation. Celles, qui n'ont point une entière Liberté, profitent sur tout d'un Tems où les Maris ne peuvent les soupçonner: la Moitié des Femmes, que vous avez vû sortir de cette Eglise, ont déjà oublié toutes les Exhortations de la Journée. Ce que je vous dis, continua ce Nazaréen, est conforme à la plus exacte Verité, & les trop fréquentes Assemblées dévotes sont des Ecueils redoutables pour la Vertu du Beau-Sexe.

„ NOUS avons la Coutume de faire dans
 „ toutes les Villes des Missions, pour tacher
 „ de corriger les Peuples, & les porter à la
 „ Vertu. Un Evêque, qui se plaignoit beau-
 „ coup

LETTRES JUIVES, *Lettre LIV.* 119

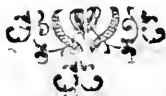
„ coup des Femmes & des Filles de son Dio-
 „ cese, qui prêchoit & se tourmentoît vaine-
 „ ment pour les rendre moins galantes, résolut
 „ d'avoir recours à des Remedes plus efficaces.
 „ Il fit venir quatre Missionnaires des plus re-
 „ nommez. Leurs Exhortations produisirent
 „ d'abord un Effet surprenant. Dès les quatre
 „ Heures du Matin, les Eglises étoient rem-
 „ plies de Monde. Chacun promettoit de mieux
 „ vivre à l'avenir. On eut cru que les Dio-
 „ cesains de cet Evêque étoient devenus des
 „ Ninivites à qui un nouveau Jonas prêchoit
 „ la Pénitence. Les Filles & les Femmes
 „ étoient sur-tout fort assidues aux différentes
 „ Assemblées qui se faisoient la Nuit : & , dès
 „ la Pointe du Jour, les Bourgeoises, les Paï-
 „ fannes, & les Femmes de Condition, se dispu-
 „ toient à l'envi d'y arriver des premières.
 „ Enfin, la Mission finit, & le pieux Prélat
 „ crut que désormais son Troupeau étoit sanc-
 „ tifié à perpétuité. Le Départ des Missionnaires
 „ mit toute la Ville en Larmes : les jeunes
 „ Filles sur-tout parurent y être les plus sen-
 „ sibles. Les Prédicateurs, touchés de tant
 „ de Marques d'Amitié, promirent de revenir
 „ une autre Année. Mais, l'Evêque se garda
 „ bien de les rappeler ; car, à la fin de celle-là,
 „ l'Hopital se trouva chargé de huit cens En-
 „ fans trouvez de plus que dans les autres.
 „ La Mission avoit occasionné cette Multipli-
 „ cation. Le Beau-Sexe avoit profité de la
 „ Liberté de sortir le Matin, & la Nuit. Les Ga-
 „ lans n'étoient point observez dans un Temps
 „ qu'on croïoit destiné à la Pénitence : &

„ l'Amour , qui ne perd jamais ses Droits ,
 „ rendoit inutiles tous les Discours des bons
 „ Missionnaires , qui , apparemment , allèrent
 „ dans une autre Ville servir l'Etat aussi effica-
 „ cement , & réparer le Préjudice que cause
 „ le Célibat des Prêtres. „

CE que me disoit ce Nazaréen me parut assez plaisant : mais , je vis avec peine comment les Hommes abusent des Choses les meilleures & les plus utiles , pour favoriser leurs Crimes. Les François ne sont pas les seuls chés qui la Religion sert de Voile aux Actions les plus contraires à la Piété. Toutes les Nations , tous les Peuples , quelque Croiance qu'ils aient , font servir les plus saintes Coutumes , & les Usages les mieux établis , à la Dépravation de leurs Mœurs. Les Femmes en Turquie ne demandent la Permission d'aller aux Mosquées , que pour y voir leurs Amans. Aussi , bien des Turcs leur font ils bâtir une Chapelle dans leur Serrail. Quelques-uns , pour abrégier toutes les Cérémonies , leur persuadent que leurs Ames sont mortelles , & les dispensent de prier Dieu.

PORTE-TOI bien , mon cher Isaac : & vi content , & heureux.

De Paris ce





LETTRE CINQUANTE-CINQUIEME.

Aaron Monceca, à Jacob Brito.

JE ne ſçai, mon cher Brito, ſi les
 J Nouvelles de Corſe font autant de
 G Bruit à Veniſe qu'à Paris : mais,
 toutes celles qu'on débite ici paroifſent ſurprenantes ; l'on auroit peine à les croire, ſi l'on n'en avoit des Certitudes évidentes. Eſt-il rien, en effet, de ſi extraordinaire, que de voir arriver dans une Ile un Etranger, parti des Côtes d'Afrique, qui ſe fait reconnoître Souverain par un Peuple qui le reçoit comme ſon Libérateur ? Et cela, à la Vûe de l'Europe entiere, à quarante ou cinquante Lieues de la France & de l'Italie, ſans qu'aucune Puiffance paroiffe y prendre Part, que les infortunez Génois, dont la Situation eſt aſſez épineuſe. Qu'on parcoure les *Amadis*, je ne penſe pas qu'on y trouve une Avanture auſſi Romanefque. Je ne m'étonne plus que Sacho Pança crût ſi fermement d'être Roi d'une Ile : je m'apperçois, que la Chôſe n'étoit point impoſſible, ſi ſon Maître * eut pû lui donner de quoi acheter trois mille Paires de Souliers, quatre mille Fuſils, & ſix Canons de Fonte ; car, c'eſt-là le Préſent que
 le

* Dom Quichotte.

122 LETTRES JUIVES, *Lettre LV.*

le nouveau Roi de Corse a fait à son Peuple. Il aborda dans son nouvel Empire sur un Vaisseau armé en Guerre, portant, à ce qu'on assure, Pavillon Anglois. Il étoit habillé d'une Façon bisarre, & qui tenoit des différentes Modes de toutes les Nations. Il portoit une Robe à la Turque : il avoit à son Côté une Epée à l'Espagnole, sur sa Tête une Perruque à l'Angloise, & un grand Chapeau à l'Allemande; & il tenoit à la Main une Canne à Bec-de-Corbin, comme celles des Petits-Maîtres François. Il faut qu'il y ait quelque Raïson, qui occasionne un Assortiment aussi bisarre. Peut-être veut-il marquer par sa Parure toutes les Dignitez dont il est revêtu; car, il prend les Titres de Grand d'Espagne, de Lord d'Angleterre, de Pair de France, de Baron du St. Empire, & de Prince du Trône Romain. Son Epée à l'Espagnole tient la Place de la *Toison d'Or*, sa Perruque à l'Angloise de la *Jarretiere*, sa Canne à Bec-de-Corbin de *Cordon bleu*: son grand Chapeau à l'Allemande designe la Qualité de Baron du St. Empire; & sa grande Robe d'Ecarlate dénote un Diminutif de Cardinal, ou, si l'on veut, un Prince Romain.

MALGRÉ les Plaïsanteries du Public sur le Seigneur Théodore I, Roi de Corse de nouvelle Fabrique, il a réduit depuis son Arrivée dans ce País les Génois dans un Etat qui leur fait tout craindre pour l'avenir. Il s'est emparé du Poste avantageux de Porto-Vecchio, & de la Ville de Sarsena, dans laquelle il a trouvé beaucoup de Munitions de Guer-

LETTRES JUIVES, *Lettre LV. 123*

Guerre. S'il continue toujours de même, il fera bientôt en état de mettre le Siège devant la Bastia, & d'enlever la Capitale de l'Ile à ses Ennemis. Ce qu'il y a de plus surprenant dans toutes les Actions & les Démarches du Roi Théodore, c'est que l'Argent ne lui manque point. Avant qu'il fût arrivé dans la Corse,

*La Nature marâtre, en ces affreux Climats,
Produisoit, au lieu d'Or, du Fer & des Soldats.**

Aujourd'hui, il n'est point de Montagnard Corse, qui ne manie quelque Pièce d'Or. Celles, qui roulent le plus dans cette Ile, sont des Sequins, des Mirlitons, & des Lisbonniens. Le sage Enchanteur, qui protège l'Avanturier Chevalier-errant, ne le laisse point manquer d'Espèces, & prend un Soins tout particulier des Affaires du nouveau Roi. Toute l'Europe est actuellement aussi embarrassée pour connoître ce fameux Magicien, qu'elle l'étoit dans le commencement pour savoir la véritable Origine du Seigneur Théodore. Les uns disoient, que c'étoit le Prince *Ragotski*, les autres le Duc de *Ripperda*; & fondoient leurs Opinions sur ce qu'on publioit que le Seigneur Théodore entendoit trois Messes par jour. Je trouve que cette Circonstance pouvoit convenir à la Bigoterie de *Ragotski*; mais, il étoit ridicule de penser, que le Duc de *Ripperda* fût devenu bon Nazaréen à Maroc. Si cela arrivoit, je conseillerois aux

Fran-

* Crebillon, dans *Radamiste & Zenobie*.

124 LETTRES JUIVES, *Lettre LV.*

François d'y envoyer faire un Tour à la plus grande Partie de leurs Médecins & de leurs Docteurs de Sorbonne.

ENFIN, on n'est plus en peine sur le Nom, l'Etat, & la Qualité, du nouveau Roi. Tout le Monde convient aujourd'hui, que c'est le Baron de Newhoff, né dans le Comté de la Mark, Sujet du Roi de Prusse; & la Curiosité du Public n'est plus excitée que par l'Envie de découvrir quel est le puissant Magicien qui récompense si bien un Chevalier-errant; & cela, sans qu'il lui en coûte rien du sien. Mais, à quoi serviroient les Réflexions que je pourrois faire sur un Sujet aussi caché? Le Temps découvrira le Mystère: lui seul peut développer une Avanture aussi extraordinaire. Plus on l'examine, & plus on est surpris de mille Incidens qui augmentent le Merveilleux & le Romanesque de cette Histoire. Ce Baron de Newhoff, aujourd'hui Roi de Corse, étoit Esclave il y a un An à Alger. C'est lui-même, qui a instruit le Public de cette Circonstance de sa Vie, dans une Lettre qu'il a écrite en Allemagne à un de ses Parens, depuis son Arrivée dans ses nouveaux États. *Vous n'avez pas sçu, lui dit-il, le Malheur que j'ai eu d'être pris en Mer l'Année passée, & emmené à Alger comme Esclave, dont j'ai cependant sçu me délivrer avec Perte très considérable; mais, je dois différer jusqu'à un autre Temps à vous parler de ce que je me suis acquis par la Grace Divine.*

NE trouves-tu pas plaisant, mon cher Brito, que l'Esclave d'un Algérien ne veuille plus

plus être redevable de ses Grandeurs, qu'à la Grace Divine; & que celui, qui risquoit il y a un An la Bastonade pour la plus légère Faute, dise aujourd'hui avec Emphase, *Théodore I, par la Grace de Dieu, Roi de Corse & de la Bastie, à nos Gens tenant nos Conseils, nos Cours de Justice, nos Sénateurs, Provédi-teurs, Ballifs, Sénéchaux, &c.... Salut.* Ce sont-là des Coups de l'aveugle Fortune. Elle se plaît à tirer un Homme du Néant, pour le placer dans les Dignitez les plus distinguées: & l'on voit souvent un Homme de la Lie du Peuple parvenir à de grands Emplois. Il est vrai, qu'on connoit peu d'Exemples d'une Elévation aussi grande & aussi prompte que l'est celle du Seigneur Théodore. Cependant, si nous remontons à la première Origine de la Roiauté, nous trouverons que les Hommes, qui furent destinez & élus pour commander aux autres, n'avoient pas des Droits plus grands & plus justes sur les Peuples, que Théodore sur les Corfès. Le Nom de Roi eût toujours été inconnu aux Hommes, si l'Intérêt commun ne les eût forcés de placer le Pouvoir & l'Autorité dans un seul. Les Corfès, réduits au Desespoir par les Génois, ont eu recours à un Particulier, pour les délivrer de la Tirannie. S'il leur rend la Liberté, & les affranchit de l'Esclavage, que leur importe quel est l'Etat où il est né?

*Un Guerrier généreux, que la Vertu couronne,
Vant bien un Roi formé par le Secours des Loix:
Le premier qui le fût n'eût pour lui que sa Voix*.*

Lors-

* Crébillon; dans Semiramis.

126 LETTRES JUIVES, *Lettre LV.*

Lorsqu'on examine la Conduite des Corfes, elle ne paroît plus ridicule : ils récompensent leur Bienfaiteur, ils honorent leur Libérateur. Pourquoi leur faire un Crime de rendre Hommage à la Vertu, & d'avoir de la Reconnoissance ? Je m'apperçois, qu'ils agissent d'une Façon très sensée, & que le Bon-Sens & la plus saine Politique réglient toutes leurs Démarches. Quelque Crédit, & quelque Pouvoir, qu'ils aient accordé à leur nouveau Prince, ils ont cependant mis un Frein à l'Autorité Monarchique ; & leur Souverain ne peut leur imposer aucune Taxe, aucun Impôt, ni publier aucune Loi nouvelle, sans l'Approbation de son grand Conseil, composé de dix-huit Sénateurs, qui représentent les Etats du Roïaume. Le Seigneur Théodore n'a que les mêmes Droits, que les Hommes accordèrent aux premiers Souverains qu'ils élurent §. Il commande les Armées, & rend la Justice, conformément aux Loix & aux Coûtumes du Pais ; sans pouvoir les changer, que du Consentement de la Nation : il a beaucoup de Pouvoir pour faire du Bien, & aucune Autorité pour faire du Mal.

PERISSENT, mon cher Brito, ceux qui soutiennent la pernicieuse Maxime, que *les Hommes n'ont été faits, que pour servir aveuglément à un seul.* Le seul Orgueil peut faire approuver un Sentiment qui viole toutes les Loix, bouleverse le Monde, & semble attaquer la Divinité même. Les Loix ont été faites avant les Souverains. Ils y sont donc

four-

§ *Eris Dux in Bello; & reddes nobis Justitiam.*

soumis, ainsi que leurs Sujets. Un Particulier, qui manque à sa Patrie & à son Prince, est un mal-honnête Homme: mais, un Roi, qui viole les Loix, & méprise la Justice, est indigne de commander.

LA Tyrannie fut inconnue chés les Hommes, jusques au Tems où l'Ambition des Courtisans déflia les Vices des Souverains. Le Crime des Sujets fut la Source de ceux des mauvais Rois: les Flatteurs empoisonnèrent la Majesté du Trône; & ils en éloignèrent la véritable Grandeur, pour y substituer des Honneurs chimériques, fondez sur le Malheur des Humains.

LES Princes devroient être uniquement occupez du Bien de leur Peuple: ils en sont les Peres, ou du moins en tiennent-ils la Place. Avant eux, les Patriarches, auxquels ils ont succédé, étoient couronnez, par les Mains de la Nature, Rois & Peres de leus Familles: ils les gouvernoient par les Loix de la Nature; & cette sage Jurisprudence ne cessa, que lorsque les Hommes devinrent assez méchans pour avoir besoin de Loix écrites, & d'un Roi, qui, aiant autant de Pouvoir qu'un Pere de Famille, eut moins de Douceur & d'Inclination à pardonner. Le Crime fit donc les Souverains. Si les Hommes avoient toujours été justes, ils eussent toujours été libres, & n'eussent eu besoin, ni de Chefs, ni de Juges, ni d'Avocats. Mais, puisqu'il est nécessaire que la Crainte les retienne, & que, vils Esclaves de leurs Passions, ils ne sont vertueux que par l'Appréhension des Chatimens,

128 LETTRES JUIVES, *Lettre LV.*

mens, il faut, pour leur Intérêt, qu'ils accordent à un seul, ou à quelques-uns, ce Pouvoir qu'ils auroient pû généralement partager. Mais, celui, qu'ils reconnoissent pour leur Souverain, est obligé de se soumettre lui-même aux Loix; puisqu'il n'a de Pouvoir, qu'en vertu de ces mêmes Loix, qui ordonnent aux Hommes d'honorer & de respecter ceux qui sont chargés de leur Conduite.

LORSQU'UN Prince viole les Regles de la Justice, quel Exemple pernicieux ne donne-t-il pas à ses Sujets? Ne semble-t-il pas leur dire: *La Foi, les Sermens, les Coutumes les plus sacrées, sont des Liens, qu'on peut briser impunément? Imitex mon Exemple: ne soies justes & sages, qu'autant que vous ne pourrez être criminels impunément.*

NE pense cependant pas, mon cher Brito, que je songe à limiter l'Autorité Souveraine. C'est pour la rendre plus respectable, que je veux que la Justice l'accompagne. L'Equité n'est-elle pas le Principe de la véritable Grandeur? Et un Roi sage, bon, prudent, Pere de ses Peuples, qui les gouverne dans la Paix & dans l'Abondance, n'est-il pas plus absolu sur les Cœurs, qu'un Tiran qu'on ne sert que par Crainte?

PEUT-ETRE me demanderas-tu jusqu'à quel Point je crois que les Sujets doivent être fideles à leurs Rois? Je te répondrai, que je pense qu'il ne leur est jamais permis de juger celui que Dieu a établi leur Juge. C'est à cet Etre tout-puissant de punir les mauvais Rois. Les Peuples doivent prier la Divinité de

de changer leurs Défauts : mais , contens de lever les Mains au Ciel , si elle n'exauce pas leurs Prières , ils ne peuvent sans un Crime énorme se révolter contre l'Oint du Seigneur.

DIEU se sert des mauvais Souverains , comme d'un Fléau semblable à la Peste & à la Famine. Les Tirans naissent pour la Punition du Genre Humain. Il faut fléchir sous la Main du Seigneur , qui nous punit , ou nous récompense , selon que nous le méritons. La Colere Divine fit régner les Caligulas & les Nérons dans Rome. Les Excès , où ces Monstres se portèrent , furent un juste Chatiment des Crimes des Romains.

IL y auroit une Absurdité aussi criminelle , à soutenir qu'on peut se révolter contre son Prince , qu'à vouloir excuser la ridicule Conduite des Chinois envers leurs Dieux. Ils les honorent & les respectent autant qu'ils croient en recevoir du Bien : mais , dès qu'ils n'en obtiennent pas ce qu'ils leur demandent , ils les traitent avec le dernier Mépris : *Comment , Chien d'Esprit , lui disent-ils quelquefois , nous te logeons dans un fort beau Temple , nous te nourrissons à gogo ; tu es bien doré ; bien encensé : & tu ne nous accorde pas les Graces , que nous te demandons !* Ils s'arment alors d'un grand Fouët , & vous fessent l'Idole d'importance pendant dix ou douze Jours de suite. S'ils obtiennent pendant ce Tems ce qu'ils souhaitent , ils lui font diverses Excuses. *Pourquoi , lui disent-ils , Monsieur l'Esprit , êtes-vous si entêté ? Il est vrai , que nous nous sommes un peu pressés ; mais , au fond , n'avez-vous pas*

130 LETTRES JUIVES, Lettre LV.

Tort, d'être un Dieu aussi difficile? Pourquoi vous faire battre à plaisir? Cependant, ce qui est fait est fait: n'y songeons plus. On vous redorera, vous serez réencensé, & vous aurez de quoi faire excellente Chère, pourvu que vous oubliés le Passé.*

UN Chinois, qui avoit une Idole des plus têtues & des plus bisarres, picqué de la Dépense inutile qu'il avoit faite pendant longtems pour elle, & ne voulant point être la Duppe d'un Dieu aussi malin, l'attaqua en Justice devant le Conseil Souverain de Pekin. Après plusieurs Séances, où les Bonzes défendirent l'Idole le mieux qu'il leur fut possible, l'Idolâtre gagna son Procès. La Cour, ayant égard à la Requête du Chinois, & sur ce faisant Justice, condamna l'Idole, comme inutile dans le Roïaume, à un Exil perpétuel, son Temple fut rasé: & les Bonzes, qui desservient sa Personne, furent rigoureusement chatiés; sans à eux de se pourvoir par devant les autres Esprits de la Province, pour se faire dédommager du Chatiment qu'ils avoient reçu pour l'Amour de celui-ci †.

QUELQUE ridicule, & quelque impie, qu'il fût de vouloir justifier des Actions aussi extravagantes, il seroit aussi criminel de soutenir, que le Peuple peut à son Gré se faire Justice de ceux en qui le Tout-Puissant a remis le Souverain Pouvoir, dont il ne les a rendus responsables qu'à lui seul.

LES Loix sont les Juges des Hommes: les
Rois

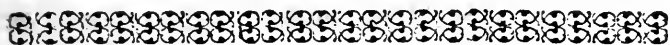
* Histoire de la Chine, Tom. II, pag. 223.

† Là-même, pag. 224.

LETTRES JUIVES, *Lettre LV. 131*
Rois sont les Exécuteurs des Loix ; & Dieu
est le seul Maître des Souverains.

PORTE-TOI bien, mon cher Brito , &
répon - moi plus souvent.

De Paris ce



LETTRE CINQUANTE-SIXIEME.

Jacob Brito , à Aaron Monceca.

VENISE, mon cher Monceca, n'est
point comme la plus grande partie
des Villes d'Italie, qui ne fournis-
sent que des Réflexions générales
sur les Mœurs de leurs Habitans. Le bas
Peuple Vénitien, les Femmes, les Prêtres,
les Enfans, tous les différens Etats, dans ce
Pais, méritent d'être examinez. Je t'ai parlé,
dans mes Lettres précédentes, du Gouverne-
ment en général : je vais entrer dans un Détail
un peu plus circonstancié sur les Coutumes
particulieres.

LES Nobles sont toujours vetus d'une
Robbe de Drap noir, lorsqu'ils paroissent dans
les Rues. L'Hiver, cette Robbe est doublée
de Petit-Gris, & l'Été d'Hermine. Quoique
la Fourrure ne soit guère de Saison en Italie au
Mois d'Août, dussent-ils crêver de Chaud,
ils ne peuvent aller habillés autrement : la
Majesté, la Grandeur, & la Politique, l'exi-
geant,

geant, il ne reste plus qu'à obéir. Ce n'est pas dans cette seule Occasion ; que les Nobles Vénitiens font la Victime de leur Rang : ils le font dans presque toutes les Actions de la Vie. On les titre de *Votre Excellence* ; & , lorsqu'on veut les saluer , on leur baise la Manche. Le Coude de cette Manche forme un espece de Sac assez grand . & sert ordinairement de Bissac aux Nobles Vénitiens , lorsqu'ils vont au Marché ou à la Boucherie. Il arrive de-là , très souvent , que , dans cette Manche , où réside la Grandeur Vénitienne , est renfermé un Gigot de Mouton , & une douzaine d'Artichaux. Cela te paroitra surprenant ; mais , les Nobles vont eux-mêmes acheter leurs Provisions , sans être suivis d'aucun Domestique , & sans que personne les salue , excepté ceux qui les connoissent particulièrement. Ils se piquent d'avoir de l'Esprit , & d'être excellens Politiques : mais , tous les Vénitiens ont la même Opinion d'eux-mêmes ; & , sur ce Point , les Gondoliers , qui ne sont que de simples Bateliers ou Rameurs , ne veulent céder en rien aux premiers Nobles. Ils se vantent d'être des Gens à pouvoir venir à bout des Entreprises les plus difficiles.

IL est vrai , qu'un Gondolier conduit une Intrigue galante mieux que personne , & la fait réussir heureusement , quelque Difficulté qui se présente. *Il sçait tous les Tours & les Détours ; il se vante de connoître les Heures propres , & les Dégres dérobez ; il est d'Intelligence avec les Soubrettes ; il fournit les Echeles de Cordes , quand on en a besoin : enfin , il pourroit*
don-

LETTRES JUIVES, Lettre LVI. 133
donner de bons Conseils aux Moines les plus
rafinés, & être admis, s'il étoit en France,
dans les Conseils secrets qui font jouer les
Convulsions. Pour en avoir une Idée parfaite,
figure-toi, qu'il est aussi fourbe qu'un Janséniste
Convulsionnaire, aussi artificieux qu'un Jésuite,
aussi peu scrupuleux qu'un Cordelier, aussi dé-
bauché qu'un Carme, & aussi hypocrite qu'un
jeune Abbé qui cherche à attraper un Bénéfice.

LE Carnaval est le Temps où les Gondoliers
font le mieux leurs Affaires, par la grande
Quantité d'Etrangers qui sont à Venise: mais,
dès que le Carême arrive, tout le Monde com-
mence à déloger; les Voïageurs, les Mario-
nettes, les Comédiens, les Ours, les Monstres,
les Curiositez, & les Courtisannes: c'est-à-
dire celles que la Dévotion avoit amenées des
Pais voisins; car, on n'a garde de souffrir que
celles de Venise puissent deserter: on les re-
garde comme trop essentielles au Bien de l'Etat.
Elles étudient aussi la Politique; & leur Pro-
fession, assez pénible & assez fatigante d'ailleurs,
ne les empêche point de s'y appliquer. Il s'en
est même trouvé parmi elles, qui s'y sont
distinguées. Une, entre autres, voulut imiter
Solon, & illustrer la Profession des Filles ga-
lantes. Elle fit bâtir une Chapelle magnifique
de l'Argent qu'elle avoit gagné, & la consacra
à certaine Madelaine l'Egypienne, qui avoit
été une fameuse Courtisanne, comme ce Lé-
gislateur des Athéniens avoit bâti un Temple à
Venus; de l'Argent que les Filles publiques
avoient reçu.

LES Eglises de cette Ville sont très belles.

On croiroit , aux Noms que leur donnent les Vénitiens , qu'ils ont quelque-chose de la Religion Judaïque. Je ne sçai si le peu d'Amitié qu'ils portent à la Cour de Rome les empêche d'invoquer les Saints qu'elle canonise ; mais , presque tous leurs Temples sont dédiés à nos Patriarches & nos Prophetes. Un Juif , nouvellement arrivé dans ce Païs , est très surpris , lorsqu'il entend nommer l'Eglise de St. Job , de St. Moïse , de St. Samuel , de St. Jérémie , de St. Daniel , & de St. Zacharie. Les Moines , qui desservent celle de St. Jérémie , assurent , qu'ils conservent une Dent de ce Prophete. Je me suis informé exactement , si , dans le Temple de St. Moïse , on n'auroit point quelque Corne de notre Législateur : mais , je n'ai pû en apprendre aucune Nouvelle ; ni si , dans celui de St. Job , on ne gardoit pas dans une Sainte Ampoule quelque Galle à demi crévée de ce bon Homme. Un Moine m'a dit en confidence , que de pareilles Reliques étoient très cheres , & fort rares , la Cour de Rome les vendant à un Prix excessif. Ainsi , il y a toute Apparence , que , dans le Temple de St. Moïse , il n'y a que des Bras , des Jambes , & des Machoires , de Saints Nazaréens ; & qu'il ne reste dans Venise , des Anciens Israélites , que la seule Dent du Prophete Jérémie. Elle est enfermée dans un Etui d'Or enrichi de Diamans. Elle paroît plutôt une Dent de Cheval par sa Grossueur , que celle d'un Homme. Le Moine , qui me la fit voir , m'assura , que je ne devois point en être surpris , attendu que les anciens Peres étoient d'une Taille bien plus avantageuse que la nôtre. CET-

LETTRES JUIVES, *Lettre LVI.* 135

CETTE Dent montrueuse me rapelle une autre Relique, qu'un de mes Amis m'a dit avoir vûe à Munic dans une fort belle Eglise. C'est une Vertebre aussi grande que celle d'un Eléphant, ou de quelque autre grand Animal; Ce gros Os est en singuliere Vénération dans toute la Baviere, comme étant une des Vertebres du grand St. Christophe.

QUOIQUE les Moines prisent fort leurs Reliques à Venise, ainsi que dans les autres Pais, ils ne trouvent guére que parmi le bas Peuple des Gens prêts à croire tous les Miracles qu'ils leur attribuent. Les Personnes d'un certain Rang regardent ces sortes de Choses, comme un Amusement, qu'il faut laisser au Vulgaire. Cependant, s'il arrivoit qu'il y eût à Venise quelques Reliques aussi incommodes que celles de St. Paris le sont en France, je ne doute point que le Sénat ne les fît promptement jeter dans le Golfe Adriatique, & ne punît très-sevérement ceux qui auroient voulu les accréditer dans l'Esprit du Peuple. Il y a quelque tems, que la République, s'étant brouillée avec un Souverain Pontife, il interdit & suspendit tout le Clergé de Venise. Le Sénat défendit aux Prêtres de discontinuer leurs Fonctions. Quelques Moines * obéirent cependant au Pontife; mais, ils furent bientôt punis de leur Rebellion aux Ordres de l'Etat: on les chassa de la République; & ils ne furent rappelés, que par Grace, & sous de très dures Conditions, lorsque le Sénat & le Pontife furent raccommodés.

* Les Jésuites, & les Capucins.

132 LETTRES JUIVES, *Lettre LVI.*
geant, il ne reste plus qu'à obéir. Ce n'est pas dans cette seule Occasion ; que les Nobles Vénitiens font la Victime de leur Rang : ils le font dans presque toutes les Actions de la Vie. On les titre de *Votre Excellence* ; & , lorsqu'on veut les saluer, on leur baise la Manche. Le Coude de cette Manche forme un espece de Sac assez grand . & sert ordinairement de Bissac aux Nobles Vénitiens, lorsqu'ils vont au Marché ou à la Boucherie. Il arrive de-là, très souvent, que, dans cette Manche, où réside la Grandeur Vénitienne, est renfermé un Gigot de Mouton , & une douzaine d'Artichaux. Cela te paroitra surprenant ; mais , les Nobles vont eux-mêmes acheter leurs Provisions, sans être suivis d'aucun Domestique, & sans que personne les salue, excepté ceux qui les connoissent particulièrement. Ils se piquent d'avoir de l'Esprit , & d'être excellens Politiques : mais, tous les Vénitiens ont la même Opinion d'eux-mêmes ; & , sur ce Point, les Gondoliers, qui ne sont que de simples Bateliers ou Rameurs, ne veulent céder en rien aux premiers Nobles. Ils se vantent d'être des Gens à pouvoir venir à bout des Entreprises les plus difficiles.

IL est vrai, qu'un Gondolier conduit une Intrigue galante mieux que personne , & la fait réussir heureusement, quelque Difficulté qui se présente. *Il sait tous les Tours & les Détours ; il se vante de connoître les Heures propres, & les Dégres dérober ; il est d'Intelligence avec les Soubrettes ; il fournit les Echeles de Cordes, quand on en a besoin : enfin, il pourroit don-*

LETTRES JUIVES, *Lettre LVI.* 133

donner de bons Conseils aux Moines les plus rafinez, & être admis, s'il étoit en France, dans les Conseils secrets qui font jouer les Convulsions. Pour en avoir une Idée parfaite, figure-toi, qu'il est aussi fourbe qu'un Janséniste Convulsionnaire, aussi artificieux qu'un Jésuite, aussi peu scrupuleux qu'un Cordelier, aussi débauché qu'un Carme, & aussi hipocrite qu'un jeune Abbé qui cherche à attraper un Bénéfice.

LE Carnaval est le Tems où les Gondoliers font le mieux leurs Affaires, par la grande Quantité d'Etrangers qui sont à Venise: mais, dès que le Carême arrive, tout le Monde commence à déloger; les Voïageurs, les Marionnettes, les Comédiens, les Ours, les Monstres, les Curiositez, & les Courtisannes: c'est-à-dire celles que la Dévotion avoit amenées des Pais voisins; car, on n'a garde de souffrir que celles de Venise puissent deserter: on les regarde comme trop essentielles au Bien de l'Etat. Elles étudient aussi la Politique; & leur Profession, assez pénible & assez fatigante d'ailleurs, ne les empêche point de s'y appliquer. Il s'en est même trouvé parmi elles, qui s'y sont distinguées. Une, entre autres, voulut imiter Solon, & illustrer la Profession des Filles galantes. Elle fit bâtir une Chapelle magnifique de l'Argent qu'elle avoit gagné, & la consacra à certaine Madelaine l'Egypienne, qui avoit été une fameuse Courtisane, comme ce Législateur des Athéniens avoit bâti un Temple à Venus; de l'Argent que les Filles publiques avoient reçu.

LES Eglises de cette Ville sont très belles.

On croiroit , aux Noms que leur donnent les Vénitiens , qu'ils ont quelque-chose de la Religion Judaïque. Je ne sçai si le peu d'Amitié qu'ils portent à la Cour de Rome les empêche d'invoquer les Saints qu'elle canonise ; mais , presque tous leurs Temples sont dédiés à nos Patriarches & nos Prophetes. Un Juif , nouvellement arrivé dans ce Païs , est très surpris , lorsqu'il entend nommer l'Eglise de St. Job , de St. Moïse , de St. Samuel , de St. Jérémie , de St. Daniel , & de St. Zacharie. Les Moines , qui desservent celle de St. Jérémie , assurent , qu'ils conservent une Dent de ce Prophete. Je me suis informé exactement , si , dans le Temple de St. Moïse , on n'auroit point quelque Corne de notre Législateur : mais , je n'ai pû en apprendre aucune Nouvelle ; ni si , dans celui de St. Job , on ne gardoit pas dans une Sainte Ampoule quelque Galle à demi crévée de ce bon Homme. Un Moine m'a dit en confidence , que de pareilles Reliques étoient très cheres , & fort rares , la Cour de Rome les vendant à un Prix excessif. Ainsi , il y a toute Apparence , que , dans le Temple de St. Moïse , il n'y a que des Bras , des Jambes , & des Machoires , de Saints Nazaréens ; & qu'il ne reste dans Venise , des Anciens Israélites , que la seule Dent du Prophete Jérémie. Elle est enfermée dans un Etui d'Or enrichi de Diamans. Elle paroît plutôt une Dent de Cheval par sa Grossueur , que celle d'un Homme. Le Moine , qui me la fit voir , m'assura , que je ne devois point en être surpris , attendu que les anciens Peres étoient d'une Taille bien plus avantageuse que la nôtre. CET.

LETTRES JUIVES, *Lettre LVI.* 135

CETTE Dent monstrueuse me rappelle une autre Relique, qu'un de mes Amis m'a dit avoir vûe à Munic dans une fort belle Eglise. C'est une Vertebre aussi grande que celle d'un Eléphant, ou de quelque autre grand Animal; Ce gros Os est en singuliere Vénération dans toute la Baviere, comme étant une des Vertebres du grand St. Christophe.

QUOIQUE les Moines prisent fort leurs Reliques à Venise, ainsi que dans les autres Pais, ils ne trouvent guére que parmi le bas Peuple des Gens prêts à croire tous les Miracles qu'ils leur attribuent. Les Personnes d'un certain Rang regardent ces sortes de Choses, comme un Amusement, qu'il faut laisser au Vulgaire. Cependant, s'il arrivoit qu'il y eût à Venise quelques Reliques aussi incommodes que celles de St. Paris le sont en France, je ne doute point que le Sénat ne les fît promptement jeter dans le Golfe Adriatique, & ne punît très-sevérement ceux qui auroient voulu les accréditer dans l'Esprit du Peuple. Il y a quelque tems, que la République, s'étant brouillée avec un Souverain Pontife, il interdit & suspendit tout le Clergé de Venise. Le Sénat défendit aux Prêtres de discontinuer leurs Fonctions. Quelques Moines * obéirent cependant au Pontife; mais, ils furent bientôt punis de leur Rebellion aux Ordres de l'Etat: on les chassa de la République; & ils ne furent rappelés, que par Grace, & sous de très dures Conditions, lorsque le Sénat & le Pontife furent raccommodez.

I 5

JE

* Les Jésuites, & les Capucins.

JE t'ai déjà dit dans mes autres Lettres , mon cher Monceca , combien il est dange-
 reux dans ce País de caballer contre l'Etat ,
 & combien la seule Apparence de ce Crime
 est punie sévèrement. On donne de très
 grandes Récompenses à ceux qui dénoncent
 un Perturbateur du Repos public , lorsque les
 Avis peuvent être réellement utiles. On
 écoute même les Instructions & les Lettres
 anonimes. Il est vrai qu'on s'en sert prudem-
 ment , & avec mesure. Il y a , sous les Por-
 tiques du Palais de St. Marc , & en divers
 Endroits de ses Galleries , des Mufles ; dans
 la Gueule desquels chacun peut jetter des
 Billets , comme dans un Tronc , pour don-
 ner tel Avis que bon lui semble aux Inquifi-
 teurs d'Etat. C'est ce qu'on appelle *Denun-
 tie Secrete*. Ne te figure pourtant pas , mon
 cher Monceca , que l'on risque beaucoup par
 ces Avis anonimes , & qu'on dépende par-là
 d'un Ennemi. Les Juges , qui composent
 l'Inquisition d'Etat , sont si sages , & si pru-
 dens , qu'il n'est personne qui doive craindre
 d'être puni , s'il n'est véritablement coupable.
 On ne voit point de País dans l'Univers , où
 l'Homme soit aussi libre qu'à Venise. Les
 Armeniens , les Juifs , les Grecs , y ont l'E-
 xercice public de leurs Cérémonies. Toutes
 les autres Religions y sont aussi tolérées ; mais ,
 on ne fait pas semblant d'en savoir les Assem-
 blées , qui se font d'une maniere sage & pru-
 dente , enforte que le Sénat n'a pas lieu de
 s'en plaindre. Les Moines même ont ici une
 entiere Liberté : ils prennent le Masque tant
 qu'ils

LETTRES JUIVES, *Lettre LVI.* 137
qu'ils veulent en Carnaval , entretiennent la
Concubine , chantent sur les Théâtres , font
enfin tout ce que bon leur semble , pourvu
que leur Débauche , ou leur Dévotion , n'aient
rien de commun avec les Affaires de l'Etat.
Venise n'a rien de semblable dans ses Maxi-
mes avec Rome , que la Protection qu'elle
accorde aux Courtisannes. Dans tout le reste ,
il n'est point de Peuples qui se ressemblent
moins , sur-tout pour la Superstition & l'Au-
torité des Moines.

ON débite ici , à propos de l'Autorité des
Moines , une Histoire assez comique , arrivée
nouvellement à Messine. Le Consul de Hol-
lande , résidant en cette Ville , avoit une jeu-
ne Fille de seize à dix-sept Ans , assez aimable.
Les Dévots se mirent dans la Cerveille
d'en faire une Sainte. Ils ne pouvoient souffrir ,
disoient-ils , qu'une Créature aussi jolie fût un jour la Proie des Démon. Pour
la mettre dans le bon Chemin , & lui ouvrir
la Voie céleste , ils résolurent de lui persuader
de quitter ses Parens , & de les voler en
partant , pour augmenter la bonne Oeuvre.
Ils lui citèrent cinq ou six Théologiens Espagnols ,
qui permettoient à une Fille de voler son Pere ,
lorsqu'il étoit Protestant , & qu'elle le quittoit
pour se retirer dans un Monastere. La jeune Fille ,
convaincue de la Piété & de la Sainteté du Vol
domestique qu'elle méditoit , ne demanda plus
que le Moien de l'exécuter. Deux Révérends Peres
Capucins lui prêtèrent leur Ministère. Ils alloient
souvent à la Quête chez le Consul , qui leur faisoit
l'Au-

LORSQUE le Genre Humain sembloit avoir oublié de faire Usage de sa Lumière Naturelle, les Moines & les Prêtres, les seuls par qui les Manuscrits fussent copiés, les vendoient à un Prix excessif, & en retranchoient tout ce qui pouvoit donner quelque Lueur de leurs Fourberies. Ils eussent sans doute supprimé entièrement certains Livres : mais, c'est nous, qui les en avons empêchés. Répandus dans toute la Grece, & dans toute l'Italie, nous avons aussi-bien qu'eux ces Manuscrits ; & leur étant impossible d'en ôter entièrement la Connoissance, ils se contentoient d'en enlever des Morceaux entiers, & quelquefois d'en substituer d'autres à leur Place. Nous voïons encor aujourd'hui des Exemples journaliers de ces Suppressions Monacales. La Moitié des Oeuvres d'*Horace*, de *Juvenal*, d'*Ovide*, &c. , manquent dans les Editions qui sont faites par des Moines. Si plusieurs autres ne conservoient ces Chefs-d'Oeuvre dans leur entier, bien-tôt nous acheverions de perdre ces derniers Trésors de l'Antiquité.

JE t'avouerai, mon cher Brito, que je ne comprends pas comment *Lucrece* a pû parvenir jusqu'à nous dans son entier. J'ignore qui sont les Copistes, qui ont pû le conserver aussi exactement. Si c'est aux Moines, que nous en sommes redevables, je leur pardonne de bonne-foi le Quart de leurs Friponneries. Ce n'est pas que j'approuve les Sentimens pernicioeux de ce Poëte sur la Divinité. Périssè, mon cher Brito, quiconque n'a pas pour elle

elle la plus profonde Vénération! Mais, le reste de son Ouvrage est si complet, si beau, si diversifié, qu'il eut été fâcheux d'en être entièrement privé.

LE Hazard nous a rendu les Oeuvres de Pétrone presque dans leur entier. Nous avons aussi recouvré quelques autres Fragmens de plusieurs Auteurs. Peut-être un jour serons-nous assez heureux pour découvrir Tacite & Tite-Live, sans Lacunes, & dans leur Perfection. Bien des Gens assûrent, que le Grand-Seigneur a dans sa Bibliotheque ce dernier Historien complet. J'ai entendu assûrer ce Fait comme véritable à beaucoup de Personnes; mais, je puis t'assûrer, que je sçai le contraire, & que j'en puis parler avec beaucoup de Certitude.

LOUIS XIV, toujours attentif à ce qui pouvoit augmenter sa Gloire, voulut que l'Univers lui eût l'Obligation d'avoir tous les Ouvrages de Tite-Live, s'il étoit vrai qu'on pût les trouver. Il fit écrire à Monsieur de Fériol, son Ambassadeur à la Porte, d'offrir tout ce qu'on souhaiteroit du Tite-Live qu'on prétendoit être dans la Bibliotheque du Serrail. Mr. de Fériol s'adressa au Visir, qui en parla au Grand-Seigneur. Cela fit quelque Difficulté. L'on crut à la Porte ne devoir pas même vérifier le Manuscrit & examiner s'il étoit plus complet que les Ouvrages que nous avons. Mr. de Fériol ne se rebuta point pour une première Tentative: il fit parler au Bibliothécaire, lui offrit cent mille Ecus, s'il vouloit livrer le Manuscrit pour quelque Tems,

& permettre qu'on copiât ce qui manquoit de cet Historien; enſorte qu'on auroit pû remettre le Livre dans la Bibliothèque, ſans qu'on pût ſ'appercevoir du Larcin. Cette Propoſition plût infiniment au Bibliothécaire: cent mille Ecus lui parurent bons à gagner. Il promit de remettre le Livre. Et ce qu'il y a de plaſant, c'eſt qu'après avoir bien cherché, le Manuſcrit ne ſe trouva point. Loin qu'il y eût parmi les Livres du Grand-Seigneur un Tite-Live dans ſon entier, il ne ſ'y trouva pas même les Oeuvres qui nous en reſtent; ou, du moins, ſi elles ſ'y trouvèrent, le Bibliothécaire ne jugea pas à propos de le dire. Bien fâché de perdre les cent mille Ecus, il répondit, qu'après avoir cherché, il n'avoit pas trouvé ce qu'on demandoit. Je ſçai, qu'on peut penſer, que le Bibliothécaire, aiant fait Réflexion au Danger qu'il couroit, peut avoir changé de Sentiment. Cela n'eſt point abſolument impoſſible; mais, je ſçai bien auſſi, que cent mille Ecus ſont exceſſivement tentans, ſur-tout pour un Turc, accoutumé à tout riſquer pour de l'Argent.

ON regrette beaucoup en France ce qui manque de cet Historien; & je ſuis aſſûré, que ſ'il falloit paier deux cent mille Ecus pour l'avoir complet, on ne hési-teroit pas de les donner. On les retrouveroit aisé-ment en Souſcriptions chés les différens Particuliers du Roïaume, qui voudroient en avoir des Exemplaires.

DIROIS-TU, mon cher Brito, que, dans un Païs, où l'on aime ſi fort les bons Ou-
vra-

LETTRES JUIVES, *Lettre LVII.* 145
vrages, les Moines ont cependant trouvé le
Moien d'établir une espèce d'Inquisition contre
la Librairie. Tous les Livres, dans lesquels
ils croient être blessés, sont proscrits
& défendus, sous de grièves Peines. Ils punissent
dans les Confessionaux ceux qui les lisent.
Ils animent les Magistrats, en les excitant
à se joindre à eux. Il semble, qu'il est plus
dangereux d'écrire simplement dans un
Livre, qu'un Moine est ordinairement un
Fripon, que de mettre au jour un Système
d'Athéisme, ou quelque Ouvrage contre les
bonnes Mœurs. Quelque Mouvement cependant
que l'on se donne, dès qu'un Livre est
imprimé dans quelque Endroit de l'Europe,
& qu'il est bon, il se vend à Paris aussitôt,
même plutôt, que dans aucun Endroit de
l'Europe. Les Défenses qu'on fait, pour
en empêcher la Vente, en augmentent infiniment
le Prix & le Débit. Les Colporteurs
ont soin d'en fournir les Petits-Maitres, les
Gens-de-Robe, & les Courtisans. Les Dames
mêmes lisent les Livres défendus : elles
se les font apporter à leur Toilette, comme
une des Choses qui lui appartient ; & , pendant
qu'une Coëffeuse

Bâtit de leurs Cheveux le galant Edifice,
un Aimable, un Petit-Maitre, un Amant, en
lit quelques Pages tout-haut.

Tu feras peut-être curieux de savoir ce qui
excite principalement la Persécution contre les
Livres, & quels sont ceux qu'on proscriit le
plus sévèrement. Quoique tous les Ouvrages,
qui tendent à guérir l'Esprit du Peuple

de la Superstition, soient généralement défendus, cependant on prend moins de Soins d'en arrêter le Débit, que de ceux qui intéressent le Jansénisme ou le Molinisme : &, quoiqu'on ne réussisse pas mieux à empêcher la Vente de ceux-ci que des autres, on fait ce qu'on peut pour en venir à bout. Je t'avouerai, mon cher Brito, qu'il seroit utile au Public, qu'on pût supprimer ces Ouvrages, qui ne sont ordinairement que des Tissus d'Impostures, de Calomnies, & d'Injures grossières. Les Auteurs Jansénistes se distinguent sur-tout dans ce Genre de Dispute. Dès que les Raisons leur manquent, ils y suppléent par des Invectives. Ils paient chèrement un Homme, qui, deux fois par Semaine, répand par toute l'Europe une Feuille imprimée *, dans laquelle il est obligé de dire des Invectives à quiconque n'est pas persuadé que l'Eau, dans laquelle on a fait bouillir un vieux Morceau des Pantoufles de St. Paris, guérit de toutes sortes de Maux.

JE t'ai parlé souvent des Molinistes & des Jansénistes ; mais, je ne t'ai jamais dit, qu'il est impossible de vivre dans ce Pais, sans prendre Parti pour les uns ou pour les autres. Tel est l'Esprit de Cabale qui regne à Paris. Fût-on Spinosiste, on ne peut rester neutre. Les Jansénistes & les Molinistes s'accommodent de tout. Ils ne font pas faire Profession de Foi en entrant dans leur Corps : ils demandent seulement, qu'on jure une Haine immortelle à leurs Adversaires. Malgré la

Né-

LETTRES JUIVES, *Lettre LVII.* 147
Nécessité où l'on est de se déterminer & de
se ranger sous un des deux Etendarts, je te
dirai, mon cher Brito, que j'ai cru devoir re-
garder avec beaucoup d'Indifférence les Dis-
putes d'une Religion dont je crois les Fonde-
mens mauvais. Cependant, quoiqu'on sache
que je suis Juif, né à Constantinople, incon-
nu aux Jésuites, sans Ambition, uniquement
occupé du Plaisir de l'Etude de la Philoso-
phie; deux ou trois Personnes, avec lesquel-
les je vis familièrement ici, se sont allé four-
rer dans l'Esprit, que j'étois Moliniste. *Nous*
voions, me disent-ils souvent, *voire Haine pour*
St. Paris. Vous condamnez hautement ses Mi-
racles. Les Convulsionnaires, selon vous, sont
dés Fanatiques, qu'on devroit mettre aux Gale-
res. La Transpiration, dites-vous, que la Fa-
tigue, les Coups de Bâton, & le pénible Exer-
cice de ramer, leur causeroient, pourroit purger
ces Humeurs acres, qui, répandues dans leur
Sang, causent leur Frénésie. Vous voudriés voir
l'Abbé Bécheran, & le Chevalier Follard, trans-
former en Forçats, rattraper leur Raison par
une longue Pénitence exercée dans tous les Ports
de la Méditerranée. Hé quoi ! leur répons-je,
souhaiter que l'Imposture soit punie. est-ce vou-
loir défier la Haine & l'Ambition ? Car, voi-
là, mon cher Brito, le vrai Portrait des Jan-
sénistes & des Molinistes. Les premiers sont
de dangereux Imposteurs : les derniers sont
dévorez par l'Envie de dominer, & par l'Ar-
deur de se vanger. Ils sont tous également
à craindre ; mais, leurs Défauts sont diffé-
rens.

148 LETTRES JUIVES, *Lettre LVII.*

LE Janséniste, né malin & cagot, suce avec le Lait l'Esprit de Révolte & de Sédition. Les premiers Mots, qu'il bégaie, sont des Invectives & des Injures contre les Pontifes. Sa Haine croit avec l'Age. Sous les Dehors extérieurs d'une fausse Piété, il cache une Ame noire & dangereuse. Mauvais Nazaréen, Sujet rebelle, Ami perfide, Parent sans Amitié, trois Mots, qu'il répète sans cesse, servent de Prétexte spécieux à tous ses Crimes. *Les Libertez de l'Eglise Gallicane* : ce sont-là les Paroles Cabalistiques de la Secte Janséniste. Il n'est point de Forfaits odieux, qu'elles n'effacent, & qu'elles n'autorisent.

LE Moliniste ambitieux veut commander par-tout. Semblable aux Vents impétueux, il abbat tout ce qui lui résiste, & épargne ce qui lui cede. Il arrache l'altier Janséniste de chés lui par une Lettre de Cachet. En vain est-il appuyé par la Ville & les Provinces : semblable au Chêne, que ses profondes Racines ne feroient garantir d'être enlevé par un Ouragan, il périt, tandis que le Libertin, l'Athée, & le Débauché, qui, foibles Roseaux, plient & semblent céder, sont conservez, & jouissent d'une grande Tranquillité. Ce n'est pas le Crime, ni le Criminel, que hait le Moliniste, mais le Rival de sa Grandeur, ou celui qui peut le devenir. On n'est point innocent auprès de lui, dès qu'on peut lui nuire. Le trop de Science & de Vertu attire sa Haine. Il veut moins de bonnes Qualitez, & plus d'Obéissance. Il est doux, simple, poli, complaisant,

sant, honnête Homme même, lorsqu'il est seul ; mais, fier, insupportable, tiran, persécuteur, dès qu'il agit de concert avec ses Confreres. La Moitié des Maux de ce Roïaume sont venus par l'Ambition de ceux qu'on nomme aujourd'hui Molinistes. Ils ont autrefois persécuté des Nazaréens, à qui la France étoit redevable de sa Gloire *. Ils avoient placé sur son Trône le plus grand Roi de l'Univers : le Crime l'en arracha ; & la Suite de de ce Crime entraîna la Perte des Beinfaiteurs de ce Monarque.

Tu vois, mon cher Brito, le Jugement qu'on doit faire des Sectes Janséniste & Moliniste. Ceux, qui composent la premiere, sont dangereux ; mais ceux, qui forment la seconde, ne le sont pas moins, dès le moment qu'ils agissent communément & en Corps. Au reste, tu prendrois une fausse Idée des François, si tu te figurois, que, tant ceux qu'on nomme ici Molinistes, que ceux qu'on nomme Jansénistes, s'embarassent beaucoup de ces Caballes. On prend ici ces Noms, comme je t'ai déjà dit, parce que la Mode veut qu'on se déclare pour un Parti ou pour l'autre. Ainsi, en te parlant des Molinistes, & des Jansénistes, j'entens seulement ceux qui sont à la Tête de ces Sectes, qui fomentent la Division dans l'Etat, & qui abusent de la Bonté, de la Douceur, & de la Clémence, de leur Prince. Si la trop grande Rigueur est pardonnable à un Prince, c'est lorsqu'elle tend à assurer un parfait Repos à ses Sujets. Si,

K 4

dès

* Les Réformez.

150 LETTRES JUIVES, *Lettre LVII.*
dès le Commencement de ces Troubles, on
eût puni sévèrement l'Inquiétude des Janfé-
nistes, & refréné l'Ambition des Molinistes,
chacun eut pensé de Janfénius & de Molina
ce qu'il eût voulu; & peut-être à présent ne
s'en souviendrait-on plus.

PORTE-TOI bien, mon cher Brito; &
continue de prospérer.

De Paris, ce



LETTRE CINQUANTE-HUITIEME.

Aaron Monceca, à Isaac Onis, *Caraïte,*
autrefois Rabbín de Constantinople.

✠✠✠ J'AI appris avec plaisir, mon cher
✠✠✠ J ✠✠✠ Isaac, ton Arrivée à Smirne; & te
✠✠✠ ✠✠✠ voilà, Graces au Dieu de nos Pe-
✠✠✠ ✠✠✠ res, hors des Dangers où ton
Changement de Religion t'exposoit. Dès que
tu seras arrivé au Caire, donne-moi de tes
Nouvelles, & acheve de calmer mon Inquié-
tude.

LES Particularitez, que tu m'as aprises de
l'Imposteur Sabataï, m'ont confirmé dans
l'Opinion de ne donner ma Confiance, & de
n'ajoûter Foi, qu'aux Choses que je connoî-
trais évidemment. Un vieux Négociant Pro-
vençal, à qui j'ai fait voir ta Lettre, & qui
pen-

LETTRES JUIVES, *Lettre LVIII.* 151
pendant sa Jeunesse a resté plusieurs Années à
Smirne, m'a raconté, à l'Occasion de Sabataï,
une assez plaisante Avanture, arrivée à
deux Anglois établis à Constantinople. Ils
avoient fait des Avances considérables à quel-
ques Juifs, & craignoient d'avoir risqué leur
Argent. Dans l'Envie qu'ils avoient de le
ravoir, la Curiosité se joignant à l'Intérêt, ils
portèrent leurs Plaintes à Sabataï Sévi, lors-
qu'il étoit enfermé dans le Château des Dar-
danelles. Cet Impositeur les écouta avec
beaucoup de Gravité & de Douceur, & or-
donna aux Juifs de les paier, en leur écrivant
cette Lettre.

L E T T R E

*A vous de la Nation des Juifs, qui attendez
la Venue du Messie & le Salut d'Israël,
Paix sans fin.*

„ J'AI été informé, que vous devez à plu-
„ sieurs Particuliers Anglois. Il nous pa-
„ roit juste de vous ordonner de satisfaire à
„ vos Dettes: &, si vous refusez de le faire,
„ & que vous ne nous obéissiez pas en cette
„ Rencontre, sachez que vous n'entrerez pas
„ avec moi dans mon Roiaume. „

LES Anglois remercièrent Sabataï Sévi
dans des Termes fort respectueux, & profité-
rent de sa Fourbe, & de l'Imbécilité des Juifs,
pour ravoir leur Argent.

IL arriva encor à Sabataï Sévi une Scene
aussi

152 LETTRES JUIVES, *Lettre LVIII.*

aussi comique pendant le Tems de sa Prison ; & qui , dans la fuite , occasionna entièrement sa Perte , & démasqua sa Mauvaise-Foi. Un Juif , nommé Néhémie Cohen , savant dans les Langues Hébraïques , Siriaque , Caldéenne , & aussi bien instruit dans la Cabale des Rabbins que Sabataï lui-même , voulut avoir Part à sa Gloire. Il demanda à cet Imposteur d'avoir une Conférence avec lui. Leur Conversation fut d'abord très tranquille ; mais , après avoir essayé vainement de prendre des Arrangemens qui pûssent convenir à tous deux , ils s'échauffèrent & s'emportèrent avec beaucoup de Violence. *N'est-il pas vrai ,* disoit Cohen , *qu'il doit , suivant les Ecritures , y avoir deux Messies ; le premier , pauvre , méprisé , Prédicateur de la Loi , Serviteur du second , & son Précurseur ; le second , riche , puissant , & victorieux ? Je me contente ,* continuoit-il , *d'être Ben-Ephraïm , ou le pauvre Messie. Quel Préjudice cela fait-il à votre Gloire ? En serez-vous moins le Messie conquérant ?* Après bien des Débats , Sabataï Sévi consentit que Cohen fût le pauvre Messie ; leur Dispute alloit être finie , lorsque Cohen s'avisa de reprocher à Sabataï Sévi de s'être trop hâté de se publier le Messie puissant , avant que lui , le pauvre Messie , qui devoit lui servir de Précurseur , se fût fait connoître dans le Monde. Sabataï trouva mauvais , que Cohen voulût déjà critiquer sa Conduite. *Je vous casse ,* lui dit-il : *vous n'êtes , ni ne serez jamais , Ben-Ephraïm. Et moi ,* répondit Cohen , *je vous casse à mon tour ; & vous promets , que je*

vous

LETTRES JUIVES, Lettre LVIII. 153
vous empêcherai bien de vous faire reconnoître pour Ben-David. La Dispute s'échauffant alors entre ces deux Imposteurs , après les Injures , ils en vinrent aux Coups. Les Turcs , qui gardoient Sabataï Sévi , & qui de la Porte de la Prison avoient entendu cette plaisante Conversation , coururent séparer les Combattans. Cohen ne tarda pas à se vanger : ce fut lui , qui apprit aux principaux Ministres de la Porte , que les Fourberies & les Impostures de Sabataï Sévi faisoient tous les jours plus d'Effet sur l'Esprit des Juifs , qui n'avoient rien diminué de l'Estime qu'ils avoient pour lui. Nous avons eu souvent des Monstres parmi nous , qui , voulant abuser de la Crédulité de leurs Freres , & pour satisfaire leur Ambition , ou leur Avarice , ont pris le Titre de Libérateur du Peuple Juif , & l'auguste Nom de Messie.

Sous le Regne de l'Empereur Théodose le Jeune , il y eut un Juif en Candie , qui causa beaucoup plus de Maux à notre Nation , que le misérable Sabataï. Ce Juif s'appelloit Moïse. Il assûroit , qu'il étoit le même Prophète Moïse , qui conduisit les Israélites dans le Desert , & les arracha de la Servitude d'Egypte. Il parcourut pendant un An toute l'Ile de Candie. Il prêchoit dans toutes les Synagogues , & promettoit à tous les Juifs , qui étoient en très grand Nombre dans ce Pais , de leur faire traverser la Mer sans Vaisseau , & de les conduire à Pié sec jusques dans le Sein de la Judée. Il assigna un jour fixe pour le Départ : & , étant suivi d'une grande Multitude

titude de Peuple, il alla sur une Côte assez élevée, ordonna à ceux qui marchaient les premiers de se jeter dans la Mer dès qu'ils arri-
veraient au Bord de l'Eau, sans aucune Crainte ; les assurant qu'ils ne couroient aucun Danger. Ces Imbécilles, trompez par ce Scélérat, se précipitèrent dans la Mer, où ils eussent trouvé une juste Punition de leur Crédulité, si des Pécheurs, qui se rencontrèrent-là, ne les eussent sauvé des Flots ; & empêché ceux, qui arrivoient successivement les uns après les autres, de suivre l'Exemple de ces premiers.

NOTRE Nation n'est pas la seule, mon cher Isaac, qui ait été abusée par des Impos-
teurs. Quel est le Roïaume, quelle est la Religion, qui n'ait pas produit des Enfans séducteurs ? Les Nazaréens ne doivent point nous reprocher nos faux Messies. N'ont-ils pas tous les jours parmi eux des Gens, qui, sous le Prétexte de la Religion, & sous le Voile de la Piété, les jettent dans les plus grands Egaremens ? Sabataï Sévi n'a jamais fait autant d'Impression sur l'Esprit des Juifs, que St. Paris sur celui des François. Aucun Israélite n'a jamais poussé l'Erreur & l'Aveuglement jusqu'à prendre des Accès de Fanatisme pour des Marques visibles de la Grace de Dieu, qui se sert d'une Troupe de Fous, pour annoncer ses saintes Volontez. Nous avons crû quelquefois à des Hommes, qui nous promettoient des Choses qui nous flat-
toient : nous les avons aidé nous mêmes à nous tromper, par le Plaisir que nous don-
noit leur Doctrine. Mais, ceux, qui sédui-
sent

LETTRES JUIVES, Lettre LVIII 155
fent les Nazaréens, ne leur annoncent que des
Maux & des Infortunes : tous les Convulsio-
naires de Paris prédifent la Fin du Monde, le
Détrônement des Pontifes, le Renversement
des Etats. Il faut avoir bien du Penchant au
Fanatisme, pour choisir pour Guides de sem-
blables Prophètes !

JE ſçai, mon cher Isaac, que tout ce qui
eſt extraordinaire frappe & ſaiſit l'Efprit du Peu-
ple : mais, les Païs Nazaréens Papiſtes ſont
plus ſujets à la Superſtition, que les autres
Contrées. On ne voit guère de Poſſédez en
Angleterre & en Hollande : les Diables vont
très peu ſ'y promener. Comme il n'eſt point
de Moine dans ces Etats, qui puiſſe y mon-
trer en Public la Puiffance que ſa Sainteté lui
donne ſur l'Enfer, Belzébuth & Aſtaroth n'y
font aucune Caravane, ou du moins n'en en-
tend-on rien dire.

IL y a quelques jours, qu'on m'écrivoit de
la Haie, qu'un Marchand de cette Ville ſe
plaignoit d'un Efprit, qui venoit pendant la
Nuit déchirer toutes les Hardes & les Meu-
bles qu'il avoit dans ſa Maifon. Le Peuple,
toujours crédule, donna d'abord dans le Pan-
neau. Chacun couroit chez le Marchand, qui
montrait à tout le Monde quelques Morceaux
d'Etoffe & de Linge coupez & déchirez. Il
racontoit mille Chofes plus ſurprenantes les
unes que les autres de la Malice de cet Efprit.
Le Grand-Baillif, informé de cette Affaire, or-
donna à l'Efprit d'avoir à ne plus rien déchirer,
& au Marchand de ne plus parler du Diä-
blotin : il fit même comprendre à ce dernier,
qu'il

qu'il répondroit des Sotises du premier. Depuis ce tems-là, l'Esprit a décampé. Ce Marchand réjette, à présent, sur les Rats, ce qu'il attribuoit d'abord à cette Substance invisible.

LES Nazaréens Papistes prétendent que ce Diable étoit un de ceux qui sont d'un Tempérament beaucoup plus doux que les autres; sans quoi, toute l'Autorité des Magistrats ne l'eût point exilé. Ils disent, qu'il est une Sorte d'Esprit très aisés à conjurer; & que, sans avoir recours au Rituel, un Air d'un Opéra de Quinault vaut autant qu'un Exorcisme de l'Eglise. Ils citent à cette Occasion un certain Ignace de Loyola, qui, pour chasser le Démon du Corps d'une Femme possédée, qui le prioit de la secourir, se servit de ce Vers de Virgile:

La Reine & le Troïen dans la même Caverne.*

A peine l'eût-il prononcé, que la Femme fut renversée par Terre; & que le Diable la quitta, & demanda pour toute Grace de n'être point renfermé dans la Caverne infernale. Il obtint la Permission d'aller par-tout où il voudroit, pourvû qu'il n'obsédât plus aucun Homme §.

AVOUE, mon cher Isaac, que voilà une plaisante Façon de chasser les Diables. Si un seul Vers de Virgile a la Force de bannir un
DÉ-

* *Speluncam Dido Dux & Trojanus eandem.*

§ Joannes Christianus Fromman de Fascinatione, *Libr. III, Part. IX, Cap. IV, Num. XV, pag. 949.*

Démon , je ne doute pas que ce Poëte , à force de réciter son *Eneide* , ne vienne à bout de les exiler tous de l'Enfer , & de purger enfin ce Lieu de leur détestable Race. Il rendroit-là un grand Service à ses Camarades les Auteurs , sur-tout à Horace , Catulle , Tibulle , Properce , & Pétrone , qui , nez voluptueux , & élevez dans la bonne Compagnie , doivent trouver celle des Diables un peu trop bruiante.

A-P-R-O-P-O-S de bons Auteurs , un Colporteur m'a apporté un Livre nouveau * , que j'ai lû avec beaucoup de Plaisir. C'est une Traduction de quatre Epitres en Vers de l'illustre Pope , le meilleur Poëte d'Angleterre. Cet Ouvrage est bon. Le Traducteur a conservé dans sa Prose la Force & la Grace des Vers Anglois. Le Sujet de ces Epitres est intéressant : elles roulent toutes les quatre sur des Matieres Métaphisiques , qui sont expliquées d'une maniere claire & concise.

I. LA première traite de la Nature & de l'Etat de l'Homme par rapport à l'Univers. L'Auteur y prouve , que l'Homme n'est point un Etre imparfait ; qu'il est proportionné à la Place & au Rang qu'il occupe dans la Création , & à des Fins & des Relations qui lui sont connues. Il fonde le Bonheur present des Humains , en partie sur l'Ignorance des Evénemens futurs , & en partie sur l'Espérance d'un Bonheur à venir , & condamne comme un grand Crime leurs injustes Plaintes contre la Providence.

II. L

* Essai sur l'Homme . par Mr. Pope,

158 LETTRES JUIVES, *Lettre LVIII.*

II. LA seconde apprend à l'Homme à connoître sa Nature & son Etat, considéré par raport à lui-même. Elle developpe la Source & la Cause de toutes nos Actions, dont l'Amour-propre & la Raison sont les deux Principes, & fait sentir combien nos Connoissances sont bornées.

Lorsque, dans ces derniers Tems, dit ce Poëte, les Etres supérieurs virent un Homme mortel développer les Loix de la Nature, ils admirèrent une telle Habileté dans une Figure terrestre : ils regardèrent Newton comme nous regardons un Singe adroit.

JE ne sçais, mon cher Isaac, si cette Pensée te plaira autant qu'à moi; mais, j'y trouve quelque-chose de grand, de sublime, & cependant de naturel. Elle est même bien rendue en François.

III. Voici une Description utile à la Correction de l'Orgueil des Hommes. Je la trouve digne de l'Admiration de tous les Connoisseurs. *Homme insensé! Dieu aura-t-il travaillé seulement pour ton Bien, ton Plaisir, ton Amusement, ton Ornement, & ta Nourriture? Celui, qui nourrit pour ta Table le Fan folâtre, a pour lui émaillé les Prairies. Est-ce à cause de toi, que l'Allouëtte s'élève dans les Airs, & qu'elle y gazonille? La Foie excite ses Chansons, la Foie agite ses Ailes. Est-ce à cause de toi, que la Linotte fait retentir ses Accens? Ce sont ses Amours, & ses propres Tressaillemens, qui enflent son Gosier. Un fier Courfier, pompeusement manégé, partage avec son Cavalier le Plaisir & la Gloire. La Semence, qui couvre la*
Terre,

LETTRES JUIVES, *Lettre LVIII.* 159
Terre, est-elle à toi seul ? Les Oiseaux recla-
meront leur Grain. Est-ce à toi seul, qu'appar-
tient toute la Moisson dorée d'une Année fertile ?
Une Partie paie justement le Labour du Bœuf qui
la mérite. Voilà, mon cher Isaac, un des plus
beaux Morceaux de Poësie. Que d'Images dif-
férentes, quelle Variété, quelle Etendue d'I-
magination ! Le Poëte offre toute la Nature
à nos Yeux ; & le Philosophe nous fait sentir,
que nous n'y avons pas plus de Part, que les
autres Créatures. Ne connoissons-nous pas,
en effet, dès que nous nous dépouillons de nos
Préjugés, que rien n'est fait entièrement, ni
pour nous, ni pour les autres ? Le Passage,
que je viens de citer, est dans la III Epitre.
L'Auteur y examine la Nature & l'Etat de
l'Homme par rapport à la Société. Il y fait
un Détail des différens Siècles & Ages du
Monde : il y montre l'Origine des premières
Sociétez, que l'Instinct forma, & dont la Rai-
son resserra les Liens.

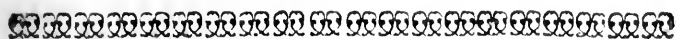
IV. LA dernière de ces quatre Epitres traite
du Bonheur que les Hommes cherchent avec
tant d'Avidité. Le Poëte prouve, qu'ils peu-
vent tous être heureux, dans quelque Etat que
le Ciel les ait placés ; & qu'il ne faut, pour
atteindre à la Félicité & à la Tranquillité,
que du Bon-Sens dans l'Esprit, & de la Droi-
ture dans le Cœur. *Demande aux Savans,*
dit ce Poëte, le Chemin pour arriver au Bon-
heur. Ils sont tous aveugles. L'un nous ordonne
d'être serviable, l'autre de fuir les Hommes :
quelques-uns font consister le Bonheur dans l'Ac-
tion, & d'autres dans le Repos : ceux-ci l'appel-
Tome II. L lent

lent Plaisir, & ceux-là Contentement. Toutes ces Définitions ne disent que plus ou moins que ceci, que le Bonheur est Bonheur. L'un dit que son Plaisir est de n'avoir aucune Peine : un autre ne sçait où le fixer ; incertain, il doute de tout : il y en a même, qui nient que la Vertu y ait aucune Influence. C'est-là, mon cher Isaac, le fidelle Portrait de notre Aveuglement. Nous disputons pour définir ce qui peut nous rendre heureux. Nous allons chercher bien loin ce que nous avons en nous-même, la Vertu, la Santé, & le Nécessaire. C'est-là le vrai Bonheur. Quiconque jouit de ces trois Choses est parfaitement heureux. Mais, comme les deux dernieres ne dépendent point absolument de nous, Dieu a attribué à la première le Pouvoir de nous consoler de la Perte & de la Privation des deux autres. Ainsi, mon cher Isaac, on n'est jamais trop malheureux, lorsqu'on est vertueux. La Sagesse ne produit pas les ridicules Effets qui lui attribuoient les Stoïciens ; mais, elle est une douce Conso-latrice, qui diminue de beaucoup toutes nos Amertumes.

PORTE-TOI bien, mon cher Isaac, & donne-moi de tes Nouvelles incessamment.

De Paris, ce. . . .





LETTRE CINQUANTE-NEUVIEME.

Jacob Brito, à Aaron Monceca.

VOICI, selon toutes les Apparen-
ces, la dernière Lettre que je t'é-
crirai de Venise. Je compte de par-
tir à la fin de la Semaine pour Ra-
venne, d'où j'irai ensuite à Naples. Je passe-
rai par Lorette, & verrai cette Eglise si van-
tée par les Nazaréens, & si fréquentée par
leurs Pélerins. Les Pontifes Romains ont ac-
cordé tant d'Indulgences à ceux qui vont visi-
ter ce Temple, qu'ils peuvent délivrer par ce
Moïen les Ames de tous leurs Ancêtres du
Feu Expiatoire.

LES Courtisanes de Venise, que les Occu-
pations de leur Commerce empêchent d'aller
en Pélerinage à Lorette, usent d'un autre Ex-
pédient, pour secourir les Morts. Elles choi-
sissent un Jour dans la Semaine, qu'elles con-
sacrent au Secours des Ames du Purgatoire.
Elles s'arment ce Jour-là d'un Air austere.
Les Jeux & les Ris sont bannis jusqu'au Len-
demain : tout ressent la Tristesse dans leur
Maison ; & comme leurs bonnes Volontez
ne fussent pas pour engager les Moines à prier
Dieu, elles disent très sérieusement à ceux
qui vont chés elles : *Monsieur, vous aurez la*

162 LETTRES JUIVES, *Lettre LIX.*

Bonté aujourd'hui de me paier plus qu'à l'ordinaire ; car , c'est pour les Ames du Purgatoire , que je travaille. Elles montrent alors plusieurs Quittances de Prêtres , enfilées & pendues à côté de leur Lit , qui prouvent qu'elles ne friponnent point , & que l'Argent qu'elles ont reçu a été employé en Prières & en Fondations pieuses. Après ce Prélude, elles travaillent efficacement au Salut des Ames. Lorsqu'elles n'ont point assez de Pratique les Jours destinez à une si bonne Oeuvre, elles tâchent d'obtenir *gratis* quelques Prières pour l'Ame de leurs Parens. Il est vrai, que ceux qu'elles emploient à cet Office, ayant réciproquement besoin de leur Secours, ils ne sont point barbares les uns aux autres, & s'accommodent aisément, d'une telle maniere, qu'il n'est pas besoin de rien déboursier.

LE Zèle & la Dévotion de ces Courtisanes te paroitra extraordinaire ; mais, la Débauche à Venise est conciliée dans tous les différens Etats avec la Religion. Il n'y a guère de Moines, de Prêtres, d'Abbez, de *Monsignori*, qui n'aient une Maitresse de Louage. Lorsqu'un Homme n'est point assez riche, pour nourrir lui seul une Beauté complaisante, il s'affocie avec un de ses Amis ; & , quand la Bourse de deux n'est pas suffisante, on met un Tiers dans le Marché. Dans tous les Contrâts amoureux, la Belle qui s'engage a toujours le Soins de se réserver un Jour de la Semaine pour elle, en l'Honneur de quelque Saint.

Il y a, dans ce Pais-ci, beaucoup de Mercs,

LETTRES JUIVES, *Lettre LIX.* 163
res, qui prostituent leurs Filles par un Principe de Conscience: elles disent, que c'est pour leur donner le Moien d'amasser quelque Argent, qui serve à les faire Religieuses. Ne voilà-t-il pas, mon cher Monceca, une plaisante Façon de faire des Vierges? Les anciens Romains ne se feroient jamais avisez de faire faire un Noviciat à leurs Vestales dans la Rue *Sabure*. Les Religieuses Vénitiennes ne sont pas non plus d'une Chasteté à l'Epreuve des plus fortes Attaques. Leur Morale n'a rien de rigide: elles sont plus heureuses & plus libres, que bien d'autres Femmes, qui sont dans le grand Monde. Elles voient qui elles veulent au Parloir: leur Conversation n'a rien d'austere. Elles écoutent des Moines, lorsqu'elles ne peuvent mieux faire. Ce n'est pourtant qu'à la dernière Extrémité qu'elles s'y résolvent, & quand elles ont absolument perdu toute Espérance de pouvoir trouver quelque-chose de mieux. Ce n'est pas qu'il n'y ait des Religieux à Venise, dont le Teint frais, & l'Air émerilloné, ne soient très-capables de produire quelque tendre Mouvement dans le Cœur d'une jeune Personne. Mais, il semble que le Sort des Moines soit moins heureux en tout à Venise, que dans les autres Villes d'Italie. Il est vrai, que s'ils y sont moins estimez, ils y ont autant & plus de Liberté. Pendant le Carnaval, ils jouissent de tous les Plaisirs, vont à l'Opéra, y chantent même, ou y jouent des Instrumens dans l'Orchestre, lorsque la Fantaisie leur en prend. Ils entrent dans le *Ridotti*, qui est le Lieu où

se tient le fameux Pharaon : ils y pontent, & y perdent l'Argent de l'Eglise ou le leur. Tout ce qui est permis au Soldat le plus déterminé ne déroge point ici à la Décence Monacale : aussi les Prêtres donnent-ils l'Exemple de la plus infame Débauche. Les Maitresses des principaux Ecclésiastiques se font Honneur de leurs Amans : elles sont charmées que le Public sache leurs Avantures ; elles sont aussi indiscrettes sur leurs Intrigues, que les Petits-Maîtres François sur leurs Bonnes-Fortunes.

JE passois un jour dans une Rue auprès de la Place de St. Marc. Je vis une jeune Personne à la Fenêtre, qui me parut fort jolie. Je demandai qui elle étoit, à un Vénitien de mes Amis. *C'est*, me répondit-il, *la charmante Maitresse de son Eminence Monseigneur le Patriarche : la gentil Donna de l'Eminentissimo Patriarcha di Venetia.* Je fis, comme tu peux bien penser, mon cher Monceca, une profonde Révérence à Madame la Patriarchesse. A trente pas de-là, j'aperçus encor une autre Personne très-aimable. Je m'informai de son Nom. *C'est*, dit mon Ami, *la jeune Beauté qui captive le Cœur du premier Chanoine de St. Marc : il primo Canonico della Chiesa di San Marco è Schiavo de la sua Bellezza.* Autre Révérence à la Maitresse du premier Chanoine de St. Marc. Je croïois n'avoir plus sujet de faire une troisième Question ; mais, une Femme que j'aperçus me parut d'une Beauté si parfaite, que je ne pus m'empêcher de revenir à la charge. *Est-ce ici, demandai-je, encore un Bien d'Eglise ? Vous ne vous trompez pas,*

LETTRES JUIVES, *Lettre LIX.* 165
pas, me dit-il : elle appartient au Primicier de
St. Marc : *questa bellissima Donna è la Puttana
del Premicerio.* Mais d'où vient, répondis-je
à mon Ami, que toutes les Femmes de cette Rue
sont dévolues aux Ecclésiastiques ? C'est, repli-
qua-t-il, qu'ils demeurent presque tous auprès
d'ici, & qu'ils sont bien aises de n'être point
éloignés de ce qu'ils aiment. Ces Dames, que
vous voyez, ont un grand Crédit dans le Clergé ;
& il n'est point de jeunes Prêtres, qui ne leur
fassent la Cour très-assidument.

IL arriva, il y a quelque tems, que cette
Maitresse du Patriarche, que nous venions
de voir, eut quelque Démêlé avec celle du
Légat du Souverain Pontife. Cette Affaire
intéressa & partagea tous les Ecclésiastiques.
Les Moines prirent le Parti du Légat : les
Prêtres Séculiers celui du Patriarche. Ces
deux illustres Amans étoient entrez avec beau-
coup de Feu dans la Querelle de leurs Prin-
cesses. Pour que le Public ignorât le Sujet
de leur Haine, ils prirent le Prétexte de quel-
ques Droits Honorifiques, qui leur donnoient
le Moien de se contrecarrer dans toutes les
Occasions. Le Sénat, Ennemi des Discussions,
attentif à entretenir la Paix & l'Union dans
la République, témoigna à la Cour de Rome,
qu'il étoit utile qu'elle envoiât un autre Légat
à Venise ; & obtint ce qu'il demandoit. Le
Légat fut rappelé, & emmena avec lui la
Signora Clara, à qu'il a donné une fort belle
Maison à Rome, dans laquelle ils passent
d'heureux Momens.

LES Légats ou Ambassadeurs du Souverain
L 4 Pon-

166 LETTRES JUIVES, *Lettre LIX.*

Pontife sont sujets à faire naître des Troubles, & à fomenter des Divisions, dans les Etats où leur Maître les envoie. L'abominable Journée de la St. Barthélemi fut la Suite des pernicieux Conseils d'un Légat *, envoyé à Charles IX, Roi de France. Ce Roi conclut, avec ce perfide Ambassadeur, la Mort du Roi de Navarre †, & de tous les Nazaréens non-Papistes. Ce Légat Romain ne vouloit point qu'on se servît du Prétexte du Mariage de ce Prince avec la Princesse Marguerite; mais, Charles IX lui ayant fait connoître, que c'étoit un Moïen certain pour se venger de leurs Ennemis, il y consentit sans balancer: tout étoit bon & permis, pourvû qu'on pût égorger les Adversaires de la Cour de Rome.

QUELQUES Nazaréens, à qui j'ai parlé de cette Action, ont voulu excuser le Légat, & la rejeter sur le Roi. Mais, ce Fait est authentiquement prouvé par un Auteur irréprochable, & qui le savoit par des Gens qui y avoient eu Part §.

EST-IL rien de si affreux, mon cher Monceca, que de faire servir au Meurtre & au Car-

* Le Cardinal Alexéandrin.

† Qui fut depuis Henri IV, Roi de France.

§ Ajouta Sa Sainteté, que, lorsque la Nouvelle de la St. Barthélemi vint à Rome, le dit Cardinal Alexéandrin dit, Loué soit Dieu! Le Roi de France m'a tenu sa Promesse! Disoit Sa Sainteté savoir tout ceci, pour ce qu'elle étoit lors Auditeur dudit Cardinal, & fut avec lui en tout le Voyage. Lettre du Cardinal d'Os-
fat, datée de Rome, du 22. Sept. 1599.

LETTRES JUIVES, *Lettre LIX.* 167

Carnage les Choses les plus sacrées, & de couvrir sous le Voile de l'Amitié & de la Parenté les Dessesins les plus pernicieux ? Quel Himen, juste Dieu ! que celui du Roi de Navarre ! Les Furies en allumèrent le Flambeau ; l'Horreur, la Rage, la Cruauté, le Desespoir, l'Impiété, y présidèrent. *Je ne veux*, dit Charles IX au Légat, *conclure le Mariage avec le Roi de Navarre pour autre chose, que pour me venger de mes Ennemis..., & pour châtier de si grands Rebelles.* Ce Roi, avide du Sang de ses Sujets, voulut donner à ce perfide Ambassadeur une Bague pour l'Assurance du Crime qu'il méditoit. *Il refusa*, dit un Historien Italien, *de prendre des Gages pour l'Assurance de la Parole d'un si grand Roi.* Mais, après la Journée de la St. Barthélemi, Charles IX lui envoya cette Bague, pour Marque de la Foi de ses Sermens *.

SONT-CE-LA, mon cher Monceca, des Sermens qu'on doive exécuter ? L'Accomplissement en est encor plus exécrationnable que la Promesse. Quel Bonheur pour la France, si Charles IX eut pensé sur le Légat ce qu'un Poëte François fait dire à un de ses Héros :

- - - - „ Non, je ne promis rien.

„ Le Legat †, Instrument d'une indigne Foiblesse,

L 5

S'em-

* Vie du Pape Pie V, par Girolamo Catena, écrite en Italien, & imprimée à Rome, par Aless. Gerdano, en 1588. Catena dit que Charles IX fit graver sur la Bague cette Devise : *Nec Pietas possit mea Sanguine solvi.*

† Il y a dans l'Original, Neptune.

168 LETTRES JUIVES, *Lettre LIX.*

- „ S'empâra de mon Cœur, en dicta la Promesse.
- „ S'il ne m'eût inspiré ce barbare Dessein,
- „ Mon Cœur n'auroit janiais promis du Sang Humain *.

Ce Passage me fait ressouvenir d'un autre du même Auteur, qui caractérise parfaitement la Politique de la Cour de Rome.

C'est ainsi, qu'en perdant le Pere par le Fils, Rome devient fatale à tous ses Ennemis †.

La Politique la plus fourbe & la plus dangereuse devient innocente chés les Romains, & généralement chés tous les Italiens, dès qu'elle peut les conduire à leur But. Heureuses les Nations, mon cher Monceca, chés qui la Politique n'est qu'une Science qui sert à connoître les Piéges qu'on veut nous tendre, à les éviter & non pas à punir le Crime par un autre Crime, & à autoriser les Forfaits les plus noirs!

UN autre Légat, pendant les Guerres que Henri IV fut obligé d'essuier avant d'être paisible Possesseur de son Roïaume, débauchoit à ce Monarque autant de Sujets & de Soldats qu'il pouvoit. Il emploïoit à cet Effet les Promesses, les Menaces, les Prieres, surtout les Indulgences, qui sont la Monnoie que la Cour de Rome dépense avec plus de Facilité qu'aucune autre. Il voulut lui enlever un nommé Anne d'Anglure de Givri. Pour enga-

* Crebillon, dans *Idomenée*.

† Crébillon, dans *Radamiste*.

engager ce François à abandonner le Parti de son Roi, il lui parla de son Mérite, & de la Réputation qu'il s'étoit acquise. Mais, tous ses Discours ne servirent à rien. Givri resta toujours inébranlable dans la Foi qu'il devoit à son Roi. Le Légat, voyant qu'il n'en pouvoit venir à bout, l'exhorta au moins, en Qualité de bon Nazaréen Papiste, de demander au Souverain Pontife, & à celui qui le représentoit, le Pardon de tout le Passé; lui faisant entendre, qu'on ne demandoit pas mieux que de le lui accorder. Ce Givri, naturellement plaisant & bouffon, se jetta tout-à-coup aux Pieds du Légat, & demanda Pardon d'un Air très contrit de tous les Maux qu'il avoit faits aux Parisiens Partisans du Souverain Pontife. Le Légat, pendant ce tems, gesticuloit de la Main droite; & marmottoit entre ses Dents certains Mots que les Nazaréens appellent Absolution. Mais Givri, l'interrompant, lui dit très sérieusement : *Je vous prie de m'accorder aussi l'Absolution de l'Avenir; parce que je suis bien résolu de faire aux Ennemis du Roi mon Maître encor pis qu'auparavant.* Alors, le Légat, furieux, & indigné d'avoir été joué, révoqua la Grace qu'il venoit de donner à Givri, qui lui laissa reprendre son Absolution, & continua d'être fidelle à son Prince *.

Si

* *Genu flexo supplex, & composito Vultu, Veniam se contra Parisienses admissorum petere professus est; interpositâque aliquâ morâ, quasi seriò Rem gereret, postquam*

170 LETTRES JUIVES, *Lettre LIX.*

SI tous les Nazaréens Papistes eussent été aussi vertueux, & aussi Honnêtes-Gens que ce fidele Sujet, la France, toujours soumise aux Maitres que Dieu lui donnoit, n'eut point été en proie à la Discorde & à la Division. La fougueuse Superstition, vêtue d'un Capuchon & d'un Froc, n'eut point forcé les Freres à tremper les Mains dans le Sang de leurs Freres, & la Religion n'eut jamais servi de Prétexte à la Révolte.

VOICI un Principe, mon cher Monceca, dont je crois que tout Honnête Homme, & tout Sujet fidele, doit être persuadé. Quand un Monarque se feroit Turc, on n'est point en Droit de violer le Serment de Fidélité qu'on lui doit. Hé quoi ! les Particuliers se récrient, lorsqu'on veut violenter leur Conscience. Et les Monarques, assis sur leur Trône, ne pourront faire Choix de leur Creïance ! Leur Foi dépendra de leurs Sujets ! Il faut être, ou fou, ou furieux, ou Romain, pour soutenir un Sentiment aussi extraordinaire. Si j'étois Souverain d'un Etat Nazaréen, j'établirais certain Temple, où je ferois prêcher, par des Gens du Monde, remplis de Candeur & de Probité, une Morale qui contre-balanceroit celle des Moines. Quel Bonheur n'eut-ce pas

quam à Cardinali Benedictionem accepit, antequam surgeret, etiam futurorum Gratiam sibi fieri petiit ; nam decrevisse contra Parisienses acrius quàm antea Bellum gerere : quibus dictis, cum Risu se à Cardinalis Gratiam factam revocantis Conspectu subduxit. Thuanus, Tom. IV, pag. 154.

pas été pour Henri III , & pour son Successeur , qu'il y eut eu à Paris de semblables Prédicateurs , pour balancer ceux de la Ligue , & ceux que les Pontifes & les Espagnols avoient envoiés dans cette Ville ? Eternels Ennemis des François , toujours vaincus par eux dans le Tems même de leur plus grande Division , desespérant de pouvoir jamais les soumettre , ils emploïèrent le Poison de la Furie Monacale :

*Helas ! elle a des Rois égorgé le plus grand * !*

PORTE-TOI bien , mon cher Monceca. Dès que je le pourrai , je te donnerai de mes Nouvelles. Que le Dieu de nos Peres te comble de Prospéritez.

De Venise , ce . . .

* Racine dans *Athalie*:

Hélas ! ils ont des Rois égaré le plus sage !





LETTRE SOIXANTE.

Aaron Monceca, à Isaac Onis, *Caraites*,
ancien Rabbin de Constantinople.

✱✱✱✱ E ne doute pas, mon cher Isaac, que
 ✱ J ✱ tu ne sois déjà arrivé à Alexandrie.
 ✱✱✱✱ Si tu séjournes dans cette Ville avant
 ✱✱✱✱ d'aller au Caire, tu me feras plaisir
 de m'écrire quelque chose sur les Antiquitez
 que tu verras. On assure, qu'il y en a un
 Nombre considérable, & que le Temps a res-
 pecté plusieurs Morceaux qui sont encore dans
 leur entier. Il y en auroit bien davantage, si
 la Barbarie des Turcs, la Fureur des Guerres,
 & l'Avidité des Habitans du Pais, n'eussent
 occasionné la Ruine d'un grand Nombre d'E-
 difices, qu'on a renversés, ou par Superstition,
 ou dans la Croiance de trouver de l'Or caché
 dans leurs Fondemens, ou dans l'Epaisseur de
 leurs Murailles. On a abattu un Nombre de
 Colonnes, pour chercher sous leurs Bases des
 Médailles semblables à celles qu'on avoit
 trouvées sous quelques-unes, & qui faisoient
 espérer d'en rencontrer aussi sous les autres.
 On brisoit inhumainement les plus beaux Mor-
 ceaux d'Architecture: & nous ne sommes re-
 devables de ceux qui subsistent encore, qu'à
 leur Solidité inébranlable.

J'AI

J'AI parlé souvent à Constantinople avec plusieurs Juifs, qui avoient fait le Voïage d'E-gipte. Ils m'en ont dit bien des Choses, dont je serai charmé de savoir la Vérité par toi-même. Ils m'ont aussi assuré, que les Mœurs, des Egiptiens diffèrent en bien des choses de celles des Turcs qui vivent à Constantinople & dans toute la Grece. Instrui-moi donc, mon cher Isaac, de tous ces Faits. J'en connoîtrai parfaitement la Vérité, dès que je serai éclairé par une Personne aussi sage & aussi judicieuse que toi. Je tâcherai de te donner, en échange de tes Instructions, quelques Remarques sur les Mœurs des Païs que je parcourrai en sortant de la France : car, mes Affaires vont être bien-tôt finies à Paris ; & je compte d'en partir dans un Mois ou deux. Je serai obligé d'aller faire un Tour en Flandre, d'où je passerai en Anglettere.

JE voudrois, que le Chevalier de Maisin pût m'accompagner dans ce Voïage. Je serai fort heureux, si je puis avoir une aussi excellente Compagnie. Je lui ai des Obligations infinies : il m'aide tous les jours à connoître parfaitement sa Nation, & m'éclaircit jusques aux moindres Difficultez. Il me conduisit hier chés un Auteur de ses Amis, qui passe pour une des meilleures Plumes de France. Nous le trouvames avec deux autres Auteurs ; ils paroïssent tous les trois fort échauffez à disputer. A peine nous apperçurent-ils, lorsque nous entrâmes dans la Chambre. Cependant, le Chevalier de Maisin m'ayant présenté à son Ami, les trois Savans calmèrent leur Vivacité,
&

174 LETTRES JUIVES, *Lettre LX.*

& commencèrent à s'appercevoir que nous étions avec eux. Après les premières Civilitez, le Chevalier de Maisin fut curieux de savoir le Sujet de la Dispute de ces Auteurs.

„ Messieurs, „ leur dit-il, „ pourroit-on vous
 „ demander quelle est la Question que vous
 „ agitez? Roule-t-elle sur la Metaphisique,
 „ sur les Mathématiques, sur la Phisique? Elle
 „ regarde la Librairie, „ dit l'Ami du Chevalier,
 „ & , par conséquent, est bien plus impor-
 „ tante à la République des Lettres. Car, la
 „ Chose la plus utile & la plus essentielle aux
 „ Savans est le Moïen de pouvoir vivre. C'est
 „ pourtant ce à quoi s'opposent les Libraires :
 „ & si l'Etat ne fait un Règlement, qui mette
 „ un Frein à leur Avarice, il faudra que tous
 „ les Auteurs se résolvent à l'avenir d'être des
 „ Corps glorieux, qui n'auront besoin d'au-
 „ cune Nourriture. N'est-il pas étonnant,
 „ qu'un Libraire ne donne à Mr. l'Abbé Gri-
 „ fonet, qu'un Ecu de six Livres de la Feuille
 „ de ses Romans? *Un Ecu!* „ , s'écria un des
 „ Auteurs, qui étoit ce même Abbé dont on
 „ parloit. „ Ajoutez, Monsieur Tragédin, s'il
 „ vous plait, y compris la Correction. Cela
 „ est affreux! „ , répondit l'Ami du Chevalier.
 „ Vous deshonnez la Majesté de la Profession
 „ d'Auteur, en la ravalant à six Francs la
 „ Feuille, y compris la Correction. Il vau-
 „ droit cent fois mieux mourir de Faim. „

„ M A I S, Monsieur Tragédin, „ , répondit
 le troisieme de ces Ecrivains, qui n'avoit
 point encor parlé, „ vous ne songez pas,
 „ que Ventre affamé n'a point d'Oreilles. Il

„ vous

„ vous est fort aisé de prêcher la Grandeur &
 „ la Dignité qui doit réluire dans notre au-
 „ gulte Caractere. Vous avez du Bien passa-
 „ blement : vous pouvez vaincre l'Avidité
 „ des Libraires. Mais si, très souvent, dans
 „ la Journée, vous n'aviés pris qu'une Tasse
 „ de Caffé à Crédit chés Gradot*, vous seriez
 „ fort heureux de donner vos Ouvrages au
 „ Prix qu'on vous en offriroit. Encor êtes-
 „ vous très heureux, Monsieur Vers-fadet,,
 „ repliqua l'Abbé, „ d'avoir Crédit chés Gra-
 „ dot. Il y a quinze jours, que je n'ai plus
 „ le même Bonheur. Sa Femme me présenta
 „ un Compte de deux-mille-neuf-cent-trente-
 „ deux Tasses de Caffé. Ne pouvant les paier,
 „ elle n'a plus voulu continuer à m'en don-
 „ ner à Crédit. Comment Monsieur!,, dit le
 „ Chevalier de Maisin, „ vous devez deux-mille-
 „ neuf-cent-trente-deux Tasses de Caffé? Oui,,
 „ répondit l'Auteur. „ Je n'ai rien donné au
 „ Caffetier depuis neuf Ans: &, une Tasse
 „ par Jour, c'est-là un Compte fort exact,
 „ eu égard aux bissexiles. Je comptois lui
 „ paier les trois premières Années de l'Ar-
 „ gent que je tirerois d'un Manuscrit. Com-
 „ me je n'en ai pas reçu la Moitié de la Som-
 „ me que j'esperois, je n'ai pû le satisfaire.
 „ Mais, je crois, Monsieur Vers-fadet,, , con-
 „ tinua l'Auteur, „ que vous devez autant que
 „ moi: car, nous avons été reçus Membres
 „ du Parnasse en même Tems, & installez
 „ tous les deux le même Jour dans le Caffé
 „ des Beaux-Esprits. Il est vrai,, répondit l'au-
 „ Tome II. M tre

* Caffé des prétendus Beaux-Esprits, à la Descen-
 te du Pont-neuf.

tre Auteur. „ Mais, prévoyant qu'il pour-
 „ roit m'arriver le même Malheur qu'à vous,
 „ je présentai il y a quelque tems un Sonnet
 „ à la Femme du Caffétier, dans lequel je la
 „ loüois extraordinairement. Elle m'a donné
 „ encor six Mois; & j'espère pouvoir la satis-
 „ faire dans ce Tems-là, où j'aurai achevé mon
 „ *Histoire Universelle*, en dix-huit Volumes in
 „ folio. J'avois flatté mon Boulanger de la
 „ lui dédier, s'il vouloit me fournir du Pain
 „ gratis pendant huit Ans; mais, il a été
 „ sourd à ma Proposition: il aime mieux l'Ar-
 „ gent que l'Immortalité. Je ne suis cepen-
 „ dant pas fâché de n'avoir point conclu cette
 „ Affaire avec lui; parce que j'ai en vûe une
 „ autre Personne, qui, sans doute, pourra m'être
 „ plus utile.

„ JE crains bien,, ,répondit l'Abbé Grifon-
 net, „ que vous ne vous trompiés dans vos
 „ Supputations. Les Gens de Finances ont
 „ compris le Ridicule qu'on leur donnoit, en
 „ leur dédiant des Livres. Ils ont senti, que,
 „ lorsqu'on loüoit un Faquin, on ne faisoit
 „ que le rendre plus ridicule après du Public.
 „ Les Petits Maitres, & les Seigneurs, sont
 „ presque aussi dérangés que les Auteurs dans
 „ leurs Affaires pécuniaires. Les Gens-de-
 „ Robe se figurent, qu'ils ne doivent paier
 „ les Epitres Dédicatoires, que par des Re-
 „ mercimens, les Gens d'Esprit riches,
 „ que par des Loüanges: &, franchement,
 „ on suivra bientôt l'Exemple d'un Ecrivain
 „ de nos Jours, qui ne dédie ses Livres qu'aux
 „ Ombres & aux Mânes de quelques Morts.

„ J'AI un Sujet,, ,repartit l'autre Auteur,
 „ „ qui

LETTRES JUIVES, *Lettre LX.* 177

„ qui n'est point dans le Cas de tous ceux
 „ dont vous me parlez. C'est le nouveau
 „ Roi de Corse. Je ne doute pas qu'il ne
 „ soit charmé, à son glorieux Avénement à
 „ la Couronne, de recevoir des Marques de
 „ la Joie qu'en ont les principaux Membres
 „ de la République des Lettres. Je montre-
 „ rai même, aux Yeux de toute l'Europe,
 „ dans l'Épître Dédicatoire que je lui adres-
 „ serai, qu'il a des Droits légitimes sur la
 „ Corse. Quant à cela,, reprit le Chevalier
 „ de Maisin en riant, „ vous me permettrez
 „ de croire, que vous aurez peine à rendre
 „ vraisemblable un Paradoxe aussi extraordi-
 „ naire. Pardonnez moi,, Monsieur,, répon-
 „ dit l'Auteur: „ voici comment je m'y pren-
 „ drai. Je prouverai d'abord, que, dans les
 „ premiers Gouvernemens des Corfes, les
 „ Batards pouvoient succéder à la Couronne.
 „ Ensuite, je ferai voïager en Allemagne un
 „ des anciens Princes de Corse, qui, dans
 „ le Comté de la Mark, se mariera clandes-
 „ tinement, sans Formalitez, & sans autre
 „ Témoin que l'Amour, avec une Fille de la
 „ Maison de Newhoff. Ainsi, sur ce pré-
 „ mier Batard, capable de succéder à la Cou-
 „ ronne de Corse, j'établirai les Droits de
 „ Théodore I.

„ JE me rends,, dit le Chevalier de Maisin;
 „ & je vous avoue, Monsieur Vers-fadet, que
 „ je n'eusse jamais pensé que vous vous fus-
 „ siés avisé d'un pareil Expédient. Il ne reste
 „ plus qu'à savoir, si le nouveau Roi de Cor-
 „ se sera bien aise que vous le fassiez descen-

„ dre de ce premier Batard ? Il auroit Tort
 „ de s'en fâcher „, repliqua l'Auteur. „ Mais ,
 „ pour lui prouver , que ce n'est point-là un
 „ Défaut , j'aurai soin de lui citer l'Exemple
 „ des Sultans , qui naissent tous Fils de l'A-
 „ mour , & nullement de l'Himen.

„ JE suis „, dit l'Abbé Grifonet, „ du Senti-
 „ ment de Mr. Vers-fadet : & , de quelque
 „ Maniere qu'on justifie l'Avénement de
 „ Théodore à la Couronne , il doit être con-
 „ tent. Je voudrois même , si cela ne dé-
 „ plaîsoit point à Mr. Vers-fadet , & qu'il
 „ crût que cela ne portât aucun Préjudice à
 „ la Dédicace de son *Histoire Universelle* , dé-
 „ dier au même Monarque la *Vie du Prince*
 „ *Eugene* , que je vais finir & achever dans
 „ un jour ou deux. Vous avez fait „, dit le
 „ Chevalier de Maisin , „ la *Vie du Prince Eu-*
 „ *gene* ? Oui , Monsieur „, répondit l'Abbé.
 „ Je la commençai le même Jour qu'on ap-
 „ prit sa Mort dans la Gazette. Le Librai-
 „ re , pour qui je travaille , la fit d'abord an-
 „ noncer , pour qu'on ne pût me ravir mon
 „ Projet , & qu'un autre Auteur ne me pré-
 „ vint. Vous avez apparemment „, demanda
 „ le Chevalier de Maisin , „ plusieurs Mémoi-
 „ res , qu'on vous a sans doute communiqués ?
 „ J'ai les *Gazettes* , & les *Mercures Histori-*
 „ *ques* „, repliqua l'Abbé. „ Avec ce seul Se-
 „ cours , Graces à Dieu , & à l'Envie de ga-
 „ gner de l'Argent , j'ai fait trente-deux
 „ Feuilles dans onze Jours & demi ; & je suis
 „ bientôt à la Fin de mon Ouvrage. Mais ,
 „ quelque vite que je travaille , je suis pour-

tant

LETTRES JUIVES, *Lettre LX.* 179

„ tant très lent, en comparaison de Monsieur
„ Vers-fadet. Il a fait son *Histoire Univer-*
„ *selle* dans un An & demi. Il faisoit un Vo-
„ lume in folio par Mois; & je suis pourtant
„ assuré, que, dès qu'elle paroitra, elle at-
„ tirera l'Estime de tous les Connoisseurs.

„ Vous avez trop de Bonté pour moi,, , re-
pliqua l'autre Auteur. „ Je ne mérite point
„ ces Louanges. Il est vrai, que peut-être
„ aurois-je pû faire quelque-chose de passa-
„ ble, si j'avois employé un peu plus de Tems.
„ Mais, je me suis taxé à trois Feuilles d'Im-
„ pression par Jour. Bonnes ou mauvaises,
„ il faut que je les finisse. On ne sauroit vi-
„ vre, si l'on fait autrement. Franchement,
„ on travaille comme on est païé. C'est l'Af-
„ faire des Libraires, lorsque le Livre est
„ imprimé, de tâcher de le vendre. S'il reste
„ dans leur Boutique, tant pis pour eux. Quand
„ j'ai besoin d'Argent, & que l'Ouvrage
„ presse, j'y fais travailler tout le Monde
„ chés moi. Ma Femme dicte, mes Enfans
„ écrivent, & je revois le tout: après quoi,
„ cela va comme il plait à Dieu.

„ Vous êtes heureux,, , dit l'Abbé Grifon-
net,, , de pouvoir vous faire aider: mais moi,
„ qui n'ai, ni Femme, ni Enfans, je suis
„ obligé de faire tout moi-même. Il est vrai,
„ que je ne me donne jamais la Peine de re-
„ voir deux fois la même Chose.

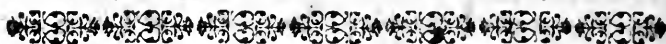
„ Je ne vous blame point,, , dit l'Ami du
Chevalier de Maisin. „ Puisque les Librai-
„ res veulent vous traiter aussi durement, vous
„ devez agir avec eux de la même Maniere.

„ Malgré l'Amour que j'ai pour la Gloire,
 „ je sens que je travaillerois aussi précipitam-
 „ ment que vous, si j'étois pressé par la Faim;
 „ & j'avoue, que je suis redevable de la Moi-
 „ tié de mon Génie à la Tranquilité de mon
 „ Estomac, que je puis remplir avant de pren-
 „ dre la Plume à la Main. „

JE ne sai, mon cher Isaac, si la Conver-
 sation de ces Auteurs pourra t'amuser : mais,
 je l'ai trouvé si originale, que je n'ai pû
 m'empêcher de t'en faire part.

PORTE-TOI bien, & donne-moi souvent
 de tes cheres Nouvelles.

De Paris, ce



LETTRE SOIXANTE-ET-UNIEME.

Aaron Monceca, à Isaac Onis, *Caràite,*
ancien Rabbin de Constantinople.

✠ ✠ ✠ N sortant de chés l'Auteur dont je
 ✠ ✠ ✠ te parlai dans ma dernière Lettre,
 ✠ ✠ ✠ le Chevalier de Maisin me propo-
 ✠ ✠ ✠ sa de l'accompagner chés un Li-
 braire de la Rue St. Jaques, chés lequel il
 vouloit acheter quelques Livres. En arrivant
 dans sa Boutique, il le trouva très fâché : il
 grondoit sa Femme, son Enfant, ses Gar-
 çons, &c. *Qu'avez-vous, Monsieur?* lui dit-il. *Vous*
me paroissez de bien mauvaise Humeur. Ce que
 j'ai

J'ai, Monsieur ? répondit le Libraire. Je voudrois, que tous les Auteurs, & les Correcteurs, fussent au Diable, & que la Race en fût éteinte de puis cent Ans & plus. Mais encore, dit le Chevalier de Maisin, quel est le Sujet de votre Mécontentement ? Peut-être pourrois-je vous être utile à quelque-chose. Je vais vous l'apprendre, répondit le Libraire ; & vous verrez s'il ne faut pas être aussi malheureux que je le suis, pour qu'il m'arrive un pareil Accident.

VOUS connoissez l'Histoire de Mr. de Thou. C'est assurément un fort bon Livre. J'ai entrepris d'en rimprimer une Traduction, corrigée, & enrichie de quelques Notes. Mais, assurément, il faut que Belzébut s'en mêle. Tous mes Projets s'en vont en Fumée, & mon Argent s'évapore de même. J'avois fait Marché avec un Auteur, pour cet Ouvrage, à neuf cens Livres ; & je comptois avoir fait une excellente Affaire. Ecoutez, je vous prie, le Cas qui m'arrive. L'Auteur, qui s'étoit chargé de cette Révision, n'entendoit point le Latin, & parloit fort mal le François. Pour suppléer à ces Défauts, il s'associa avec un Allemand, qui véritablement savoit quelque Latin, mais qui jargonnoit très mal le François. Ces deux maudits Auteurs commencèrent à travailler à cet Ouvrage. J'avançois cependant mon Argent : tantôt je donnois six Pistoles, tantôt quatre. Enfin, après avoir avancé près de trois cent Livres, je voulus voir de quoi il étoit question, avant d'aller plus loin. Je fis donc visiter quelques Tomes qu'on m'avoit rendus comme parfaits & corrigés. Ceux, qui les examinèrent, les trouvèrent dé-

182 LETTRES JUIVES, Lettre LXI.

testables. On avoit gâté l'ancienne Traduction, au lieu de l'améliorer; & la nouvelle n'étoit, ni François, ni Allemande, ni Italienne, ni Espagnole: on ne pouvoit deviner dans quelle Langue avoient écrit ces deux maudits Barbouilleurs. On voioit cependant, que leur Idiome tenoit plus du Gascon & du Provençal, que d'aucun autre. Desespéré, j'ai retiré mon Ouvrage d'aussi mauvaises Mains. Mais, je ne puis me consoler d'avoir perdu mon Argent; & je suis résolu de rompre en Visière désormais à tous les Auteurs *.

„ V O T R E Colere,, , répondit le Chevalier de Maisin, „ s'appaisera; & je suis assuré, „ furé,

* Un Libraire Hollandois, aiant voulu rimprimer la Traduction François de l'*Histoire Mr. de Thou* qu'on avoit publiée à Paris depuis quelque tems, s'adressa à un Fripon nommé *Damat*, Provençal †, qu'un Décret de Prise de Corps, pour quelques Filouteries qu'il avoit faites chés un Procureur où il étoit Clerc, avoient obligé de passer en Hollande. Cet Homme, qui n'entendoit non plus le Latin que les Porteurs d'Eau de Paris entendent l'Hébreu, se chargea hardiment de cette Révision, s'associa avec un Allemand, & effaça avec cet Homme, qui à peine comprenoit le François, les premières Choses qui tombèrent au hasard sous sa Plume. Dans quelles Mains ne confie-t-on pas quelques-fois les Ouvrages des plus grands Hommes! Actuellement, cette Révision est entre celles de deux autres Ravaudeurs, aussi incapables que les premiers d'en faire quoique ce soit de bon. Et c'est avec ce Zèle & cette Reconnoissance, que certains Libraires servent le Public qui les a enrichis.

† Voyez les Caprices de l'Amour de la Fortune, ou les Aventures de Rosalina, page. 137.

LETTRES JUIVES, *Lettre LXI.* 183

„ furé, que vous ne voudriés pas vous brouil-
 „ ler avec les Journalistes ; fut-ce même avec
 „ ceux de Trévoux, dont les Ouvrages ne
 „ sont plus lûs, que par les Epiciers & les
 „ Beurieres. Vous craignez trop, qu'on ne
 „ critique les Livres que vous imprimez. Il
 „ est vrai,, ,répondit le Libraire, „ que je
 „ suis forcé à les ménager ; mais, je ne les
 „ en aime pas d'avantage. S'ils louent mes
 „ Livres, je sçai bien ce qu'il m'en coute.
 „ Il n'y pas un seul Extrait, que je ne paie
 „ une Pistolle. Vous avez,, ,repliqua le Che-
 „ valier de Maisin, „ l'Agrément de faire annon-
 „ cer comme un excellent Livre un Ouvra-
 „ ge souvent très pitoiable. Il se trouve
 „ Nombre de Nigauds, qui croient pieusement
 „ les Journalistes comme des Oracles, & qui,
 „ sur leur simple Approbation, achètent ché-
 „ rement les plus mauvais Livres, Il est vrai
 „ que vous empoisonnez le Public des fades
 „ Productions de trois ou quatre mauvais
 „ Auteurs. Mais, dans la République des
 „ Lettres, ce Crime n'est point puni. Il est
 „ permis aux mauvais Ecrivains de faire des
 „ Livres, aux Sots de les lire, & aux Librai-
 „ res de les vendre le plus chèrement qu'ils
 „ peuvent. He ! comment vivrions nous,, ,dit
 „ le Libraire,, ,si nous faisions autrement ? Com-
 „ ment feroit cette Foule d'Auteurs, & de
 „ Correcteurs, qui ne subsistent que des Sot-
 „ tises dont ils barbouillent du Papier ? Il est,
 „ dans tous les Métiers, des Charlatans. Les
 „ mauvais Ecrivains sont les Charlatans de la
 „ République des Lettres. Leurs Drogues se

„ vendent souvent mieux, que les Ouvrages
 „ des plus grands Hommes. Mais, à propos
 „ de Journaux,, , continua le Libraire, „ j’ou-
 „ bliois, qu’il faut que j’envoie cette Lettre
 „ à un Journaliste. Permettez,, , dit le Che-
 valier, „ que je la lise: je vous promets le
 „ Secret, & je répons que mon Ami gardera
 „ le Silence., Le Libraire ne se fit point
 prier: il ouvrit la Lettre, & la donna au Che-
 valier de Maisin, qui la trouva si plaisante,
 qu’il en prit Copie sur le champ, malgré la
 Résistance que fit d’abord le Libraire. Mais,
 il se rendit ensuite, sur l’Assurance, que lui
 donna de nouveau le Chevalier, de garder un
 éternel Secret.

LETTRE DU LIBRAIRE S... *.

A SON JOURNALISTE.

MON Garçon, Monsieur, vous remettra
*dix Pistollés, pour le Paiement du pré-
 sent Journal des trois Mois courant. Je vous
 avouerai franchement, que je ne suis pas trop sa-
 tisfait de votre Façon d’écrire: & si cela dure,
 il faudra que je me pourvoie ailleurs. Vous louez
 trop foiblement mes Livres, & ne blamez point
 assez ceux de mes Confreres. Tâchez, dans vos
 Critiques, & dans vos Invectives, d’imiter les
 Journalistes de Trévoux. Voiez comme ils dé-
 chirent*

* *Quid rides? Mutato Nomine de te Fabula narratur.*

HORAT. Sat.

Tu ris? Change le Nom, la Fable est ton Histoire.

BOILEAU, Sat.

LETTRES JUIVES, Lettre LXI. 185

chirent, à tort, & à travers, tous les Ouvrages qui partent d'une Main Janséniste ou Protestante. Ce sont-là des Modeles à suivre. Mais, il semble, que vous vous piquiez d'un Reste de Pudeur, & que vous n'osiez dire hautement, qu'un excellent Livre ne vaut rien. Allez toujours votre grand Chemin. Ces mêmes Journalistes de Trévoux, que je vous cite comme un des Exemples que vous devez suivre, n'ont-ils pas ôsé deux ou trois fois condamner certains Ouvrages de Bayle & de Boileau? Ils n'avoient cependant que les Défauts d'être faits par des Gens qu'ils n'aimoient point. Que l'Avarice, chés vous, tienne lieu de la Haine. Songez-y, Monsieur. Si le Mensonge vous fait Peur, c'est votre Affaire; mais, pour moi, je ne vous paie point pour dire la Vérité, mais pour louer les Livres que j'imprime, les mauvais comme les bons, & blamer tous ceux qui peuvent en empêcher le Débit. Il semble que vous vouliez imiter la Probité & la Sincérité de Bayle & de Sallo. Il dépend de vous Monsieur, de les imiter: mais, vous aurez la Bonté de chercher un autre Libraire, comme moi je chercherai un autre Journaliste. Tâchez donc, Monsieur, si vous voulez que nous continuions d'avoir quelques Affaires ensemble, de vous armer d'un peu plus d'Effronterie: & dans le présent Journal auquel vous travaillez actuellement, vous aurez la Bonté de blamer les Ouvrages de Mr. le Ms. d'Ar. . . . , tant ceux qu'il a déjà faits, que ceux qu'il pourroit faire à l'avenir, dont vous ignorez même le Titre & le Sujet. Vous mettrez en Pièces, & déchirerez, tous les Livres qu'impriment les Libraires N

&

186 LETTRES JUIVES, Lettre LXI.

& P Ce sont des Jansénistes, En-
 nemis de Dieu, & de l'Etat; mais, qui plus
 est, les miens. Vous vous informerez exacte-
 ment des Livres qui auront été donnez par de fa-
 meux Molinistes, vous les éleverez jusqu'au troi-
 sieme Ciel, & sur-tout ceux qui pourroient être
 faits par les Jésuites, fût-ce même par leurs Fre-
 res-Lais. Vous critiquerez fortement la nouvelle
 Tragédie de Voltaire, & ne manquerez pas de
 lui bien reprocher, qu'il n'a point de Religion,
 quoique vous en aies peut-être moins que lui.
 Cela ne doit vous faire aucune Peine : ce n'est
 qu'une Injure, qu'il est nécessaire de dire à cet
 Auteur, pour exciter contre lui le Courroux de
 tous les Dévots, & des Gens qui ne le connois-
 sent point. Le Reverend Pere Recteur me dit
 hier, qu'on ne sauroit trop le punir d'avoir ré-
 pandu le Venin du Jansénisme dans sa Henria-
 de, & dans son Oedipe. J'esuis, Monsieur, &c.

Tu trouveras, sans doute, mon cher Isaac,
 cette Lettre amusante & particuliere. Le Che-
 valier de Marfin, & moi, nous en jugeames
 de même. Nous plaifantames beaucoup le
 Libraire sur les Louanges qu'il vouloit qu'on
 donnât aux mauvais Livres. Si l'on n'impri-
 moit, répondit-il, que de bons Ouvrages, la
 Moitié des Libraires de l'Univers mourroient de
 Faim, & l'autre moitié ne seroit pas trop bien
 dans ses Affaires. Il est peu de Gens, qui sachent
 distinguer un bon Livre d'un mauvais. Pourvu
 qu'il soit nouveau, on trouve à le vendre. Nous
 avons soin d'en faire faire un pompeux Eloge dans
 les Journaux; & le Public, toujours Dupe, &
 toujours Amateur de la Nouveauté, achete indis-
 férément le bon & le mauvais.

TU

LETTRES JUIVES, *Lettre LXI.* 187

Tu seras moins surpris, mon cher Isaac, de ce que disoit ce Libraire, si tu consideres, qu'il est peu de Gens en état de distinguer les solides Beutez, du Clinquant, & du Faux-Brillant. Un Livre, où tout est dans un parfait Arrangement, où la Beauté des Pensées répond à l'Ordre des Choses, n'est point un Ouvrage qui frappe autant l'Imagination de certaines Gens, qu'un autre qui présentera à l'Esprit quelques Saillies vives & brillantes, mais qui ne sont point continuées; semblables à ces Feux, qui tout-à-coup semblent vouloir embraser l'Univers, & qui, s'éteignent un moment après. Les Femmes, sur-tout, aiment beaucoup les Livres, qui saisissent leur Attention par quelque Avanture extraordinaire. Le Sublime, le Grand, le Beau, les amuse moins, que le Merveilleux & l'Extraordinaire. Aussi voit-on qu'elles aiment beaucoup plus la Lecture des Romans, que des Livres d'Histoire; quoique ceux, qui cherchent à joindre l'Utile à l'Agréable, le trouvent rarement dans ces Romans. Je voudrois, qu'à la Tête de ces sortes de Livres, on mit la Devise qui se voit aux vieux *Amadis*, LIS ET OUBLIE. En Effet, la Lecture des ces Ouvrages est amusante; mais, le Souvenir en est pernicieux: il laisse dans le Cœur quelque-chose de tendre, qui l'amollit, & donne à l'Esprit un certain Gout pour les Avantures, très pernicieux aux jeunes Personnes, & capable de les jeter dans de grands Egaremens.

CE n'est pas que je veuille défendre la Lecture des Romans; mon Zèle n'est point
aussi

aussi outré : mais , je voudrois qu'on se fit un Amusement , & point une Affaire sérieuse , de leur Lecture ; & qu'on les regardât comme d'agréables Songes , inventez pour occuper pendant quelques Momens les Gens du Monde , & délasser de leurs Travaux ceux qui s'appliquent à des Etudes sérieuses. Le Roman , alors , deviendrait un Plaisir permis. On ne passeroit plus des Mois entiers uniquement occupé à lire un Ramas d'Enchantemens , d'Amours , de Duels , de Combats , de Rendez-vous , de Perfidie , de Coquetteries , & de Mauvaise - Foi. On joindroit l'Agréable à l'Utile : la Lecture des Livres d'Histoire , de Morale , d'une Philosophie sensée , seroit la Base des Occupations des Gens qui voudroient savoir quelque-chose. Il est vrai , que ce Raffinement de Gout seroit un Coup mortel pour la plûpart des Auteurs. Bien des Ecrivains , qui vivent de quelques Historiettes mal digérées qu'ils font imprimer , seroient peut-être réduits à se faire Cordonniers. Au fond , quel Mal cela causeroit-il ? Il y auroit moins de mauvais Auteurs , & les Souliers en feroient à meilleur Marché. L'Etat & la République des Lettres profiteroient tous les deux à ce nouvel Arrangement. Cette dernière se déferoit de mauvais Sujets , qui la deshonoreroient : & le Roïaume verroit grossir le Nombre de ses Artisans. Peut-être les Auteurs , qui changeroient de Rang , seroient-ils charmez de leur nouvelle Condition. Combien de Cordonniers font meilleure Chere , que des Ecrivains ? Combien en est-il de ceux-ci , qui ,
sans

LETTRES JUIVES, *Lettre LXI.* 189
sans la Bonté qu'ont ces mêmes Cordonniers
de leur faire Crédit, iroient à moitié Pieds-
nuds? Quelque Amour qu'ils aient pour la
Gloire, ils connoitroient bientôt, qu'un Ar-
tisan, qui est tranquille chés lui, assuré de son
Souper & de son Diner, est cent fois plus
heureux, qu'un Ecrivain, qui ne vit que par le
Moien d'une Epitre Dédicatoire ou d'un
Sonnet.

CE que je te dis, mon cher Isaac, ne doit
pas te faire croire, que tous les Auteurs soient
malheureux en France, & que le Mérite &
la Science n'y puissent faire subsister Person-
ne. Dès qu'un Ecrivain se distingue par quel-
que Talent, il est assuré contre les Revers
de la Fortune. Il est vrai, qu'il ne devieut
jamais riche; mais, enfin, ses Ouvrages sont
toujours assez païés, pour qu'il puisse vivre
honnêtement. Cette Misere, dont je te par-
le, ne regarde que les mauvais Auteurs, qui
le sont devenus pour vivre, & qui, trompez
dans leurs Espérances, meurent ordinairement
de Faim. Ils vivottent, pendant quelque
tems, de quelque Argent qu'ils reçoivent des
Libraires: mais, tôt ou tard, cette Ressour-
ce manque. Alors, il seroit heureux pour
eux, comme je te l'ai déjà dit; qu'ils pussent
être Cordonniers, & même Savetiers: ils trou-
veroient dans cet Etat une Ressource contre
la Misere sous laquelle ils succombent.




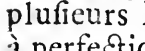
PORTE-TOI bien, mon cher Isaac: &
que le Dieu de nos Peres te comble de Biens
& de Prospérité.

De Paris ce
LET-



LETTRE SOIXANTE-DEUXIEME.

Aaron Monceca, à Isaac Onis, *Caraïte,*
ancien Rabbin de Constantinople.

 E Soin, que je prens, mon cher
 L Isaac, de m'instruire des Mœurs & des
 Coutumes des François, ne m'em-
 pêche point de m'appliquer à l'Etude
 plusieurs Heures de la Journée. Je suis assidu
 à perfectionner, ou du moins à augmenter, le
 peu de Connoissances que je puis avoir acqui-
 ses. Je tache d'éviter tout ce qui pourroit les
 obscurcir, ou les rendre moins claires, &
 moins distinctes. Je suis attentif à observer
 une Regle, & à suivre une Méthode, qui me
 facilite la Connoissance de la Vérité. Je crois
 que le Respect outré, que les Hommes portent
 aux Anciens, produit deux Effets pernicioeux.
 Ils les accoutume à ne faire aucun Usage de
 leur Esprit, & les met peu à peu dans l'Impuis-
 sance de se servir de leurs Lumieres. Ceux,
 qui passent toute leur Vie à la Lecture d'Aris-
 tote & de Platon, s'occupent moins à concil-
 lier avec la Vérité les Opinions de ces Philo-
 sophes, & à rejeter celles qu'ils apperçoient
 y être contraires, qu'à les savoir généralement
 toutes, pour les défendre & les embrasser
 aveuglément, sans qu'elles aient besoin d'autre
 Preu-

LETTRES JUIVES, *Lettre LXII.* 191
Preuves que d'être dans les Ouvrages de ces
Anciens.

UN autre Effet dangereux , que produit quelquefois la Lecture des Anciens, c'est qu'elle met une Confusion étrange dans les Idées de ceux qui s'y appliquent, sans savoir comment ils doivent se conduire dans cette Sorte d'Étude. Il est fort utile de lire les Anciens , quand on médite sur ce qu'on lit, qu'on réfléchit sur les Sentimens qu'on apperçoit dans leurs Ouvrages , qu'on regarde les Auteurs Grecs & Romains comme de Grands - Hommes , pourtant sujets à l'Humanité , & par conséquent capables de faire des Fautes. On peut alors profiter beaucoup : mais , lorsqu'on s'entête d'un Ecrivain, uniquement parce qu'il est ancien ; & qu'on fait son But principal de savoir tout ce qu'il a cru , sans se soucier de ce qu'il faut réellement croire ; on agit alors aussi peu sensément, qu'un Homme, qui préféreroit un vieille Médaille de Bronze, gâtée & effacée, à un piece d'Or moderne, belle par la Gravûre, & d'un grand Prix par sa Grossueur. Est-il rien de si précieux, que la Vérité ? Et toute l'Autorité, que peut avoir acquis un Auteur pendant deux mille Ans, peut-elle balancer la Raison & l'Evidence ?

LA Folie de déifier les Défauts & les Fautes des Anciens est commune à tous les Commentateurs. Il semble , que les Louanges, qu'ils donnent aux Auteurs qu'ils commentent , retombent en partie sur eux - mêmes. Un Commentateur se regarde, avec son Auteur, comme ne faisant qu'une même Personne.

sonne. Dans cette Vue, l'Amour-propre joue admirablement son Jeu; & il partage l'Encens qu'il fait fumer à la Gloire d'un autre §. Ce qu'il y a de plus particulier, c'est que les Commentateurs ne louent pas seulement leurs Auteurs, parce qu'ils les estiment, mais encore parce que c'est la Coûtume, & que l'Usage a établi cette Mode. Un Commentateur passeroit parmi ses Confreres pour peu instruit des Matieres sur lesquelles il travaille, s'il ne louoit d'une Maniere hyperbolique le Livre & le Mérite de son Auteur.

IL est trois Sortes d'Ouvrages, qui sont faits pour tendre des Piéges à la Raison & à l'Eîprit, en les préoccupant de fausses Idées: les *Commentaires*, les *Journaux*, & les *Préfaces*.

COMME il seroit ridicule, qu'une Personne dît, qu'elle travaille sur une Matiere inutile, ou de peu d'Importance, les *Commentateurs* annoncent toujours, qu'ils expliquent un Auteur divin, du premier Ordre, dont le Génie est grand, vaste, pénétrant, & qui a fait l'Admiration de son Siécle & de ceux qui l'ont suivi. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que le même Commentateur, qui travaille sur deux Auteurs dont les Sentimens sont opposez, se contrédit en tout, & louë avec Excès un Sentiment qu'il a condamné avec Mépris.

LES *Journalistes* blâment, ou louent, selon que le Libraire, qui fait imprimer le Journal

§ Mallebranche, Recherche de la Vérité, Part. II, Chap. IV, pag. 200.

LETTRES JUIVES, *Lettre LXII.* 193
nal prend Intérêt qu'un Livre soit approuvé
ou critiqué.

UN Auteur, dans une *Preface*, tâche d'en
imposer à son Lecteur, & de l'éblouir. Il n'en
est presque aucune, qui soit conforme à la
Vérité, au Bon-Sens.

AINSI, mon cher Isaac, je crois que, pour
juger sainement de la Bonté d'un Livre, soit
ancien, soit moderne, il faut le lire sans Pré-
vention, & sans Préoccupation: concilier d'a-
bord ses Opinions avec la Raison, & ensuite
avec les Ouvrages des Grands - Hommes:
examiner les Endroits, qui peuvent nous pa-
roître obscurs ou douteux: rejeter ceux que
nous voyons évidemment faux: & accepter
avec plaisir ceux qui nous instruisent, & nous
font connoître la Vérité, ou qui servent à
fortifier la Connoissance de celle qui nous
étoit déjà connue. C'est-là la seule Maniere
de pouvoir juger sainement de la Bonté d'un
Ouvrage. Toutes les autres Preuves sont, ou
fausses, ou incertaines.

PRESQUE toutes les Personnes jugent de
la Bonté d'un Livre uniquement par la Répu-
tation de l'Auteur. Il est vrai, qu'elle for-
me un grand Préjugé: mais, cependant, cet-
te Preuve n'est point infallible. Scot, & bien
d'autres Auteurs Scolastiques, ont eu dans
leur Temps une Réputation surprenante. Ils
sont tombez, & à peine sont-ils connus de
quelques Moines. Les Louanges générales
ne décident de la Bonté d'un Ouvrage, qu'au-
tant qu'elles sont justes & équitables, & qu'el-

les partent & viennent de Gens qui ont réfléchi avant de les donner.

LE Débit d'un Livre n'est point non plus une Marque de sa Bonté. Comme le Nombre de ceux , qui ne lisent que des Bagatelles & des Puérilités , est beaucoup plus grand que le Nombre de ceux qui s'appliquent sérieusement à l'Etude , les *Bigarrures de des Accords* ont été imprimées beaucoup plus de fois , que les *Oeuvres de Des-Cartes* , de *Gassendi* ; & les *Poésies du Pere du Cerceau* , que le *Poème de St. Prosper de Mr. de Sacy*.

LA Rareté d'un Livre ne doit point augmenter son Mérite. Les Ecrits de *Vanini* sont fort rares : bien d'autres Ouvrages composez par des Libertins le sont aussi ; & les *Cicérons* , les *Quintiliens* , & les *Platons* , sont très communs. Dira-t-on pour cela , que ce soient des Auteurs médiocres , & peu recherchés ? La plupart des bons Livres , au contraire , sont très communs , & les mauvais ne se trouvent guère. *La Raison en est naturelle* , dit un Auteur moderne : *les bons s'impriment souvent ; & les mauvais ne sont imprimez qu'une fois ou deux , & puis c'est tout.*

LA Prévention , mon cher Isaac , avoit été poussée si loin chés les François , sur la Fin du Siècle passé , & au commencement de celui-ci , qu'il suffisoit qu'un Auteur fût ancien , pour qu'il eut un Nombre de Partisans , qui vouloient que ses Défauts fussent des Perfections. D'un autre côté , il y avoit plusieurs Personnes si prévenues en faveur des

Ecri-

LETTRES JUIVES, *Lettre LXII.* 195
Ecrivains modernes , qu'elles n'approuvoient rien , ni ne trouvoient rien de beau & de bon , parmi les Anciens. Il faut être fou , frénétique , & excessivement ignorant , pour donner dans ces Excès. Il est un juste Milieu dans les Choses. Les Anciens ont eu leurs Défauts ; mais , ils ont eu aussi de grandes Beautés. Il en est même , que les Modernes n'ont encor pû égaler. Voici comme je crois qu'on devroit fixer la Disputé qui roule sur cette Préférence.

ARISTOTE , *Platon* , *Epicure* , & les autres Philosophes anciens , ont été de très-mauvais Philiciens , eu égard à *Gassendi* , *Descartes* , *Newton* , &c. : & de médiocres Méta-philiciens , comparez à *Locke* & à *Mallebranche*. Ils ont eu des Idées sur la Morale aussi parfaites que les nôtres : & les *Offices de Cicéron* sont une Preuve invincible de la Vérité de ce Fait. Ils étoient des Ignorans , ou peu s'en faut , dans l'Astronomie , la Navigation , & la Géographie ; mais , ils l'ont emporté sur nous pour l'Histoire : *Frà-Paolo* , de *Thou* , *Rapin-Thoiras* , sont encor éloignés de la Perfection qui regne dans les Morceaux qui nous restent de *Salluste* & de *Tacite* ; & ils sont au-dessous de *Tite-Live* , de *Thucydide* , & de *Xénophon*.

LES Beautés du *Tasse* , de *Milton* , de *Voltaire* , n'égalent point celles d'*Homere* & de *Virgile*. Ce n'est pas que les Poëmes anciens n'aient des Défauts , ainsi que les modernes : mais , le Bon , le Sublime , & le

Merveilleux, dont ils sont remplis, font qu'on apperçoit peu certaines Fautes, ou du moins qu'on les pardonne aisément §. Le *Pastor fida* du *Guarini*, les *Eglogues* de *Fontenelle*, & quelques-unes de celles de *Segrais*, sont peut-être préférables aux Oeuvres de *Théocrite* : mais, elles ont, dans celles de *Virgile*, des Rivaux, qui les balancent, & les effacent peut-être.

LES Tragédies de *Sophocle* & d'*Euripide* ont de grandes Beautés : mais, pour quiconque n'est point idolâtre de l'Antiquité, elles n'ont, ni autant de Brillant, ni autant de Charmes, de Douceur, & de Sublime en même tems, que celles de *Corneille* & de *Racine*. Il est même des Poètes François, qui n'approchent que de loin de ces deux illustres Modernes, qui, cependant, peuvent balancer les anciens Tragiques Grecs. L'*Ariane* de *Thomas Corneille*, le *Radamiste* de *Crebillon*, les trois derniers Actes de l'*Oepide* de *Voltaire*, & le *Brutus* du même Auteur, valent peut-être l'*Electre* d'*Euripide*, & l'*Oedipe* de *Sophocle*. Quant aux Latins, leurs Pièces de Théâtre sont détestables. Il semble que l'*Italie* n'ait jamais pû produire aucun Génie capable de traiter
comme

§ Il faut convenir, qu'il y a des grands Défauts dans les Poèmes d'*Homere*. Mais, il faut être bien ignorant, ou bien prévenu, pour n'en pas sentir les Beautés ravissantes. Il est tel Morceau de l'*Iliade*, que j'aimerois mieux avoir fait, que tous les Ouvrages de la *Motie*, & j'ose dire, (si l'on excepte *Fontenelle*,) que tous ceux des Membres de l'Académie Française. Je m'explique. J'entens l'Académie Française telle qu'elle existe en l'Année 1737.

LETTRES JUIVES, Lettre LXII. 197
comme il faut, un Sujet Tragique. Les Pièces de *Seneque*, qui nous restent aujourd'hui, valent moins que celles de *Pradon*. Nous aurions beaucoup plus d'Obligation à nos Peres, s'ils nous avoient conservé quelque meilleur Ouvrage à la place de celui-là.

LA Comédie est assez égale, chés les Anciens, & chés les Modernes. *Aristophane*, *Ménandre*, *Plaute*, *Térence*, peuvent bien aller de pair avec *Don Lopez de Vega*, *Moliere*, & quelques bons Auteurs Anglois dans ce Genre. Je crois cependant, que si l'on examinoit la Chose avec un Esprit critique & désintéressé, après une mûre Réflexion, on se détermineroit peut-être pour les Modernes.

PLUSIEURS Auteurs ont fait de fort belles Elégies & quelque Pièces Galantes dans ces derniers Tems. *La Comtesse de la Suze* a peut-être mieux réüssi que tous les autres: mais, ses Ouvrages n'aprochent point de ceux d'*Ovide*, de *Tibulle*, & de *Properce*. L'Ode, chés les Grecs & chés les Romains, fut portée à un Point de Perfection auquel l'on n'a point encor atteint. Il n'est aucune Comparaison entre *Pindare*, *Horace*, & *Anacréon*; & *Malherbe*, *Rousseau*, & *la Motte*. Ce n'est pas que ces derniers n'aient bien des Beutez. *Rousseau*, sur-tout, avoit commencé d'une maniere à donner Espérance à ceux qui soutiennent le Parti des Modernes, qu'il égaleroit un jour *Horace*; mais, il semble que le même Arrêt, qui flétrit sa Réputation, éteignit aussi son Génie. Il n'a plus fait, dès qu'il a été banni de la France, que des Ouvrages dignes de la

198 LETTRES JUIVES, *Lettre LXII.*
Vivacité & de la Pénétration des Brabançons. Sa Muse, applaudie à Bruxelles, est sifflée actuellement en Europe par quiconque a la moindre Notion de la Poësie Françoisë.

QUANT à l'Eloquence, nous sommes fort au-dessous des Anciens. *Bossuet*, *Fleclier*, *Patru*, *le Maître*, *Bourdaloüe*, n'ont eu, ni la Force, ni le Feu, ni le Sublime, de *Démofthene*; & n'ont point atteint la Majesté, la Grandeur, & la Dignité de *Cicéron*. L'Italie moderne n'a fourni aucun Orateur distingué: tous ses Prédicateurs sont plutôt des Scaramouches, des Pantalons, & des Arlequins, qui divertissent leurs Auditeurs par des Pointes & par des Jeux-de-Mots, que des Gens qui se piquent d'aller au Cœur, & de ravir l'Esprit de leur Auditeur par leur Eloquence.

VOILA, je crois, mon cher Isaac, ce qu'on peut dire de moins partial sur la Dispute des Anciens & des Modernes. C'est-là le Sentiment de tous les Savans qui font Usage de leur Raïson, qui ne s'abandonnent point entièrement aux Préjugés qu'on peut leur avoir donnez dans leur Enfance. Les Régens, dans les Colleges, inspirent ordinairement à leurs Ecoliers un Mépris infini pour tous les Auteurs dont les Ouvrages n'ont point quinze cens Ans d'Ancienneté. C'est-là le Tems, où il étoit encor permis aux Hommes de penser; mais, depuis, il leur a été défendu de faire Usage de leur Entendement. Les Jeunes-Gens s'accoutument peu-à-peu à recevoir ces Sentimens comme des Opinions qu'on ne sauroit combattre, & qu'on ne doit pas même exami-

LETTRES JUIVES, Lettre LXII. 199
examiner. Ils ne lisent jamais les Livres & les Ouvrages qu'on leur décrie : & , lorsqu'ils sont parvenus à un certain Age , leurs Préjugés sont si forts , qu'ils cherchent des Raisons , en lisant les Modernes , pour affoiblir les Beautés dont il sont frappés. Combien de Personnes , charmées des Vers & des Pensées nobles & hardies de Voltaire , condamnent cependant sa *Henriade* , sans en vouloir distinguer les Beautés & les Défauts ; & cela , uniquement parce qu'ils se figurent qu'un Moderne ne peut faire un bon Poëme Epique ? Mais , je voudrois leur demander s'ils croient , que , du Tems des Anciens , les Hommes eussent deux Têtes , deux Ames , deux Entendemens , quatre Mains , & quatre Pieds ? Si cela est , sans doute aucun des Modernes ne pourra jamais égaler les Anciens. S'ils n'avoient , comme nous , qu'une Ame & un Entendement , je ne doute pas qu'il ne puisse se trouver encore un Génie aussi beau que celui de *Virgile* ; excepté que celui qui le forma ne leur ait révélé , que , d'ores-en-avant , il ne produiroit plus d'Hommes qui pussent atteindre à cette Perfection.

PORTE-TOI bien , mon cher Isaac. Vi content & heureux , & que le Ciel te donne la Santé & les Richesses. Ecri-moi , je te prie , dès que tu pourras le faire.

De Paris , ce. . . .



LETTRE SOIXANTE-TROISIEME.

Jacob Brito , à Aaron Monceca.

JE suis arrivé depuis six Jours à Naples, mon cher Monceca. Mais, avant de te faire part des Choses que j'ai déjà remarquées dans cette Ville, je te dirai quelques Particularitez de celles que j'ai vûes en passant à Lorette. Les Nazaréens prétendent, que le Temple de cette Ville y a été apporté par les Anges. C'étoit une Maison du Village de Nazaret en Judée, à ce qu'ils disent, qui fut d'abord transportée en Dalmatie, sur une Montagne appelée *Tersolto*, où elle resta quelque Tems. De-là, les mêmes Anges l'enlevèrent encore, la placèrent dans une Forêt auprès de la Marche d'Ancone. Enfin, elle fit encor deux ou trois Voïages; après quoi, elle choisit son Domicile ferme & stable au même Lieu où elle est actuellement. Il est vrai, que les Nazaréens, pour la fixer entièrement, & lui ôter le Pouvoir de se promener & de galopper à l'avenir, ont bâti un magnifique Temple, au milieu duquel elle se trouve renfermée.

LES Prêtres, qui desservent ce Temple, prétendent, que cette Maison est bâtie de cer-
taines

LETTRES JUIVES, Lettre LXIII. 201
taines Pierres inconnues. Mais , je te dirai ,
qu'après avoir examiné la Chose , j'ai aperçu
aisément , qu'il étoit construit de Briques , &
de quelques Pierres grises & roussâtres , qui
n'ont rien que de très commun. Ces Pierres ,
& ces Briques , sont si mal jointes ensemble ,
qu'on voit bien que l'Ouvrage a été fait & ma-
çonné fort à la hâte. On vient à Lorette de
tous les Endroits & de tous les Païs du Mon-
de. Tous les Nazaréens Papistes ont une Véné-
ration aussi grande pour ce Lieu , que celle
que nous avons pour Jérusalem. Il y a des
Années , où , pendant les Fêtes de Pâques ,
il se trouve à Lorette près de deux cens mille
Pélerins , tant Hommes que Femmes.

LE Plaisir & la Joie ont autant de Part que
la Dévotion aux Voïages de la plus grande
partie des Pélerins & des Pélerines. On fait
dans toute l'Italie des *Parties de Lorette* , com-
me des *Parties de Bal*. Les Confréries des
Hommes & des Femmes , équipées d'une Fa-
çon bisarre & ridicule , s'y rendent en foule.
Lorsque le Chemin est un peu trop long , les
Gens y viennent monter sur des Anes , qui
sont réputés en Odeur de quelque Sainteté ,
comme le Chameau qui apporta l'Alcoran à
la Mecque. Ils ont le Don & la Vertu de
ne broncher jamais , & sont d'une Humeur
très docile , ainsi que leurs autres Confreres :
mais , ils les surpassent beaucoup en Pénétra-
tion ; ensorte qu'on peut les laisser marcher
à leur Fantaisie , sans craindre qu'ils s'écar-
tent du Chemin.

LA principale Cérémonie que font les Pé-
lerins ,

lerins, lorsqu'ils sont arrivez, consiste à faire le Tour du Temple, en marchant sur leurs Genoux. Cela fait le plus plaisant Spectacle du Monde. Figure-toi, mon cher Aaron, de voir deux ou trois cens Ecoliers, qui jouent à *Cloche-Pied*, & sautent tous les uns après les autres : l'un, en tombant, entraîne celui qui marche devant lui. Il en arrive de même aux Pélerins de Lorette, qui se disputent à qui corôiera le plus près la Muraille du Temple; enforte que les uns allant du même Côté, par où les autres viennent, il arrive très souvent, que la Dévotion ne se termine pas sans quelques Gourmades & Coups de Poing.

Tu me demanderas, mon cher Monceca, dans quel Tems, & comment, je pense que cet Edifice a été construit? Il ne me sera pas aisé de te donner sur cela des Eclaircissemens bien précis. Tout ce que je puis te dire de plus certain, c'est que ce prétendu Miracle étant arrivé sous le Pontificat d'un nommé Boniface, Homme rusé, fin, souple, délié, capable de l'Exécution des plus grands Desseins, & avare excessivement; il y a apparence, que, dans une Nuit, plusieurs Ouvriers peuvent avoir bâti cet Edifice, qu'on dit avoir été apporté de Nazaret, & qui n'est qu'une seule Chambre, très petite, & peu élevée. On croiroit cela d'autant plus aisément, qu'il n'y avoit alors aucune Habitation à plus d'une Lieue de l'Endroit où se trouve actuellement le Temple de Lorette. Dans les Tems, où l'on débita l'Histoire de l'Arrivée subite de cette Maison, les Nazaréens étoient plongés
dans

LETTRES JUIVES, Lettre LXIII. 203
dans une si grande Ignorance , & la Superstition les offusquoit si fort , qu'ils auroient crû aveuglément des Choses bien plus contraires à la Raison. Mais , je doute qu'actuellement un pareil Miracle fût fortune ; ou , du moins , ne trouveroit - il guère de Partisans , qu'en Italie.

EN voilà assez sur Lorette , mon cher Monceca ; je viens à Naples , où j'ai déjà vû bien des Beutez , depuis que j'y suis arrivé. Cette Ville a été si souvent ravagée , que la plupart de ses Antiquitez ont été détruites , ou endommagées. On voit pourtant encore les Restes d'un Amphitéatre , & deux ou trois Frontispices d'anciens Temples , qu'on a fait servir à l'Embellissement des nouveaux qu'on a bâtis sur les Fondemens & les Ruines des autres.

NAPLES est une des plus grandes & des plus belles Villes de l'Europe : elle semble même avoir un Avantage sur Rome , Londres , Paris ; & Venise. Elle est généralement & régulièrement belle. Ces autres Villes ont , à la vérité , plusieurs beaux Hôtels ; mais , ils sont entre-mêlez de Maisons basses , ou mal bâties , & désagréables à la Vûe.

LES Napolitains ont la Réputation d'être le Peuple le plus mauvais & le plus scélérat de l'Europe. Il a été un Tems , où l'on faisoit Marché dans ce Pais à deux Ecus pour la Vie d'un Homme. Il y avoit plus de trois mille Bandits dans le Roïaume , qui avoient la Hardiesse de se défendre contre les Troupes réglées. On a eu une Peine infinie à exter-

terminer cette Race. Enfin , les Espagnols , & après eux les Allemands , ont purgé presque entièrement cet Etat de tous ces Misérables. Ils en ont fait mourir une grande Quantité , & ont si fort épouvanté les autres , qu'ils les ont forcés à se contraindre & à changer leur Genre de Vie.

LES Napolitains aimoient beaucoup autrefois les Espagnols , ils abhorroient les François , & haïssoient les Allemands. Il semble , que leur Façon de penser soit changée en partie. Depuis cette dernière Guerre , ils en ont donné plusieurs Marques : & , quant à présent , je crois qu'on peut dire , qu'ils abhorrent toujours les François , aiment les Allemands , & haïssent les Espagnols. C'est assez-là le Goût de toute l'Italie ; & je ne puis comprendre ce qui a acquis aux Allemands l'Amitié de ce Pais. Je conçois comment un Officier Allemand est plus aimé d'un Italien , qu'un Officier François. Ce premier se contente de boire le Vin de son Hôte , de s'emparer du meilleur Appartement qu'il y ait dans la Maison , sans beaucoup de Cérémonie. Le François , au contraire , fait mille Courbettes , couche au Grenier s'il le faut , mange le peu d'Argent qu'il a en Festins & en Présens ; mais , il cajole les Femmes : & c'est-là un Crime capital parmi les Italiens. Ils n'ont point le même Sujet de Haine contre les Espagnols. Leurs Humeurs même simpatifient assez ensemble : bigots , également soumis aux Moines , Serviteurs zélés du Saint Office , il est surprenant , qu'ils aiment mieux la Sévérité des Allemands , qui les

les tient dans une très grande Contrainte.

S'IL est peu de Peuples en Italie aussi mauvais que celui de Naples, il en est peu qui soit aussi ignorant & aussi hébété. Il semble ne faire Usage de sa Raison, que pour assaisonner le Crime. Dès qu'il ne s'agit point de faire une mauvaise Action, à peine a-t-il quelque Notion au-dessus de la Bête. Cette Ignorance crasse regne même parmi les Gens d'un Rang distingué, & il est surprenant de voir combien ils sont bornés. Leur Connoissance ne s'étend qu'au Nombre de Temples qu'il y a dans Naples. Ils savent aussi les Jours où l'on doit solemniser la Fête de quelque Saint, les Rues où passent les Processions, les Caffez où l'on s'assemble: voilà toute leur Science. J'entendis l'autre jour, dans un de ces Caffez, un Noble Napolitain, qui fit une Demande à un François, qui pourra te faire juger de l'Etendue des Connoissances des ses égaux. Il demanda fort sérieusement, si le Port de Paris étoit aussi beau que celui de Naples, & si les Vaisseaux du Roi s'y tenoient? Je veux croire, que tous les autres Nobles ne sont point aussi fots; mais, en général, rien n'est si ignorant, qu'un Noble Napolitain.

LA plupart des Grands du Pais font leur Séjour ordinaire à Rome: ils viennent passer toutes les Années un certain Tems à Naples; après quoi, ils s'en retournent. Ils ont raison de trouver le Séjour de Rome beaucoup plus gracieux que celui de cette Ville: il
n'y

206 LETTRES JUIVES, *Lettre LXIII.*
n'y a aucune Comparaison de l'un à l'autre.

LES Temples sont à Naples d'une Magnificence au de-là de toute Expression. Ce n'est que Marbre, Porphyre, Or, Argent, Bronze, Peintures magnifiques : & ceux de Rome, si l'on en excepte celui de St. Pierre, ne l'emportent pas sur ceux de cette Ville. Un des principaux a été bâti, à ce que disent les Nazaréens, à l'occasion d'un grand Miracle : car, à Naples, ainsi que dans le Reste de l'Italie, il ne se fait presque rien où les Saints ne prennent un notable Intérêt. Ils racontent donc, que le Diable, sous la Figure d'un Pourceau, se promenoit tous les jours régulièrement dans le Lieu où ce Temple est bâti, & qu'il causoit une si grande Frayeur aux Habitans, que la Ville se fût insensiblement dépeuplée par leur Fuite. Le Diable-Pourceau faisoit un Tapage étonnant. Il ne s'amusoit point à fouiller dans la Terre avec son Grouin ; mais, lorsqu'il attrapoit quelqu'un, sur-tout ceux qui n'avoient pas soin de faire l'Aumône aux pauvres Religieux mandians, ils les maltraitoit, & les réduisoit dans un Etat très dangereux pour leur Vie. Un nommé Pomponius, qui se trouvoit pour lors Pontife de Naples, consulta une Sainte, à laquelle il avoit beaucoup de Dévotion. Elle lui ordonna de lui bâtir un Temple dans l'Endroit où le Pourceau prenoit sa Récréation. Dès qu'on eut posé la première Pierre, qui devoit servir au Fondement de cet Edifice, le Diable disparut pour toujours. Le Pontife fit faire un Pourceau de Bronze, qu'on garde dans la Sacrillie de ce

Tem-

Temple , pour conferver la Mémoire d'un Miracle aufli éclatant.

IL y a plufieurs Chofes aufli fuprenantes dans cette Ville. Dans un Monaftere de Moines, on voit une Figure, par laquelle le Peintre a voulu repréfenter la Divinité, qui eut une fort longue Converfation avec un certain Thomas d'Aquin. Mais, tous ces Prodiges font des Bagatelles, eu égard à celui qui arrive ici toutes les Années dans le Temple principal, qu'on appelle la Cathédrale. Le Sang d'un nommé Janvier, enfermé dans une Bouteille, bouillonne toutes les fois qu'on l'approche de la Chaffe où eft fon Corps. Lorsque ce Miracle tarde à fe faire, & qu'il faut préfenter plufieurs fois la Bouteille auprès de la Chaffe, le Peuple fe figure, qu'il eft menacé des plus grands Dangers. S'il alloit prendre Fantafie, par hafard, à Janvier de ne point faire bouillonner fon Sang, il y auroit peut-être quelque étrange Révolution dans la Ville. Il eft vrai, que les Vice-Rois de Naples ordonnent aux Prêtres très férieufement, que le Miracle ait à s'exécuter, & qu'ils répondent de la Réuffite. Il y a quelques Années, que le Bouillonnement dans la Bouteille tardant trop à fe faire, le Peuple couroit déjà comme infensé, & furieux, par les Rues. Enfin, le Miracle fe fit, & le Calme revint.

EST-IL permis, mon cher Monceca, qu'il y ait des Hommes affez ignorans, & affez imbécilles, pour donner dans de pareilles Chimeres; & des Perfonnes affez fourbes, pour vouloir abuser ainfi de la Créduité du Vulgaire?

re? Que diroient de nous les Nazaréens si nous donnions dans de pareils Egaremens? De combien d'Ecrits ne serions - nous point accablez? Quel Ridicule ne nous donneroient point leurs Auteurs? Quels Reproches sanglans ne nous feroient-ils pas? „ Imbécilles „ , nous diroient-ils „ , „ quel Personnage faites - vous jouer à la „ Divinité? A-t-elle Besoin de se manifester „ par de semblables Mommeries? Levez les „ Yeux au Ciel. Contemplez le Soleil s'avancer à Pas de Géant dans sa Course, & „ la recommencer dès qu'il l'a finie. Voilà „ des Marques dignes de la Grandeur du „ Tout-puissant. Avez - vous oublié, qu'il „ vous a défendu par sa Loi de vous tailler „ aucune Figure des Choses qui sont aux „ Cieux, sur la Terre, & dans les Eaux? „ Brisez donc votre Phiole, & l'Image que „ vous croïez avoir le Pouvoir de faire bouillir „ lonner ce Sang. Souvenez - vous, que le „ Dieu de vos Peres punissoit même les Enfans du Crime des Parens. „ C'est ainsi, que nous parleroient les Nazaréens. Mais, „ dès que ce sont eux, qui font une Chose, „ elle est toujours vertueuse & louable. L'Infaillibilité est leur Partage, & l'Erreur & la Confusion sont le nôtre.

PORTE-TOI bien, mon cher Monceca, & donne-moi de tes cheres Nouvelles.

De Naples, ce....



LETTRE SOIXANTE-QUATRIEME.

Aaron Monceca, à Isaac Onis, *Caraïte,*
ancien Rabbin de Constantinople.

UN Poëte, dont je t'ai souvent parlé, vient d'enrichir le Théâtre d'une nouvelle Tragédie. Elle est belle, touchante, bien conduite, bien versifiée, & remplie de Sentimens nobles & hardis. Avant de te communiquer quelques Réflexions que j'ai faites au sujet de cette Piece, & pour que tu puisses les mieux goûter, il faut que je te dise un Mot sur le Caractere de l'Auteur.

VOLTAIRE, c'est ainsi qu'on l'appelle, est doué d'un Génie vif, pénétrant, hardi. Il est excellent Versificateur, meilleur Philosophe que ne le sont ordinairement les Poëtes, Honnête Homme, doux & uni dans la Société; mais, fort prévenu de l'Attention qu'on doit avoir pour un Homme d'Esprit, il estime un véritable Savant beaucoup plus qu'un ancien Noble, qui n'a d'autre Mérite que sa Noblesse. Le peu d'Egards, qu'il a eu quelque fois pour des Personnes du premier Rang, lui a attiré des Ennemis dangereux. Il écrit d'une Façon si hardie, & il choque quelque-fois si ouvertement la Superstition, que les Moines, leurs Emis-

faïres, & ceux qui ne l'aiment point, répandent par toute l'Europe, qu'il n'a aucune Religion. On voit cependant dans tous ses Ouvrages un Esprit de Candeur & d'Humanité, qui montre évidemment, qu'il est pénétré de l'Existence d'un Dieu, bon, juste, & souverainement puissant. Quelques Ouvrages-même, qu'on lui reproche avec le plus d'Aigreur, & auxquels il nie constamment d'avoir eu part, sont remplis part-tout des Louanges que tous les Hommes doivent à la Divinité, par Reconnoissance, & par Devoir.

CE qu'il y a de surprenant dans ce Pais, c'est la Fureur que l'on a de vouloir sans Preuves attribuer certains Livres, & certains Ecrits, à des Gens qui les desavouent. Tu te tromperois, si tu croïois qu'en France un Auteur n'est responsable que de ses propres Ouvrages: il l'est de tous ceux qu'il plait au Public, & à ses Ennemis, de lui attribuer. Le Vulgaire a condamné vint Ecrivains, sur des Pièces auxquelles ils n'avoient jamais eu la moindre Part. Mais, ce qui t'étonnera encore, c'est l'Acharnement, que certains petits Auteurs, vils Excrémens du Parnasse, ont contre tous ceux que le Mérite & la Science distinguent. Ils inondent la Ville d'Ecrits de Satires, blament sans aucun égard les meilleurs Livres, se répandent en Invectives dans les Caffez & les autres Lieux publics; &, à force de crier, ils viennent quelquefois à bout de persuader le crédule Public; semblables aux Corbeaux, qui, par leur Croassement, font cesser le Chant d'un tendre Rossignol, ou le dérobent à l'Ouie.

UN

LETTRES JUIVES, *Lettre LXIV.* 211

UN des plus zélez Calomniateurs de Voltaire est un Monstre vomé de l'Enfer, pour le Supplice de tous les Auteurs qui ont eu quelque Réputation, & qui se sont piqués d'être honnêtes Gens. Rousseau, c'est ainsi qu'on nomme ce Frere d'Aleco, la Calomnie en main, perça de ses Traits quiconque eut du Mérite; &, quoiqu'il fût l'Ennemi de tout le Genre-Humain, sa Haine se répandit avec plus de Violence sur ceux qu'il crût les plus estimables. Tant de Crimes révoltèrent enfin toute la France: l'Etat se crût intéressé à la Perte d'un Scélérat & d'un Furieux: il fut condamné par Arrêt du Parlement de Paris; & il n'évita, que par la Fuite, de trouver, sous la Main d'un Bourreau, la Punition de ses Crimes. Il erra long-tems de Roïaume en Roïaume. Son Génie, & son Talent pour la Poësie, le firent d'abord recevoir avec plaisir par ceux qui ne le connoissoient point. Mais, semblable à la Couleuvre d'Esopé, il se jeta sur ses Bienfaiteurs, dès qu'ils l'eurent retiré du misérable Etat dans lequel sa Fuite le mettoit. Enfin, *lassé de Crimes & non pas rassasié*, il resta quelque tems sans exciter ses Serpens; mais, bientôt, Furie implacable, il déchira de sa Retraite tous les bons Auteurs que son Exil lui rendoit encor plus odieux. Voilà, mon cher Isaac, un des principaux Adversaires de Voltaire: juge par-là des autres.

JE viens à sa Tragédie d'*Alzire*. Cette Pièce me paroît conduite avec beaucoup d'Art & de Science. L'Attention de l'Auditeur est

212 LETTRES JUIVES, *Lettre LXIV.*

suspendue & animée jusqu'à la dernière Scene : & le cinquième Acte produit des Situations très intéressantes. Je vais te donner une Idée de la Pièce , & du Caractere des principaux Acteurs.

ALVARE'S, Pere de Guzman , Gouverneur du Pérou , ouvre la Scene avec son Fils, & lui apprend la Permission qu'il a reçue du Conseil de Madrid de lui remettre son Emploi. Il le prie de délivrer quelques Prisonniers qu'on a arrêtés la veille , & lui raconte comme il a été sauvé dans un Combat par un jeune Américain. Dom Guzman suit avec peine les Avis de son Pere. Le Caractere de Dom Alvarès , & celui de Dom Guzman , se dévelopent parfaitement bien dans cette première Scene : leur Conversation met l'Auditeur au fait du Sujet de la Pièce. Guzman, en accordant la Vie des Prisonniers à son Pere , aussi doux , aussi sensible pour les Malheureux , qu'il est fier , orgueilleux , & cruel , le prie de tâcher de fléchir Alzire , Fille de Montese , Souverain d'une Partie du Potosé , qu'il doit épouser. On apprend dans le même Acte par Alzire même , qu'elle avoit été promise à Zamore Prince Américain , & qu'elle alloit être unie avec lui , lorsque le cruel Guzman vint la séparer d'un Amant qu'elle adoroit. En rappelant ses Malheurs à son Pere Montese , qui lui parle en faveur de Guzman , elle en instruit l'Auditeur sans Affectation , ainsi que de son Changement de Religion. Dès les premières Scenes , le Sujet de la Pièce est parfaitement expliqué. Zamore,

re, qu'on avoit cru mort, se trouve être un de ces Prisonniers inconnus, qu'on avoit délivrez. Il retrouve Alzire, dans le moment qu'elle sort du pied des Autels, où elle a juré une éternelle Foi à Guzman, qui la surprend avec Zamore. Le grand Cœur de cet Américain ne lui permet point de cacher son Nom & sa Naissance. Guzman, outré de Douleur & de Jalousie, veut le faire périr : mais, Alvarès son Pere s'oppose à ses Deseins ; & , par un Accident qui produit un Effet charmant dans l'Esprit de l'Auditeur, ce même Zamore étoit cet Américain, qui, dans un Combat, avoit sauvé la Vie à Alvarès. Guzman, ne pouvant se rendre aux Prières de son Pere, fait conduire Zamore en Prison. Alzire, tremblante pour son Amant, gagne un de ses Gardes, qui se charge de le conduire hors de la Ville ; mais, à peine Zamore est-il en Liberté, qu'il en profite, pour immoler, au milieu de ses Gardes, le cruel Guzman. Il est arrêté, & condamné à mourir, ainsi qu'Alzire, qu'on croïoit avoir trempé dans le Meurtre de son Epoux, quoiqu'elle en soit innocente. Mais, lorsque ces malheureuses Victimes de l'Amour n'attendent que le Moment qui va leur donner le Trépas, Guzman, qui n'est point mort en recevant le Coup que lui avoit donné Zamore, profite du dernier Instant de sa Vie, & repare, par une Clémence généreuse, toutes ses Cruautez & ses Barbaries.

VOILA` en peu de Mots, mon cher Isaac, le Sujet de la Pièce. Voici quels sont les différens Caractères des Acteurs.

214 LETTRES JUIVES, *Lettre LXIV.*

ALVARE'S est un parfait Honnête-Homme, rempli de Candeur & d'Humanité, zélé pour sa Religion, mais sans être aveuglé par une Fureur à la quelle on donne le nom de Piété.

GUZMAN est fier, vain, orgueilleux, superbe, cruel; tel, enfin, qu'on dépeint les Espagnols qui firent la Conquête du Mexique. Plein des Maximes pernicieuses des Convertisseurs, de quelque Maniere qu'on fasse les Chrétiens, tout est égal pour lui.

MONTIZE est un nouveau Converti, persuadé de la Religion qu'il a embrassée. Sa Fille, au contraire, pleine des anciens Préjugés, ne doit sa Vertu qu'à elle-même: la Religion décide peu de ses Mouvements.

ZAMORE est zélé pour ses Dieux, fidelle Amant, formé par les seules Leçons de la Nature, humain pour tous les Hommes en général, irréconciliable avec ses Ennemis, rempli de Valeur, & capable d'exécuter les Dessesins les plus hardis.

CEs Caractères variés sont parfaitement soutenus, & frappés par plusieurs Traits marqués & brillans. Voici comment Alvarès, en donnant la première Idée de son Caractere, instruit l'Auditeur des Cruautez des Espagnols.

*Ah! Dieu nous envoie, par un contraire Choix,
Pour annoncer son Nom, pour faire aimer ses Loix:
Et nous, de ces Climats Destructeurs implacables;
Nous, & d'Or & de Sang toujours insatiables;
Deserteurs de ses Loix qu'il falloit enseigner,
Nous égorgeons ce Peuple, au lieu de le gagner.*

Par

LETTRES JUIVES, Lettre LXIV. 215

*Par nous tout est en Sang , par nous tout est en Poudre ;
Et nous n'avons du Ciel imité que la Foudre.*

*Notre Nom , je l'avoue , inspire la Terreur :
Les Espagnols sont craints ; mais , ils sont en Horreur.
Fléaux du nouveau Monde , injustes , vains , avares ,
Nous seuls en ce Climat nous sommes les Barbares.
L'Américain , farouche en sa Simplicité ,
Nous égale en Courage , & nous passe en Bonté.*

JE ne fai, mon cher Isaac, si tu t'apperçois, que, dans ces quatorze Vers, on voit tous les differens Caracteres de la Piéce. Celui d'Alvarès se fait sentir par la Pitié qui regne dans ses Discours, où il peint parfaitement les Espagnols & les Americians. Il est aisé de connoître, que ce Morceau part de la Main d'un Maître. En voici un, qui ne lui cede en rien. Alzire, en parlant à son Pere, se dépeint elle-même.

*Mes Yeux n'ont jusqu'ici rien vû que par vos Yeux :
Mon Cœur , changé par vous , abandonna ses Dieux.
Je ne regrette point leurs Grandeurs terrassées ,
Devant ce Dieu nouveau , comme nous , abaissées.
Mais vous , qui m'assuriés , dans mes Troubles cruels ,
Que la Paix habitoit aux Pieds de ses Autels ;
Que sa Loi , sa Morale , & consolante , & pure ,
De mes Sens desolez guérirait la Blessure ;
Vous trompiés ma Foiblesse : Un Trait , toujours vain-
queur ,
Dans le Sein de ce Dieu vient déchirer mon Cœur.
Il y porte une Image à jamais renaissante :
Zamore vit encor au Cœur de son Amante.*

Ce Trouble , & ce Combat , qu'Alzire exprime

me si bien, marquent parfaitement la Situation d'un Cœur , changé uniquement par le Respect paternel , & qui n'a point , pour le nouveau Dieu qu'il sert, cette ferme Croiance, que méritent ses Bienfaits & ses Récompenses. Quelque singulier que soit le Caractere d'Alzire, il est parfaitement soutenu, & rempli de Pensées brillantes , que la Nouveauté du Sujet a fournies. Tel est cet Endroit, où l'Auteur fait faire à Alzire un Parallele des Espagnoles & des Américaines.

*Par ce grand Changement dans ton Ame inhumaine ,
Par un Effort si beau, tu vas changer la mienne.
Tu t'assures ma Foi, mon Respect, mon Retour ,
Tous mes Vœux, s'il en est qui tiennent lieu d'Amour.
Pardonne.... Je m'égare... Epreuve mon Courage.
Peut-être une Espagnole eut promis davantage :
Elle eut pû prodiguer les Charmes de ses Pleurs.
Je n'a point leurs Attraits , & je n'ai point leurs Mœurs.
Ce Cœur simple, & formé des Mains de la Nature,
En voulant t'adoucir, redouble ton Injure :
Mais, enfin, c'est à toi d'essayer désormais
Sur ce Cœur indompté la Force des Bienfaits.*

JE t'avoüe, qui j'ai trouvé cet Endroit charmant. Un certain Naturel sauvage, qui regne dans les Prières d'Alzire ; & le Mépris, qu'elle affecte pour la Feinte & le Déguisement des Européennes ; frappent l'Esprit, & l'attachent volontiers à de Mœurs, dont il n'a qu'une Connoissance legere, & qui touchent par leur Singularité. Je voudrois qu'un Poëte s'appliquât-toujours à chercher un Sujet qui pût

LETTRES JUIVES, *Lettre LXIV.* 217
pût lui fournir quelque Idées nouvelles. Voltaire a trouvé le Secret de faire dire mille Choses brillantes à Alzire. Dans le Doute où elle est sur la Vérité de la Religion qu'elle a embrassée, elle explique dans six Vers ce que des Savans ont eu peine à renfermer dans de gros Volumes.

*Grand Dieu ! Condui Zamore au milieu des Deserts.
Ne serois-tu le Dieu , que d'un autre Univers ?
Les seuls Européens sont ils nez pour te plaire ?
Es-tu Tiran d'un Monde, & de l'autre le Pere ?
Les Vainqueurs , les Vaincus , tous les foibles Humains ,
Sont-ils également l'Ouvrage de tes Mains ?*

Un Bigot ridicule se récrie sur ces Endroits frappans. Il traite l'Auteur de Manichéen. Ignorant ! qui ne comprend pas, qu'un Ecrivain ne peut relever la Beauté d'un Caractere, que par les Imperfections d'un autre : & que les Doutes d'Alzire font briller la ferme Croïance de Monteze.

JE finis l'Extrait de cette Pièce, mon cher Isaac, par un Passage digne d'être gravé en Lettres d'Or ; que les Souverains devroient avoir toujours présent ; que les Inquisiteurs , Persécuteurs , & autres Monstres de la Nature Humaine , devroient méditer profondément ; & que tous les Hommes devroient suivre.

*Mais , renoncer aux Dieux , que l'on croit dans son Cœur ,
C'est le Crime d'un Lâche , & non pas une Erreur.
C'est trahir à la fois , sous un Masque hypocrite ,
Et le Dieu qu'en préfere , & le Dieu que l'on quitte.
C'est mentir au Ciel même , à l'Univers , à soi.
Mourons : mais , en mourant , sois digne encor de moi.*
Que

218 LETTRES JUIVES, *Lettre LXIV.*

Que de Maux, que de Crimes, les Hommes eussent évité, s'ils avoient été persuadés de ces Principes! Que de Sang, qu'on a répandu, n'eût pas été injustement versé!


PORTE-TOI bien, mon cher Isaac; & que le Dieu de nos Peres, en éclairant ton Cœur & ton Esprit, te comble de Biens, & te donne une nombreuse Famille.

De Paris, ce. . . .



LETTRE SOIXANTE-CINQUIEME.

Jacob Brito, à Aaron Monceca.


 AI quitté Naples depuis quinze Jours, & je tache d'arriver en Suisse le plutôt qu'il me sera possible. Je resterai cependant quelques Jours à Milan. Depuis que je suis dans cette Ville, j'ai apperçu bien des Choses qui meritent l'Attention d'un Voyageur. Elle est grande & bien bâtie. Les François & les Piémontois, au Pouvoir de qui elle est encore pour quelque Tems, y sont peu aimez des Habitans. Les Maris jaloux soupirent après l'heureux Instant où les Impériaux viendront les délivrer d'incommodes Galans.

DEPUIS que les François sont Maitres de Milan, le Vin a beaucoup diminué de Prix

Prix, & le Nombre de Batêmes s'est considérablement augmenté. Beaucoup de Maris, qui n'avoient jamais eu d'Enfants, & qui croïoient leurs Femmes stériles, jouissent maintenant du doux Nom de Pere. Les Dévots attribuent cette heureuse Multiplication aux Intercessions de Charles Borromée: les Astrologues assurent qu'on en est redevable aux heureuses Influences des Astres *; mais, les Jaloux pensent que les François y ont beaucoup plus de part que les Saints & les Globes Célestes. Ils attendent donc le Retour des Allemands avec beaucoup d'Impatience; je ne doute pas, qu'ils ne fassent rendre publiquement des Actions de Grace de leur Arrivée aux Saints en qui ils ont le plus de Confiance.

LES Milanois, ainsi que les autres Italiens, ont auprès de la Divinité de très grands Protecteurs auxquels ils ont bâti des Temples magnifiques. Les principaux Avocats, qu'ils ont choisis dans la Cour céleste, ont vécu autrefois dans leur Ville. Clou †, & Charles Bor-

* *L'Almanac de Milan* est très renommé.

† Ceci a besoin de quelque Explication, Jacob Brito, entendant parler à Milan du Saint Clou, a cru que ce Clou étoit réellement un Saint, qui avoit existé autre-fois en Chair & en Os. Mais, ce Clou, dont il est question, n'est qu'un gros Morceau de Fer, que l'Avarice a défilé, sous le Prétexte que c'étoit un de ceux qui avoient servi à la vraie Croix. Il se trouve en Europe cinquante trois Cloux de cette Espece: & chaque Eglise, qui en possède un, ne manque pas d'en soutenir l'Authenticité aux Dépens de ceux des autres,

Borromée, sont les plus distingués. Le Jour de la Fête du premier, on expose sa Chasse sur le Grand-Autel du Dôme. Le Peuple vient de tous côtez se prosterner devant lui. Une Foule de Possédez accourent en grand Nombre, & sont devant le Saint les Figures les plus étonnantes, se tourmentent, crient, hurlent, jouent enfin à Milan le même Personnage, que les Convulsionnaires à Paris. On soulage leurs Maux d'une Façon assez plaisante. Un Prêtre leur jette quelques Fleurs prises d'entre celles qui ornent la Chasse du Saint; & les Diables, sensibles à l'Odeur des Oeillets & des Violettes, deviennent doux, paisibles, complaisans, entrent en Conversation avec les Prêtres, & leur parlent fort honnêtement. Il n'est rien de si curieux pour un Philosophe, que d'être Spectateur de ces Scenes. Les Enthousiasmes de la Prêtresse de Delphes n'eurent jamais rien d'aussi extraordinaire. Il y a, parmi ces Possédez, qui font la même Cérémonie toutes les Années, quelques Personnes, à qui l'on apprend plusieurs Mots de différentes Langues. Les Prêtres sont valoir beaucoup cet Artifice; le menu Peuple est fort étonné d'entendre un Païsan parler une Langue qu'il n'a jamais apprise.

IL y a quelque tems, qu'un Docteur Nazaréen, qui interrogeoit un de ces Possédez, oublia les Demandes qu'il devoit lui faire, & lui proposa quelques-unes des Questions, qui regardoient un de ses Confreres; qui, entendant le Mot du Guet, crut qu'on s'adres-
soit

LETTRES JUIVES, *Lettre LXV.* 221
soit à lui, & répondit pour son Camarade.
Cette Avanture étonna un peu le Docteur.
Il se remit pourtant bientôt de sa Surprise,
qui ne fut remarquée que de ceux qui con-
noissoient le Ridicule & la Fourberie de ces
Comédies infernales.

LES Milanois ont autant de Superstition
que leurs voisins; mais, ils accommodent
leur Dévotion à leurs Plaisirs: comme les
Fêtes des Saints leur procurent plusieurs Di-
vertissemens, ils en font autant qu'ils peu-
vent. Le Beau-Sexe, les Moines, les Ga-
lans, les Musiciens, & les Limonadiers, en
profitent.

LE Carnaval est presque aussi gai à Milan
qu'à Venise: tout le Monde s'y livre à la
Joie. Les Religieuses enfermées dans leurs
Couvens n'en cedent point leur Part: elles
jouent entre elles des Comédies, s'habillent
en Arlequin, en Scaramouche, en Mezetin;
la Sœur Dorothée, aussi-bien que la Sœur
Angélique, deviennent alors Pantalou &
Pierrot. Depuis Noël jusqu'au Carême, on
va en foule dans les Couvens voir représen-
ter à la Grille ces Troupes de *Comédiens Fe-
melles*, qui se tirent à merveille d'Affaire, &
représentent souvent mieux leur Rolle, que
de véritables Comédiens.

LES Moines ne le cedent en rien aux Re-
ligieuses pour la Mascarade. Ils jouent aussi
des Farces publiquement dans leurs Couvens.
Le Pere Prieur fait le *Bon-Homme Jean Bro-
che*: les jeunes Novices s'aquient à merveil-
le des Rolles d'Angélique & de Spinete; &
jus-

jusques aux Freres-Lais, tous veulent avoir part aux Plaisirs publics. Ces Moines poussent même la Science plus loin : ils vont jouer leurs Pièces dans bien des Maisons particulieres ; pour une Collation, on peut avoir chés soi, pendant tout un Après-midi, la Troupe Franciscaine, ou l'Augustiniene. L'on a à choisir parmi toutes les differentes Sectes de Moines.

CES Troupes particulieres n'empêchent point qu'il n'y en ait plusieurs autres de véritables Comédiens, répandus dans la Ville. L'Opéra occupe le premier Théâtre. Il est magnifique, & les Décorations en sont superbes. Les Milanois ont une Façon particuliere d'applaudir aux Acteurs & aux Actrices. Ils composent des Sonnets, ou bien ils les font faire à quelques Poètes à gage : & lorsqu'un *Virtuoso*, ou une *Virtuosa*, a parfaitement chanté, on jette de tous côtez sur le Théâtre de ces Sonnets imprimez, qui contiennent tous quelques Louanges de l'Acteur. Il arrive souvent, que, dans ces Poësies, Jules César, Tamerlan, & Mahomet II, ne se trouvent, que de petits Garçons, eu égard aux *Signori Scalfi, Farlini, Sinesini*, & autres Demi-Hommes, qui ont payé bien chèrement l'Avantage d'avoir la Voix claire. Les Anglois ont une autre Façon d'applaudir, qui plaît beaucoup plus aux Acteurs. Ils jettent, au lieu de Vers, des Bourses remplies de Ducats ; & la Gloire n'est point assez chere aux *Signori Virtuosi*, pour leur faire préférer les Sonnets aux Pistolles. Il faut pourtant qu'ils s'en contentent
en

LETTRES JUIVES, *Lettre LXV.* 223
en Italie, ne pouvant mieux faire ; car il n'est
aucun Milanois, qui soit tenté d'applaudir à
la Maniere Angloise.

ON voit peu de Noblesse aussi avare que
celle de ce Pais. Elle a trouvé le Moïen,
pour épargner, & pour se divertir à bon Mar-
ché, de faire faire les Frais de tous les Plai-
sirs Publics par une Société de Bourgeois &
de Marchands, qu'on appelle les *Faquini* ;
parce qu'ils font l'Ouverture du Carnaval par
une Mascarade dans laquelle ils sont habillés
en Païsans. Les Nobles prêtent leurs Palais
pour les Fêtes que donnent les *Faquini* ; mais,
ils n'entrent dans aucune Dépense : il en est
tel d'entre eux, qui se feroit volontiers païer
le Louage de son Hôtel, s'il croïoit que la
Chose ne fût pas sûe.

IL n'est point de Pais, après Naples, où
l'on assassine aussi sûrement, & à si grand
Marché, qu'à Milan. Il est vrai, que les Al-
lemands & les François se sont opposez vi-
vement à cette Espece de Commerce. On ne
laisse pourtant pas de trouver tres aisément
Nombre de Gens, qui, pour une Pistolle,
vous délivrent d'un Ennemi. Lorsqu'ils trou-
vent quelque Difficulté à exécuter la Chose,
& que leur Expédition traine en longueur,
pour abréger toutes les Cérémonies, il at-
tendent celui qu'ils veulent assassiner, au près
d'une Eglise, dans laquelle ils se retirèrent
avec beaucoup de Sang-froid, après avoir fait
leur Coup.

J'AI examiné, mon cher Monceca, d'où
pouvoit venir l'Immunité qu'on avoit accor-

dée aux Temples dans plusieurs Religions différentes : & , après avoir considéré attentivement les Raifons qui avoient occasionné cet Usage , je n'en ai point trouvé d'autre , que l'Ambition des Prêtres. Chés les Egiptiens , chés les Grecs , chés les Israélites nos Pères , ceux , qui étoient chargés du Culte Divin , n'avoient pas moins d'Ambition , que ceux qui le font dans ce Tems-ci. Ils crurent se rendre respectables aux Particuliers , en leur donnant un Asile dans les Malheurs qui pouvoient leur arriver. Ils ne distinguèrent point le Crime de l'Infortune : & l'Assassin trouva sa Surêté dans le Temple , ainsi que le Meurtrier involontaire. Les Moines Nazaréens retinrent cette Maxime dans les Païs où ils eurent une entiere Domination : ils accordèrent ainsi à leurs Eglises , & à leurs Monasteres , les mêmes Privileges qu'au Palais des Souverains & des Ambassadeurs. Mais , les Droits , qu'ils s'attribuèrent , sont devenus nuisibles à la Société Civile , par l'Usage qu'ils en ont fait. Tous les plus grands Crimes ont trouvé un Asile chés eux , au lieu que les Princes , qui peuvent accorder des Immunitéz , ne protègent que des Personnes dont les Fautes sont pardonnables , & n'ont rien de contraire au Caractere de l'Honnête-Homme. Un Ambassadeur n'eut point certainement donné de Retraite à Cartouche ; & il n'en est aucun , au contraire , qui ne l'eut fait arrêter. Mais , ce Voleur infigne eût trouvé , en Italie , une entiere Sûreté , malgré ses Crimes , dans la plus petite Chapelle.

LETTRES JUIVES, *Lettre LXV.* 225
Hé quoi! mon cher Monceca, la Divinité veut-elle que ses Autels autorisent les Crimes? N'est-il pas absurde de ne bâtir des Temples au Tout-Puissant, que pour fournir des Retraites & des Asiles aux Scélérats? Combien cruelle n'est point la Superstition, qui, sous le Voile de la Piété, autorise ainsi le Crime? Heureuses les Nations Nazaréenes, qui n'ont point donné dans cette Erreur, & qui punissent les Forfaits jusques dans le Sanctuaire.

MILAN est fourni d'aussi bonnes Reliques, & aussi opérantes, qu'aucune Ville d'Italie. Celles de Charles Borromée sont des plus considérables. Elles sont conservées dans un Cercueil fait de plusieurs Morceaux de Cristal de Roche, assemblez & joints ensemble par des Plaques de Vermeil. Le Corps de ce Nazaréen se voit encor en son entier, au travers du Cristal. Il est vrai, que, malgré les Soins infinis, qu'on a pris en l'embaumant, on n'a pu garantir qu'une partie de son Nez ne fût endommagée par la suite du Tems. Un Moine, à qui j'en demandois la Raison, m'assura, que Dieu avoit permis ce Miracle, à cause que le Saint avoit trop aimé pendant sa Vie les bonnes Odeurs, & que la Perte de la Moitié de son Nez étoit la Punition de sa Sensualité. Si la Divinité marque ainsi les Défauts des Saints Nazaréens, je crois qu'il est peu de Moines canonisés, à qui l'on puisse voir la Langue; car, ils ont été, pour la plupart, grands Gourmans, & grands Menteurs.

SI les Juifs étoient dans le Gout des Reliques, nous pourrions, mon cher Monceca, en trouver à Milan, qui conviendroient parfaitement à nos Sinagogues. On conserve, dans la Cathédrale de cette Ville, la Verge de Moïse. Il est vrai, qu'il n'est pas prouvé démonstrativement, que ce soit la même dont ce Prophete se servit; car, on en montre une autre à Rome dans St. Jean de Latran: mais, on pourroit, pour ne point se tromper, les acheter toutes les deux, ou supposer pieusement, que ce Législateur ait eu deux Baguettes, la Chose étant très possible. Lorsqu'on veut des Reliques de cette Ancienneté, il ne faut pas s'amuser à des Bagatelles, & à chicaner sur des Vetilles: on doit prendre le tout en gros, à la Façon des Nazaréens. Si nous voulions approfondir ce qu'on dit touchant la Verge de Moïse, nous serions pour le moins aussi embarrassés qu'eux. Le Rabbin Abarbanel a fait une longue Dissertation sur cette Verge: il a débité un grand Nombre de Réveries; & a assuré magistralement, que Moïse l'avoit emportée sur la Montagne où il étoit mort, & qu'elle avoit été mise dans le Tombeau de ce Prophete. Je voudrois bien que le Rabbin Abarbanel me fit la Grâce de me dire qui lui a révélé ce Fait. Jusques alors, nous pouvons en sûreté nous accommoder des deux Baguettes, qu'ont les Nazaréens: quitte à en acheter une troisième, si elle vient à paroître.

IL y a encor dans une autre Eglise * une Re-

* Dans la Sacristie de l'Eglise de St. Ambroise.

LETTRES JUIVES, *Lettre LXV.* 227

Relique bien plus considérable. C'est le Serpent que Moïse éleva dans le Desert. Quant à celle là, elle n'est point double, ainsi que la Verge : mais, quoi qu'en disent les Nazaréens, je doute qu'elle soit du Tems du Prophète. Je croirois volontiers, que c'est un Mémorial de quelque Evénement extraordinaire, comme l'Oye du Capitole. Je ne conseillerois donc pas à nos Sinagogues de vouloir se charger de cette Pièce antique, que je crois Romaine plutôt qu'Egiptienne. Ce fameux Serpent est de Bronze : on l'a placé sur une Colonne de Marbre. Jusqu'où ne va point l'Aveuglement des Hommes ! Mon cher Monceca, plaignons les plutôt, que de les mépriser. La Faiblesse est le Partage de l'Humanité. Heureux ceux, à qui le Ciel a accordé un peu plus d'Intelligence qu'aux autres !

PORTE-TOI bien, mon cher Monceca. Dès que j'entrerai dans la Suisse, je te donnerai de mes Nouvelles. Vis content & heureux.

De Milan, ce. . . .





LETTRE SOIXANTE-SIXIEME.

Aaron Monceca, à Isaac Onis, *Caraïte,*
ancien Rabbïn de Constantinople.

DEPUIS le Tems que je n'ai point
 D reçu de tes Nouvelles, je ne doute
 pas que tu ne sois arrivé en Egipte,
 & je t'écris, dans l'Assurance, que
 ma Lettre t'y trouvera. Notre Ami Jacob
 Brito est à la veille de quitter l'Italie, & de
 passer en Suisse. Il a fait de fort bonnes Re-
 marques dans son Voïage, & il a eu la Bonté
 de me les communiquer. J'espere, que tu
 voudras bien avoir la même Complaisance, &
 que tu nous rendras commun à l'un & à l'autre
 tout ce que tu verras de particulier en Egipte,
 & de digne d'être examiné.

JE tache toujours de profiter, le plus qu'il
 m'est possible, du Séjour que je fais à Paris.
 Je fus hier à l'Audience publique du Parle-
 ment, & j'entendis plaider deux des plus célé-
 bres Avocats du Roïaume. Je fus très satisfait
 de leurs Discours, remplis de Beutez réelles.
 Le Stile en étoit clair & précis: l'Eloquence
 y brilloit; & tous les Auditeurs applaudirent
 à ces deux habiles Avocats. Si l'on compare,
 cependant, les Orateurs François aux Cicérons
 & aux Démosthenes, on trouve que leur Mé-
 rite

rite est bien inférieur à celui de ces Anciens. Ils n'ont, ni leur Majesté, ni le Sublime de leur Génie, ni le Feu de leur Imagination. J'ai recherché la Cause de cette Différence; &, après avoir connu pleinement, qu'elle ne pouvoit venir de ce que Cicéron & Démothene étoient des Hommes qui ne sauroient être égaux, puisque la Nature se ressouvenoit encor de la Façon dont elle avoit formé leurs Cerveaux, j'ai découvert, que les Situations des Orateurs anciens, & les Sujets qu'il traitoient, occasionnoient leurs Avantages.

IL est des Matieres, qui d'elles-mêmes fournissent à l'Esprit des Idées, grandes, sublimes, & magnifiques: elles n'ont pas besoin, pour élever l'Esprit, de l'Arrangement des Phrases, de l'Harmonie des Paroles, & les Mots les plus simples suffisent pour les exprimer. Lorsqu'on parle de la Divinité, par exemple, toutes les Notions que l'Entendement en reçoit l'attachent, le saisissent le transportent en quelque maniere au de-là de sa Sphere. Alors, la Diction la plus commune, pourvû qu'elle soit nette & distincte, & qu'elle présente clariement les Idées, suffit pour donner de la Force au Discours; & l'Eloquence la plus simple devient sublime. Nous avons dans la Genese un Exemple décisif de cette Vérité. Dieu y dit, *Que la Lumiere se fasse, & la Lumiere se fit* *. Dans ces Expressions, reconnues sublimes même par les Païens; l'Obéissance de la Chose créée paroît suivre, dans l'instant, la Volonté du Créateur. Quel-

P. 4

les

* *Fiat Lux, & facta est Lux.* Genes. Cap. V, Vers. 3.

les Idées, dans des Termes si simples, ne sont point offertes à l'Esprit? *Le Pouvoir de Dieu, la Création de la Lumière, la Clarté formée par un seul Mot, & accordée à l'Univers par la Bonté de l'Etre immense & tout-puissant.* Le Choix des Mots, un Tour de Phrase recherché, eut affoibli la sublime Simplicité de ce Passage.

Si l'on est obligé de convenir, que le Sujet sert infiniment à l'Orateur, & peut en quelque façon le rendre éloquent sans le Secours de l'Art, il sera aisé de trouver la véritable Raison de la Supériorité des Anciens sur les Modernes.

UN Avocat du Parlement de Paris est chargé d'une Cause éclatante, lorsqu'il plaide pour la Fortune ou pour les Biens d'un Particulier. S'il s'agit d'une Affaire où quelque Homme de Distinction soit intéressé, c'est la Matière d'un Plaidoyer célèbre. Mais, quelque Procès qu'un Avocat puisse défendre à Paris, il n'en est aucun, dont le Fonds, dénué d'Ornemens, puisse inspirer une certaine Grandeur à l'Esprit des Auditeurs, saisir tout-à-coup leur Attention, & les élever à des Notions qui leur soient presque inconnues. Quel est l'Esprit qui ne soit frappé, lorsqu'il entend un Orateur annoncer, qu'il plaide pour la Fortune d'un Roi? Le Commencement de l'Oraison de Cicéron pour le Roi Déjotarus, & tout l'Exorde du même Plaidoyer, Chef d'Oeuvre d'Eloquence, doit moins sa Beauté aux Secours de l'Art, qu'à la Noblesse du Sujet. Qu'un Avocat prévienne ses Auditeurs, dans les Termes les plus élevez, qu'il plaide pour

un

voions dans Démosthene & dans Cicéron des Traits qui nous saisissent & nous attachent plus fortement que dans les modernes. Ils n'étoient, ni plus savans, ni plus spirituels, qu'eux: mais, ils travailloient sur des Sujets qui fournissoient deux-mêmes, & qui conduisoient naturellement au Sublime. Il ne seroit pas difficile de montrer, que, dans les Causes ordinaires que Cicéron a traitées, il n'est point au-dessus de Patru, & d'Errard. Si ces derniers avoient vécu dans Rome, ils ne lui eussent été inférieurs en rien.

LES Avocats-Généraux des Parlemens seroient plus à même, que les simples Avocats, de jouir des Avantages des Orateurs Grecs & Romains. Ils sont quelquefois chargés de Causes essentielles & importantes au Bien de l'Etat: ils peuvent, dans les Discours & dans les Remontrances qu'ils font, parler avec une Dignité qui approche de la Grandeur Romaine. Mais, leur Génie n'est point nourri au Grand: ils l'ont affoibli par un Nombre de Minuties, & par un Détail inutile de Formalitez. Il en est des Magistrats François, comme des Philosophes Scolastiques. Otez-les de certains Principes ordinaires & rebattus, ils ne savent plus où se fixer. Sans Aristote, un Régent de Philosophie pense que la Lumière Naturelle ne sert qu'à nous égayer. La plus grande Partie des Gens de Robbe n'oseroient penser ce qui n'est point dans Cujas, du Moulin, & d'Argentré.

LA Liberté de l'Esprit étoit chés les Anciens une des principales Causes de l'Eloquence.

LETTRES JUIVES, *Lettre LXVI.* 233
quence. Les Grecs & les Romains cherchoient moins à s'appuier sur l'Autorité des autres, que sur les Raisons qui leur paroissent convaincantes. Il y a moins de Citations, dans tous les Plaidoiers de Cicéron & de Démosthène, que dans la première Page de ceux de le Maître. Qu'importe qu'un Docteur, qu'un Pere de l'Eglise, qu'un Jurisconsulte, aient soutenu un Sentiment? Dès qu'il est contraire à la Raison ou à l'Utilité publique, on n'en doit pas faire plus de Cas, que de celui d'un Ignorant.

Il y a de la folie à vouloir justifier les Faiblesses de certains Hommes. Il faut les louer dans ce qu'ils ont de bon. Mais, c'est une Idolatrie ridicule, que de déifier leurs Défauts. Quoi! parce que du Moulin & d'Argenté ne seront point d'accord sur certaines Questions, je n'oserois décider ce qui me paroîtra clair & évident? Je serai des Années entières à prendre ma Détermination? Un Examen aussi inutile émousse la Pénétration de l'Esprit, & en épuise la Vivacité & la Force.

LES Anglois prennent un Chemin bien plus sûr, pour parvenir aux Sciences. Ils n'accordent leur Consentement qu'à la Vérité. L'Autorité de tous les Auteurs anciens & modernes ne pourroient les forcer à ne point faire Usage de leur Raison. Il jugent des Choses, par les Notions qu'ils en ont, & non point par les Idées qu'en ont les autres. La Liberté, dont jouit la Nation Angloise, pourroit encor aider beaucoup ceux qui s'appliquent

quent à l'Eloquence. Un Orateur, à la Tête des Communes, qui parle pour le Bien & le Salut de sa Patrie, qui instruit le Souverain des Besoins du Peuple, qui renouvelle les Assurances de l'Alliance mutuelle & du Contract réciproque qu'il y a entre le Prince & les Sujets, traite des Matieres aussi importantes que celle des Orateurs Grecs & Romains. Il ne seroit donc pas extraordinaire, que l'Eloquence fût poussée plus loin en Angleterre qu'en France. L'Ambition peut même y servir beaucoup. Un habile Avocat à Paris gagne cinq ou six cent mille Livres tout au plus pendant le Cours de sa Vie: mais, quelque éloquent qu'il soit, sa Science & ses Talens ne sont payés, que d'un Salaire journalier; il n'en doit attendre aucune Récompense. En Angleterre, plusieurs Honneurs sont attachés à ceux qui se distinguent par leur Génie. Un habile Orateur peut être choisi pour l'Avocat de sa Patrie: son Eloquence l'élève en un Rang où le seul Mérite peut conduire. Si les Charges de Président au Mortier étoient données en France aux Avocats qui se distingueroient le plus, je ne doute pas que le Barreau ne fût beaucoup plus brillant qu'il ne l'est. L'Ambition de parvenir aux premières Charges de la Magistrature exciteroit davantage à l'Etude de l'Eloquence; & l'Avocat, qui sauroit qu'il est né & destiné pour de grands Emplois, prendroit des Idées plus grandes & plus nobles.

LES Orateurs ont le Défaut, ainsi que les autres Savans, de travailler plutôt pour l'Argent,

gent, que pour la Gloire. J'ai connu beaucoup d'Auteurs : & , lorsque je leur parlois de quelques-uns de leurs Ouvrages qui me paroïssent négligés, *Que voulez-vous que l'on fasse ?* me répondoient-ils. *Les Libraires ne nous donnent qu'une demi-Pistolle de la Feuille. Que peut-on faire de bon à ce Prix ?* Il en est de même des Avocats. *Je n'ai que dix Pistoles d'un Plaidoyer*, disent-ils. *Irai-je suer Sang & Eau, pour une Somme aussi modique ? Je plaide comme l'on me paie ; & je donne de la Marchandise pour l'Argent que je reçois.*

IL est donc impossible, qu'un Orateur en France puisse s'appliquer à perfectionner son Art, & amasser du Bien en même tems. Il faut qu'il opte, ou d'être pauvre, ou de ne pouvoir produire que des Ouvrages imparfaits. Il est impossible de suffire à la Quantité de Causes qu'embrassent la plupart des Avocats. Un seul plaide souvent dans une Année plus de Causes, que Cicéron & Démofthene n'en plaidèrent dans tout le Cours de leur Vie.

L'ELOQUENCE a été poussée beaucoup plus loin dans la Chaire, que dans le Barreau. Ceux, qui se sont appliqués à composer des Sermons, des Panégiriques, & des Oraisons funebres, étoient dans des Postes éminens ; ou bien ils espéroient que leurs Talens les y conduiroient. Ils songeoient à plaire, & non pas à ramasser des Richesses : ils faisoient leur unique Etude de perfectionner leurs Talens. Ils avoient encor un autre Avantage sur les Orateurs du Barreau. Tous leurs Sujets leur

of-

236 LETTRES JUIVES, *Lettre LXVI.*

offroient des Matieres vastes , sublimes , & capables d'élever l'Esprit par leur simple Contemplation. Est-il rien de plus grand , & de plus majestueux , que l'Explication des Ordres & des Décrets de la Divinité ? Rien qui touche , qui saisisse , & qui attache plus les Hommes , que les principales Regles de la Morale , & les Points fondamentaux de leur Religion ? Bourdaloue , Bossuet , Fléchier , &c. ont été beaucoup plus parfaits dans leur Genre , que Patru , le Maître , & Errard. Ils n'étoient point , cependant , plus éloquens que ces derniers ; mais , ils avoient des Sujets plus vastes & plus grands : ils étoient les Maîtres d'employer à polir leurs Ouvrages autant de Tems qu'il leur en falloit pour les perfectionner. Il n'en est pas de même des Avocats. Patru , qui voulut préférer la Gloire aux Richesses , & qui , content de la Réputation , travailla un certain Nombre de Plaidoiés avec beaucoup de Soins , vécut dans l'Indigence , & mourut de même. Il fut assisté par un Poëte , dont la Générosité répara les Caprices de la Fortune *.

QUELLE Honte pour les François , qu'un Homme tel que Patru ait été à la veille de mourir de Faim , tandis que Chapellain , & une Foule de mauvais Auteurs , avoient des Pensions considérables ! Voilà , mon cher Isaac , un

* Mr. Patru , ayant besoin d'Argent , vouloit vendre sa Bibliothèque. Boileau , qui apprit la Résolution de ce Savant indigent , acheta la Bibliothèque , & ne voulut jamais en prendre les Livres , qu'après la Mort de Mr. Patru.

LETTRES JUIVES, Lettre LXVI. 237
 un Exemple sensible des Prejugés & du mauvais Gout, qui prévaut quelquefois dans les Siècles les plus polis & les plus éclairés. Celui de Louis XIV fut fertile en beaux Esprits. Ce Monarque les récompensa en Souverain généreux & magnifique : & il oublia presque un des plus Grands-Hommes qu'il eut dans son Roïanme, pendant qu'il accabloit de Bienfaits le plus mauvais des Poètes §.

PORTE-TOI bien, mon cher Isaac. Vi content & heureux ; & donne-moi plus souvent de tes Nouvelles.

De Paris, ce. . . .

§ Chapellain avoit des Pensions très considérables, qu'il conserva jusqu'à sa Mort.



LETTRE SOIXANTE-SEPTIEME.

Aaron Monceca, à Jacob Brito.

DES Mœurs des Religieuses Parisiennes, mon cher Brito, sont beaucoup plus réglées que celles des Religieuses Vénitiennes. Ce n'est pas qu'elles trouvent leur Etat plus gracieux que les autres : mais, la Gêne & la Contrainte, où l'on les tient à Paris, leur donnent de la Vertu malgré elles. & soutient leur Sagesse, qui ne résisteroit pas aux Tentations

238 LETTRES JUIVES, *Lettre LXVII.*
tations qui font succomber les Vénitiennes. Les Couvens de Filles dans ce Pais font des Prisons remplies de Victimes innocentes, qu'on a dévouées à l'Avarice ou à l'Ambition. Les François, douez de Douceur & de Sensibilité pour les Malheureux, ne sortent de leur Caractère, que dans l'Usage cruel qu'ils font de ces Couvens.

LA Moitié des Peres à Paris font aussi barbares envers leurs Filles, que certains Peuples du Pérou, qui gardent les Femmes qu'ils prennent à la Guerre pour en faire des Concubines, & nourrissent aussi délicatement qu'ils peuvent les Enfans qu'ils en ont jusqu'à l'Age de treize Ans, après quoi ils les mangent §. Les François en usent à peu près de même. Dès qu'ils ont trois ou quatre Filles, ils marient l'Ainée, ou celle qu'ils aiment le mieux, & enferment dans une étroite Prison toutes les autres, qu'ils destinent dès le Moment de leur Naissance à essuier mille Tourmens. *Je trouve*, dit Montagne, *qu'il y a moins de Cruauté à manger un Homme mort, qu'à le manger vivant.* Je suis de son Sentiment, mon cher Brito: & je t'avoûrai, que je pardonnerois plutôt à un Pere de tuer son Enfant dès le Moment de sa Naissance, que de le nourrir jusqu'à un certain Age, pour lui préparer pendant toute sa Vie des Tourmens affreux; car, c'est-là l'Etat dans lequel sont la plupart des Religieuses: & je puis t'en parler favorablement, aiant été plusieurs fois dans des Couvens avec le Chevalier de Maisin, qui
m'a

LETTRES JUIVES, *Lettre LXVII.* 239
m'a fait connoître deux ou trois de ses Parentes, qui sont destinées à passer leurs Jours dans des Peines infinies.

Vous êtes, disois-je un jour à une de ces Religieuses; moins malheureuse que vous ne pensez. *Eloignée du Monde, & de ses Embarras, votre Vie coule dans la Tranquillité. Rien ne doit vous troubler. Vous n'êtes agitée par aucun Soins de Famille. Vous avez enfin les trois Choses en quoi consiste le Bonheur Suprême, la Vertu, la Santé, & le Nécessaire. Vous vous trompez, me répondit-elle. Je n'ai aucune de ces trois Choses. Ma Vertu est une Vertu forcée, que je n'ai point acquise par Choix & par Prédilection. C'est donc plutôt une Contrainte qui m'empêche de succomber au Crime sans m'en ôter le Desir, qu'une Haine pour le Mal. Les Grilles assurent ma Chasteté & ma Pudeur: mais, je sens que mon Cœur n'en est pas moins tendre. De quel Secours est donc une Vertu, qui ne peut servir à tranquiliser l'Esprit, & qui n'est Vertu qu'autant qu'elle n'a pas la Liberté de devenir Vice? Ma Santé est ruinée depuis long-tems. La Mélancolie, le Regret d'être enfermée sans l'avoir mérité, le Chagrin d'être condamnée sans espoir de Retour, ont corrompu mon Sang. Je suis accablée ordinairement d'une Langueur mortelle: j'ai souvent des Maux de Tête affreux; il est peu d'Hiver, où les Médecins ne m'annocent que je ne verrai point le Printems. Je ne sçai par quel Hasard je trompe si souvent leurs Prédications. J'ai le Nécessaire, il est vrai: mais, qu'importe, pour être heureux, que le Corps soit nourri, quand l'Esprit n'est abreuvé que de*

Tome II. Q Fin

Fiel & d'Absinte? D'ailleurs, par combien de Maux & de Supplices ne faut-il pas que j'achete ce Nécessaire? Sujete nuit & jour au Son d'une Cloche, à peine ai-je fermé la Paupière, qu'il faut que je me leve pour courrir à Matines au milieu des Tenebres. Je marmotte, pendant une Heure, des Pseaumes Latins, aux-quels je n'entens goutte. Trois ou quatre Heures après être recouchée, il faut que je retourne aux Offices. Ma Vie se passe à réciter mon Breviaire, & à entendre les tristes Harangues de ma Supérieure, qui, remplie de Caprices, grondense, bisarre, revêche, & pleine de Superstition, ainsi que le sont toutes les vieilles Gens,

Offre à Dieu les Tourmens qu'elle me fait souffrir *.

VOIEZ, Monsieur, continua cette Religieuse, si mon Etat est aussi paisible que vous le croiez, & si je jouis des trois Choses qui font le Bonheur suprême. J'avoue, lui répondis-je, que je me suis trompé dans le Jugement que j'ai fait. Mais, je vous prie de me faire la Grace de me dire comment vous pûtes vous résoudre à faire des Vœux, qui vous rendroient si malheureuse. Je vais, repliqua-t-elle, vous apprendre la Vocation des trois Quarts des Religieuses à l'Etat Monastique. Elles y sont appelées, de la même Maniere que je l'ai été.

„ DÈS QUE j'eus atteint l'Age de six ou
 „ sept Ans, ma Mere, qui vouloit absolu-
 „ ment que je prisse le Parti du Couvent, me
 „ fouëttoit régulièrement deux fois par jour.

„ La

LETTRES JUIVES, *Lettre LXVII.* 241

„ La moindre Faute que je fîsse étoit punie
 „ avec une Sévérité extrême ; & , jusqu'à
 „ l'Age de neuf Ans, je fus traitée avec la
 „ même Rigueur. Enfin, l'on m'annonça,
 „ qu'on alloit me mettre Pensionnaire dans
 „ un Couvent, auprès d'une de mes Tantes,
 „ qui y étoit Religieuse, & qu'on avoit ins-
 „ truite de l'Etat auquel on me destinoit. Les
 „ deux premiers Mois que je passai dans le
 „ Monastere, je crus être en Paradis. Ma
 „ Tante, au lieu de Soufflets, me donnoit des
 „ Confitures : plus de Chatiment, plus de
 „ Réprimande, j'étois traitée avec une Dou-
 „ ceur extrême ; & je benissois l'heureux Mo-
 „ ment, où j'étois entrée dans le Couvent.
 „ Ma Mere m'en sortoit quelquefois, pour
 „ me mener diner chés elle ; mais, ces Jours
 „ étoient des Jours de Tristesse & d'Afflic-
 „ tion : je revenois toujours en Pleurs auprès
 „ de ma Tante, qui me consoloit des Sou-
 „ flets ou des Réprimandes que ma Mere me
 „ donnoit en abondance. Enfin, elle m'annon-
 „ ça, lorsque j'eus atteint seize Ans, qu'il fal-
 „ loit prendre un Parti, c'est-à-dire retourner
 „ auprès d'elle, ou me faire Religieuse. Vous
 „ jugez aisément, que je ne balançai pas : je dis
 „ que je voulois prendre le Voile. Ma Mere,
 „ avant de consentir à ma Demande, observa
 „ un grand Cérémonial. Elle refusa d'abord
 „ de m'accorder la Permission que je lui de-
 „ mandois : il falut prier, pour obtenir d'elle
 „ ce qu'elle avoit une Envie infinie de m'ac-
 „ corder. Enfin, après bien des Prieres, elle
 „ dit qu'elle vouloit bien que je me fîsse Re-

„ ligieuse ; mais que , pour ne point avoir du
 „ Regret à ma Vocation , elle souhaitoit au-
 „ paravant me faire voir le Monde quelque
 „ Tems, pour que je pûsse me déterminer avec
 „ Connoissance de Cause. Elle me força d'al-
 „ ler quinze Jours chés elle. Ces quinze
 „ Jours me rafermirent entièrement dans mon
 „ Dessen. Elle me faisoit lever tous les jours
 „ à six Heures du Matin. Une maudite
 „ Coëffeuse , sous le Prétexte de m'accom-
 „ moder comme il convenoit à une Demoi-
 „ selle de mon Rang , me tiroit les Cheveux
 „ pendant trois ou quatre Heures. On m'a-
 „ voit fait faire un Corps , dans lequel j'étois
 „ presque étouffée. Il falloit, disoit ma Me-
 „ re , lorsqu'on alloit dans le Monde , être
 „ parée avec soin. Elle me menoit passer
 „ la Journée dans quelques Assemblées de
 „ Vieilles , où j'étois assise dans une Cont-
 „ nance gênée pendant cinq ou six Heures de
 „ suite.

„ ENFIN , l'heureux Jour où je devois
 „ être la Maitresse de choisir entre le Monde
 „ & le Couvent arriva. Je quittai mon Corps ,
 „ & ma Parure : j'abandonnai pour toujours
 „ ma maudite Coëffeuse ; & je revins trouver
 „ ma Tante. *Qu'on est heureux* , lui dis-je ,
 „ *lorsqu'on est débarrassé de cette Contrainte , dont*
 „ *tant de Femmes sont idolâtres ! Quoi ! c'est*
 „ *donc-là ce Monde , dont on dit qu'on regrette*
 „ *quelquefois d'être séparée ? Il faut être folle ,*
 „ *ou le connoître bien peu , pour penser de même.*

„ DANS ces Idées , je fis des Vœux éter-
 „ nels , qui m'attachèrent à cette Maison. Je
 pas

„ passai mes premières Années dans la Tran-
 „ quillité : mais , lorsque j'eus atteint l'Age de
 „ dix-neuf à vingt Ans , je commençai à connoi-
 „ tre qu'on m'avoit trompée. Les Gens du
 „ Monde , que je voïois au Parloir , achevé-
 „ rent de me déciller les Yeux. Mon Cœur
 „ sentoît des Mouvemens , dont il n'étoit pas
 „ le Maître. Le Chant des Oiseaux , la Vûe
 „ des Hommes , mon Miroir lorsque je m'y
 „ regardois , & , plus que tout cela , mon Cœur
 „ m'apprenoit , que je n'étois par faite pour
 „ n'être point sensible. Hélas ! à quoi m'eut-
 „ il servi de la devenir ? Mes Desirs n'auroient
 „ fait qu'augmenter mon Infortune. Je tâchois
 „ au commencement de dissiper mon Chagrin
 „ par la Lecture ; mais , plus mon Esprit pre-
 „ noit de nouvelles Lumieres , & plus mon
 „ Cœur étoit agité. Les Romans étoient les
 „ Livres qui me plaisoient le plus : je les dé-
 „ vorois avec une Avidité extrême ; & je
 „ mouillois de mes Larmes les Endroits les
 „ plus tendres. Une Dame de mes Amies
 „ avoit la Complaisance de m'en prêter , &
 „ j'épuisai bien-tôt sa Bibliotheque. Le Cha-
 „ grin d'avoir quitté le Monde , & d'être la
 „ triste Victime de l'Ambition & de l'Avarice
 „ de ma Famille , m'a rendu la Vie à charge.
 „ Je n'attens ma Liberté que de la Mort , &
 „ je la souhaite beaucoup plus que je ne la
 „ crains. Ma Mere n'est pas plus heureuse
 „ que moi. Elle m'avoit sacrifiée pour ma-
 „ rier plus avantageusement ma Sœur aînée.
 „ Elle est morte peu de jours après son Eta-
 „ blissement. Ma Famille n'a plus d'Enfant

„ que moi, qui ne saurois recueillir ses Biens ,
 „ qui vont passer à des Collatéraux éloignés ,
 „ qu'elle hait , & dont elle a sujet de se plain-
 „ dre. Il semble que le Ciel ait pris le Soin
 „ de me venger. „

Je ne sçai, mon cher Brito, ce que tu pen-
 ses sur la barbare Maniere dont les Nazaréens
 Papistes enferment leurs Filles. Mais, je
 trouve, qu'il faut avoir le Cœur d'un Can-
 nibale, pour inventer une Coutume, qui,
 sous le Prétexte de consacrer des Ames à
 Dieu, rend éternellement malheureuses un
 Nombre de Personnes qui n'ont jamais mérité
 de l'être. J'ai souvent parlé avec les Nazaréens
 de cet Usage contraire à la Raison & à la Loi
 de la Nature. Ils veulent le justifier par des
 Raisons de Politique. *Si l'on marioit*, disent-
 ils, *toutes les Filles, les Maisons ne pourroient*
se soutenir dans un certain Rang: on seroit obligé
de faire des Alliances disproportionnées. Pitoiable
 Raisonnement! qui n'a d'autre Fondement,
 que la sotte Vanité de quelques Nobles infa-
 tuez de leur Condition, aussi préjudiciable que
 la Peste au Bien de la Société. Comment font
 les Anglois, les Suédois, les Prussiens, les
 Danois, & tant d'autres Peuples? Sont-ils
 moins attentifs à conserver les Privileges de
 leur Noblesse, que les François, ou les Es-
 pagnols? Non, sans doute: mais, ils ont plus
 d'Attention à ne point se laisser aveugler par
 les anciens Préjugés.

Si l'on ne faisoit en France aucune Reli-
 gieuse, certain Noble n'épouserait point une
 Fille avec cent mille Ecus de Bien; mais, il
 ne

LETTRES JUIVES, Lettre LXVII. 245
ne seroit point aussi obligé de donner à sa Sœur la même Somme, ou à peu près. Si l'on examine, en général, dans les Maisons, les Biens, qui y entrent, ou qui en sortent, pendant le Cours d'un Siècle, on verra que cela est assez égal. D'ailleurs, qu'importe-t'il au Bien de l'État & de la République, que certains Particuliers possèdent, & accumulent des Richesses immenses? Cela est plutôt contraire qu'utile à l'Interêt public. Plus les Richesses sont divisées dans une juste Proportion, plus un Roïaume est florissant.




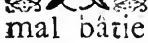
LAISSONS, mon cher Brito, les Nazaréens dans leurs Aveuglemens. Est-ce à nous, de vouloir les éclairer, nous, qu'ils persécutent si cruellement? Mais, pourquoi s'en étonner, puisqu'ils en font autant à leurs Enfans? Tu ne saurois croire combien il y a des Couvens de Religieuses en France. Toutes les Villes en sont remplies, & je crois que le Nombre des Monastères de Filles est aussi considérable que celui des Moines.

PORTE-TOI bien, mon cher Brito. Vi content & heureux; & que le Ciel te donne une nombreuse Famille, dont tu feras un meilleur Usage que les Nazaréens.

De Paris, ce. . .

LETTRE SOIXANTE-HUITIEME.

Jacob Brito, à Aaron Monceca.

 E suis arrivé à Geneve depuis six
 Jours; & j'ai resté plus long-tems
 dans cette Ville, que je n'aurois
 cru. Elle étoit autre-fois assez
 mal bâtie; mais, depuis quelques Années,
 elle est fort embellie par un grand Nombre
 de Maisons qu'on a faites nouvellement, &
 dont l'Architecture est d'un fort bon Gout.
 Les Fortifications de Geneve sont bonnes &
 régulières: on y travaille perpétuellement;
 les Bourgeois contribuent avec plaisir aux Frais
 nécessaires pour les perfectionner. Ils ont
 renouvelé pour dix Ans les Impôts qu'on avoit
 mis pour subvenir aux Dépenses qu'elles cau-
 sent *.

LES Genevois auroient pû se passer de
 ces Fortifications, qui leur coûtent infini-
 ment. L'Alliance, qu'ils ont avec la Fran-
 ce & les Cantons Protestans, les garantif-
 soient des Insultes & des Invasions des Sa-
 voïards, leurs Ennemis ordinaires, & de la
 Domination desquels il se sont autrefois souf-
 traits.

DEUX

* Cette Lettre a été écrite avant les derniers Trou-
 bles de Geneve.

DEUX Raïsons obligent la France & les Suïsses à protéger cette République. Les François ne doivent point souffrir, que les Savoïards & les Piémontois s'accroissent au deçà des Aples; & les Cantons Protestans ne doivent point laisser détruire ou subjuger une Ville, qui peut être regardée comme la Métropole de la Religion Réformée.

LA Politique & la Religion conspirant toutes les deux à la Défense des Genevois, je ne fai ce qui peut les engager à vouloir rendre leur Ville aussi forte que les meilleurs Places de l'Europe. Je crois, qu'en bonne Politique, on doit condamner leur Conduite. La France n'eût jamais été tentée de manquer à l'Alliance de Geneve, si elle eut toujours resté dans son premier Etat. Qui sçait, si, dans la suite, elle pensera toujours de même. C'est risquer beaucoup, que d'exposer un belle Femme aux Regards d'un Homme dont le Cœur s'enflamme aisément, & qui peut trouver le Secret d'être heureux. Peut-être les Genevois se repentiront-ils un jour d'avoir paré & habillé leur Ville comme une nouvelle Mariée. Quelque Roi de France pourroit bien s'en rendre amoureux, & l'épouser contre les Regles. Je sçai, que les Cantons Protestans s'opposeroient à ce Mariage; mais, peut-être n'auroient-ils pas le Pouvoir d'en empêcher l'Exécution: si la Chose étoit une fois faite, il est aussi difficile d'enlever Geneve des Mains d'un Monarque François, qu'il le fut autre-fois à Ménélas de ravoir sa chere Helene de celles des Troïens.

J'ai parlé quelquefois en plaisantant à plusieurs Bourgeois d'ici de cette prétendue Union. Ils m'ont répondu, qu'ils n'avoient rien à craindre, & que leur Ville, dans l'Etat le plus parfait, ne récompenseroit point la France de la Perte de l'Alliance des Cantons Protestans, & des Frais qu'elle seroit obligée de faire pour s'en rendre la Maitresse.

LE principal Commerce de Geneve consiste dans les Soies, dans les Livres, & dans plusieurs autres Marchandises, dont ils transportent de grandes Quantitez dans tous les Pais Etrangers. Ce qu'il y a de particulier, c'est qu'on imprime dans cette Ville peu de Livres qui traitent des Matieres du Protestantisme: on auroit peine à les débiter, à cause des Libraires de Hollande & d'Angleterre, qui sont à même d'en fournir plus commodément tous les Nazaréens Réformez, & surtout les Réfugiés de France. On imprime donc à Geneve tous les Docteurs Espagnols & Italiens. Sanchès, Escobar, Suarès, Molina, Bellarmin, Cajetano, &c. ont obligation aux Protestans de la Conservation de leurs Ouvrages. Les Genevois les donnent même tels qu'ils sont; malgré la Différence de Religion, ils ne changent jamais un seul Mot dans les Livres qui leur sont les plus contraires.

CETTE Bonne-Foi n'est point ordinaire aux Nazaréens Papistes: ils augmentent & diminuent à leur Fantaisie tous les Ecrits qui passent par leurs Mains. Au commencement de l'Imprimerie, ils ajoutèrent un Passage d'une vintaine de Lignes dans l'Histoire de
Jo-

Joseph: ils ont été obligés d'avouër dans la suite l'Incertitude de ce Passage, qui ne se trouve point dans la plûpart des Manuscrits. Les Molinistes, dans le Siècle passé, firent faire plusieurs Editions de Jansénius, où les fameuses Propositions condamnées se trouvoient: mais, dans les anterieures, il faut avoir le Don & le Talent de rendre noir ce qui est blanc, pour les y appercevoir.

LES Genevois, en général, sont gros & gras. Ils passent pour être de mauvaise Humeur, & peu hospitaliers; mais, on leur fait Tort de leur donner ce Caractere: ils sont polis & affables, beaucoup plus que tous leurs Voisins. Il est vrai, que les Etrangers de la Religion Romaine leur sont suspects; mais, il leur est pardonnable de se défier de leurs plus mortels Ennemis, qui ont voulu plusieurs fois leur tendre des Pièges. Ils ont beaucoup de Frugalité & de Continence, & tâchent de paroître d'une Gravité singuliere. Cette Passion les fait tomber souvent dans un Excès ridicule.

UN Défaut commun à tous les Habitans de Geneve, c'est une Haine un peu trop violente contre la Religion Papiste. Ils se nourrissent avec plaisir dans les Idées qui peuvent lui être les plus contraires. Leurs Conversations deviennent des espèces d'Enthousiasmes, dès qu'on leur en parle. Je ne les blame point de rejeter une Croïance qu'ils pensent être defectueuse & erronée; mais, je voudrois qu'ils agissent plus philosophiquement, qu'ils réfutassent l'Erreur sans haïr ce-
lui.

lui qui est assez infortuné pour en être infecté.

JE pense qu'on peut regarder tous les Hommes comme formant en quelque maniere une seule & simple Religion, puisqu'ils adorent tous la même Divinité, & ne different entre eux que par le Culte & les Cérémonies. Heureux sont ceux, dont les Regles & les Préceptes conduisent par le plus court Chemin à la Félicité: mais, parce qu'ils sont plus éclairés que les autres, qu'ils ont plus de Moïens pour faire leur Salut, ils doivent plaindre, plutôt que mépriser, ceux qui ont plus de Peine qu'eux à parvenir à la Voie Céleste.

JE t'avouïrai, mon cher Monceca, que je suis tenté de regarder le Ciel comme un Palais superbe, où l'on entre par quatre Portes qui regardent les quatre Côtez différens du Monde. On peut venir dans ce superbe Edifice, de l'Orient, de l'Occident, du Septentrion, & du Midi; mais, les Chemins, qui y conduisent, ne sont pas également beaux. Nous autres Juifs, nous marchons dans celui de l'Orient, que la Divinité nous a aplani: les Nazaréens viennent par celui de l'Occident, raboteux & mauvais: les Turcs passent par la Route du Septentrion, encor plus gâtée: & toutes les Religions qui sont dans les Indes & dans l'Amérique; marchent dans la quatrième, remplie de Boues, & entourée de Précipices. Beaucoup de Gens se perdent dans ce Chemin; mais, cependant, il en est qui arrivent au Palais Céleste, malgré les Difficultez d'une Route aussi périlleuse.

LES.

LETTRES JUIVES, Lettre LXVIII. 251

LES Nazaréens Papistes, & nos Rabbins, condamnent ce Sentiment. Ils croient, que Dieu ne doit point avoir pitié d'une Créature qui a tâché de le servir dans une autre Religion; & il est tel Moine à Rome, qui consentiroit plutôt d'avouer qu'il n'est aucune Divinité, que d'accorder une Place dans le Ciel à quelques Nazaréens Réformez, qui ont donné dans ce Monde des Exemples de la Vertu la plus parfaite.

LORSQU'UN Italien veut obtenir quelque chose de sa Famille, il la menace de se retirer à Geneve, *me n'andero in Genevra*. Un Pere de Famille, qui entend prononcer ces Paroles à son Fils, n'en est pas moins frappé, que s'il lui disoit, *Je m'en irai à tous les Diables*. Il dépendroit des Italiens de perdre aisément la mauvaise Opinion qu'ils ont des Genevois. Pour peu qu'ils voulussent s'instruire des Mœurs des Peuples, ils verroient qu'il en est peu, qui en aient d'aussi pures & d'aussi raisonnables, que le sont celles de ceux qu'ils croient être des Démons vomis de l'Enfer. Il n'est aucun Milieu dans la Décision des Italiens: quiconque n'est pas entièrement de leur Croïance est un vrai Gibier de Belzébuth.

JE vais te raconter l'Histoire d'un Prédicateur Piémontois, que tu croiras inventée à plaisir; mais, je t'assure, que j'en ai été moi-même le Témoin*. Il prêchoit sur les Peines

* Dans un petit Village appelé St. Julien, à une Demi-Lieue de Geneve, dans le Territoire de la Savoie.

nes de l'Enfer ; & , après avoir compté toutes les Chaudieres , les Fourches , & les Tisons , de cet Infernal Sejour , *Mes Freres* , dit-il , *vous serez peut-être curieux de savoir l'Ordre dans lequel Satan fait passer les misérables Damnez en Revûe , lorsqu'il veut en savoir le Nombre.* Ce Démon fait d'abord battre la Caisse par Mahomet , qui est son premier Tambour. Les Juifs commencent à défilér , aiant à leur Tête leurs Rabbins ; & , à mesure qu'ils passent , les Diables leur enfoncent les Pointes de leurs grandes Fourches de Fer dans le Derriere. Ensuite , viennent les Turcs , qui reçoivent un Châtiment pareil. Les Héretiques arrivent après , chargés de Chaines. Des Diables leur versent du Plomb fondu dans la Bouche , pour les punir des Blasphêmes qu'ils ont proférez pendant leur Vie , contre les Saints , & particulièrement contre St. Julien le Patron de cette Eglise , que vous voyez assis dans sa Niche , & que vous n'avez pas trop de Soins d'entretenir. Je n'ai trouvé que six Livres dix Sols la Semaine passée dans son Tronc. Si cela va toujours de même , vous avez grand Air , mes chers Freres , de faire renchérir le Plomb fondu dans l'Enfer. Pensez-vous , que St. Julien , votre Patron , vous pardonne de le négliger autant que vous faites ? Vous vous trompez fort dans votre Calcul. Quant à moi , je lui fournis de l'Huile tant que je puis , & il est toujours bien éclairé. Mais , voici tantôt la Fête du Lieu. Qui l'habillera ? Sera-ce moi ? Non , en vérité : je n'en ai pas le Pouvoir. Je vous puis protester , qu'il montrera le Cul au premier jour , si vous ne prenez

LETTRES JUIVES, Lettre LXVIII. 253
vos Mesures. Cela vous fera un bel Honneur,
mes Freres, lorsque les Habitans du Voisinage
verront combien vous negligez votre Patron!
Vous achetez tous les jours des Cotillons nou-
veaux à vos Femmes : vous leur donnez ce qu'el-
les vous demandent. Vous faites fort bien. Mais,
pensez-vous, lorsqu'on vous jettera une grande
Cuillerée de Plomb fondu dans la Bouche, qu'el-
les aillent vous porter un Verre de Limonade
pour vous la rafraichir ? C'est alors, que vous
vous repentirez d'avoir, par votre Négligence,
mérité d'être au Rang des Hérétiques. Ha ! grand
St. Julien, direz-vous, que ne vous ai-je don-
né l'Argent, que j'ai employé à acheter une
Dentelle à Catherine ? Que ne vous ai-je fait
Présent de la Pièce d'Etoffe, que j'aportai de
la Foire ! Tous ces Regrets seront inutiles, mes
chers Freres ; St. Julien ne vous en saura aucun
Gré : c'est à présent, que vous vivez, qu'il faut
lui montrer votre Zèle. J'entens que quelques-
uns de vous autres se plaignent que les Récoltes
deviennent mauvaises. Nous n'avons point eu
de Vin, dites-vous, cette Année : nous n'e-
mes point de Bled, il y a deux Ans. Je le
crois bien, mes Freres. Ce sera bien pis à l'a-
venir. Pensez-vous bonnement, que St. Julien
aille demander à Dieu la Pluie, le Soleil, le
Froid, le Chaud, selon les Occasions nécessaires,
pour des Gens qui lui laissent porter un vieux
Habit depuis trois Ans. Vous vous trompez, mes
Freres. Vous serez traittés comme les Héréti-
ques, pour qui il n'est aucun Salut, & qui sont
dévolus en naissant au Démon ; en sorte que, dès
qu'un Calviniste ou un Luthérien vient en ce
Mon-

254 LETTRES JUIVES, *Lettre LXVIII.*
Monde, le Diable l'enregistre dans l'autre sur son Livre, comme un Bien qui lui est dévolu.

DE semblables Discours rendent les Instructions méprisables, les avillissent, & les ravalent. Le Temple, où la Parole de la Divinité doit se faire entendre aux Hommes, devient un Théâtre de Vendeurs d'Orviétan. C'est envain, que l'on dit, qu'il faut prêcher au menu Peuple d'une Façon différente de celle dont on parle aux Gens éclairés. On peut exprimer une Morale pure, & aisée à comprendre, sans farcir les Esprits de cent Contes ridicules, que l'Avarice fait inventer. L'Habit neuf de St. Julien, que ce Prédicateur vouloit acheter, auroit pu lui en produire un à lui-même par dessus le Marché. Mais quoi ! Un Prêtre doit-il, pour un vil Intérêt, sortir de son Caractère, qui lui donne un Rang respectable ? Ministre de la Parole de Dieu, doit-il la mélanger par des Fables grossières, capables de scandaliser, non seulement ceux qui ne sont pas de la Croïance Nazaréene, mais même ceux qui en sont le plus persuadés ?

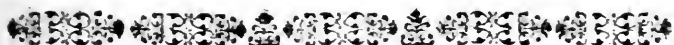
ON ne sauroit trop prendre de Précaution pour examiner la Science & la Capacité de ceux à qui l'on accorde la Liberté de prêcher. Ils deviennent les Conducteurs ordinaires de l'Entendement de tout un Peuple. On doit les regarder comme les principaux Objets extérieurs qui produisent les Idées dans l'Esprit d'un Nombre de Gens, qui ne voient & ne connoissent rien que par eux. Combien importe-t-il donc au Bien de la Société, que les

No-

LETTRES JUIVES, *Lettre LXVIII.* 255
Notions qu'ils leur donnent soient justes &
conformes à la droite Raison?

PORTE-TOI bien, mon cher Monceca :
& vi content, & heureux.

De Geneve ce. . . .



LETTRE SOIXANTE-NEUVIEME.

Isaac Onis, *Caraité*, autrefois *Rabbin de Constantinople*, à Aaron Monceca.

DES Vents m'ont été si favorables,
mon cher Monceca, que je suis
arrivé dans neuf Jours de Smirne à
Aléxandrie. Cette Ville si fameuse
autrefois, célèbre par les Grands-Hommes
qu'elle a produits, superbe par la Magnificence
de ses Batimens, digne enfin de la Gloire de
son Fondateur, n'est plus qu'un Amas confus
de Ruïnes informes, de Colonnes, de Cha-
piteaux, de Bases, de Morceaux de Corniche,
&c. Tous ces Restes antiques sont épars &
renversés, ensévelis en partie dans le Sable,
où employés à des Usages bien différens de
ceux auxquels les anciens Habitans les avoient
destinez. Les Débris de l'ancienne Aléxandrie
ne sont point comme ceux de l'ancienne Rome,
dont il subsiste encor des Morceaux qui con-
servent une Partie de leur première Beauté. On

peut dire d'Alexandrie ce que Virgile dit de Troie après sa Ruine *. On voit les Champs & la Place où fut bâtie cette superbe Ville. Ce Phare si fameux, que les Anciens comptoient entre les sept Merveilles du Monde, qui fut bâti par les Ordres de Ptolomée Philadelphie, & construit par Sostrate Gnidien, ne subsiste plus aujourd'hui : il est enseveli sous les Eaux ; à peine en reste-t-il les moindres Traces. On a bâti, auprès de ces Ruines, une Tour, qui sert à éclairer les Vaisseaux pendant la Nuit.

CET Ouvrage a été fait sous les Princes Mahométans, & n'a rien qui approche de la Magnificence & de la Splendeur de l'ancien Phare, dont le premier Étage étoit un vaste Corps de Logis de Marbre blanc. Au dessus de ce superbe Bâtiment s'élevoit une Tour quarée, construite du même Marbre, & d'une Hauteur extraordinaire.

AVANT de te parler des Ruines de l'ancienne Aléxandrie, des Batimens de la nouvelle, des Piramides du Caire, & des Antiquitez qu'on voit dans cette Capitale de l'Egipe, je te donnerai une Idée générale des Habitans de cette Contrée ; &, en développant le plus qu'il me sera possible leurs Mœurs & leur Caractere, je les comparerai avec ceux des anciens Egyptiens. Je tacherai de tirer quelque Fruit des Réflexions que je t'écirai, & de mettre à profit les Soins que je me donnerai. J'entrevois, que j'aurai l'Occasion de satisfaire ta Curiosité, & que je pourrai t'instruire de bien des Choses qui sont échappées à la Curiosité des Voyageurs.

C'EST

* *Et Campōs ubi Troja fuit.* Virg. *Æneid. Libr. III.*

LETTRES JUIVES, *Lettre LXIX.* 257.

C'EST dans l'Egipte, que notre Nation s'est formée : c'est dans ce Pais, qu'elle a crû & multiplié, & que les Promesses que Dieu fit à Abraham ont commencé d'avoir leur Effect ; & c'est dans ce même Pais, où sont arrivez les premiers Miracles du Tout-Puissant, pour délivrer son Peuple de l'Esclavage.

L'ORIGINE des anciens Egiptiens nous est tout-à-fait inconnue. Leurs Dynasties renferment l'Histoire fabuleuse de seize à dix-sept mille Ans. Toutes les Nations ont eu, & ont encore, le même Foible, ou plutôt la même Folie, qu'eux. Les Ethiopiens, les Chinois, reclament la Préférence sur l'Ancienneté. Les Peuples Nazaréens, qui sont obligés de fixer la Création du Monde à peu près comme les Hébreux, veulent venir, autant qu'il se peut, des anciens Peuples. Ils ne sauroient remonter plus haut que le Déluge : mais, ils tachent d'inventer des Fables qui leur fassent prendre leur Origine dans les Tems les plus voisins de cette Inondation. Quelques anciens Poëtes & Historiens François faisoient descendre leur Nation en Ligne directe d'Ashtanax Fils d'Hector. Les Dynasties des Egiptiens étant aussi fabuleuses que la prétendue Origine des Troïens, il vaut mieux avouer naturellement, qu'on ignore la Façon dont l'Egipte a été peuplée, & le tems auquel elle l'a été, que de vouloir chercher la Vérité dans un Nombre de Fables, qui n'ont aucune Apparence de Vérité.

LES Persans, les Grecs, les Romains, les Arabes, & les Turcs, ont subjugué tour-à-

258 LETTRES JUIVES, *Lettre LXIX.*

tour les anciens Habitans de l'Egipe, & se sont introduits dans le Pais. On appelle aujourd'hui Coptes les Descendans des premiers Egyptiens. Ils sont les véritables Naturels du Pais : leur Nombre est extrêmement petit, en égard à celui des Etrangers. Les Guerres Civiles des Romains furent la première Cause de la Ruine de l'Egipe. Les Empereurs Grecs Nazaréens firent périr plusieurs Habitans de ce Roïaume, & persécutèrent beaucoup les autres, en haine de l'Hérésie de Dioscore, Patriarche d'Alexandrie, dont la Nation Egyptienne avoit embrassé la Doctrine, qu'elle suit encore. Les Princes Arabes & Mahométans achevèrent presque de détruire les anciens Egyptiens : enforte qu'aujourd'hui la Langue Copte n'est plus entendue par les Coptes mêmes ; le dernier, qui la savoit, étant mort depuis quelques Années.

VOILA un Idiome, dont les Livres & les Ecrits nous sont inconnus pour toujours. C'est ainsi qu'a fini autrefois la Connoissance des Hiéroglyphes : &, sans le Secours de l'Imprimerie, peut-être le Grec eût-il eu le même Sort dans la suite des Tems. Le Nombre des Turcs & des Juifs augmente tous les jours à Constantinople : celui des Grecs diminue à vûe d'œil. Depuis long-tems, le Grec moderne n'a rien de commun avec l'ancien, ou du moins très peu de chose. Peu-à-peu, tout le Monde écrira en Turc dans le Levant ; les Caracteres Grecs ne seront peut-être connus dans cinq cents Ans d'ici, que des habiles Nazaréens Anglois, François, Allemands, Hol-

LETTRES JUIVES, *Lettre LXIX.* 259

Hollandois : & les anciens Habitans de la Grece n'en auront aucun Usage, comme ils n'en ont point de l'ancienne Langue, qu'ils ont déjà cessé de parler.

OUTRE les Coptes, il y a encor deux Sortes d'Habitans en Egipte : on appelle les premiers *Bédouins fixes*, & les seconds *Bédouins errans*. Les Bédouins fixes habitent les Villages & les Maisons de Campagne : on doit les regarder comme les Paisans du País. Les Bédouins errans menent la même Vie que les anciens Patriarches : ils vivent, sous leurs Tentes, du Lait de leurs Bestiaux, & changent d'Habitations, à mesure que les Paturages leur manquent. Ils campent toujours dans les Endroits où ils peuvent trouver facilement de l'Eau : quelques-uns se tiennent auprès des Montagnes ; & les autres auprès des Endroits habitez.

LES Turcs ont beaucoup d'Egard pour les Bedouins errans. Ils leur abandonnent des Terres pour les cultiver, *dans la Vûe de n'avoir rien à démêler avec des Gens qui peuvent faire beaucoup de Mal, sans qu'on puisse leur en faire aucun.* Il leur est fort aisé de n'avoir rien à craindre du Ressentiment des Turcs : ils se retirent à cent Lieues dans les Deserts, où il leur est très aisé de subsister par la Connoissance qu'ils ont des Puits, & par leur Frugalité. Ils ne sont point empêchés dans leur Marche, par la Quantité de leur Bagage ; leurs Chameaux portant leurs Tentes, & leurs Nattes de Jonc. Ce sont-là leurs Meubles, leurs Lits, leurs Palais, & leurs Temples. Ces Peuples, mon

260 LETTRES JUIVES, *Lettre LXIX.*

cher Monceca, estiment plus leur Vie champêtre, que les Courtisans n'idolâtrant le Faste & l'Embarras de la Cour *. Chés eux, l'Age d'Or vit encor: leur Bétail leur fournit leurs Mets les plus délicats; & ce même Bétail pourvoit à leurs autres Besoins. La Laine de leurs Moutons fuffit pour les vêtir. Ils en font une Etoffe, qui les garantit des Injures de l'Air. Ils regardent comme insensés des Hommes, qui construisent des Palais immenses, & qui croient encor y être logés à l'étroit. *Les Soins, les Chagrins, disent-ils, n'habitent-ils pas dans ces somptueux Edifices? Si l'Homme n'y est pas plus content, & plus satisfait, que sous nos Tentés, pourquoi nous donnerions-nous la Peine de les construire?*

LES Hommes, mon cher Monceca, en batissant des Villes, se sont rendus Esclaves les uns des autres: ils ont été obligés d'accorder des Droits à de simples Particuliers, qui forment les Chaines dont ils se sont eux-mêmes liés. Ces Bastions, ces Citadelles, ces Fortifications, sont devenues dans les suites aussi nuisibles aux Peuples, qu'ils les croïoient utiles pour les garantir de leurs Ennemis. Ceux, à
qui

* *Beatus ille, qui, procul Negotiis,
Ut prisca Gens Mortalium,
Paterna Rura Bobus exercet suis,
Solutus omne Fœnere;
Neque excitatur Classico Miles truci,
Neque horret iratum Mare,
Forumque vitat, & superba Civium
Potentiorum Limina.*

Herat. Epod. Liber, Ode II.

qui l'on avoit confié ces Défenses, les ont fait servir à s'emparer de l'absolu Pouvoir; & les premiers Hommes, qui ont habité dans les Villes, ont été les premiers Esclaves.

LES Bédouïns, pour conserver leur Liberté, n'ont pas besoin d'assembler leurs Etats-Généraux. Il n'est chés eux aucune Dispute, aucune Guerre Civile: ils trouvent par-tout des Paturages & de l'Eau; & voilà leurs plus précieux Trésors. Leur Industrie, leur Frugalité, leur fournissent le Reste. Il n'est chés eux aucun Différent sur la Religion: point de Docteurs & de Théologiens toujours prêts à disputer. Si les plus zéléz Jansénistes & Molinistes, dont tu m'as souvent parlé dans tes Lettres, fussent nez Bédouïns, ils eussent passé leur Vie sans être agitez par les Fureurs d'un Parti toujours prêt à perdre celui qui lui est opposé. Chés ces Peuples heureux, il n'est point, mon cher Monceca, de Tente entourée de Fosse, gardée par des Soldats, & destinée à renfermer des Prisonniers d'Etat. Les Bédouïns n'élevèrent jamais de Palais à la Vengeance: ils ne firent point un Crime à leurs Confreres de penser d'une Maniere différente de la leur; & chacun d'eux eut toujours la Liberté de prier la Divinité en Turc, en Arabe, ou en Persan, en François même, si la Fantaisie leur en prenoit.

UN Ennemi, quelque puissant qu'il soit, ne sauroit, à l'aide d'un Morceau de Papier, obtenu de la Faveur d'un Ministre Bédouïn, ordonner à un Particulier de quitter sa Tente, sa Famille, & son Troupeau, pour se rendre

262 LETTRES JUIVES, *Lettre LXIX*
sur les Confins de l'Ethiopie, & y rester jusqu'à nouvel Ordre.

UN Moufti Bédouïn ne va point, efcorté de Soldats, faire figner de Tente en Tente une Profeflion de Foi Mahométane, conftruite dans un certain Arrangement de Paroles, en quoi confifte toute fa Vertu.

CE Peuple ignore les Edits, les nouveaux Réglemens, les Diminutions & les Augmentations des Efpeces. Jamais Bédouïn ne s'est couché avec cent mille Ecus de Bien, & levé fans un Sou. Sa plus grand Perte ne va pas au de-là de quelque Mouton, qu'un Loup peut lui enlever pendant la Nuit. Il ne paie aucun Impôt; lorsqu'il vient au Monde, & lorsqu'il en fort.

LES Procureurs, les Avocats, les différens Degrés de Juridictions fubalternes, inférieures, & fouveraines, font inconnues aux heureux Bédouïns. Un Procès ne dure jamais plus de vint-quatre Heures entre deux Particuliers. L'Ancien de la Tribu juge fur le Champ, & fans Epices, le Différent. Ces Peuples ne fauroient croire, qu'une Affaire trainé quelquefois cent Ans dans les Familles des Nazaréens; &, généralement, tous les Turcs regardent ce Difcours comme inventé pour montrer la Lenteur de la Juftice. Il eft vrai, cependant, qu'il y a plufieurs Différents, qui ne font point terminez dans le Cours d'un Siècle. Un Négociant François m'a affuré à Conftantinople, qu'il pourfuivoit au Parlemēt de Grenoble un Procès, qui duroit depuis cent-vint Ans.

QUELLE

LETTRES JUIVES, *Lettre LXIX.* 263

QUELLE Ridiculité, mon cher Monceca, ou plutôt quelle Avarice ! Quoi ! Pour terminer le Différent de deux Hommes, il faut plus de Tems qu'ils n'en fauroient vivre ? Pour dire, Un tel Héritage doit appartenir à Jacob, ou à Isaac, cent-vint Ans ne suffissent pas ? Heureux les Bédouïns, qui, conservant encore les premières Impressions de la Nature, n'ont point offusqué leur Raison par des Coutumes aussi ridicules !

J'AI parlé souvent à des Nazaréens de la Longueur de leurs Procès. Ils pensent la justifier, en répondant, que la Justice est très lente chés eux ; mais, qu'elle est bonne, & rendue avec beaucoup de Prudence. Eh quoi ! Pour juger une Affaire prudemment, faut-il employer des Siècles ? Faut-il qu'un même Procès soit examiné par trois ou quatre Générations, & que les Juges de Pere en Fils laissent à leurs Enfans certaines Affaires, dont les Epices sont une partie du Revenu de la Famille ? Pour juger sainement un Procès, est-il nécessaire de ruiner totalement les deux Parties, & d'absorber, en Frais de Justice, au-delà de la Somme dont il s'agit ? Les Nazaréens, mon cher Monceca, cherchent en vain d'excuser les Défauts & les Lenteurs de leurs Tribunaux judiciaires, par leur Equité. Leurs Peintres peignent la Justice une Balance à la Main. Mais, elle panche souvent du Côté le plus pécunieux ; ou, du moins, bien des Gens s'en plaignent. Il n'est aucun Particulier, qui ne tremble, lorsqu'il a quelque Démêlé avec un Seigneur, dont le Crédit est

puissant. Mauvaise Marque de l'Opinion que les Peuples ont de l'Intégrité de leurs Juges. Il n'en est pas de même chez les Bédouins errans. Les Chefs rendent Justice à celui qui n'a que cent Moutons, comme à celui qui en possède deux mille; & il arrive peu souvent, qu'après la Décision, celui qu'on a condamné se plaint, & fasse craindre aux autres d'esfuier le même Jugement.

PORTE-TOI bien, mon cher Monceca, & que le Dieu de nos Peres te comble de Prospéritez.

D'Alexandrie, ce. . . .



LETTRE SEPTANTIEME.

Aaron Monceca, à Isaac Onis, *Caraïte, autrefois Rabbin de Constantinople.*

✠✠✠ A Lettre, mon cher Isaac, m'a fait
 ✠ T ✠ beaucoup de Plaisir. J'en ai trou-
 ✠ vé les Réflexions sensées & utiles;
 ✠✠✠ & je regarderai comme un grand
 Bonheur, si tu veux bien continuer de me
 donner des Eclaircissemens sur les Choses
 qui te paroîtront en Egypte dignes de la Cu-
 riosité & de l'Attention d'un Philosophe. Les
 Ruines d'Alexandrie, quelque éparfes & en-
 févelies qu'elles soient, donnent toujourns une
 grande Idée de l'ancienne Splendeur de cette
 Ville.

LETTRES JUIVES, *Lettre LXX.* 265
Ville. Ces Morceaux de Marbre qu'on y apperçoit, ces Chapiteaux, tout renversés qu'ils sont, offrent encor quelque-chose de noble à l'Imagination. L'Esprit se représente, par ces Restes superbes, la Grandeur & la Magnificence des Bâtimens, lorsqu'ils étoient dans leur entier.

Si Paris, & la plûpart des Villes de la France, venoient à être détruites, cinq cens Ans après on auroit peine à découvrir quelques Traces des plus superbes Bâtimens. Le Défaut du Marbre enseveliroit bientôt les Edifices déjà ébranlez. La Pierre ne résiste aux Rigueurs du Tems, que lorsqu'elle est jointe avec plusieurs autres: mais, dès qu'elle est séparée du Corps du Bâtiment, elle perd bientôt la Forme que lui avoit donnée la Main de l'Ouvrier. Il n'est aucune Colonne de Marbre à Paris, dans les Edifices Publics. Versailles, où Louis XIV a dépensé des Sommes immenses, contient moins de Marbre, si l'on en excepte les Statues, que le Palais d'un simple Sénateur Génois. La Sculpture de la Façade des Tuilleries est déjà rongée & endommagée par le Tems; & cet Edifice n'est pas encor achevé.

LES Ruines des Villes de l'Archipel arrêtent depuis plusieurs Siècles la Curiosité des Voïageurs. Les Turcs, cependant, les diminuent tous les jours, & en enlèvent une Quantité prodigieuse de Marbre. Combien devoit-il donc y en avoir dans les Commencemens? La Mosquée du Sultan Achmet a été bâtie uniquement des Pierres qu'on a emportées

portées des Ruines de Troie. Les Colonnes qui forment le Péristile de ce Temple, & qui sont au Nombre de cent-trente, ont été trouvées toutes entières dans les Champs de cette ancienne Ville. Pendant près de deux cents Ans, les Turcs n'avoient point d'autres Boulets pour les Canons des Dardanelles, que les Chapiteaux Corinthiens, & les Colonnes, qu'ils brisoient & tailloient ensuite pour s'en servir à cet Usage. Quelle Quantité immense d'Edifices, uniquement construits en Marbre, ne devoit-il pas y avoir dans la Grece ? Que d'Arcs de Triomphe, de Portiques, de Péristiles, de Fontaines. de Colonnes ? Rome avoit moins de Bâtimens superbes que la Grece, si nous en jugeons par la Quantité des Marbres & des Morceaux d'Architecture échappés à la Fureur des Tems. Je conviens, que le Tibre doit posséder des Richesses immenses, & qu'il faut qu'il y ait plus de Statues dans son Lit, qu'il n'y en a aujourd'hui dans Rome : mais, tous ces Trésors nous sont cachés, & nous ne pouvons pas juger de ce que nous ne voyons pas.

Nos Freres, les Juifs de Rome, offrirent, il y a environ quarante Ans, vint Millions au Souverain Pontife, pour obtenir de lui la Permission de fouiller dans le Tibre, & d'en détourner le Cours pendant l'Espace de six Mois. Ils auroient fait leurs Recherches une Lieue au-dessus de Rome, & une au-dessous. Il est bien certain, que dans ces deux Lieues de Terrain, il eussent trouvé dix fois le Prix de leur Argent. Cependant, comme il ris-

quoient,

LETTRES JUIVES, *Lettre LXX.* 267
quoient , disoient - ils , de perdre leurs vint
Millions , ils demandoient , pour avoir plus
d'Aïfance dans leur Travail , de détourner le
Tibre pendant l'Été. Cette Clause leur fit
refuser leur Requête. Vint Millions étoient
fort tentans : on mit plusieurs fois la Chose
en Délibération ; mais , enfin , on jugea que
les grandes Chaleurs , qui attireroient les Ex-
halaïfons du Terrain defféché , causeroient des
Maladies pestilentieufes , & l'on ne voulut
point leur permettre de fouiller. Pour moi ,
mon cher Ifaac , je crois que la Crainte des
Maladies ne fut que le Prétexte , dont on se
servit , pour couvrir les véritables Raïfons de
ce Refus. Les Juifs auroient vendu toutes
les Richesses , les Statues , les Bronzes , les
Médailles , les Colonnes , qu'ils auroient trou-
vées , hors de Rome ; personne dans cette
Ville n'étant affez pécunieux pour les païer
au même Prix , que bien des Princes Souve-
rains , & des riches Particuliers étrangers , en
euffent donné. La même Politique a fait dé-
fendre de sortir les Tableaux & les Statues de
Rome. Sans cette fage Ordonnance , il y a
longtems que cette Ville feroit dépouillée d'un
Nombre de belles Choses que les Nobles &
les Bourgeois euffent vendues : & , peu-à-peu ,
les Etrangers , poffédans chés eux ce qui les
attiroit à Rome , n'y auroient plus accourus ;
ce qui lui eut porté un notable Préjudice.
On est fi rigide fur ce Réglement , que les
Grands-Ducs de Tofcane n'ont jamais pû ob-
tenir de sortir l'Hercule antique de leur Palais ,
pour le faire transporter dans leurs Etats.

Louis

LOUIS XIV, dans le Tems de sa plus grande Magnificence, fit acheter à Rome une Partie des Antiques qui sont dans la Galerie de Versailles. Ce fut le Poussin, Peintre illustre & Sujet de ce Monarque, qui fut chargé de les envoyer en France. Le Souverain Pontife, ne pouvant faire autrement, y donna son Consentement : mais, on fut obligé, pour ménager l'Esprit du Peuple, & éviter une Sédition, de les embarquer pendant la Nuit, & à l'Insçu de tout le Monde. Il est vrai, que si Louis XIV avoit voulu, il eut pu obliger les Magistrats Romains à les lui envoyer eux-mêmes : il étoit pour lors assez craint dans Rome, pour qu'on n'eût osé le lui refuser ; mais, il voulut bien qu'on évitât toutes les Discussions. Lorsqu'on n'agit pas avec Vigueur, les Romains les rendent éternelles : & il faut plus de Tems, pour terminer avec eux le moindre Incident, que pour conclure la Paix Universelle dans toute l'Europe. Il semble que l'Esprit de Veuille & de Chicane soit le Partage des Prêtres Nazaréens. Personne n'est plus atteint de ce Défaut, que les Jansénistes & les Molinistes. Lorsqu'ils ne peuvent disputer contre leurs Ennemis, & les contrarier, il cherchent Querelle à leurs Freres, & à leurs Partisans. En voici un Exemple récent.

LE Pontife de Paris, dont je ne t'ai point encor parlé dans mes Lettres, est fort haï des Jansénistes : ils ont affecté de noircir sa Réputation par des Libelles diffamatoires ; mais, les Honnêtes-Gens ne se sont point laissé prévenir à ces Invectives. Ce Pontife est un fort
galant

galant Homme. Il avoit gouverné, avant d'être à Paris, une autre Eglise, où il étoit aimé universellement, même des Jansénistes. Il fut élevé à la première Dignité Ecclésiastique du Roiaume, & devint la Victime de son Rang. Obligé de tenir ferme contre tous les Efforts du Parti Janséniste, il regretta bientôt la Paix qu'il goutoit dans son ancien Diocèse. Cependant, il chercha d'adoucir les Esprits le plus qu'il lui fut possible. Ennemi des Voies de Fait & de la Rigueur, il eut souhaité qu'on eût voulu entrer sincèrement en Accommodement. Mais, le bon Homme connoissoit peu les Gens à qui il avoit affaire. Les Jansénistes étoient si outrez contre lui, qu'ils lui reprochoient même de trop manger; comme si l'Appetit de ce Prélat eût été un Crime, & qu'il fût de l'Essence des Justes d'avoir l'Estomac étroit. Il comprit enfin, que tout ce qu'il feroit ne serviroit de rien, & il laissa les Choses aller leur Cours. On se plaignoit dans son Diocèse, depuis long-tems, du peu de Regle qu'il y avoit dans un Livre que les Nazaréens appellent *Bréviaire*. C'est un Ramas des Pseaumes du Prophète-Roi, entremêlé de quelques Prières de leur Façon. Ce Pontife ordonna à des Gens sçavans dans la Loi Nazaréene de composer un nouveau Bréviaire. Quand on y travailloit, tous les Jansénistes murmuroient, & pestoient contre le Livre, & ceux qui le composoient. Les Molinistes, au contraire, publioient par-tout, que l'Ouvrage, qu'on alloit voir paroître, étoit excellent. Il a paru; &, par un plaisant

Acci-

270 LETTRES JUIVES, *Lettre LXX.*

Accident , les Jansénistes l'ont reçu avec beaucoup de Respect , & les Molinistes ont déclamé contre avec beaucoup de Force. Ils ont rempli Paris d'Ecrits séditieux. Deux certains Prêtres † ont protesté solennellement, qu'ils n'abandonneroient point leur ancien *Bréviaire* : un sur-tout § a fait le Diable-à-quatre. C'est un Fanatique, qui pourroit bien un jour introduire chés les Molinistes les Convulsions des Jansénistes. Il dit , que le nouveau *Bréviaire* est un Livre rempli d'Erreurs dangereuses : qu'il est digne du Feu : que son Pontife avoit apparemment l'Estomac trop plein , lorsqu'il l'a approuvé ; & qu'il appelle du *Pontife-après-diné* au *Pontife à jeun*. Le Parlement n'a pas trouvé ses Raisons fort excellentes : il a soutenu , que le *Bréviaire* étoit beau & bon ; & que, comme tel, il devoit être reçu. Cette Cour Souveraine a condamné ensuite certain Ecrit , qu'on soupçonne fort de partir de la Main du Prêtre Fanatique, à être lacéré & brûlé par la main du Bourreau. Cependant, l'Affaire du *Bréviaire* n'est point finie. Les Molinistes outre disent, qu'il ne vaut rien, & que l'Arrêt du Parlement ne sauroit rendre bonne une Marchandise gâtée. Ils comparent ce Livre à du Lard rance, capable de gâter la meilleure Sauffe. Ainsi , disent-ils , le Livre peut empoisonner l'Ame la plus saine. Je ne sais où ces Nazaréens ont été chercher cette Com-

† Languet, Curé de St. Sulpice, & le Curé de St. Nicolas du Chardonneret.

§ Le même Curé de St. Sulpice.

LETTRES JUIVES; *Lettre LXX.* 271
paraison : car, elle est tout-à-fait dans le Goût Hébraïque; & c'est ce que pourroit dire de plus expressif un Juif, vû l'Horreur que nous avons naturellement pour le Cochon, Animal immonde, & dont la Chair nous est défendue par notre sainte Loi.

IL n'y a rien de nouveau à Paris, que la Dispute sur ce *Bréviaire*. J'aurai soin de t'instruire de la Façon dont elle finira. Il ya apparence, que les Prêtres seront obligés de céder; car, les Juges Séculiers ont une Façon de les punir, qui leur est très-sensible. Ils les privent de leur Revenu; & l'Intérêt est si cher aux Ecclésiastiques, que c'est le seul Moien pour les réduire au Point où l'on veut les amener.

CELUI, qui s'est déclaré le plus ouvertement contre l'Introduction de ce nouveau Livre, a particulièrement la Réputation d'être fort attaché à l'Argent. Il fait bâtir un Temple magnifique; mais, l'on prétend qu'il lui vaut à lui encor plus qu'aux Ouvriers qu'il fait travailler. Sous le spécieux Prétexte de ramasser pour subvenir aux Frais de la Bâtisse & de la Décoration de cet Edifice, il reçoit de toutes Mains. Il n'est rien pour lui, *ni de trop chaud, ni de trop froid*. L'Argent est toujours Argent, de quelque Côté qu'il lui vienne. Je suis assuré, qu'il ne se feroit point une Peine de recevoir le Profit des Femmes publiques de Paris, si l'on vouloit lui permettre de mettre un Impôt sur leur Commerce. Il bâtiroit son Temple, comme cette fameuse Courtisane Egiptienne bâtit une des Piramides d'Egipte.

272 LETTRES JUIVES, *Lettre LXX.*
du Revenu des Amans auxquels elle accorde
ses Faveurs.

Tu seras peut-être étonné, mon cher Isaac, de l'Obstination de cet Ecclésiastique à vouloir lui seul se distinguer de tous ses Confreres. Il espere, par sa Rebellion, faire sa Cour au Souverain Pontife. C'est par ces Coups d'Eclat, qu'un simple Particulier se fait connoître, & qu'il rend son Nom considérable parmi les Frénétiques du Parti qu'il a embrassé. La Cour de Rome récompense tôt ou tard ce Zèle aveugle, & l'on ne fait jamais rien inutilement pour elle. C'est ainsi que les Entreprises les plus criminelles sont souvent les mieux récompensées. On voit en tous Lieux, & sur-tout parmi les Ecclésiastiques, de ces nouveaux Erostrates, qui, pour illustrer leur Nom, mettent tout en Feu, & causent des Troubles subits dans les Tems les plus calmes.

IL y a quelques Années, qu'un Pontife, outré Moliniste*, publia un Ecrit contraire au Respect qu'il devoit au Roi son Maître, & au Bien de la Patrie. On soupçonna les Jésuites d'avoir occasionné cette Démarche, quoiqu'ils n'y eussent aucune Part. Le Pontife, l'ayant appris, déclara publiquement, que, bien loin que ces Religieux eussent quelque Part à l'Ouvrage qu'il avoit donné au Public, ils avoient fait ce qu'ils avoient pû pour l'en empêcher. Je n'en doute pas. Les Jésuites sont les plus outrez Molinistes : mais, ils sont les plus politiques. Les Sottises, que font ceux qui
leur

* L'Archevêque d'Arles.

LETTRES JUIVES, *Lettre LXX* 273
leur iont attachés, les décréditent beaucoup.
S'ils étoient toujours les Maîtres de retenir les
Esprits, il est bien des Sottises, que ne fe-
roient point les Molinistes subalternes. Mais,
quelque Prévoiance qu'aient les Officiers gé-
néraux d'une Armée, il est impossible qu'ils
puissent empêcher la Folie d'un Soldat, d'un
Vivandier, ou d'un simple Goujat.

PORTE-TOI bien, mon cher Isaac, & que
le Dieu de nos Peres te comble de Richesses.

De Paris, ce. . . .



LETTRE SOIXANTE-ET-ONZIEME.

Aaron Monceca, à Isaac Onis, *Caraites*,
ancien Rabbin de Constantinople.

DES Nouvelles de Corse, mon cher
Isaac, varient beaucoup; & l'on
commence à douter de la Réussite
des Projets du prétendu Roi Théodore.
L'Argent lui manque: le Secours, qu'il
avoit promis, n'arrive point. Il s'est formé
un troisiéme Parti dans le Pais; & les Génois
esperent de voir bientôt leurs Affaires réta-
blies, ou du moins le publient-ils de même.
Je te dirai, mon cher Isaac, qu'après avoir rai-
onné longtems sur ce qui se passe en Corse,
j'avoüe de bonne-foi, que je n'y comprends
rien.

274 LETTRES JUIVES, *Lettre LXXI.*
rien. Je parle ici tous les jours à plusieurs Politiques, qui font de grands Raisonnemens. Ils expliquent le Dénouement de cette Avanture avec autant d'Assûrance, que s'ils étoient instruits des plus secretes Particularitez. Ils prétendent connoître le fameux Enchanteur, qui protege ce Chevalier errant: ils savent d'où lui viennent les Secours qu'il a eus; ils font le Détail de ceux qu'il doit encor avoir. Mais, après les avoir ouï parler pendant long-tems, lorsqu'on vient à réfléchir sur leurs Discours, on voit que leurs foibles Conjectures s'évanouissent, & ne peuvent soutenir la Voie de l'Examen.

Si l'on considère Théodore comme un Aventurier, si l'on croit de lui ce qu'en débitent les Génois, son Arrivée en Corse est quelque-chose d'aussi extraordinaire que la haute Elevation de Tamerlan, que quelques Auteurs Arabes ont prétendu être Fils d'un Pasteur. Il est même beaucoup moins surprenant, qu'un simple Soldat Tartare devienne le Maître & le Chef de sa Nation, qu'il ne l'est de voir un Particulier, un Homme ordinaire, se faire déclarer Roi, au milieu de l'Europe, à la Vûe d'un grand Nombre de Princes jaloux de la Grandeur & de la Majesté de leur Rang, qui seroit ravalée, si un Aventurier, reconnu pour tel, devenoit leur égal. Car enfin, si, par hasard, les Génois venoient à être chassés entièrement de l'Ile de Corse, & que Théodore fût reconnu par tous les Habitans pour leur Maître & souverain Seigneur, je demande ce que feroient alors les Puissances Souveraines de

LETTRES JUIVES, *Lettre LXXI.* 275
de l'Europe? Des Monarques, tels que l'Empereur, & le Roi de France, pourroient-ils se résoudre à reconnoître jamais pour légitime Souverain un Roi couronné par la Révolte, fabriqué par le Crime, & qui, avant qu'être Souverain, deshonorera plus d'une fois, à ce que l'on prétend, le Caractere de Gentilhomme? Je ne crois pas qu'il y ait personne assez fou, pour se figurer, que ces Princes tinssent une pareille Conduite. Mais, d'un autre côté, Théodore auroit des Etats, des Sujets, des Vaisseaux, des Ports, des Villes, &c. Quand on auroit des Affaires à démêler avec lui, sur quel Pié les traiteroit-on? Et il seroit impossible qu'on n'en eût. La France même y seroit forcée, par la Situation de la Corse. Car, il est peu de Bâtimens partant de Marseille pour le Levant, qui ne mouillent, en allant, ou en venant, sur les Côtes de la Corse.

Plusieurs Personnes tranchent toutes ces Difficultez, & disent que, dès que Théodore seroit Maître & Possesseur paisible de son Païs, une autre Puissance l'en expulseroit. Je demande si la bonne Politique peut consentir à ce Raisonnement? Je pense, qu'elle y est tout-à-fait contraire, & qu'à moins qu'on n'eut prévenu entre les Puissances de l'Europe toutes ces Difficultez, avant de vouloir expulser Théodore; celui, qui en feroit l'Entreprise, trouveroit dans son Chemin plusieurs Princes prêts à s'y opposer. Mais, disent certaines Gens, tout est déjà réglé, tout est conclu, on sçait à quoi s'en tenir. C'est ce que
S 3 j'exa-

j'examinerai dans la suite ; & je trouve cette Opinion remplie de Difficultez. Je regarde actuellement , (en suposant que Théodore agisse pour lui seul ,) quels seroient les Obstacles que rencontreroit la Puissance qui voudroit le chasser de Corse , s'il en étoit une fois paisible Possesseur. Je veux que ce soit l'Espagne. L'Intérêt de la France s'oppose fortement à souffrir , que cette Nation ait un Etat , des Villes , plusieurs Ports , qui bloquent entièrement ceux de Marseille , de Toulon , & d'Antibes. Avec deux Frégates de vingt Pièces de Canon , dès que les Espagnols auroient la Guerre avec la France , ils romproient absolument le Commerce du Levant. Dans une Tempête , les Vaisseaux Marchands seroient obligés d'aller chercher un Azile dans des Ports très éloignés , & quelquefois n'en pourroient pas trouver , sur-tout si le Vent les empêchoit d'approcher la Côte d'Italie. L'Ile de Corse , entre les Mains d'une Puissance aussi redoutable que l'Espagne , deviendrait aussi pernicieuse au Commerce de Marseille , que les François en Tems de Guerre seroient incommodes aux Catalans , s'ils étoient les Maîtres de l'Ile de Majorque. Je te prie , mon cher Isaac , de jeter les Yeux sur une Carte de Géographie , & tu te convaincras toi-même de la Vérité de mon Sentiment.

LA France ne seroit pas la seule Puissance intéressée à ne point souffrir que les Espagnols eussent l'Ile de Corse. Le Roi de Sardagne , sans doute , n'y consentiroit qu'avec peine.

Nice,

Nice, Ville-Franche, & les autres Places Maritimes qu'il a, ne font déjà que trop gênées & contraintes par la France. Je ne crois pas qu'il se fôuciât d'avoir encor un Voisin aussi incommode. Quelques Politiques veulent, qu'on consentît aisément, que le Roi de Sardagne s'emparât de l'Île de Corse. Mais, la France a la même Raison de s'opposer aux Piémontois qu'aux Espagnols. Quoique les premiers soient beaucoup moins puissans, ils deviendroient très-incommodes à la France, dès qu'ils seroient unis avec d'autres Alliés ligués contre elle. Que seroit-il arrivé à Toulon, & à la Provence entiere, si les Anglois & les Hollandois eussent été les Maîtres de former des Magasins, & d'avoir un Nombre de Villes, & des Ports, à quarante Lieux de Provence, & de pouvoir y venir dans vingt-quatre Heures mouiller avec une Escadre, toutes fois & quantes qu'ils auroient voulu?

Si la France a presque autant d'Intérêt que l'Espagne à voir le Port-Mahon hors des Mains des Anglois, combien est-elle plus intéressée à ne point laisser établir une Puissance redoutable dans des Ports qui bloquent tous ceux qu'elle a dans la Méditerranée? Quelques Personnes croient, qu'elle souffriroit sans peine, que ces Ports fussent au Roi de Naples & de Sicile. Ce Raisonnement est si foible, qu'il se réfute soi-même. L'Union des Cours de Naples & de Madrid est si étroite, leurs Intérêts sont si unis ensemble, que les mêmes Raisons, qui sont contre les Espagnols, sont

278 LETTRES JUIVES, *Lettre LXXI.*
contre les Napolitains. D'ailleurs, tous les Hommes sont mortels : la Divinité n'a pas exempté les Souverains des Loix du Trépas. Si, par malheur, le Prince des Asturies, qui n'a point d'Enfans, venoit à mourir, ne voilà-t-il pas ces Ports entre les Mains de l'Espagne, & par conséquent d'une Puissance dont les Forces sont à craindre? Mais, dira-t-on, qui sçait si, par des Articles secrets des mêmes Traités qui rendroient les Napolitains Maitres de ce Pais, ils ne seroient pas obligés de l'abandonner à un autre Prince dès le moment que leur Souverain deviendrait Roi d'Espagne? A cela je répons, qu'un habile Politique ne doit point s'assurer sur la Foi des Restitutions. Les Conseils des Princes sont aussi fertiles en Excuses, que la Société des Jésuites. Les Prétextes plausibles ne leur manquent point : ils usent du Privilege de la Direction d'Intention. Les Anglois, sur ce Point, sont depuis quelques tems devenus très Jésuites; & je crois qu'ils ont pris plusieurs Raisons de ces Reverends Peres sur l'Article de Gibraltar & de Port-Mahon. Que ne pourroient point faire des Espagnols, naturellement portez à suivre la Direction Jésuitique?

VOILA, mon cher Isaac, quelles sont les Raisons, qui me font soupçonner que Théodore agit de son Chef, sans être dirigé par un premier Mobile. L'Argent qui lui manque, le peu de Troupes qu'il a, la Lenteur avec laquelle il se conduit, n'ayant pas fait encore une seule Action qui puisse déci-

der

LETTRES JUIVES, *Lettre LXXI.* 279
der quelque-chose : tout cela me confirme
dans mon Sentiment.

MAIS, d'un autre côté, lorsque je viens
à considérer, que le Baron de Newhoff étoit
Esclave, il y a deux Ans, qu'il étoit malade
dans un Hôpital il y en a trois, qu'il a man-
gé & consumé depuis long-tems son Bien de
Patrimoine, & que je le vois arriver en Corse
avec des Caisses remplies de Pièces d'Or, &
avec huit Canons de Fonte, dont le moindre
coûte plus de deux mille Écus, je ne sçai
plus à quoi m'en tenir. On ne trouve point
deux ou trois cent mille Livres à emprunter
sur de frêles Espérances, & qui paroissent ri-
dicules à quiconque veut les examiner. Com-
ment donc le Baron de Newhoff a-t-il pû
ramasser les Secours qu'il a donnez aux Cor-
ses? S'il ne les a pas trouvez chés de simples
Particuliers, il faut nécessairement qu'il les
ait eu par le Moïen de quelque Souverain : &
si c'est un Souverain, qui l'assiste, qui le sou-
tient, qui le protege, pourquoi l'abandonne-
t-il au Besoin, pourquoi le laisse-t-il manquer
d'Argent, & le met-il au Risque d'employer
inutilement les premières Sommes, qu'il lui
a données?

CE sont-là des Réflexions dans lesquelles
l'Esprit se perd & s'égare, dès qu'il veut les
approfondir. Les Politiques croient dévelo-
per aisément tous ces Secrets. Quant à moi,
j'avoue de bonne-foi, que je n'y comprends
rien, ou du moins bien peu de chose. Peut-
être ceux qui croient les savoir les ignorent-
ils, ainsi que moi ; mais, ils ont moins de

Bonne-Foi, & veulent donner leurs Conjectures pour des Réalitez. C'est assez-là le Défaut de tous les Politiques : rien ne les arrête ; & ils trouvent aisément des Raisons pour résoudre les Difficultez les plus grandes. Ils pénètrent dans les Cabinets des Princes : ils savent ce qui s'y passe de plus caché ; & ils annoncent & prédisent la fin d'une Guerre qui ne fait que commencer. Ils réglent, enfin, toutes les Cours de l'Europe. Par malheur pour eux, & pour leurs Prédications, ils sont aussi fautifs que les Faiseurs d'Almanacs.

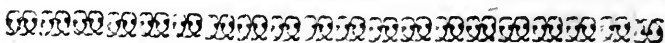
LE Temps, mon cher Isaac, démêlera le Cahos confus d'Idées que forment les Hommes sur l'Entreprise du Baron de Newhoff. En attendant, suspendons notre Jugement. Il y a dix ou douze Personnes en Europe, qui savent le Secret de cette Affaire. Et elles doivent s'amuser infiniment des Discours qu'elles entendent faire. Nous aurons un jour le même Avantage qu'elles ont à présent. Lorsque la Fusée sera démêlée, nous pourrons nous amuser à notre Tour des vaines Conjectures qu'on forme à présent.

DE's que je saurai quelque-chose de nouveau, je te l'écrirai ; & j'aurai soin de m'informer exactement de ce qui pourra servir à nous éclaircir. Au reste, on dit ici, que le dit Seigneur Theodore traite ses nouveaux Sujets avec beaucoup de Rigueur ; ceux sur-tout qu'il soupçonne lui être opposez. Le simple Soupçon est un Crime chés lui, que la Mort seule peut expier. Il a fait arquebuser quatre des principaux de ceux qui lui étoient contraires. Je pense,

penſe, qu'il eut beaucoup mieux fait de leur accorder leur Grace. Sa Généroſité lui eut gagné beaucoup plus de Cœurs, qu'une Crainte ſervile n'en tiendra dans le Reſpect & dans la Servitude.


JE crois, que, dans les Guerres Civiles, le Sang, qu'on fait verſer ſur les Echafauts, produit le même Eſſet que celui des premiers Nazaréens, que les Empereurs Païens répandoient avec tant de Fureur. Plus on en égorgeoit, & plus le Nombre en augmentoit. La même Chose arrive dans les Guerres Civiles. L'Eſprit de Parti s'échauffe par le Meurtre & le Carnage: la Mort d'un Particulier détermine cent Perſonnes à embrasser ſon Parti. La Haine eſt le Partage du Meurtrier: la Pitié de celui qui périt. La Mort du fameux Amiral de Coligni, & des autres Proteſtans, ne ſervit qu'à donner un plus grand Nombre de Partifans à Henri IV. Les Pertes, que les Cantons Catholiques firent dans leur dernière Guerre, les a unis plus que jamais enſemble. Depuis l'Abolition entière de la Religion Nazaréenne Papiſte en Irlande, le Nombre des Nazaréens de cette Croiance eſt plutôt accru que diminué. La Dépoſition du Pontife de la Ville de Senès, dans le Concile d'Ambrun, a beaucoup augmenté le Nombre des Janſéniſtes en France. On ramene beaucoup plutôt les Eſprits par la Douceur, que par des Voies violentes & ſanguinaires. Le Caractère cruel de Philippe II a porté le premier Coup à la Monarchie d'Eſpagne: il lui a fait perdre les Pais qui forment aujourd'hui la République de Hollande.

PORTE-TOI bien, mon cher Isaac, & que le Dieu de nos Peres te comble de Prospérité.



LETTRE SEPTANTE-DEUXIEME.

Jacob Brito, à Aaron Monceca.


MES Affaires m'ont obligé d'aller passer quelques Jours à Lausanne avant de pouvoir continuer ma Route par Lion & par le Luguedoc; pour me rendre le plutôt qu'il me sera possible à Lisbonne. J'ai reçu des Passeports des Cours d'Espagne & de Portugal pour six Mois de Temps. Ainsi, je pourrai finir tranquillement mes Affaires, sans être troublé par la Crainte des Prêtres & de l'Inquisition. Samuel Pinaro m'a fait obtenir un Brevet d'Agent extraordinaire de la République de Genes, pendant le Séjour que je ferai à Lisbonne; & ce Titre me donne un Caractere, qui me met dans une entière Sûreté. Je ne doute pas, que je ne découvre bien des Choses dans le Voïage que je vais faire, qui pourront donner lieu à des Réflexions Philosophiques; & je t'écirai d'Espagne avec autant d'Assiduité, que jet'ai écrit d'Italie.

J'Ai peu de Choses à présent à t'apprendre. Lausanne est une Ville assez jolie. C'est la Capitale du Pais de Vaux dans le Canton de Berne.

LETTRES JUIVES, *Lettre LXXII.* 283
Berné. On y vit beaucoup plus à la Françoisé,
que dans les autres. Cependant, les Habitans
ont en général les Manières & les Modes de
leurs Confrères. Ce Pais ne produit aussi que
ce que produisent les autres Cantons. Le Vin
y est assez bon. Le Lac, & les Rivières,
abondent en toute Sorte de Poissons. On n'y
manque pas non plus d'Oiseaux, & de toutes
les autres Choses nécessaires à la Vie. La Na-
ture, dans ce Climat, fournit aux Hommes tout
ce qui leur est utile : elle n'est avare que des
Choses, qui introduisent le Luxe, & autori-
sent la Débauche.

LES Suisses sont endurcis à toutes les In-
commoditez de la Faim, & de la Soif, du Froid
& du Chaud. Ils se nourrissent à peu de Frais ;
leur principale Nourriture étant du Lait & du
Fromage. Chés eux, les Cuisiniers sont des
Gens inutiles, ou fort peu employés. Ils igno-
rent l'Art de composer des Poisons perni-
cieux à la Santé & à la Durée de la Vie, sous
le Nom de Ragouts fins & de Mets délicats.
Leurs Maisons sont médiocres, & leurs Meu-
bles tiennent de la Simplicité des premiers Siè-
cles. Leurs Habits, faits pour leur Utilité, &
non pour éblouir les Yeux de ceux qui les regar-
dent, sont proportionnez au reste. Tant de Ver-
tus sont obscurcies par un Défaut considérable :
ils sont ivrognes au souverain Degré. Ils passent
quelquefois des Jours & des Nuits à des Dé-
bauches continuelles ; & l'on ne peut espérer
de gagner une Place dans leur Cœur, sans
avoir le Verre à la Main. L'Amitié, chés
eux, se cimente par le Vin. Celui, qui boit
le

le plus, passe en Suisse pour être le plus aimable. Un Homme, dont l'Estomac contient six ou sept Bouteilles de Vin, est aussi recherché dans leurs Fêtes, qu'un Poëte, ou un Auteur gracieux, l'est en France dans les Parries de Plaisir. Chapelle, & St. Evremond, n'eussent été en Suisse, que deux misérables Faquins, indignes des bonnes Compagnies.

QUELQUE Plaisir que les Suisses prennent à boire, dès qu'ils ont fini leurs Débauches, ils reprennent leurs premières Occupations, & redoublent leur Industrie & leur Diligence, pour regagner ce qu'ils ont dépensé. *Ils travaillent pour boire, dit un Auteur moderne, & boivent pour mieux travailler dans la suite.* L'Inclination, qu'ils ont pour le Vin, ne les empêche pas d'être prudents & circonspects dans les Affaires publiques & particulières. Il faut que les Fumées de Bacchus aient moins d'Ascendant sur leurs Cerveaux, que sur ceux des autres Peuples : car, il n'est aucune Négociation, aucun Accommodement, aucun Bail, aucun Contract, qui ne se fasse le Verre à la Main, & qui ne soit arrosé de la Liqueur enchanteresse. Elle ne met point leur Politique en Défaut : &, après avoir bû toute la Journée, un Suisse connoît parfaitement ce qui convient au Bonheur & à l'Utilité de sa Patrie. C'est-là une Espece de Miracle : mais, l'on ne peut douter de sa Réalité, qui paroît manifestement ; les Cantons aiant maintenu pendant tant de Siècles leur Liberté contre plusieurs Princes qui ont voulu les mettre sous le Joug. C'est à leur Union, qu'ils doi-

vent

LETTRES JUIVES, Lettre LXXII. 285
vent leur Conservation, & l'Estime qu'ils se
sont attirée par toute l'Europe, où il n'est
point de Princes qui ne soient bien aises d'être
leurs Alliés.

LES Suisses ont trouvé le Moïen d'avoir
un grand Nombre de Soldats disciplinez &
agguerris, qui ne leur coûtent rien. Ils en-
voient leur Jeunesse servir dans les Pais E-
trangers. Beaucoup de Souverains ont des
Régimens Suisses à leur Solde, qui sont en-
tretienus par des Recrues que les Cantons per-
mettent de faire chés eux. Mais, à mesure que
les jeunes Gens s'engagent, & sortent de la Pa-
trie pour un certain Temps, ceux, qui les avoient
précédez, obtiennent leur Congé, & retournent
dans leur Pais, parfaitement élevez & ins-
truits dans l'Art militaire. Outre les Soldats
formez hors de Suisse, on a encore grand Soïn
de faire faire les Exercices Militaires, certains
Jours marqués de l'Année, à tous les Bour-
geois & à tous les Artisans. Les Paisans même
n'en sont point exempts. Après avoir travaillé
certains Jours de la Semaine pour eux, ils
emploient les autres au Bien public, & au Sa-
lut de la Patrie.

QUOIQUE ces Précautions soient très sen-
sées, les Cantons doivent peu craindre les In-
vasions des Etrangers. Les Montagnes inac-
cessibles des Alpes leur servent de Remparts;
& il n'est point de Prince en Europe, qui,
soit par Crainte, soit par Intéret, ôsât les at-
taquer. Quand, après une pénible Guerre,
il viendrait enfin à les subjuger, ce qu'il en
tirerait pendant cinquante Ans ne vaudrait
pas

286 LETTRES JUIVES, *Lettre LXXII.*
pas ce qu'il dépenseroit dans une seule Campagne. Si les Suisses doivent craindre d'être détruits, ils ne doivent l'appréhender que deux-mêmes. Tandis qu'ils seront unis, ils subsisteront tels qu'ils ont toujours été: mais, s'il viennent à se diviser, si la Haine, la Discorde, l'Envie, se glissent dans leurs Cœurs, ils seront eux-mêmes dans peu de Tems ce que toute l'Europe n'auroit pû exécuter.

IL y a quelques Années, que les Cantons Papistes, & les Cantons Réformez, se firent une Guerre cruelle. Un Moine, nommé l'Abbé de St. Gall, avoit occasionné cette Division: car, dans tous les Etats Nazaréens, il semble que les Disputes & les Dissensions doivent naître par l'Esprit turbulent des Moines & des Prêtres. Cet Abbé s'étoit mis à la Tête des Cantons Papistes; &, comme un nouveau Josué, il vouloit, disoit-il, exterminer tous les Ennemis du Peuple de Dieu. C'est ainsi qu'il appelloit les Suisses Réformez. Il avoit donné à chaque Soldat de son Parti de petits Billets, dans lesquels étoit écrit le Nombre de ceux que chacun devoit tuer. L'un étoit obligé d'en égorger cinq, l'autre six, l'autre sept, enfin plus ou moins, selon que l'Abbé jugeoit que le Soldat, qu'il chargeoit de cet Emploi, avoit plus ou moins de Force & de Courage. Il rangea son Armée; &, avant qu'elle commençât le Combat, il promit une Place dans le Ciel à ceux qui mourroient dans la Bataille, & beaucoup d'Indulgences de la Part du Souverain Pontife à ceux qui accompliroient les Ordres de leur

Bil-

LETTRES JUIVES, *Lettre LXXII.* 287

Billet. Après cela, il se retira prudemment, & se mit en Sûreté; laissant à ses Officiers le Soins de disposer du Reste. Les Choses n'allèrent pas cependant au Gré de son Attente. Son Armée fut entièrement défaite: les Billets meurtriers n'eurent aucun Effet; &, loin que le moderne Josué priât la Divinité d'arrêter le Cours du Soleil, pour lui donner le Tems d'achever de défaire ses Ennemis, il la supplia avec instance d'amener la Nuit & les Ténèbres, pour l'arracher, lui & le Reste de son Parti, à la Fureur & à la Vengeance des Nazaréens Réformez.

APRÈS cette Bataille, les Suisses Papistes comprirent la Sottise qu'ils avoient faite: ils reconnurent combien il leur étoit nuisible de continuer une Guerre dont les Commencemens leur étoient si funestes: ils proposèrent la Paix à leurs Ennemis, qui, charmez de retrouver des Freres que la Discorde leur avoit ravis, donnèrent aisément les Mains à un Accommodement qui pacifia toute la Suisse, assura sa Liberté, qui ne pourra lui être ravie, tandis qu'elle ne sera point divisée. Tous les Cantons, soit les Papistes, soit les Réformez, sont persuadez de cette Vérité. Aussi tachent-ils d'être toujours unis, & de vivre en Paix. L'Abbé de St. Gall fait bien de tems en tems quelque Tentative pour rebrouiller de nouveau les Affaires, & causer une nouvelle Division. Mais, les Suisses Papistes sont devenus sages à

leurs Dépens; & les Réformez aiment mieux patienter & souffrir quelque - chose, que de replonger leur Patrie dans une Guerre Civile.

QUELQUE tems après l'Introduction de la Réformation, la Différence des Opinions faisant beaucoup de Bruit, & les Magistrats craignant que ces divers Sentimens ne causassent quelque Emeute & quelque Sédition populaire, ils résolurent tous d'un commun Accord, que, dans les Cantons, où il y auroit plus de Papistes que de Réformez, chacun suivroit d'ores-en-avant le Parti du Souverain Pontife; & que dans ceux, où le Nombre de ses Partisans seroit moindre que celui de ses Adversaires, on se sépareroit entièrement de sa Communion. Cela fut exécuté avec autant de Facilité qu'on l'avoit projeté. Tout resta tranquille; & chacun vécut paisible chés lui. Ce n'est pas aimer les Querelles & les Divisions, que d'agir d'une Maniere si prudente & si sensée. Les Suisses sont les seuls Peuples capables de prendre un Parti où il entre autant de Franchise & de Naïveté. Aussi ne se piquent-ils pas d'être grands Philosophes. Je ne crois pas, qu'il y ait jamais eu, dans leur Pais, beaucoup d'Auteurs, dont la Réputation ait fait grand Bruit. Un Poëte, chés eux, est un Animal aussi rare, qu'un Eléphant à Paris. En général, leurs Bibliothèques sont composées de moins de Volumes, qu'il n'y a de Tonneaux de Vin dans leurs Caves. On peut dire des Suisses, qu'ils ont beaucoup de

Bon-

LETTRES JUIVES, *Lettre LXXII.* 289
Bon-Sens; mais, pour l'Esprit, il est tombé
en partage à leurs Voisins *.

T 2

J'AI

* Il faudroit avoir autant d'Envie de prendre au pied de la Lettre tout ce qui peut attirer des Ennemis à Aaron Monceca, que certains Esprits bas & envieux, pour penser que ce Juif ait voulu soutenir, qu'il n'y avoit point de véritables Savans en Suisse. Il étoit très persuadé du contraire; mais, il parloit d'une Manière générale. Ses Expressions, prises dans leur juste Valeur, ne signifient autre chose, si ce n'est que les Gens de Lettres sont plus rares en Suisse, qu'en France, & qu'en Angleterre. En vérité, ceux, qui ont crû, qu'Aaron Monceca cherchoit à dépriser les Suisses, pour élever les François, ont bien mal déméleé ses Sentimens. Il accorde aux premiers des véritables Trésors, & ne donne que des Clinquans aux derniers. Est-il quelques Talens & quelques Qualitez, qu'un véritable Philosophe mette en Parallele avec la Sagesse & la Justesse du Raisonnement? L'Esprit, quelque brillant qu'il soit, peut-il être prisé à l'égal du Bon-Sens? J'ai relu trois fois de suite cette Lettre, dans la ferme Résolution d'effacer tout ce que je pourrois juger avoir dû exciter les Murmures de certaines Gens: & je n'ai rien trouvé que ce que j'ai moi-même entendu dire cent fois à deux cens Officiers ou Négocians Suisses, remplis d'Esprit & de Bon Sens; mais qui, jugeant des Choses sans se laisser aveugler par les Préjugés, ne croioient pas, que c'étoit vouloir décider du Mérite de tous les Particuliers, que de blâmer en général les Défauts d'une Nation. Je le repete encore. Qu'on lise cette Lettre d'un Oeil Philosophique, & l'on verra si j'ai voulu mépriser un des plus respectables Peuples de l'Europe.

J'AI lû un Livre, qu'on regarde dans ce Pais-ci comme un Chef-d'Oeuvre, intitulé *Lettres sur les François & les Anglois, par un Suisse*. Cet Ouvrage a eu assez de Débit dans les Pais Etrangers. Mais, franchement, il ne vaut pas grand-chose. L'Auteur court après l'Esprit, & veut dire de jolies Choses: c'est-là son Foible; & il s'embrouille dans un Nombre de Divisions & de Subdivisions. *Le Beau*, selon lui, *n'est pas toujours bon; mais, le Bon doit être beau. Les François n'ont que le Beau. Leur Beau ne vaut donc pas le Bon.* C'est une Chançon perpétuelle, retournée d'une maniere différente, un Galimatias de *Bon*, de *Beau*, de *Beau* qui n'est pas *bon*: & tout cela tend à prouver, que Boileau, & quelques autres Auteurs de la première Classe, sont des Génies médiocres, & ne valent presque pas la Peine d'être lûs. Il trouve les Comédies Angloises peu dignes de l'Estime des Connoisseurs, quoiqu'en Matière de Belles-Lettres ce soit en quoi les Anglois aient le mieux réüssi, & que plusieurs Pièces soient excellentes. Enfin, mon cher Monceca, malgré l'Approbation que bien des Gens ont donnée à ce Livre, je le trouve mauvais, écrit d'un Stile guindé & obscur, n'offrant aucune Idée vive à l'Imagination, faux dans ses Critiques, & peu exact dans ses Jugemens.

JE n'oserois dire dans ce Pais-ci ce que je t'écris; car, l'on y est extraordinairement prévenu sur cet Ouvrage, & presque autant que sur la Liberté des Citoiens, dont on parle à tout moment. Je te dirai pourtant, que cette

LETTRES JUIVES, Lettre LXXII. 291
Liberté, dont ils font tant de Bruit, ne regarde que les Gens d'un certain Rang : car, le Peuple est plus soumis ici, que dans aucun autre Etat. Chaque Baillif, dans ce Païs, est un petit Souverain, qui, pendant tout le Tems que dure son Emploi, songe à profiter des Avantages qu'il lui donne. Aussi le Peuple gemit-il souvent du Gouvernement de quelques Bail-lifs : & il les aime aussi peu, qu'il a peu lieu de s'en louer.

Tous les Païs, mon cher Monceca, ont leur Bon, & leur Mauvais ; & quand on a parcourru les différentes Formes de Gouver-nement, on voit, qu'à quelque-chose près, ils approchent assez les uns des autres. Je ne parle que des Nations Européenes, & j'excepte celles où l'Inquisition exerce ses Fureurs.

PORTE-TOI bien, mon cher Monceca :
& vi content & heureux.

De Lausanne, ce





LETTRE SEPTANTE-TROISIEME.

Aaron Monceca, à Isaac Onis, *Caraïte,*
autrefois Rabbin de Constantinople.

N débite ici une Nouvelle aussi ré-
 jouissante qu'elle est extraordinai-
 re. „ On assure, que le nouveau
 „ Roi de Corse a écrit à l'Epouse
 „ du Maître d'Hôtel de l'Archi-Duchesse *Ma-*
ric-Magdelaine; pour lui donner Part, qu'il
 „ avoit été élu Roi de Corse, & pour la
 „ prier de lui procurer les Passe-ports néces-
 „ saires pour un Ministre, qu'il avoit des-
 „ sein d'envoier à la Cour de Vienne. „ Je
 ne sçai si cette Nouvelle est véritable; mais,
 je ne crois pas qu'on puisse pousser l'Imper-
 tinence & l'Aveuglement plus loin, que le
 fait le bon Monarque Théodore. Quel est le
 Mortel, qui puisse être plus fou, que celui
 qui se figure, qu'un Prince, tel que l'Empe-
 reur, veuille recevoir l'Envoïé ou l'Ambassa-
 deur de quelques Révoltez, qui méritent
 plutôt son Courroux que sa Protection; puis-
 qu'ils ont abusé de sa Bonté, & qu'après
 leur avoir fait accorder leur Grace par les
 Génois, ils se sont révoltez peu de Mois en-
 suite, & n'ont employé les Bienfaits de l'Em-
 pereur

LETTRES JUIVES, Lettre LXXIII. 293
pereur qu'à favoriser les nouveaux Crimes
qu'ils méditoient.

MAIS, enfin, je veux, mon cher Isaac,
que les Corfès aient eu de justes Raïsons
pour se révolter, & que la Tirannie des Gé-
nois les ait forcés à prendre les Armes. Peut-
on, malgré cela, se figurer un seul instant,
que la Cour de Vienne voulût recevoir les
prétendus Envoïés d'un Avanturier, & de
quelques misérables Montagnards, au Préju-
dice d'une République qu'elle a toujours pro-
tégée? La Majesté du Trône Impérial seroit
Souillée, si des Gens de cette Espèce y
avoient un Asile. Les Révoltez sont tou-
jours odieux aux Princes, dès qu'ils ne pro-
fitent pas de leurs Crimes. Encor peut-on
assûrer avec raison, que les Souverains aiment
la Trahison qui leur est utile, mais qu'ils
haïssent le Traître. Ils craignent, qu'il ne
s'éleve dans leurs Etats des Monstres sem-
blables à ceux qu'ils trouvent dans les Païs de
leurs Ennemis; & s'ils récompensent quel-
ques fois le Crime, d'une Main, ils cher-
chent un Prétexte pour punir le Criminel, de
l'autre. Les Espagnols mesestimoient infini-
ment les François, qui, trahissant leur Patrie,
abandonnoient leur légitime Souverain. Ils
s'en servoient comme de Gens utiles à leurs
Dessains; mais, ils se fussent bien gardez de
leur confier des Places d'Importance: ils
étoient trop habiles Politiques, & compre-
noient, que ceux, qui ont pû manquer à
leur légitime Souverain, peuvent à plus for-

te Raison trahir ceux auxquels ils ne sont attachés que par le Crime.

SI nous observons, mon cher Isaac, les Hommes qu'on a taxés avec juste Raison de violer leur Foi & leurs Sermens, nous trouverons, qu'ils ne se sont jamais arrêtés au premier Parjure. Ils se sont acheminez peu à peu à se faire un Usage de la Trahison. Ils ont réduit ce Crime en Art & en Science, & ont couvert du Nom de Politique leur Mauvaise-Foi. Funeste Aveuglement, qui, sous le Voile d'une Précaution affectée, cache la Fourbe, le Parjure, & la Dissimulation !

QUELQUE nuisible que soit à la Société le perfide Talent de savoir adroitement se jouer de la Bonne-Foi des Hommes, nous voïons cependant, que bien des Gens, imbeciles, ou aveuglez par les Préjugés, ont donné de grandes Louanges à des Hommes qui ne méritoient que le Mépris dont on accable les Parjures. Ceux, qui ont loué Silla, César, Marc-Antoine, & tant d'autres Imitateurs de leur Rapacité, ont approuvé la Conduite des grands Criminels ; & blâmé celle des petits ; comme s'il y avoit moins de Mal à trahir sa Patrie, à détruire son Païs, qu'à voler un Bœuf, ou une Charge de Bled.

Qu'o n vante tant qu'on voudra la Valeur, le Courage, la Fermeté, la Prudence, &c., de ceux dont la Révolte a causé la Ruine de leur Patrie ; je n'admire pas plus en eux ces
Ver-

LETTRES JUIVES, *Lettre LXXIII.* 295

Vertus , que dans un Voleur de grand Chemin , hardi dans ses Meurtres , courageux dans ses Entreprises , & prévoyant dans les Embûches qu'il tend aux Passagers.

CE n'est pas seulement dans les simples Citoïens , que je demande de la Bonne-Foi : je veux encor qu'elle regne chés les Princes. Vainement m'objecte-t-on , que leur Etat demande de la Diffimulation. Il y a , entre la Mauvaise-Foi , & la Façon sage & prudente de gouverner , une grande Différence. Quel Monarque conduisit mieux son Etat , que Louis XII, Pere du Peuple ? Quel est celui qui eut plus de Candeur & de Bonne-Foi ? La Franchise & la Sincérité de Henri IV détruisirent tous les vains Projets de la Politique Espagnole.

CEUX qui se figurent , qu'un Prince n'est grand , qu'autant qu'il est fourbe , donnent dans une Erreur pitoïable. Il y a une grande Difference entre la Prudence & la Mauvaise-Foi : & quoique , dans ce Siècle corrompu , on leur donne le même Nom , le Sage les distingue très-aisément. Un Roi n'est point obligé à découvrir ses Dessesins à ses Ennemis ; il doit même les leur cacher avec soin : mais , il ne doit point aussi , sous de vaines Promesses , sous les Appas d'un Raccommodement feint , & sous le Voile d'une Amitié déguisée , faire réussir les Embûches qu'il veut leur tendre. Un grand Cœur , dans quelque Etat qu'il soit placé , prend toujours la Vertu pour Guide. Le Crime est toujours Crime , & rien ne lui fait perdre sa

Noiceur. Celui, qui ment, manque au Ciel, & se manque à lui-même. Le Mensonge a quelque-chose de si odieux, qu'il révolte le Caractère de l'Honête-Homme, quelque Adoucissement qu'on puisse lui donner. Les Nations, que les Grecs traitoient de Barbares *, avoient cependant le Mensonge & la Mauvaise-Foi en Horreur. Hérodote leur rend cette Justice. *Les Perses, dit-il, méprisent infiniment ceux qui manquent à leur Parole. Aussi n'élevent-ils leurs Enfants, depuis l'Age de cinq Ans jusqu'à vint-cinq, qu'à tirer de l'Arc, à monter à Cheval, & à dire la Vérité (†).*

QUE de Maux n'éviteroit-on pas dans le Monde, mon cher Isaac, si les Hommes étoient esclaves de leurs Sermens, & qu'ils tinssent inviolablement ce qu'ils promettent! Quelle Paix, quelle Tranquillité, ne régneroit point dans l'Univers! Les Rois auroient toujours de Sujets fidèles & soumis à l'Obéissance qu'ils leur ont jurée. Les Souverains, d'un autre côté, attentifs à remplir les Conditions qu'ils ont promis d'exécuter en montant sur le Trône, deviendroient les Peres d'un Peuple toujours prêt à obéir, & cependant n'obéissant qu'à la Justice & à l'Équité.

PÉRISSENT, mon cher Isaac, ceux qui ont voulu dispenser les Monarques de la Qualité la plus capable de les affermir sur leurs

* *Les Perses, &c.*

† Histoire d'Hérodote, *Livr. I. pag 69 de la Trad. de du Ryer.*

LETTRES JUIVES, Lettre LXXIII. 297
leurs Trônes. En leur inculquant la perniciousse Maxime, qu'ils étoient dispensés de tenir leur Parole, ils leur ont fait donner un Exemple dangereux à leurs Sujets. C'est de ce Principe détestable, que sont découlez toutes les Guerres intestines, qui ont déchiré si long-tems la plûpart des Roïaumes de l'Europe. La Puissance outrée, que les Flateurs ont voulu accorder aux Rois, a souvent occasionné leur Perte & celle de leurs Etats.

HEUREUX le Prince, mon cher Isaac, qui, au milieu du Fasté & de la Splendeur de sa Cour, conserve un Cœur incapable de Fourbe & de Perfidie; qui, rempli d'Amour pour la Bonne-Foi, la protège & la prêche d'Exemple à ses Peuples. Il est l'Amour des Peuples qui vivent de son Tems, l'Admiration de ceux qui viennent après lui. Ceux, qui sont chargés de l'Education des Princes, ne sauroient assez leur inspirer la Candeur & la Sincérité: toutes les Vertus découlent de celle-là. Un fameux Pontife Nazaréen *, qui forma l'Enfance d'un grand Prince †, composa un Livre pour l'Instruction des Rois ‡, digne d'être mis dans une Cassette d'Or, telle que celle où Aléxandre tenoit les Ouvrages d'Homere. Il traça des Leçons à tous les Souverains, & leur apprit l'Art de régner sur les Cœurs, & d'être par la Vertu & par la Justice plus absolus, que par toute la Politique raffinée des Italiens. C'est parmi ces
Peu-

* Mr. de Cambrai.

† Mr. de Bourgogne.

‡ Les *Avantures de Télémaque*.

Peuples, que font nez quelques Auteurs, dont on a regardé les dangereux Ouvrages comme Chefs-d'Oeuvre. Machiavel, entre les autres, s'est distingué par ses Livres de Politique. Si j'étois Souverain, j'ordonnerois de brûler tous ses Ecrits, qui rendent la Vertu esclave d'une Prévoiance à laquelle ils apprennent à tout sacrifier. Il est ridicule, pour vouloir justifier l'Usage de ces Livres, de soutenir que la Politique est un Talent absolument nécessaire aux Souverains. J'ai déjà montré, que la véritable Prudence n'a point besoin de Régles, qui lui apprennent le Moïen de secouër le Joug de la Vertu & de l'Honneur. Un Roi peut vaincre ses Ennemis par sa Sagesse, sans avoir recours à la Fourbe & au Parjure: il peut contenir ses Sujets dans le Devoir, sans les reduire dans l'Esclavage. *Il ne faut, dit un fameux Auteur Nazaréen, ni Art, ni Science, pour exercer la Tirannie.* A quoi donc servent tous les Livres d'une Politique outrée; sur-tout, dès qu'il est des Ouvrages §, qui nous aprenent à faire par la Vertu tout ce qu'on peut faire par l'Artifice?

VOILA', mon cher Isaac, quels sont mes Sentimens sur cette Politique si vantée des Italiens. Peut-être que si les Génois avoient suivi mes Sentimens, & qu'au lieu de vouloir réduire les Corfes dans un Etat pitoïable, & les mettre par-là dans une Situation à ne pouvoir remuër, ils les eussent traités d'une maniere plus douce, ils auroient beaucoup mieux fait leurs Affaires. Quoiqu'il en soit,

ils

ils sont très embarrassés, & le Seigneur Théodore les inquiète infiniment. Il a bloqué une Partie des Villes de l'Ile: il est Maître de la Campagne; & peut-être entreprendra-t-il bientôt quelque-chose de considérable. On assure, que trois Bâtimens ont paru sur les Côtes de Corse sans arborer aucun Pavillon, & qu'ils sont chargés de Munitions de Guerre. On dit que c'est un Secours, qui arrive fort heureusement au Seigneur Théodore. Si cela est, d'où sont donc partis ces Bâtimens? L'Enchanteur Merlin les auroit-il envoiés des Ports de l'Ile Fortunée? On n'en sçait rien. Mais, quelques Gens prétendent, que ces Bâtimens partent de la Rade de Barcelone. Si cela est ainsi, apparamment que la Comédie tire à sa Fin, & que l'on verra bientôt commencer le cinquieme Acte. Quoique le Dénouement de cette Pièce soit assez plaissant, je ne crois pas que les Génois en rient. Cependant, pour dire quelque-chose qui puisse avoir quelque Apparence de Vérité, il faut attendre encor quelque tems. S'il est sûr, qu'il y ait des Barques qui aient porté du Secours au Roi Théodore, l'Endroit, d'où ces Bâtimens seront partis, influera beaucoup sur les Conjectures qu'on pourra faire. Mais, si on l'ignore, il faudra encor-se contenter de faire de vaines Conjectures. Malgré les Discours des Politiques, qui parlent de cette Affaire comme si le Roi Théodore avoit eu la Complaisance de les associer à son Secret, ce qu'il y a de certain dans tout cela, c'est qu'on peut assûrer avec raison, que, de quel-

que

300 LETTRES JUIVES, *Lettre LXXIII.*
que Côté que la Chose tourne, son Règne
sera de peu de Durée.

PORTE-TOI bien, mon cher Isaac: & vi
content & heureux.

De Paris, ce. . . .



LETTRE SEPTANTE-QUATRIEME.

Isaac Onis, *Caraïte, autrefois Rabbin de*
Constantinople, à Aaron Monceca.

À première Lettre, que je t'ai
écrite d'Égypte, doit t'avoir donné
une Idée des Ruines d'Alexandrie:
mais, je vais te dire quelque-cho-
se de plus précis; m'étant mis au fait de bien
des Choses, depuis que je suis arrivé dans ce
Païs.

L'ALEXANDRIE d'aujourd'hui est la se-
conde Ville qui ait été bâtie des Ruines de
l'ancienne Ville d'Aléxandrie. Lorsque cet-
te première fut prise par les Arabes, ces Peu-
ples, accoutumés à vivre à la Campagne &
sous des Tentes, n'avoient aucun Gout pour
les Villes, qu'ils méprisoient. Ils regardoient
les Palais comme des Prisons. Ils détrui-
rent donc les plus beaux & les plus superbes,
pour en employer les Matériaux à bâtir de
mauvaises Maisons, qui n'avoient guère plus
d'Ar-

LETTRES JUIVES, *Lettre LXXIV.* 301
d'Apparence que de misérables Cabanes ; & conservèrent les Colonnes , & quelques autres Morceaux d'Architecture , pour leurs Mosquées. L'ancienne Alexandrie fut presque détruite. Cette grande Ville se dépeupla , & se remplit de Ruïnes. L'Etendue de ses Murs renfermoit plus de Masures & de Débris , que de Maisons habitées. Les Princes Mahométans réduisirent son Enceinte au Peuple qui restoit , & qu'elle contenoit. Un des Successeurs de Saladin se servit, pour bâtir cette Enceinte, qui n'a pas plus de dix mille d'Italie, des Débris de l'ancienne, que l'on abandonnoit : & les Murailles de cette Alexandrie nouvelle, avec les cent Tours dont elles sont flanquées, furent bâties en partie des Ruïnes des Palais. Cette Enceinte est double ; & , par des Routes pratiquées au pied des Tours dont elles sont accompagnées, les Soldats, chargés de la Garde de la Ville, pouvoient en faire le Tour, à couvert des Insultes du dehors & du dedans, dont ce double Mur les défendoient. Les Tours, qui joignent ces deux Enceintes, sont d'une Grandeur & d'une Hauteur prodigieuse. Chacune peut aisément contenir cinq cens Hommes, & a plus de cent Chambres toutes voutées, ainsi que celles de certains Corps de Casernes que j'ai vûes dans mes Voïages d'Allemagne : en sorte qu'on auroit pû mettre une Garnison de cinquante mille Hommes dans l'Alexandrie moderne, sans incommoder les Habitans. Juge par-là de la prodigieuse Grandeur de l'ancienne Alexandrie.

QUEL-

QUELQUES Ignorans ont prétendu, que les Murs, dont je te parle, étoient ceux, qui subsistoient du Tems des Romains. Mais, il faut n'avoir aucune Connoissance de l'Histoire, pour ôser soutenir une pareille Chose. Cette Ville n'auroit pas eu la quinziesme Partie de l'Étendue que nous savons qu'elle devoit avoir. Et, dès qu'on n'est point aveugle, il est aisé de se convaincre soi-même, que ces Murs n'ont pû être bâtis, ni par les Grecs, ni par les Romains. Ils sont construits d'une infinité de Marbres & de Colonnes brisées, entre-lacées avec des Pierres : & les Murailles de la nouvelle Alexandrie montrent les Restes & les Débris de l'ancienne. Au reste, mon cher Monceca, cette moderne Alexandrie, dont je te parle, n'est point la véritable Ville d'Alexandrie, telle qu'elle subsiste aujourd'hui. A peine trouve-t-on deux cent Personnes qui habitent les Ruines qu'elle renferme. Elle est si deserte, que, pendant la Nuit, & lorsqu'il est encor grand Matin, on n'y sauroit aller, sans courir beaucoup de Risque d'être volé :

*Et le Bois le moins sûr, & le moins fréquenté,
Est au prix de ses Murs un Lieu de Sureté.*

Les Bâtimens anciens, qui subsistoient dans cette Enceinte, aiant encor été détruits, en partie par le Tems, en partie par les Guerres, les Peuples, ennuiés de demeurer parmi des Ruines, ont songé à se procurer un plus agréable Séjour. Ils se sont établis peu-à-peu vers
cet

LETTRES JUIVES, *Lettre LXXIV.* 303
cet Endroit qu'on appelle le Port-neuf, tout-à-fait au Bord de la Mer. Ils y fondèrent une troisieme Aléxandrie, & abandonnèrent la seconde, dans laquelle on n'a guères conservé que quelques Mosquées, qu'on entretient à cause de leur Beauté. Cette nouvelle Ville est autant inférieure à la seconde Aléxandrie, que la seconde l'étoit à l'ancienne & la véritable.

JE crois, mon cher Monceca, qu'il en est des Empires, ainsi que des Hommes. Ils s'élevent jusqu'à un certain Point; après quoi, ils baissent insensiblement, & se détruisent à la fin. C'est ainsi que l'Empire d'Orient passa des Perses aux Grecs, des Grecs aux Romains, & des Romains aux Turcs. Que savons-nous à qui il apartiendra dans un certain Nombre de Siècles? Peut-être le Temps de cette Révolution n'est-il pas loin. On voit tout-à-coup la Formation de quelques nouveaux Empires, qui paroît presque aussi subite que la Naissance des Hommes, & qui se détruit & s'éteint avec autant de Facilité que les misérables Mortels. Un Homme, qui, quarante ou cinquante Ans avant le Regne d'Alexandre, auroit annoncé aux Macédoniens, qu'ils feroient les Maîtres de toute l'Asie, & d'une Partie de l'Europe, eut sans doute passé pour un Insensé. La Chose est arrivée si subitement, qu'il faut que nous en ayons une aussi grande Certitude que celle que nous en avons, pour ne pas croire que les Histoires qu'on nous en débite sont des Romans.

Si le feu Roi de Suede n'eut point perdu

cette fameuse Bataille, qui conserva le Trône à son Rival, de quels Pais n'eut-il point été le Maître? Quelle Révolution soudaine n'arrivoit-il pas, si, lorsque ce même Roi de Suède étoit fugitif en Turquie, de simples Païsans ramassés à la hâte, montez sur des Chevaux dont la plus grande partie n'avoient ni Selle ni Bride, n'eussent point défait & battu les Danois, qui cherchoient à pénétrer dans la Suède, dépourvûe d'Argent & de Troupes, sans Roi, & sans Espoir de Secours? A quoi étoit réduite toute cette Gloire de Charles XII? Il couroit risque de jouer auprès du Grand-Seigneur le même Rolle que joue le Prétendant auprès du Souverain Pontife.

SI Louis XIV eut gagné la Bataille de Hochstett, que devenoit l'Empire? Je n'en sçai rien. Je crois, qu'il couroit pour le moins autant de Risque, que lorsque les Turcs assiégèrent Vienne. La France, de son côté, n'étoit pas trop bien dans ses Affaires, si le Maréchal de Villars n'eut pas battu les Alliés à Denain dans ces derniers Tems. Presque tous les Empires ont été attaqués d'une Maladie dangereuse. Mais, ils en ont été heureusement guéris: peut-être une autrefois leur sera-t-elle mortelle.

LORSQUE les Huns, les Gots, les Vandales, & cette Foule de Peuples sortis des Provinces du Nord, ravagèrent les Gaules & l'Italie, ils renversèrent, détruisirent, bouleversèrent, presque tous les Etats. L'Europe prit sous eux une nouvelle Forme. Que sont devenus les anciens Romains? Il n'y a
peut-

LETTRES JUIVES, *Lettre LXXIV.* 305
peut-être dans la Rome d'aujourd'hui, que
des Descendans des Gots, des Huns, & des
Gaulois. Il n'y reste, au moins, aucune Trace
de Sang Romain.

C'EST avec raison que je crois, mon
cher Monceca, que, dès qu'un Empire est
porté à un certain Point d'Élévation, il dimi-
nue insensiblement: & ceux, qui ont acquis
leur Grandeur avec le plus de Rapidité,
tombent aussi avec plus de Facilité & d'Ai-
sance.

LES Suisses subsistent depuis un grand Nom-
bre de Siècles, sans qu'il y ait eu parmi eux
des Changemens bien considérables; parce
que, soigneux de conserver leur Liberté &
leur Patrie, ils ne se sont point abandonnez
à l'aveugle Ambition de faire des Conquêtes.

VENISE & Genes, pour avoir voulu pos-
séder trop de Pais, sont réduites dans un tris-
te Etat. La première a perdu, dans l'Espace
d'un Siècle, deux Roïaumes*: on vient, de-
puis quelques Années, de lui arracher une
Province florissante †; & peut-être sera-t-elle
plus paisible, & moins sujette aux Evénemens,
dans la Médiocrité où elle est réduite. La se-
conde est aux Abois: elle acheve de perdre la
Corse. Bientôt elle sera dans une Situation
aussi triste que la République de Luques. Cer-
te superbe Genes, qui faisoit trembler autre-
fois les Empereurs de Constantinople ‡, ne
peut

V 2

* Chipre & Candie.

† La Morée.

‡ Les Gènois ont été les Maitres de Péra, un des
principaux Fauxbourgs de Constantinople.

306 LETTRES JUIVES, *Lettre LXXIV.*
peut se défendre contre un simple Avanturier §, qui commande à quelques misérables Païsans ramassés, demi-nuds, & demi-morts de Faim.

LA Médiocrité est quelquefois aussi utile à la Durée & à la Conservation des Etats, qu'elle l'est à la Tranquillité & au Bonheur des Peuples. Les Hollandois ont la sage Maxime de ne point ambitionner de faire des Conquêtes. Le Gouvernement des Provinces-Unies raisonne & pense aussi sensément qu'un Pere de Famille honnête Homme, qui, content de laisser à ses Enfans un Patrimoine bien cultivé, ne cherche point à l'augmenter par l'Usurpation des Champs & des Biens de ses Voisins.

JE voudrois bien que quelqu'un pût trouver quelque bonne Raison pour justifier les Larcins des grands Voleurs. Je croirois alors Jules César, & Alexandre, d'honnêtes Gens. Jusqu'alors, je suis tenté de les regarder comme d'illustres Brigands, qui avoient plusieurs excellentes Qualitez, mais obscurcies par un Penchant invincible au Larcin. Pourquoi est-il moins criminel de voler une Ville, qu'un Choux dans un Jardin? Cicéron a voulu prouver l'Egalité des Péchés: mais, il n'eût jamais entrepris de pousser la Licence du Paradoxe jusqu'à soutenir, que voler beaucoup étoit moins criminel que de prendre peu.

JE reviens à Alexandrie. On voit encore, dans l'Enceinte des Murs dont je t'ai parlé, des Morceaux d'Architecture dignes de l'Ad-

mira-

§ Le Baron de Newhoff.

miration de tous les Connoisseurs. Telle est cette superbe Colonnade, qu'on trouve vers le Milieu de cette Enceinte. Elle consiste en un Rang de Colonnes encore de-bout, d'une Grossueur & d'une Hauteur extraordinaire, qui formoient un Ovalle, dans le Milieu duquel se trouvoit la plus superbe Place publique d'Aléxandrie. Les Ruines immenses, qu'on trouve auprès de cette Colonnade, semblent marquer, que les plus beaux Palais de cette ancienne Ville faisoient face de tout côté à ce superbe Morceau d'Architecture: ou peut-être ces Palais s'avançoient-ils jusqu'à ces Colonnes sur lesquelles les Murs antérieurs reposoient, & formoient ainsi des Portiques sous lesquels on alloit se promener.

APRÈS ce fameux Monument, les deux Aiguilles ou Obélisques, qu'on attribue à Cléopatre, sont ce qu'il y a de plus curieux. L'une est encore debout, & l'autre est renversée, & à demi enterrée dans le Sable. Les quatre Côtez de ces Aiguilles sont remplis de Figures Hiéroglyphiques, qui n'offrent plus à la Vûe qu'une vaine Image de ce qu'elles offroient aux Yeux des Anciens, pour qui elles étoient des Caractères parlans.

LA fameuse Colonne de Pompée est encore un Morceau digne d'Admiration. De toutes les anciennes Magnificences d'Aléxandrie, & de ses Environs, il ne reste guère de Débris aussi entier que cette Colonne. Elle a de très belles Proportions; & l'Oeil le plus difficile n'y peut rien trouver à rédire. Elle est de trois Morceaux: le Chapiteau en fait un: le Fût &

308 LETTRES JUIVES, *Lettre LXXIV.*
trois Pieds de la Base forment le second : & le
Reste de la Base compose le troisiéme. Cette Co-
lonne a quatre - vint Pieds entre la Base & le
Chateau ; & l'on peut lui donner cent dix Pieds
d'Elévation. Aussi la crois-je la plus haute ,
& la plus grosse, de l'Univers.

LES Monumens antiques , dont je viens
de te parler , mon cher Monceca , auront un
jour le même Sort , que tant d'autres qui les
ont précédés : ils seront détruits & renversés.
Ils ont déjà reçu quelques Outrages par le
Temps , & l'on ignore entièrement qui sont
ceux qui les ont fait élever. Les Noms de
Pompée & de Cléopatre , qu'on a attachés à
ces Colonnes , ne sont pas , selon toutes les
Apparences , les Noms de ceux qui les ont
fait élever : & on les appelle ainsi , sans qu'on
sache trop bien sur quel Fondement. Les Tem-
ples , les Palais , les Arcs de Triomphe ,
n'immortalisent , ni les Souverains , ni les
Particuliers. Ce sont les grandes Actions , où
les Ouvrages d'Esprit , qui nous assurent de vi-
vre éternellement dans la Mémoire des Hom-
mes *. Combien de Monumens n'ont point
été

* *Exegi Monumentum Ære perennius
Regali Situ Pyramidum altius ,
Quod non Imber edax , non Aquilo impotens ;
Possit diruere , aut innumerabilis
Annorum Series , & Fuga Temporum.
Non omnis moriar , multaque Pars mei
Vivabit Libitinam : usque ego postera
Crescam Laude recens , dum Capitolium
Scandet cum tacitâ Virgine Pontifex.*

Horatius, Ode XXX Libri IV.

LETTRES JUIVES, *Lettre LXXIV.* 309
été détruits depuis Alcibiade , Themistocle ,
Miltiade , & ces autres illustres Grecs , que le
Bruit de leurs Actions à transmis à la plus re-
culée Postérité ! Que de Temples , que de
Palais , ont été renversés depuis la Mort d'Ho-
mere ! Ce Génie illustre vit encor parmi nous : &
il fait aujourd'hui les Délices de toutes les Na-
tions , comme il fit autre-fois celles de la Grèce.

IL n'y a que des Hommes médiocres , qui ,
ne trouvant point assez de Ressources en eux
pour percer la Nuit obscure des Tems , cher-
chent à la dompter par des Amas immenses
de Pierres & de Marbre.

PORTE-TOI bien , mon cher Monceca :
vi content & heureux ; & conserve-toi soi-
gneusement.

D'Alexandrie , ce. . . .



LETTRE SEPTANTE-CINQUIEME.

Jacob Brito , à Aaron Monceca.

JE suis arrivé à Lion , & je compte
en partir au premier jour , pour me
rendre à Montpellier , où je séjour-
nerai très peu , étant très pressé de
me rendre en Espagne. Je suis en
Situation , mon cher Monceca , de pouvoir ju-
ger par moi-même de tout ce que tu m'as écrit
sur les Mœurs & les Coutumes des François.
Je trouve tes Réflexions justes : les Idées , que

310 LETTRES JUIVES, *Lettre LXXV.*

tes Lettres m'avoient données, me servent infiniment. Je suis prévenu de bien des Choses, que je vois, que j'examine avec beaucoup de Sang-froid, & qui me causeroient une Surprise étonnante, si je n'étois prévenu.

A L'AUBERGE, où je suis logé, il y a deux Jansénistes Parisiens, exilés à Lion par une Lettre de Cachet. Il n'est rien de si plaisant, que de les ouïr disputer avec un jeune Abbé, qui espère d'avoir quelque Bénéfice par la Protection des Jésuites. Il faut avouer, qu'il gagne bien le Présent qu'on lui fait attendre, & qu'il se bat pour le Parti, contre tout venant, avec un Courage infini. Quand il ne peut se défendre par des Raisons, il a recours aux Investives : si, bien souvent, nous n'arrêtons sa Fougue & son Impétuosité, il se prendroit au Collet avec un de ces Jansénistes ; & tous les deux acheveroit de décider leurs Disputes à Coups de Poing.

IL y a deux ou trois Jours, qu'un Prêtre, fort ennemi des Jésuites, vint dîner à notre Auberge. *On m'écrit*, dit-il, *de Dôle, que le Pere Girard a fait plusieurs Miracles depuis sa Mort. Si cela est, il n'est point de pendu, ou de roué, qui n'en puisse opérer : l'on pourra faire de fort beaux Catacombes des Fourches & des Potences de Mont-faucon ; & les Reliques deviendront à bon Marché. Vous êtes un Fat*, dit le jeune Abbé au Prêtre Janséniste : *Si l'on vous rendoit Justice, on vous attacheroit par le Cou à ces Fourches dont vous parlez. On y joindroit le Pere Nicolas, la Cadere, & toute sa fourbe de Famille. Je vais appeller l'Hotesse, &* lui

lui dire, que je suis résolu à quitter sa Maison, si elle y reçoit désormais des Gens excommuniés ipso Facto, & des Partisans d'un Hérétique tel que l'Imposteur Paris. Il me paroît, mon petit Monsieur, répondit le Janséniste, que vous le prenez sur un Ton bien haut. Je le prens sur le Ton qu'il faut, repliqua mon petit Abbé: & je vous jure sur mon Collet, & par la Soutane que je porte, que si vous vous avisez jamais de prendre votre Champ de Bataille, pour declamer contre des Gens respectables, dans des Lieux où je me trouverai, je saurai vous imposer Silence. Vous! reprit le Janséniste. Un Morveux de votre Façon tiendra ma Langue captive, quand le Respect que je dois à mon Prince ne sauroit m'y contraindre! Pardi, je voudrois bien voir comment vous vous y prendriés. La Chose est fort aisée, dit l'Abbé: Si vous continuez vos Discours, je vous fermerai facilement la Bouche, en vous faisant voler une Assiete à la Tête. Comment ventrebleu, répondit le Janséniste: une Assiete à la Tête! Une Assiete à la Tête d'un Bachelier de Sorbonne, petit Excrément de Loyola! Je vous apprendrai à connoître vos Gens. A ces Mots, l'emporté Janséniste saisit une Bouteille: & si deux Officiers, qui rioient de tout leur Cœur de voir ce Défi Ecclésiastique, n'eussent eu assez de Bonté pour s'opposer à la Rage de ces deux Ennemis, j'aurois été le Témoin paisible d'un des plus sanglans Combats.

Après qu'on eut séparé ces deux Champions, Messieurs, leur dirent les Officiers, vous n'observez point dans vos Démêlez les Regles de l'Art Militaire. Il faut, avant d'en ve-

nir aux Voies de Fait, justifier par un Manifeste les Raisons qui déterminent à déclarer la Guerre. C'est ainsi qu'en usent les Souverains. Vous, Monsieur, vous êtes Ennemi du Pere Girard & des Jésuites. Apprenez-nous vos Raisons; après quoi, Monsieur nous instruira des siennes. Et que voulez vous que je vous dise Monsieur? répondit le Janséniste. Ignorez-vous ce que sait toute la Terre? Peut-on ne point se déchaîner contre un Homme, qui a fait servir la Religion à couvrir sa Débauche; qui a abusé du Caractere de Confesseur, pour séduire sa Pénitente; & qui, enfin, à l'Aide du Démon, s'est rendu le Maître d'en avoir des Faveurs, toutes les fois qu'il a voulu, sans qu'elle fût la Maitresse de pouvoir les lui refuser?

L'ABBE' petilloit de répondre aux Discours de son Adversaire: il n'eut pas la Patience de lui laisser achever la Tirade d'Injures qu'il avoit commencée. Le Pere Girard, dit-il, *est innocent aux Yeux de tous ceux qui ne se laissent point prévenir par la Haine & les Préjugés. Il a été l'innocente Victime d'un Complot formé entre le Pere Nicolas, le Pere Cadiere, & sa Sœur. Les Jansénistes ont voulu, en perdant un des principaux Membres d'une illustre Société, lui porter un Coup mortel. Ils ne se sont pas souciés de deshonorer la Religion, pourvu qu'ils accablent leurs Ennemis.*

„ VOILA donc, Messieurs „, dit un Officier, „ vos Raisons réciproques. Hé bien, je „ vais vous prouver à tous les deux, que vous „ avez grand Tort de disputer aussi aigrement „ sur des Suppositions qui sont également fausses.

„ fausses. Je répons d'abord aux vôtres „ ,
 „ continua l'Officier, en s'adressant aux Janfé-
 „ nistes. „ Vous dites, que le Pere Girard,
 „ abusant de son Caractere, a rendu Démo-
 „ niaque sa Pénitente, & l'a séduite. Je vais
 „ vous pouver deux Choses : ou que le Pere
 „ Girard n'a pas abusé la Cadriere, ou qu'elle
 „ y a consenti de bon Cœur.

„ Si les Avocats, qui ont soutenu le Pere
 „ Girard, avoient eu la Permission de faire
 „ Usage de la Lumiere Naturelle, & qu'ils
 „ n'eussent point été forcés d'adopter comme
 „ Article de Foi une Croiance ridicule, qui
 „ n'a d'autre Fondement d'autre Réalité,
 „ que les Ecrits de quelques Moines, & les
 „ Prônes de quelques Curez de Village, ils
 „ eussent nié totalement, qu'il pût y avoir des
 „ Sorciers, & qu'aucun Maléfice pût deter-
 „ miner la Volonté. Je suppose, qu'un Phi-
 „ losophe, accoutumé à faire Usage de sa
 „ Raison, plaide le Procès du Pere Girard à
 „ l'Audience du Parlement de Provence. *Est-*
 „ *il possible*, diroit-il, *qu'on accuse des plus*
 „ *grands Crimes un Homme reconnu pendant*
 „ *cinquante Ans pour vertueux, & qu'on n'en*
 „ *apporte qu'une seule Raison, contraire à toutes*
 „ *les Notions évidentes?* Alors, ce Philosophe
 „ apelle à son Secours la bonne Philosophie.
 „ Voions, dit-il, Messieurs, si le Pere Girard
 „ a pû diriger la Volonté de la Cadriere, lui pro-
 „ curer des Extases, des Stigmates, des Trans-
 „ pirations de Sang, des Couronnes d'Epines
 „ qui sortoient de sa Tête; lui, étant absent, &
 „ n'agissant que par le Moien de Philtres?

„ IL est certain, que plusieurs Liqueurs peu-
 „ vent produire en nous des Effets extraordi-
 „ naires, & déranger notre Situation coutu-
 „ miere. Les Remedes, que donnent les Méde-
 „ cins; les Poisons subtils, dont les Effets sont
 „ aussi prompts que celui d'un Poignard enfoncé
 „ dans le Cœur; sont des Preuves convaincantes
 „ du Pouvoir que certains Philtres ont d'agir
 „ sur nos Sens. Mais, n'est-il pas absurde de
 „ soutenir, qu'ils produisent des Effets contraires
 „ à la Nature, & changent l'Essence des Choses?
 „ N'est-il pas ridicule de dire, qu'un Breuvage
 „ a le Pouvoir de faire naître du Bois, & des
 „ Epines, dans le Cerveau d'une Personne, de
 „ les en faire sortir pendant quelques Momens,
 „ de les retirer ensuite dans ce même Cerveau
 „ comme dans leur Etui ordinaire? C'est ici, où
 „ il faut rapporter cet Axiome certain & reçu
 „ par tous les Philosophes, Une Chose ne peut
 „ communiquer ce qu'elle n'a pas. Or, com-
 „ ment une Liqueur peut-elle produire du Bois,
 „ & former la Couronne de la Cadiere? Car,
 „ lorsqu'elle eut cette fameuse Extase, dans la-
 „ quelle parut cette miraculeuse Couronne, on
 „ convient, que le Pere Girard étoit absent. Il
 „ faut donc avouer, que les Philtres, ne pouvant
 „ produire ces Epines, & le Pere Girard absent
 „ ne pouvant les donner, la Cadiere elle-même
 „ devoit les placer dans sa Coëffure. Lorsqu'on
 „ venoit être Témoin de ses prétendues Extases,
 „ elle dupoit le Public pour le moins de moitié
 „ avec le Pere Girard. Je défie, que quiconque
 „ veut se servir de sa Raison puisse penser autre-
 „ ment.

„ IL est du dernier ridicule d'ôser soutenir,
 „ que le Pere Girard, aussi puissant que Dieu,
 „ avoit le Pouvoir de déterminer la Volonté de
 „ la Cadiere par un Mouvement supérieur, en
 „ sorte qu'elle étoit forcée nécessairement de se
 „ prêter aux Deseins de son Confesseur. Tous les
 „ Philtres du Monde ne peuvent fixer & déter-
 „ miner la Volonté à un Point fixe. La Matiere
 „ ne peut agir que sur la Matiere. Comment
 „ est-ce donc qu'un Breuvage peut agir directe-
 „ ment sur elle, pour produire un Effect certain
 „ & déterminé. Sans cela, il n'opere que par
 „ les Sensations & les Mouvements qu'il produit
 „ sur le Corps. Ainsi, par les Philtres, on peut
 „ échauffer le Sang, disposer les Esprits à l'A-
 „ mour, exciter des Mouvements de Concupis-
 „ cence; mais ceux, qui les ressentent, ne sont
 „ pas déterminez à un Objet plû-tôt qu'à un
 „ autre.

„ LA Volonté reste libre : & en disposant
 „ le Cœur à la Tendresse, un Inconnu peut en
 „ profiter aussi aisément qu'un Amant. Le Ca-
 „ price & la Volonté décident des Faveurs que
 „ l'Agitation des Esprits, & les Desirs de Con-
 „ cupisence, ont rendu aisées à obtenir. La Ca-
 „ diere auroit donc pû rendre heureux une autre
 „ Personne. Tous les Philtres du Pere Girard
 „ ne la forçoient point de se déterminer absolu-
 „ ment en sa Faveur, à plus forte Raison de se
 „ prêter de si bonne grace aux Fourberies & aux
 „ Miracles que j'ai prouvé n'avoir pû être opé-
 „ rez que par une Ruse étudiée de cette fausse
 „ Sainte.

„ CONVENEZ donc, Messieurs les Jan-
 „ sénistes, que les Extases, les Ravissmens,
 „ les Prodiges, de la Cadiere, n'ont été
 „ inventez qu'à dessein, & pour perdre ce
 „ Jésuite; ou que la Cadiere étoit de moitié
 „ avec lui de toutes ses Impostures. Je vous
 „ donne le Choix. De quelque Façon que
 „ vous décidiez, vous m'avouerez, que la
 „ Sainte, pour laquelle vous êtes si fort zélez,
 „ mérite un Mépris infini, au lieu de votre
 „ Estime.

„ JE viens actuellement à vous, Monsieur
 „ l'Abbé, „, continua l'Officier; „ & je vais
 „ vous prouver, que le Pere Girard ne doit
 „ point trouver un Défenseur dans un Hom-
 „ me tel que vous, dont l'Etat exige une
 „ Morale rigide. Vous conviendrez aisément,
 „ que le Pere Girard n'étoit point un Imbé-
 „ cille. Il étoit Jésuite, & Jésuite estimé dans
 „ son Ordre. En voilà plus qu'il ne faut, pour
 „ décider du Caractere de son Esprit & de sa
 „ Politique. Je vous demande donc, Mon-
 „ sieur, si vous croiez qu'un Homme, qui
 „ n'est pas bien aise de duper le Public, en
 „ affectant d'être Dupe lui-même, puisse don-
 „ ner dans toutes les Extravagances de la Ca-
 „ diere, & de vint ou trente autres Dévotes,
 „ dont la plûpart, sans avoir pris des Philtres,
 „ étoient pour le moins aussi échauffées que
 „ la Cadiere? La fameuse Batarel, la princi-
 „ pale & la plus illustre des Saintes de ce bon
 „ Jésuite, soulageoit ses Feux quelquesfois
 „ par des Baisers amoureux. Il a avoué lui-
 même

„ même ce Fait §. Eh quoi, Monsieur ! Est-
 „ ce-là la Conduite d'un Prêtre chaste , pru-
 „ dent, & zélé pour le Bien de sa Religion ?
 „ Avoüez donc, que si le Pere Girard n'étoit,
 „ ni Sorcier, ni Incestueux Spirituel, il étoit
 „ du moins grand Fourbe & grand Hipocrite.
 „ Ne croïez point, qu'en l'accusant, je veuil-
 „ le justifier le Pere Nicolas son Adversaire.
 „ Il étoit pour le moins aussi coupable que
 „ lui, & beaucoup moins scrupuleux. Le Jé-
 „ suite conservoit une certaine Décence. En
 „ examinant une Plaie au-dessous du Téton
 „ gauche, il avoit une Excuse prête, si la
 „ Fantaisie lui eût pris de la baiser. Politi-
 „ que dans toutes ses Démarches, l'Air auf-
 „ tère & pieux ne l'abandonna jamais †. Mais,
 „ le Carme agissoit en Carme : il alloit tout
 droit

§ Interrogé, *S'il ne lui est point arrivé de faire un
 Baiser à la Demoiselle Batarel, dans la Maison de la
 Cadriere ?* a répondu, qu'étant allé dire Adieu à la
 Cadriere, la Veille de son Départ pour Ouloulle, ladite
 Batarel, qui y étoit, le pria d'entrer un moment dans
 une Chambre, sous prétexte de lui dire un mot ; & que
 ladite Batarel, ayant brusquement fermé la Porte de la
 dite Chambre, embrassa le Répondant, sans lui mot di-
 re, qui se dépêtra sur le champ de ses Mains. Recueil
 général des Pièces concernant le Procès entre la
 Demoiselle Cadriere &c. Interrogat. 149, Tom. V,
 pag. 40.

† Interrogé, *S'il n'a jamais baisé cette Plaie ?* a ré-
 pondu que non : mais, que s'il l'avoit crû à propos, &
 qu'il eût baisé cet Ulcere, il l'auroit fait à l'Exemple des
 Saints, ou par un Esprit de Religion, ou par un Esprit
 de Mortification. Recueil, Tom. V, pag. 34.

318 LETTRES JUIVES, *Lettre LXXV.*

„ droit son grand Chemin ; & , ne s'amusant
 „ point à la Bagatelle , il ufoit des Privilèges
 „ de son Ordre §.

„ CONVENEZ donc , Monsieur l'Abbé ,
 „ que votre Zèle pour le Pere Girard est ou-
 „ tré : & , à vous parler franchement , c'est
 „ aimer à défendre d'étranges Paradoxes , que
 „ de vouloir le justifier. Le Public s'est ré-
 „ crié sur l'Arrêt du Parlement de Provence,
 „ qui renvoïoit absous ces trois Personnes.
 „ Je crois que , dès qu'il ne les punissoit pas
 „ toutes trois également , il ne pouvoit rien
 „ ordonner de mieux. „

QUELQUES justes que parussent les Rai-
 sonnemens de cet Officier , le petit Abbé , &
 les Jansénistes , en ont paru peu satisfaits. Il
 se sont cependant séparés , après s'être jetté
 des Régards foudroïans.

LE Courier va partir , & je finis ma Lettre.

PORTE-TOI bien , mon cher Monceca :
 vi content & heureux.

De Lion , ce. . .

§ Il est prouvé dans plusieurs Endroits de la *Procedu-
 re* , que le Pere Nicolas avoit une Inclination infinie à
 abuser de la Cadiere : ils couchoient en Campagne dans
 la même Chambre. Recueil, Tom. V, pag. 103.



LETTRE SEPTANTE-SIXIEME.

Aaron Monceca, à Jacob Brito.

❖❖❖❖ 'A I reçu la Lettre que tu m'as écrite de Lion. L'Avanture du Janséniste & du petit Abbé m'a beaucoup ❖❖❖❖ réjoui. L'Officier, qui a voulu les mettre d'accord, me paroît un Homme de Bon-Sens; & je croirois aisément, qu'il pense juste dans l'Affaire du Jésuite Girard. J'ai toujours été persuadé, qu'il y avoit de la Mauvaise-Foi, de la Fourbe, & de l'Imposture, de tous les Côtez. Les prétendus Sortilèges, dont la Cadriere avoit été frappée, montroient évidemment le Ridicule d'une Partie de ses Dépôts. Cependant, quelque absurde que fût l'Accusation d'Enchantement, elle étoit nécessaire. Sans elle, l'on n'eut pû attaquer le Pere Girard. La Cadriere, partageant ses Crimes, auroit été dans le Cas d'être punie. Ainsi, elle eut gardé le Silence. Mais, dès qu'elle étoit déterminée par un Pouvoir supérieur, elle n'étoit plus coupable: tout devoit être attribué au Diable & au Sorcier.

LES Peuples Nazaréens ont une si ferme Croiance aux Prestiges, Sortilèges, &c.; qu'il n'est rien de si absurde, qu'on ne leur persuade.

320 LETTRES JUIVES, *Lettre LXXVI.*
de par ce Moïen. L'Imposture devient Miracle, & digne d'être considérée comme une Suite des Volontez immédiates de la Divinité, dès qu'elle se couvre du Voile de l'Obsession & de la Possession. Il n'est rien de si plaisant, que les Conversations que quelques Moines ont avec les Démoniaques qu'ils exorcisent. Ils prennent avec le Diable mille petites Familiaritez : ils se disent mutuellement plusieurs Quolibets ; l'on croiroit que Belzebuth est un Boufon à Gages, que Satan est un Petit-Maitre aimable & complaisant. Voici les Termes originaux d'une de ces Conversations Infernales. Je crois qu'ils pourront t'amuser. C'est un Moine, qui parle.

*LA Sœur Bonnavanture, possédée par un Démon nommé Arfaza, vint me demander de se confesser à moi, disant ne vouloir aller à d'autre : & est à remarquer, que ce Diable a eu toujours envie de me parler *.*

Tu vois, mon cher Brito, que les Moines Nazaréens connoissent tous les Diabes par Noms & Surnoms ; & que ceux-ci prennent Amitié pour eux, & recherchent avec Empressement le Moïen de leur parler. Je t'avouërai, que je me sentirois assez porté à croire, que la Simpathie agit effectivement entre les Moines & les Démons ; mais, je pense que ces derniers ont bien moins de Malice. Tu vas le voir, par le Tour que ce Religieux joua

* Recueil véritable de ce qui s'est passé aux Exorcismes de plusieurs Religieuses de la Ville de Louviers ; par le Reverend Pere Gaultre, imprimé à Paris, avec Permission, l'An 1643, pag. 30. & 31.

joua à ce Diable Arfaxa. Voici comment il s'explique lui-même. *Je me mis à Genoux devant ce Démon, lui disant, que mon Dessein étoit de venir confondre ma Superbe par celle des Diables, & d'apprendre d'eux, malgré qu'ils en eussent, l'Humilité. Ce Démon enrageoit de me voir en cet Etat, & me dit, qu'il avoit reçu Commandement de me prévenir. Et comme je continuois à m'abaisser, il en voulut tirer Avantage, & me dit: C'est que tu m'adores. Je repliquai, Tu es trop infame, Vilain. Je te considère comme la Créature de mon Dieu; & l'Object de sa Colere: c'est pourquoi, je veux me soumettre à toi, puisque tu ne le mérites pas; &, tout-à-l'heure, je vais te baiser les Pieds. Le Démon, surpris de cette Action, m'en empêcha. Comment trouves-tu, mon cher Brito, tous ces Tours de Souplesse? Il faut qu'un Moine soit bien rusé, & bien malin, puisqu'il a le Secret de duper le Diable, & de le faire enrager. Qui auroit dit à Arfaxa, que l'Envie, qu'il avoit de parler à ce Religieux, lui seroit une Occasion d'être plaisanté & turlupiné? Ce n'est pas encore-là toute la Scene, & la Fin en est bien plus mortifiante pour le Diable, & glorieuse pour le Moine. La-dessus, continue-t-il, je conjurai ce Démon de me faire connoître, autant qu'il étoit possible, la Volonté de Dieu, ou que je lui baisasse les Pieds, ou qu'il baisât les miens. Il me répondit, Tu sçais quel Mouvement Dieu te donne: suis-le.*

CETTE Réponse tient autant du Normand que du Diable. Arfaxa n'étoit point sot. Il

craignoit d'être la Cause de l'Humiliation de son Ennemi, & de lui ouvrir ainsi les Portes du Ciel. Il ne vouloit pas non plus baiser les Pieds d'un Religieux qui se jouoit cruellement d'un Diable qui avoit témoigné tant d'Amitié pour lui. Il laissoit donc la Question indécise; comptant, que le Moine ne se détermineroit peut-être pas. Mais, il étoit trop fin, pour ne pas attraper Arfaxa. Il se jetta à ses Pieds, & les lui baïsa, dont ce Diable enrageoit de tout son Cœur. *Ensuite, dit ce Religieux, je lui commandai, par les Reliques du Pere Bernard, de baiser les miens; ce qu'il fit avec grande Promptitude.*

VOILÀ, mon cher Brito, le Comble du Raffinement en Malice; & je suis assuré, qu'Arfaxa ne s'attendoit pas au mauvais Tour que devoient lui jouer les Reliques du Pere Bernard.

JE ne sai si tu as fait Attention à la prompte Obéissance de ce Diable, dès qu'on lui parla du Squelette de ce Bernard. Il faut que la Vertu en soit bien particuliere, puisqu'elle peut influer sur les Esprits Infernaux. Cette Histoire semble confirmer les Contes que l'on faisoit des Charmes des anciennes Magiciennes. Horace parle d'une certaine Canidie, qui se servoit, pour composer ses Philtres; des Ossements qu'elle alloit déterrer dans les Cimetieres. Les Nazaréens sont persuadez, qu'il y a dans certains Os une tres grande Vertu. Les Mahométans, sur-tout les Persans, ont les mêmes Idées. Mais, je pense, qu'il faut aimer à donner un Air de Mystere & de Religion aux Choses

Choses les plus communes , pour sanctifier un Morceau de Terre , & le regarder , pour ainsi dire , comme une Portion de la Divinité.

CE que les Nazaréens apellent Reliques n'est qu'une simple Portion de Matière égale à toutes les autres , & qui n'a pas plus de Vertu que la plus petite & la plus méprisable. Car , si la Matière , qui forme un Os , avoit des Qualitez qui fussent audeffus des Forces de la Matière ordinaire , & qu'elle participât au Pouvoir divin , elle ne sauroit & ne pourroit jamais perdre ses Avantages. Or , il n'est rien de si aisé , que de réduire la Tête d'un Saint à former , par la Suite du Tems , une Partie du Corps d'un Voleur de grand Chemin. Alors , la Matière , qui composoit la Tête du Saint , aura à coup sûr perdu sa Vertu Divine. Et il est ridicule de soutenir , qu'une Chose puisse perdre ses Qualitez & ses Facultez intérieures , par la differente Forme qu'on lui donne ; comme si l'on soutenoit qu'une Piece de Marbre devient froide , par ce qu'elle est quarée. Mais , ce qui regarde la Perte des Attributs de ces Os est encor plus difficile à comprendre , parce qu'étant en quelque façon divins , ils doivent moins être sujets au Changement. Supposons qu'une Bête mange la Tête d'un Saint ; & que cette Bête , tuée par un Bohémien , ou un Vagabond , lui serve , après avoir été salée ; de Nourriture pendant six Mois : il est certain , qu'il se trouvera , que plusieurs des Parties de Matière , qui formoient la Tête du Saint , seront repandues dans les Membres du Bohémien. Je demande , si elles auront alors la Vertu de faire

324 LETTRES JUIVES, *Lettre LXXVI.*
des Miracles, & de sanctifier les Parties *peccan-*
tes & immondes, auxquelles elles seront jointes? Si l'on me répond, qu'elles n'ont plus aucun Pouvoir, je nie avec juste Raison, qu'elles en aient jamais pû avoir: parce que ce n'est point la différente Configuration qui donne les Qualitez intérieures à la Matière; une Pierre d'Aimant, ronde ou quarrée, attirant également le Fer. On dira peut-être, que Dieu permet, que ces Os operent en tant qu'ils sont Os, & non point lorsqu'ils sont pulvérisés. Mais, je demande aux Nazaréens les plus zélés, qu'ils me montrent dans les Livres de leurs premiers Docteurs *, que Dieu ait révélé qu'il accordoit à des Os le Pouvoir d'agir aussi puissamment que la Divinité: &, quoique je sois Juif, je suis prêt à me soumettre aveuglément à leur Sentiment. Je ne crains point qu'ils puissent me convaincre. Il n'est pas dit un Mot des Os dans les Livres fondamentaux de leur Religion. —

EN me déclarant ouvertement contre la Superstition des Reliques, je n'approuve pas le Mépris outré qu'affectent certains Gens contre les précieux Restes de quelques Personnes qui se sont rendues recommandables par leur Piété & leurs Bonnes-Mœurs pendant le Cours de leur Vie §. Quel est le Mortel, qui ne res-

pecte

* Les Apôtres.

§ Je prie ceux, à qui l'on a voulu persuader, qu'Aaron Monceca avoit déclamé de la Manière du Monde la plus indécente de faire quelque atten-

tion

LETTRES JUIVES, Lettre LXXVI. 325
peste point le Tombeau de ses Peres, & qui
veuille en profaner les Cendres? Les Hom-
mes vertueux sont les Peres des Nations. C'est
à eux qu'elles ont l'Obligation de connoître
le Bien, & les Moïens d'y parvenir. Que les
Nazaréens honorent les Tombeaux de certains
Particuliers, j'approuve leurs Maximes. Mais,
qu'ils érigent en Divinité les Cendres & les
Restes de ces mêmes Particuliers; qu'ils leurs
attribuent autant de Puissance qu'à Dieu même;
que l'Encensoir à la Main, semblables aux
Païens, ils encensent sur des Autels des Mor-
ceaux d'Os & d'Etoffe: je condamne alors
leur Zèle outré, je ne vois plus rien que de
ridicule dans leur Façon de penser; leur
Excès me fait presque pencher du côté de leurs
Adversaires, qui poussent trop loin à leur tour
leur Négligence & leur Indifférence sur les
tristes Restes des Hommes illustres, dont la
Vûe peut servir beaucoup à exciter à la Vertu.
On élève tous les jours des Statues aux grands
Monarques, aux Généraux illustres, pour
animer leurs Egaux à mériter par leurs Actions
brillantes de semblables Monuments. Les Re-
liques, gardées soigneusement, & respectées,
valent, pour exciter les Peuples à la Vertu,
des Mausolées & des Tombeaux superbes.

CE n'est donc point, mon cher Brito, le
Soin qu'on a de conserver certains Os, qui
me fait condamner les Nazaréens. C'est le

X 4

Culte

tion à cet Endroit, & de juger ensuite sans Passion
sur la Bonne-Foi ou la Fausseté des Reproches qu'on
lui a faits.

Culte qu'ils leur rendent, & l'Abus qu'en font les Moines, comme ce Religieux, dont je viens de te parler; hardi menteur, qui, abusant des Cendres de son Pere Bernard, commandoit aux Démon par le Pouvoir d'un Squelette.

CE qui a rendu les Reliques méprisables, c'est qu'on les a mis en Commerce comme une Marchandise, dont le Prix étoit plus ou moins cher, selon les Fabricans. Quelques Souverains Pontifes en ont vendu un grand Nombre à fort bon Marché, & quelques autres les ont portées à un Prix excessif. Ils en ont cherché dans tous les Lieux où ils croïoient pouvoir en trouver: &, lorsque les véritables leur ont manqué, ils en ont fabriqué grand Nombre de fausses; semblables à certains Souverains avides, qui, après avoir tiré tout l'Or de leurs Sujets, leur donnoient en Echange de mauvais Papiers de Valeur imaginaire. Le Pouvoir, qu'on a donné aux Reliques de faire toutes sortes de Miracles, part de la même Source, & l'Avarice leur accorde ces Vertus surprenantes. Les Souverains Pontifes ont fait comme les Vendeurs d'Orviétan. Pour mieux débiter leur Beaume, il lui ont attribué toutes sortes de Vertus. Les Reliques, les Possédez, & les Indulgences, sont trois Mines inépuisables: elles produisent plus aux Moines, que le Pérou & le Bresil ne rendent aux Espagnols & aux Portugais. Le tout consiste à les faire valoir adroitement. Il y a des Religieux Nazaréens, qui savent tirer la Quintessence de ces Trésors Ecclésiastiques. Ils

écor-

LETTRES JUIVES, Lettre LXXVI. 327

éxorcisent jusques aux Bêtes , quand il n'est aucun Nazaréen assez sot , pour se persuader qu'il est démoniaque. Cela ne doit point te paroître extraordinaire ; car , les Diables sont aussi quelques Caravanes dans les Corps des Animaux , lorsqu'ils n'ont pas mieux à faire. J'ai lû dans un Livre * , qu'un Démon possédoit une Vache. Il se tenoit quelquefois dans son Corps , & quelquefois il s'amusoit à piroüeter & faire la Cullebutte sur son Dos. Un nommé Martin , s'apercevant du triste Etat de cette pauvre Bête , ordonna au Démon de la laisser tranquille , & de se retirer. Sensible aux Bontez de ce Martin , elle vint poliment lui faire la Révérence , se mit ensuite à genoux , & mugit trois fois , pour lui montrer sa Reconnoissance.

QUELQUE ridicule que soit ce Conte , il l'est beaucoup moins que plusieurs autres , dont les Peuples Nazaréens sont très persuadés. On leur dit gravement , que ces Histoires sont authentiques & reconnues généralement pour vraies. A force de le leur assûrer , on le leur persuade enfin. Avidité de l'Or , jusqu'où ne pousses-tu point l'Imposture des Hommes § !

PORTE-TOI bien , mon cher Brito : & vi content & heureux.

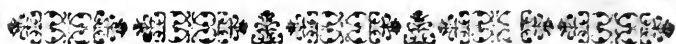
De Paris , ce . . .

* Voiez la Legende de St Martin.

† *Quid non mortalia Pectora cogis ,*

Auri sacra Fames !

Virgil. *Æneid. Libr. III.*



L E T T R E S E P T A N T E - S E P T I E M E .

Isaac Onis, *Caraïte*, autrefois Rabbín de Constantinople, à Aaron Monceca.

DEPUIS près d'un Mois, je suis arrivé au Caire; mais, les Embarras que j'ai eus m'ont empêché de te donner plutôt de mes Nouvelles. Cette Ville doit sa Fondation à un nommé Giaher, Visir du Calife Meezledin, qui fit la Conquête d'Egypte. Ce Visir fit travailler à un Mur épais & élevé, qui environnoit une Plaine où toute son Armée campoit. Son Maître, le Calife, Ennemi mortel des Villes, ainsi que le sont la plû-part des Arabes, trouvant ce Séjour plus gracieux que celui d'Alexandrie, y fit tendre ses Tentes. Peu-à-peu, cependant, on bâtit dans cette Enceinte quelques Maisons: elle se remplit dans les suites de Palais & de Batimens publics; &, enfin, elle forma une Ville magnifique, qui s'enrichit insensiblement des Ruines de celle Mafr, que ses Citoyens abandonnoient pour venir habiter dans ce nouveau Séjour. Giaher, en mémoire de sa Conquête, avoit donné à cette Ville le Nom d'*el Cahera*, qui signifie en Arabe, comme tu le sçais, *la Victorieuse*. C'est de là, que quelques Marchands Florentins & Véniti-

LETTRES JUIVES, *Lettre LXXVII.* 329
Vénitiens, qui ont été les premiers Négotians Nazaréens à qui l'on ait permis de s'établir dans cette Ville, formèrent le Nom d'*el Cairo*, auquel ils ajoutèrent le terme de *grand*; pour en marquer l'Etendue & la Beauté *.

VOILA, mon cher Monceca, la véritable Origine du Caire : & toutes les autres, qu'ont écrites les Historiens, sont contraires à la Vérité, & aux meilleurs Historiens Arabes. Cette Ville est aujourd'hui la Capitale de l'Egipe. Le Bacha, qui commande dans la Province, y fait sa Résidence. La Porte ne confie ce Poste important, qu'à un des principaux Turcs. Il demeure dans un Chateau, ou une espece de Citadelle assez mal fortifiée, eu égard aux Places de Guerre des Nazaréens. Cette Citadelle fut bâtie il y a environ sept cens Ans par Saladin.

LE CAIRE renferme dans son Enceinte plusieurs Morceaux antiques, qui y ont été transportez du Tems des Califes, soit d'Alexandrie, soit de la haute & de la basse Egipe. On voit aussi les Ruines de plusieurs anciens Palais batis & habitez par les Souverains d'Egipe, & par les principaux Seigneurs de leurs Cours. Les Dorures des Lambris, qui ont échappé à la Fureur du Tems, sont encor si éclatantes, qu'on croiroit que l'Ouvrier vient seulement de les appliquer. Les Mosquées de cette Ville sont fort belles; mais, elles n'approchent point de celles de Constantinople. Celle d'Ashur, qui est la plus magnifique

* *Voiez la Relation de l'Egipe, par Mr. Mallet, Part. I,*

330 LETTRES JUIVES, *Lettre LXXVII.*
que, est beaucoup au dessous des sept premières de la Ville Impériale. Elles sont bâties, ici, comme dans les autres Endroits ; couvertes par des Domes, & ornées de plusieurs Minarets *.

IL y a autour du Caire plusieurs Tombeaux de Docteurs ou Santons Mahométans, qui sont très fréquentés par un grand Nombre de Personnes qui y ont une Dévotion extraordinaire. Un de ces principaux Tombeaux est celui du fameux Docteur Chafai. Il vaut presque autant de Revenu à certains Santons & Dervis, qui ont soin de l'entretenir, que l'Echine ou le Croupion de Saint François aux Franciscains ses Disciples. Les Moines Turcs sont aussi zélés pour leurs Saints, que les Moines Nazaréens le sont pour les leurs. Ils ont employé, pour se conserver Chafai, un Moïen digne de la Fourbe du plus hardi Janséniste Convulsionnaire.

UN Souverain d'Egipe, Calife de Babilone, & qui y tenoit sa Cour, voulut faire transporter le Corps de ce fameux Chafai dans les Lieux qu'il habitoit. Il écrivit au Gouverneur d'Egipe de le faire exhumer, de le mettre dans un Cercueil magnifique, & de le lui envoyer. Le Gouverneur fut très fâché de l'Ordre qu'il avoit reçu. N'ignorant pas la profonde Vénération que tout le Peuple avoit pour ce prétendu Saint, il craignoit une Emeute ; &, afin d'éviter les tristes Suites qu'en-

* Ce sont des Tours servant de Clochers. Les Turcs, régulièrement cinq fois le Jour, font appeler le Peuple à la Priere.

LETTRES JUIVES, *Lettre LXXVII.* 331
qu'entraînent ordinairement les Séditions Populaires, il communiqua aux Dervis le Commandement qu'il avoit reçu. Il les exhorta à se soumettre aux Ordres de leur Prince, & leur recommanda de préparer le Peuple à souffrir le Transport du Saint. *J'irai demain*, leur dit-il, *exécuter les Volontez du Calife. Ainsi, préparez tout ce qui est nécessaire.* Les Moines Turcs ne furent point étonnez du Coup. Ils résolurent d'agir efficacement, & de s'opposer aux Ordres du Souverain, d'une Maniere qui pût ne pas leur nuire auprès de lui. Pour en venir aisément à bout, ils voulurent couvrir leur Fourbe d'un Miracle, & mettre le Ciel dans leurs Intérêts. C'est-là le grand Secret, pour venir à bout des Entreprises les plus difficiles. Ils travaillèrent toute la Nuit à l'Exécution de leur Projet : & , après avoir ouvert le Tombeau du Saint, ils mirent autour du Corps des Matieres combustibles, mêlées de quelques Phosphores, capables de s'enflammer dès qu'ils auroient pris l'Air. Après avoir tout préparé, ils attendirent avec beaucoup de Tranquillité le Gouverneur, qui, sous prétexte de faire plus d'Honneur au Saint, se rendit à son Tombeau avec une Suite de dix mille Hommes, quoique tout cet Appareil & cette Pompe ne fût que pour empêcher un Soulevement parmi le Peuple. Dès qu'il fut arrivé, les Travailleurs commencèrent d'ouvrir la Terre. Lors qu'ils furent parvenus à l'Endroit où reposoit le Corps, & qu'ils commencèrent à donner quelque Jour aux Phosphores, les Matieres combustibles s'allumèrent

rent; il sortit du Tombeau une Flamme si vive & si éclatante, que ceux qui creusèrent furent privez pendant quelques Momens de la Vue. Ils crièrent *Miracle* les premiers: le Peuple en fit autant; & les Prêtres annoncèrent alors la Volonté du Saint, qui ne prétendoit point quitter sa Retraite. L'Imagination des Egiptiens, préparée aux Prodiges, saisit avidement celui-là: & l'on recouvrit sur le Champ le Tombeau, sans oser aller plus loin. Le Gouverneur, bon Politique & bon Courtisan, profita adroitement de ce prétendu Miracle, pour satisfaire le Peuple, sans blesser les Ordres de son Maître, à qui il écrivit ce Prodige constaté par plus de dix mille Personnes. Le Calife, voyant que le Saint se trouvoit bien, & qu'il ne vouloit point déloger, consentit à le laisser dans son ancien Tombeau, où il est encore, & où les Dévots Mahométans vont en foule faire leurs Prières *.

AVOUE, mon cher Monceca, que ce Trait va bien de pair avec ceux des Moines Nazaréens. Par-tout, la Superstition sert à l'Avarice de certains Hommes, qui font de leur Religion un Commerce honteux, & se deshonnorent aux Yeux des Gens sages, à qui leur Fourbe est bientôt connue.

LES Egiptiens sont encor plus superstitieux que les Turcs: à peine les Espagnols les égalent-ils. Il semble que de tout tems ce Pais ait été le Centre des Cérémonies ridicules, & qu'il ait voulu servir d'Exemple aux autres Na-

* Maillet, Relation d'Egipte, II Part.

LETTRES JUIVES, *Lettre LXXVII.* 333

Nations , pour leur montrer jusqu'où peut aller l'Egarement de l'Esprit Humain. Les anciens Egiptiens adoroient les Animaux les plus vils & les plus méprisables , les Crocodiles , & les Iceneumons. Leur Aveuglement s'étendoit jusqu'à défiir les Plantes. *O ! heureuse Nation* , dit Juvenal en se moquant de ce Peuple aveugle , *qui voit croître ses Dieux dans ses Jardins* § ! Je ne puis comprendre , mon cher Monceca , jusqu'où des Peuples polis , éclairez par les Sciences , & remplis de Génie , ont poussé leur Aveuglement sur les Idées qu'ils avoient de la Divinité. Que des Nations Barbares aient donné dans certaines Erreurs , j'en suis beaucoup moins étonné. Un Homme , capable de manger un autre Homme , avec autant de Sang-froid que s'il mangeoit un Poulet , peut tomber dans les Egaremens les plus grands , sans que j'en sois surpris. Mais , qu'un Peuple , chés qui les Arts & les Sciences fleurissent , qui connoît & suit les principales & les plus belles Loix de la Morale , donne dans les Idées extravagantes de changer un Veau en Divinité , & de le nourrir avec soin dans un Temple , c'est ce que je ne puis comprendre. Car , comment se figurer qu'un Homme , qui fait usage de sa Raison , qui élève son Génie jusqu'au Point de mesurer le Cours des Astres , & de prédire & d'annoncer les Eclipses par une exacte Supputation , puisse croire véritablement qu'un Dieu a un Commencement & une

Fin

§ *O ! Sanctas Gentes , quibus nascuntur in Hortis
Numina !* Juvenal. Sat. XV. Vers. 10.

Fin, & qu'il vient sous la figure d'un Veau ruminer & brouter pendant l'Espace de douze à quatorze Ans ? Quelque aveuglez que fussent les Grecs & les Perses, ils l'étoient cependant beaucoup moins.

CAMBISE, étant à Memphis, après avoir fait la Conquête de l'Egipte, ne sachant la Raison des Réjouissances qu'il entendoit faire, & en aiant demandé la Cause, fut très surpris d'apprendre que l'on célébroit la Fête du Dieu Apis, qui, enfin, après bien du Tems, venoit de se montrer publiquement. Il envoya chercher les Prêtres : leur dit en plaisantant, que s'il y avoit quelque Dieu, qui fût si bon, que de s'abaisser jusques aux Egiptiens, il étoit étonné qu'il se cachât au Roi ; leur ordonna de lui amener leur Dieu Apis. Cambise ne fut pas peu surpris, lorsque les Prêtres lui présentèrent un Veau. Rempli d'Indignation, il tira un Poignard, & en frapa le Dieu dans la Cuisse, qui mourut ensuite de cette Blessure. *O Méchans !* dit-il aux Prêtres. *Les Dieux sont-ils donc composez de Sang & de Chair, & sentent-ils les Coups d'Epée ? Certes, ce Dieu est digne des Egiptiens. Mais, je vous ferai reconnoître, que vous ne tirerez point d'Avantage de nous avoir abusez, & de vous être moqués de nous §.*

JE suis charmé, mon cher Monceca, du noble Courroux de Cambise ; & je vois avec plaisir, qu'un Païen, au milieu de l'Idolatrie, éclairé seulement de la Raison, reconnoissoit
que

§ Herodote, *Livr. I, pag. 45, de la Traduction de du Ryer.*

LETTRES JUIVÈS, *Lettre LXXVII.* 335
que la Divinité ne pouvoit être composée, ni de Chair, ni de Sang. Les misérables Prêtres, qui desservoient le Veau Apis, étoient aussi persuadés que ce Monarque de la Bassesse de leur prétendu Dieu, qu'ils voioient tous les jours dépérir à leurs Yeux. Mais, ils trouvoient leur Profit dans la Crédulité du Peuple; & ils en abufoient.

LES Hommes ont été de tout Tems les mêmes. Les uns ont été charmez d'être trompez; & les autres ont profité de la Foiblesse de leurs Freres. C'est de-là, que venoit le Crédit d'Apis, & des Prêtres Egiptiens; celui des Oracles de Delphes, & des Pontifes Païens, Grecs & Romains; celui, enfin, d'un Nombre de Chimeres Nazaréenes, & des Moines qui les ont inventées. Les Tems ne détruisent point les Erreurs: ils ne font que les changer, & leur donner une Nouvelle Forme. Il s'élève dans tous les Siècles des Hommes illustres par leur Mérite & leur Science, qui veulent s'opposer au Torrent, & combattre la Superstition. Mais, ils sont ordinairement la Victime de leur Zèle; & la plû-part sont opprimez par ceux qu'ils veulent démasquer. Dans toutes les Religions, le Peuple est pour ceux qui leur racontent le plus de Chimeres & le plus de Fables. Tu sçais toi-même combien nos Freres les Juifs de Constantinople avoient peine à gouter tes Leçons, parce que tu les croïois contraires aux Ecritures, & capables de nuire à l'Esprit. Les Mahométans aiment très peu les Docteurs Arabes, parce qu'ils sont Ennemis des Miracles & de la Supersti-

tion. Les Ouvrages de *Macrifi*, fameux Ecrivain, ne sont point aussi estimez que ceux de plusieurs Mollas & Imans, remplis de Ridiculitez. Les Turcs accusent cet Auteur d'avoir peu de Religion, parcequ'il a affecté de ne rapporter que très peu de Miracles, & qu'il en a même réfuté plusieurs. Ils ne peuvent souffrir, qu'il ait dit, qu'il y a de la Folie à croire, que les Morts reviennent de l'autre Monde. Il en couta cher à Savonarole, Religieux Domicain, pour avoir condamné trop hautement les Abus de la Cour de Rome, & ceux de ses Confreres. Alexandre VI, Souverain Pontife, trouva le Secret d'arrêter ses Remontrances incommodes : & Savonarole fut pendu à Florence, avec deux de ses Compagnons. L'Aveuglement de quelques Personnes est si grand, & la Malice des autres est si noire, qu'il est presque impossible d'éclairer les uns, & de corriger les autres.

PORTE-TOI bien, mon cher Monceca : prospere dans tes Entreprises ; & vi content & heureux.

Du Caire, ce . . .



LETTRE SEPTANTE-HUITIEME.

Aaron Monceca, à Isaac Onis, *Caraites*,
autrefois Rabbins de Constantinople.

IL y a quelques Jours, que je t'écris, mon cher Isaac, un Démélé arrivé entre les Jansénistes & les Molinistes, au Sujet de la Publication d'un Livre appelé *Breviaire*. Cette Affaire est entièrement terminée. Les Prêtres, qui ne vouloient point le recevoir, se sont soumis: tout est tranquille. Cela ne durera pas longtems. De nouvelles Disputes succéderont bientôt à cette dernière. L'Esprit turbulent des Prêtres Nazaréens ne sauroit rester paisible; vivre sans cabaler, c'est pour les Moines un Supplice terrible. Ils s'exercent à crier & à disputer entre eux. Ils ont des Ecôles, dans lesquelles ils apprennent ce pénible Exercice, & des Maîtres, qui leur montrent ce Genre d'Escrime.

Un jeune Moine est élevé à Paris comme un Apprentif Gladiateur l'étoit dans l'ancienne Rome. Ses Régens de Philosophie & de Théologie lui montrent des Faux-Fuians des Disputes nécessaires pour éluder la Vérité. Il s'exerce, à l'Aide du Syllogisme, à trouver des Moïens & des Expédiens pour obscurcir les Choses les plus évidentes. Il se munit

338 LETTRES JUIVES, Lettre LXXVIII.
d'une Foule de Distinctions, de Divisions, & de Subdivisions, à l'Aide desquelles il devient invincible, ou du moins incapable de craindre qu'on puisse l'obliger de se rendre à la Raison, & à la Lumière Naturelle. Dès qu'il a acquis ce Talent, il commence à entrer dans le Cirque. Il s'exerce dans des Assemblées particulières de son Ordre. Enfin, lorsqu'il est entièrement perfectionné dans l'Art d'attaquer la Raison, il va, nouveau Chevalier errant, chercher les Aventures, & est très assidu à se trouver aux différentes Thèses que l'on soutient. C'est ainsi, qu'on appelle certaines Disputes ouvertes, qui se font à des Jours marqués dans les Couvens de Moines. Aristote, Scot, & quelques autres Philosophes Scolastiques, ont plus de Crédit dans ces Assemblées, que la Raison. C'est vainement, qu'elle démontre l'Evidence d'une Chose, dès qu'elle n'est point approuvée d'Aristote, ou que St. Thomas l'a condamnée.

LE Bon - Sens est un sot, qui doit se taire, & ne pas s'aviser de vouloir combattre l'Opinion des Philosophes auxquels certains Moines se sont attachés.

DANS ces Assemblées, & dans ces Disputes, celui, qui a la meilleure Poitrine, a toujours l'Avantage & la Raison de son Côté.

TU serois étonné, mon cher Isaac, de voir l'Effronterie avec laquelle ces prétendus Philosophes nient les Choses les plus évidentes. Leurs Distinctions mettroient ta Patience à bout. Je ne suis pas surpris si autrefois la Philosophie a généralement été méprisée en France.

ce. Que pouvoient penser les Gens raisonnables de tout ce Fatras d'*Etres de Raison*, de *secondes Intentions*, & de tant d'autres Sottises, qui, pendant long-tems, ont fait l'Occupation de tous les Philosophes? Il a fallu, pour détruire les Préjugés, que deux Grands-Hommes * luttassent contre tous les faux Savans de leur Siècle; les forçassent d'ouvrir les Yeux, & de voir l'Erreur où ils étoient plongés. Mais, malgré qu'ils aient reconnu leur Egarement, la plupart ont été trop entêtez pour vouloir suivre la Vérité qui les éclairoit.

LES Préjugés de certains Moines prévenus & ignorans m'étonneroient peu. Mais, je ne saurois comprendre, que des Gens, qui avoient du Génie & de la Pénétration, aient été aveuglez jusqu'au Point de croire qu'Aristote avoit été donné aux Hommes comme une Divinité Terrestre, qui devoit les instruire de tous les Secrets de la Céléste, qui lui avoit révélé toutes ses Opérations & ses Desseins. Est-il possible, qu'un Savant tel qu'Averroès ait pû penser & écrire de pareilles Extravagances †. Si Aristote est la suprême Vérité, il est inutile que les Hommes s'appliquent désormais à la Découverte de la Nature des Choses: ils ne peuvent plus rien apprendre de nouveau. Tout est compris dans les Ecrits

Y 3

du

* Des-Cartes & Gassendi.

† *Aristotelis Doctrina est summa Veritas, quoniam ejus Intellectus fuit Finis Humani Intellectus. Quare bene dicitur de illo, quod ipse fuit creatus, & datus nobis, Divinâ Providentiâ, ut non ignoremus possibilia sciri.* Averroes, de *Gener. Anim. Libr. V, Cap. I.*

340 LETTRES JUIVES, *Lettre LXXVIII.*
du Philosophe Grec. Il est la *suprême Vérité*,
& l'*Oracle qui doit nous instruire de tout ce*
qu'il est possible de savoir.

GASSENDI fut le premier, qui, dans le Siècle passé, osa attaquer l'Infaillibilité d'Aristote *. Il trouva presque autant d'Adversaires & d'Ennemis, que le premier Janséniste appellant de la Bulle *Unigenitus*. Les honnêtes Gens lui ont l'Obligation d'avoir ramené dans le Monde l'Usage d'une Philosophie raisonnable, à laquelle un galant Homme peut s'appliquer. Ce grand Génie fut suivi de Des-Cartes, dont le nouveau Système donna le dernier Coup à la Philosophie Scolastique. Elle fut releguée pour toujours parmi les Moines : les véritables Savans rétablirent si bien les Sciences ; & l'on conçut d'eux une si bonne Opinion, que, quinze Ans après l'Impression des Oeuvres de Des-Cartes, les Femmes raisonnèrent beaucoup plus sensément en Métaphisique, que les trois Quarts des Théologiens du Roïaume. Depuis ce Tems, l'Amour de la Philosophie s'est accru dans tous les Cœurs. Tous les honêtes Gens s'y appliquent. Les Courtisans même, au milieu des Plaisirs & des Intrigues d'une Cour tumultueuse, ne laissent pas de s'y occuper pendant quelques Momens de la Journée. Bien des Magistrats se délassent, par la Lecture des habiles Phisiciens, des Etudes rudes & pénibles du Droit.

DEPUIS qu'il est permis de condamner une

* Le premier Ouvrage, qui fit connoître ce Savant dans le Monde, fut celui *Adversus Aristotelicos*.

LETTRES JUIVES, *Lettre LXXVIII.* 341
une Absurdité, quoi qu'Aristote ou St. Thomas l'aient écrite; depuis que le Nom de ces Philosophes ne détruit plus une bonne Raison; on a perfectionné infiniment les Sciences, sur-tout la Phisique. Les *Qualitez occultes* ne sont plus regardées que comme un Aveu de l'Ignorance des Effets d'une Chose: &, outre les Découvertes dont on est redevable à la nouvelle Philosophie, on lui a encore l'Obligation d'apprendre à juger sainement de ses Connoissances, & de ne pas croire savoir ce que l'on ignore.

DE la Maniere dont on étudie aujourd'hui, il est certain qu'on doit découvrir dans trente Années plus de Véritez, qu'on n'en a connu dans deux mille. Comme on ne raisonne que sur des Principes clairs, qu'on ne reçoit pour certain que ce qui est évident, la Raison, qui n'est plus offusquée par un Nombre d'Erreurs qui la tenoient captive, agit plus efficacement & developpe plus aisément les Secrets, qu'elle cherche à découvrir.

LES Hommes, dit un illustre Philosophe *, ne tombent pas seulement dans un fort grand Nombre d'Erreurs, parce qu'ils s'occupent à des Questions qui tiennent de l'infini, leur Esprit n'étant pas infini; mais aussi, parce qu'ils s'appliquent à celles qui ont beaucoup d'Etendue, leur Esprit en ayant fort peu. C'est encore-là une Source inépuisable des Erreurs de l'ancienne Philosophie. Elle embrassoit des Questions, que l'Esprit Humain ne sauroit résoudre, &

Y 4

qui

* Mallebranche, Recherche de la Vérité, *Livr. III, Chap. III, pag. 179.*

342 LETTRES JUIVES, *Lettre LXXVIII.*
qui sont au-dessus de sa Portée. Les Philosophes Scolastiques s'occupoient peu des Choses essentielles : ils se nourrissoient de Chimères ; & ils n'étudioient que des Choses, ou incompréhensibles, ou inutiles. Par une secrète Vanité, & un Desir déréglé de savoir, ils cherchoient à pénétrer les Vérités les plus cachées & les plus impénétrables. Ils vouloient résoudre avec facilité plusieurs Questions inintelligibles, & qui dépendent d'un si grand Nombre de Rapports, que l'Esprit le plus pénétrant ne pourroit en découvrir la Vérité avec une Certitude évidente, après plusieurs Siècles d'une Méditation profonde, aidée d'une Infinité d'Expériences.

UN autre Défaut, qui jettoit la Confusion dans l'Esprit des Philosophes Scolastiques, c'étoit le peu de Méthode qu'ils gardoient dans leurs Etudes. Ils s'appliquoient à dix Sciences différentes, & peut-être dans la même Journée. Ils ne réfléchissoient point sur la Nature de leur Esprit, ne l'emploioient pas à la Recherche de la Vérité, & ne pensoient pas, que le Génie de l'Homme, déjà assez borné, ne doit point être distrait de ses Méditations par de nouveaux Objets, qui lui font souvent oublier les premiers. Tous les Demi-Savans, qui sont sujets à ce Défaut, tâchent en vain de pénétrer des Choses qui dépendent d'un Nombre d'autres dont ils n'ont aucune Connoissance, & desquelles ils ne s'apperçoivent pas, parce qu'ils ne réfléchissent point assez, & qu'ils sont trop distraits dans leurs Etudes.

DES-CARTES n'a dû la plûpart de ses
Décou-

Découvertes, qu'aux Moïens dont il s'est servi dans ses Etudes, pour empêcher que la Capacité de son Esprit ne fût partagée par d'autres Objets que ceux dont il vouloit découvrir la Vérité *.

Aussi, sur quelles Idées nettes & précises n'a-t-il pas établi les Principes de sa Philosophie? Je sçai bien, que ce Grand-Homme n'a point été infailible; & que ses Ecrits, pleins de Véritez dont on ne doit qu'à lui la Connoissance, se ressentent en quelques Endroits de la Foiblesse Humaine. Mais, il est ridicule de penser, qu'un Philosophe doive n'écrire rien que d'évident. C'est assez qu'il donne les Choses douteuses comme douteuses, & qu'il ne les propose à son Lecteur, que comme de simples Conjectures.

Si les Philosophes Scolastiques avoient eu autant de Bonne-Foi & d'Humilité que Descartes, on eut depuis long-tems reconnu un Nombre d'Erreurs qu'on a soutenues vivement pendant des Siècles. Au lieu de ces vaines Disputes, qui ne servoient qu'à embrouiller la Raïson, on se fût communiqué de Bonne-Foi ses Réflexions mutuelles; & l'on eût peut-être éclairé ce que l'on ne comprenoit point, quoiqu'on en disputât ardemment. On faisoit des Volumes énormes par leur Grossueur, qui n'étoient remplis que de Mots, & qui n'offroient rien à l'Entendement. Une simple Question de Phisique, éclaircie en deux Pages par Des-Cartes, auroit suffi pour former un *in folio*. Il faut rendre la Justice à

Y 5

Aristo-

* Mallebranche, Recherche de la Vérité, Livr. I, pag. 102.

Aristote d'avouër que sa Phisique est beaucoup plus passable, dénuée des Réveries, que ses différens Commentateurs y ont ajoûtées. On peut même dire, que ce Philosophe est un Esprit très vaste & très étendu. Il a parfaitement réüssi en ce qu'il a dit des Passions dans sa Rhétorique. Ses Livres de Politique & de Morale contiennent de fort belles Choses. Mais, quant à ses huit Livres de Phisique, il n'apprennent rien que l'on ne sâche déjà, & ne disent presque que des Choses qu'il est impossible d'ignorer. Quel est l'Homme dans l'Univers, qui ne sâche, que, pour que la Matière acquiere une nouvelle Forme, il faut qu'elle ne l'eût pas auparavant §? Qui est-ce qui doute, que tout dépend de la Forme, & que la Matière seule ne fait rien? On est à coup sûr aussi ignorant après avoir sù ces Choses, qu'avant de les savoir. Les huit Livres de la Phisique d'Aristote appartiennent plutôt à la Logique, qu'à la Phisique. C'é ne sont que des Définitions de Mots vagues & généraux, qui ne présentent à l'Entendement que des Idées peu distinctes. Aristote, par exemple, dit bien qu'il y a quatre Elémens, le Feu, l'Air, l'Eau, & la Terre; mais, il n'en fait point connoître la Nature: on n'en sauroit concevoir, par tous ses Raisonnemens, aucune Idée juste. *Il ne veut pas même, que ces Elémens soient le Feu, l'Air, l'Eau, & la Terre, que nous voyons; puisqu'il faudroit alors que nos Sens pussent au moins nous en communiquer quelque Connoissance:*

§ C'est-à dire, qu'elle en eut la Privation.

LETTRES JUIVES, *Lettre LXXVIII.* 345.
ce: il tâche de les expliquer par les Qualitez
de Chaleur , de Froideur , d'Humidité , de
Sécheresse , de Pésanteur , & de Légéreté.
Comment est - ce que des Hommes , qui
avoient de l'Esprit, ont pû se contenter d'une
Explication aussi vague , & qui entraîne après
elle tant de Ridiculitez & d'Impertinences ?
Je ne m'en étonne point , puisqu'ils étoient
assez complaisans , pour admettre , par la Dé-
férence qu'ils avoient aux Opinions de ce
Philosophe, le Néant pour un premier Prin-
cipe des Choses. Car , qu'est-ce que la Pri-
vation de tous les Etres, si-non un Rien , un
pur Néant ?

MONTAGNE a fait l'Horoscope de la
Destinée des Principes de la Philosophie d'A-
ristote, dans un Tems où les Nazaréens en
général les regardoient comme des Oracles
infaillibles. *Avant, dit cet Auteur §, que les
Principes qu'Aristote a introduits fussent en Cré-
dit, d'autres Principes contendoient la Raison
Humaine, comme ceux-ci nous contentent à
cette heure. Quelles Lettres ont ceux-ci, quel
Privilege particulier, que le Cours de notre In-
vention s'arrête à ceux-ci, & qu'à eux appar-
tient pour tout le Tems à venir la Possession de
notre Créance ? Ils ne sont pas plus exempts du
Boute-hors, qu'étoient nos anciens. Ce que di-
soit Montagne est arrivé. Il prévoioit que
la Raison perceroit enfin le Nuage: il mépri-
soit lui-même la Philosophie d'Aristote; & il
en connoissoit tout le Foible.*

PORTE-

PORTE-TOI bien, mon cher Isaac : & vi content & heureux.

De Paris ce



LETTRE SEPTANTE - NEUVIEME.

Jacob Brito, à Aaron Monceca.

DANS le Voyage que j'ai fait de Lion
à Montpellier, où je suis arrivé de-
puis deux Jours, j'ai eu besoin des
Instructions que tu m'avois don-
nées sur les Mœurs des François. Si je n'a-
vois point été prévenu de leur Caractere, je
ne fai ce que j'aurois pensé de la plûpart des
Gens avec qui j'ai voyagé.

Je partis dans le Coche-d'Eau qui descend
le Rhone. pour me rendre au Pont-St.-Esprit.
Nous étions plus de trente Personnes dans ce
Bateau, Femmes ou Hommes. Il y avoit des
Prêtres, des Moines, des Nourrices, des
Soldats, des Officiers, des Marchands, des
Chiens, des Chats, des Ecureils : notre Voitu-
re, ressembloit assez à l'Arche de Noé. Je
tâchai de me placer dans un Coin, éloigné le
plus que je pouvois du Tapage que faisoient
deux jeunes Gens, qui se disputoient une Pla-
ce auprès d'une jeune Fille assez jolie, qui,
presque aussi étourdie que ces jeunes Gens,
rioit à Gorge déployée de leur Différent. Un
Air

LETTRES JUIVES, *Lettre LXXIX.* 347
Air gai & satisfait étoit répandu sur son Vifage ; elle sembloit , par certains Regards qu'elle jettoit sur les autres Femmes, leur dire, qu'elle méritoit bien qu'on eut de pareils Empressements.

PENDANT cette Dispute, un vieux Officier, placé entre un Moine & moi, commença d'allumer sa Pipe. C'étoit un vieux Soudar, qui, de tems en tems, regardoit de travers le Religieux son Voisin, dont la Carure large & épaisse occupoit les trois Quarts de sa Place. Il étoit de mauvaise Humeur, d'être ainsi gêné par ce Moine. Il en fut bien-tôt délivré. A peine eut-il commencé à fumer, que le Révérend Pere, peu accoutumé à l'Odeur du Tabac, faisoit d'étranges Grimaces. L'Officier, s'en appercevant, affecta de lui détourner la Fumée dans le Nez. Le Religieux augmenta ses Mines, & tomba presque en Convulsion. Cependant, il ne bougeoit de sa Place, & tenoit toujours ferme: il étoit fâché d'abandonner un Poste qu'il avoit choisi comme le meilleur du Bateau. L'Officier, voyant qu'il ne pouvoit rien gagner, voulut ajouter la Plaifanterie aux Camouflets. *Mon Pere*, dit-il, *je crois que vous craignez le Tabac.* *Ah! Monsieur*, dit le Moine, qui crut que l'Officier alloit cesser du fumer, *je le crains à la Mort.* Cela étant, lui répondit gravement le Militaire, *je vous conseille de ne jamais fumer.* Il accompagna cet Avis de deux Bouffées étonnantes de Tabac, qui pensèrent faire crêver le pauvre Moine. Il se mit à touffer d'une étrange Force. Enfin, après s'être
un

un peu remis, il appella le Batelier. *Mon Ami*, lui dit-il, *les Ordres sont, qu'on ne doit point fumer dans votre Bateau. Faites-les exécuter. Vous avez Raison, mon Pere*, dit le Patron; & *Monsieur aura, s'il lui plait, la Bonté de discontinuer de fumer. Ecoute, Faquin*, répondit l'Officier: *tout ce que pourra faire ma Bonté sera de te donner cent Coups de Bâton, & de te jeter dans la Riviere. Pardi! voilà un plaisant Marant, de vouloir commander où je suis! Monsieur*, me dit-il, se tournant vers moi, *ne trouvez-vous pas plaisant, qu'auprès avoir servi trente Ans de suite le Roi mon Maître, je n'aie pas acquis le Droit de fumer devant un Frere-Lai? Vous pourriés mieux parler*, reprit le Moine. *Je suis Prêtre depuis plus de Tems que vous n'êtes au Service. Hé bien, si cela est*, dit l'Officier, *dites Messe, & chantez Vepres: je ne m'y opose pas. Le Moine* voulut encore presser le Batelier de faire exécuter les Ordres. *Ma Foi!* lui repliqua-t-il. *Vous, qui savez prêcher, mon Reverend Pere, tâchez de persuader Monsieur. Quant à moi, je n'irai pas chercher des Démêlez avec des Gens au dessus de moi. Je suis déjà batisé, & n'ai point envie d'être jetté dans la Riviere. Croiez-moi, mon Révérend Pere, excommuniez Monsieur: peut-être vous obéira t-il alors. La mauvaise Plaisanterie du Batelier, qui cherchoit d'appaiser le Courroux de l'Officier, acheva de mettre le Moine en Fureur. Il abandonna sa Place à la fin, & alla se loger dans un autre Coin du Bateau. Vous ne connoissez pas*, me dit alors l'Officier, *cette Race Monacale. Elle est aussi in-*

LETTRES JUIVES, Lettre LXXIX. 349
*commode aux Voyageurs, que les Créanciers aux
jeunes Gens. Si on écoutoit ces Freres Coupe-Choux
on seroit obligé de se contraindre dans tout ce qui
n'est point de leur Gout.*

PENDANT que cet Officier me tenoit ce
Discours, nous arrivâmes à la Dinée. Le
Moine me dit avec un Air benin, dès que
nous fûmes sortis du Batteau, *Comment avez-
vous trouvé, Monsieur, le Procédé de cet Of-
ficier? Les Gens de ce Métier sont insupporta-
bles, brusques, hautains, sans égard pour les
Personnes les plus respectables. Il semble qu'ils
sont en Droit de traiter les Personnes avec les-
quelles ils se trouvent, comme ils traitent les En-
nemis du Roi. J'aimerois mieux voyager avec
dix Courtauts de Boutique, qu'avec un de ces
Capitans Matamores.*

A-Peine le Moine m'eut-il quitté pour
entrer dans l'Hôtellerie, qu'un de ces jeunes
Gens, qui avoit fait un si grand Vacarme pour
être placé auprès de la jeune Fille, m'aborda
avec un Air riant & évaporé. *Je vous plains*
me dit-il, *Monsieur, de la Peine que vous avez*
eue ce matin. Vous étiez très mal placé dans le
Bateau. Ces Moines ne savent que marmoter
leur Breviaire. Ces vieux Militaires sont in-
commodes. Ils crient & piaillent sans-cesse, ou
vous ennuiant du Récit des Batailles auxquelles
ils se sont trouvez. Vous vous seriez parfaitement
amassé, si vous vous étiez trouvé dans notre Coin.
Nous avons ri, comme vous avez vu, pendant
tout le Chemin. Je vous conseille de vous pla-
cer auprès de nous cette Aprèsdinée.

UN grand Homme sec, qui n'avoit rien
dit

350 LETTRES JUIVES, *Lettre LXXIX.*
dit pendant toute la Route, plioit les Epau-
les, & levoit les Yeux, en écoutant le Dis-
cours de ce jeune Etourdi. Il prit le moment
de me parler en particulier, comme je retour-
nois au Bateau chercher quelque-chose que
j'avois oublié. *Monsieur*, me dit-il, *souffrez*
qu'en Camarade de Voiage je vous donne un Avis.
Gardez-vous de vous mettre en Route auprès de
ce jeune Homme, ou résolvez-vous d'essuier plus
de Questions, de Demandes, & de mauvais
Raisonnemens, dans deux Heures de Tems, que
vous n'en avez essuié de votre Vie. J'ai éprouvé
ce que je vous dis. Dans un Voiage que j'ai dé-
jà fait avec lui, il m'avoit rendu sourd à force
de parler, de siffler, & de chanter. Quelquefois,
il fait ces trois Sortes de Choses à la fois. Il ar-
rive même souvent, qu'il y en joint une quatriè-
me, qu'il danse, cabriolle, parle, sifle, & chan-
te en même Tems. C'est le plus pétulant Mortel
que le Soleil éclaire.

LE Ton de Voix, l'Air composé, de ce-
lui qui me parloit, & sa Figure maigre & seche,
me donna la Curiosité de le connoître. Après
l'avoir remercié de ses Avis, je lui deman-
dai s'il alloit bien loin? *Je vais*, me répon-
dit-il, *à Montpellier. Une Maladie incommode,*
dont je suis atteint, m'oblige à faire ce Voiage.
Ce qu'il y a de plus triste pour moi, c'est que je
n'ai point mérité le Mal qui m'accable. Je por-
te la Pénitence des Péchés de ma perfide Epon-
se. Comment donc, lui dis-je, Monsieur, une
Personne aussi chere a-t-elle pû vous nuire? Sans
doute c'est innocemment qu'elle a occasionné vos
Maux?

Malix? Je vais, reprit cet Homme, vous dire en peu de Mots la Cause de mes Malheurs.

„ DES ma plus tendre Jeunesse, je m'ap-
 „ pliquai à l'Etude de la Philosophie : je cher-
 „ chai à pénétrer dans la Nature des Choses.
 „ Enfin, après avoir travaillé avec beaucoup
 „ de Patience, je crus qu'il étoit tems que je
 „ joignisse la Pratique à la Science spécula-
 „ tive. Je préparai mes Fourneaux, je diri-
 „ geai mon Feu, & je commençai à mettre
 „ en Exécution ce qui m'avoit couté tant de
 „ Peine à apprendre. L'Occupation que me
 „ donnoit mon Ouvrage, & l'Assiduité que
 „ j'étois obligé d'avoir à mon Travail, m'em-
 „ péchoient d'examiner la Conduite de ma
 „ Femme. qui, jalouse de me voir à la Veil-
 „ le de faire de l'Or, & de finir le Grand-
 „ Oeuvre, voulut aussi de son côté travailler
 „ à amasser des Trésors. Elle ne trouva pas
 „ de meilleur Moïen, que d'avoir plusieurs
 „ Amans : & , dans peu de Tems, elle s'em-
 „ ploïa si efficacement, qu'elle acquit beau-
 „ coup de Bien. Il est vrai ; que, parmi ses
 „ Richesses, il s'en trouva qui lui causèrent
 „ beaucoup de Chagrin. Elle s'apperçut, qu'el-
 „ le avoit besoin que le Dieu Mercure répa-
 „ rât certain Domage qu'avoit causé la Déef-
 „ se Vénus. Le pis de cette Affaire fut, que
 „ ces Suites altérèrent infiniment ma Santé.
 „ Ma Femme, craignant que je ne prisse mal
 „ cette Avanture, disparut un jour avec un
 „ Poète de mes Amis : j'ignore où ils sont
 „ allez. Ce n'est pas-là ce qui m'inquiete :
 „ c'est d'avoir été forcé d'abandonner mes

„ Fourneaux pendant un tems, pour aller cher-
 „ cher du Remede à ma Maladie; la Santé
 „ étant un des principales Choses que doit
 „ avoir le Philosophe qui cherche d'opérer le
 „ Grand Oeuvre. „

JE fus charmé, mon cher Monceca, d'a-
 voir rencontré une Personne avec qui je pus-
 se parler des Choses qu'on débite sur la pré-
 tendue Pierre Philosophale. *Eh quoi! lui dis-
 je, Monsieur. Est-il bien possible, que l'Hom-
 me puisse parvenir à la Perfection de ce Grand-
 Ouvrage? Je vous avoue, que j'ai regardé jus-
 qu'ici comme des Contes tout ce qu'on débitoit
 sur cette Science. Vous avez Tort, me dit-il.
 Il est vrai, qu'il est très peu de Gens, à qui
 Dieu ait accordé le Pouvoir de parvenir à la par-
 faite Connoissance d'un Art aussi précieux. Mais,
 l'on ne peut douter de sa Réalité. Il y a en Eu-
 rope beaucoup plus de cet Or fait par les Artistes,
 que de celui qu'on apporte des Indes, du Pérou,
 & des autres Endroits. Tous les Directeurs des
 Monnoies de France avouent, qu'ils reçoivent
 toutes les Années beaucoup plus de cet Or & de
 cet Argent, qu'on n'en apporte des Pais Etran-
 gers. Les plus habilles Orfevres ne doutent point,
 qu'il n'y ait de véritables Artistes. Ils disent,
 que leur Or est beaucoup plus parfait, que celui
 que l'on tire des Mines, & prétendent le connoi-
 tre aisément.*

„ L'OPÉRATION de la Pierre Philosopha-
 „ le „, continua le Chimiste, „ est très possi-
 „ ble; & j'espère avec le tems d'en faire
 „ l'heureuse Expérience. Il est vrai, que,
 „ pour y parvenir, il faut essuier bien des Pei-
 „ nes

„ nes & des Travaux. On doit d'abord con-
 „ noître la Nature, avoir une Patience à l'é-
 „ preuve de tous les Contre-Tems, une Santé
 „ forte & vigoureuse; & si quelques unes de
 „ ces Qualitez manquent à celui qui cherche
 „ d'operer l'Oeuvre, c'est vainement qu'il se
 „ tourmente: il ne pourra jamais réussir. O-
 „ ferois-je „, dis-je au Chimiste, „ vous de-
 „ mander, si, en suivant les Principes qu'on
 „ voit dans les Livres, qui traitent de cette
 „ Science, on peut espérer de s'y perfection-
 „ ner? Il est peu de bons Livres „, me ré-
 „ pondit-il, „ parmi le grand Nombre de ceux
 „ qu'on vante beaucoup, & qui ne sont faits
 „ que par des Fourbes & des Impositeurs, qui
 „ deshonnorent cet Art précieux. Le Roi
 „ Geber est de tous nos Auteurs le plus savant,
 „ & le plus clair. Il faut cependant être bon
 „ Philosophe, & connoître parfaitement la Na-
 „ ture, pour l'entendre. Selon ce grand-Hom-
 „ me, le véritable Moïen de parvenir à per-
 „ fectionner ce grand Ouvrage est de réunir
 „ les Esprits minéraux, lorsqu'ils sont purifiés
 „ par l'Art, avec les Corps parfaits des Métaux,
 „ & qu'ils ont été auparavant rendus volatiles,
 „ & ensuite fixés; prenant soin de conserver
 „ toute l'Humidité radicale, & augmentant la
 „ Chaleur naturelle par une raisonnable Coction
 „ du Composé qui s'opere par ce merveilleux Fer-
 „ ment, & fait bouillir fermenter toute la
 „ Masse, de sorte que le Composé s'insinue dans
 „ les Parties les plus subtiles du Metal fondu,
 „ le purge de toutes ses Immondices, le meuris-
 „ se, & le change en Or.,

„ LE souhaite,, ,dis-je au Chimiste, „ que
 „ vos Expériences réussissent selon votre Gré,
 „ & que vous soiez plus heureux dans l'Opé-
 „ ration du Grand-Oeuvre, que vous ne l'a-
 „ vez été dans le Mariage. De la Façon dont
 „ vous parlez je vois que vous possédez à
 „ fond la Matière sur laquelle vous travail-
 „ lez. Cependant, j'ai entendu dire à plusieurs
 „ habiles Philosophes, que les Commence-
 „ mens de cet Art étoient menteurs, que le
 „ Milieu en étoit pénible, & que sa Fin me-
 „ noit à la Besace. „

LE Chimiste tacha de me faire changer d'O-
 pinion : il m'assura, que ceux, qui cherchoient
 avec attention, & sans se rebuter, le Secret,
 étoient à la fin très récompensés de leurs Pei-
 nes & de leur Soins. Il m'avoua portant,
 qu'il avoit déjà consumé les trois Quarts de
 son Bien. Mais, il comptoit d'avoir opéré
 l'Oeuvre avant qu'il eut consumé le Reste. Il
 n'attendoit que le Retour de sa Santé, pour
 rallumer ses Fourneaux, & mener sa Compo-
 sition au dernier Degré de Perfection. Je le
 vis si entêté, & si prévenu, en faveur de son
 Art, que je ne crus pas devoir entreprendre
 de le rendre plus raisonnable. J'ai eu plusieurs
 Conversations encor avec lui avant d'arriver
 dans cette Ville, dans lesquelles il m'a tou-
 jours exalté l'Excellence de la Pierre Philoso-
 phale. Depuis que je suis arrivé à Montpel-
 lier, je ne l'ai plus revû. Peut-être est-il déjà
 entre les Mains des Esculapes de ce Pais, dont
 je te parlerai dans ma première Lettre.

P O R-

LETTRES JUIVES, *Lettre LXXIX.* 355

PORTE-TOI bien, mon cher Monceca :
& vi content & heureux.

De Montpellier, ce . . .



LETTRE QUATRE-VINTIEME.

Aaron Monceca, à Jacob Brito.

❁❁❁❁'EST ici le Centre du Ridicule, com-
❁❁❁❁ me ce l'est auffi du Bon-Gout , &
❁❁❁❁ C ❁❁❁❁ de la Politeffe On peut-dire, mon
❁❁❁❁ cher Brito, que cette Ville renfer-
me les deux Extrémitez opposées. Elles y ont
toutes les deux un grand Nombre de Partifans.
Si les Sciences font cultivées , chéries , &
aimées , par beaucoup d'Honnêtes - Gens , la
Folie y est portée au fuprême Degré par les
plus grands Impertinens de toute l'Europe.
Comme ils font en grand Nombre, ils balan-
cent fouvent l'Autorité & les Décifions des
Personnes fenfées , ils entraînent après eux
l'imbécile Public , toujours la Dupe de qui-
conque veut le tromper. Ce font les Suites
du Pouvoir qu'ont ces Fanatiques imbéciles &
prevenus, qui font gémir le Bon - Sens oppri-
mé , & réfolvent les plus habiles Gens à laiffer
un libre Cours à l'Erreur Je comprends en effet,
qu'il eft très ennuieux pour les véritables Sa-
vans d'être fans cefle obligés de régenter une
Foule d'Ignorans entêtez , qui pouffent fou-

356 LETTRES JUIVES, *Lettre LXXX.*
vent l'Impertinence jusqu'à mépriser les Découvertes les plus utiles, & les Ouvrages les plus parfaits.

CE qu'il y a de plus surprenant dans le Parti de ceux qui cabalent contre les véritables Savans : c'est qu'il s'y trouve quelquefois des Personnes qui ont du Génie, de la Pénétration, & même de la Science. Ce que je te dis, mon cher Brito, te paroîtra d'abord un Paradoxe surprenant. Mais, lorsque tu réfléchiras sur la Bizarrerie de l'Esprit des Hommes, sur l'Envie que la plûpart d'eux ont de se rendre singuliers, & de se donner un Relief, en adoptant les Opinions les plus extraordinaires, tu ne t'étonneras plus de voir des Gens Savans autoriser quelquefois les Sottises du Peuple, & même en inventer de nouvelles.

UN Moine Nazaréen § a soutenu le plus extravagant Siftême que puisse enfanter le Cerveau le plus troublé. Ce Moine avoit cependant de l'Esprit. Il écrivoit assez bien ; mais, il voulut se rendre Chef de la plus impertinente Secte qui se fût jamais élevée contre les Anciens. Il ne s'amusa pas à discuter les Défauts qui pouvoient se trouver dans leurs Ouvrages. Il trancha court la Difficulté, & soutint, que les Livres anciens, soit Grecs, soit Latins, étoient des Manuscrits faits après-coup, par des Moines qui avoient emprunté les Noms des anciens Auteurs. Par exemple, il nia, que l'*Enéide* que nous avons eue été faite par un Auteur vivant du Tems d'Auguste.

§ *Le Père Hardouin, Jésuite,*

LETTRES JUIVES, Lettre LXXX. 357
guste. Cependant, parmi les Ecrivains qu'il déclara être apocriphes, il épargna les *Oeuvres de Pline le Naturaliste*, dont il se servit pour autoriser quelquefois ses pitoiables Raisonnemens. Il fit Main-basse sur tous les Docteurs Nazaréens, & rien ne trouva Grâce devant lui.

UN Système aussi fou, & qui fit donner à ce Moine le plaisant Nom de *Pere-éternel des Petites-Maisons*, fut vivement réfuté & anéanti par un Nombre de Savans, qui le réduisirent en Poudre *. Il trouva cependant des Partisans, tout ridicule qu'il étoit, & contraire au Bon-Sens & à la Lumière Naturelle. L'Amour de la Singularité, & de la Nouveauté, lui donna chés les François, même chés les Errangers, une Vogue qui dura jusques à ce que l'Illusion fût dissipée, & que la Raison eût repris le Dessus.

IL faut être bien aveugle, pour se figurer, que les Auteurs Grecs & Latins, qui nous restent aujourd'hui, ont été fabriqués à St. Denis dans un Monastere de Moines; car, c'est-là, que cet Imposteur prétend que toute

Z 4

l'An-

* *Voiez, sur-tout, les Vindiciæ veterum Scriptorum contra J. Harduinum du célèbre Mr. La Croze. Voiez aussi le Miles Macedonicus du savant Norris. Dans la IV Lettre des Memoires Secrets de la République des Lettres, les Raïsons, qui avoient obligé le Pere Hardouin à inventer son extravagant Système, sont assez bien développées. Je prie le Lecteur de vouloir y jeter les Yeux, pour suppléer ainsi à ce qui n'a pu trouver Place dans cette Lettre.*

358 LETTRES JUIVES, *Lettre LXXX.*
l'Antiquité a été forgée. Or, je demande comment les Grecs, qui possédoient successivement dans leurs Bibliothèques les Manuscrits de leurs Auteurs, se sont accordez à les brûler, ou à les déchirer, & à recevoir ceux qu'on avoit fabriqués sous leurs Noms dans ce Couvent de Moines? Quand on eut refait *Xenophon, Homere, Pindare, Sophocle, Euripide, Diodore de Sicile, &c.*, comment les fit-on transpirer dans les Bibliothèques des Grecs, qui n'étoient alors remplies que de ces Auteurs? Comment troqua-t'on les faux avec les véritables? Mais, l'on dira peut-être, qu'il n'y avoit aucun Livre en Grece, & que les Grecs ne savoient, ni lire, ni écrire, quelque tems après Constantin. On ne peut soutenir le Fond de ce Système, qu'en avançant cette impertinente Absurdité. Car, si l'on avoue, que les Grecs avoient des Yeux, & savoient lire & écrire, en prenant leurs derniers Auteurs qui ont écrit de nos Jours, on remonte successivement jusques à ceux qui sont les plus éloignés. Ils se sont citez mutuellement les uns les autres: ils ont rapporté des Passages qui se trouvent dans ceux qui les ont précédés. Les Auteurs du XIV Siecle ont cité ceux du XIII; ceux du XIII, ceux du XII & du XI; & en remontant toujours ainsi, on vient aisément jusqu'à la Source des Originaux rejettés. Dans quel Tems apperçoit-on quelque Apparence de la Supposition des anciens Auteurs? Comment peut-on s'imaginer, que les Grecs avoient assez de Complaisance, pour recevoir comme des Ecrits authentiques des Auteurs qu'ils

LETTRES JUIVES, *Lettre LXXX.* 359
qu'ils voioient naître dans une Nuit comme
des Champignons, & dont ils n'avoient aucune
Connoissance ? Je demande ce qu'ils dûrent
dire, lorsque, tout-a-coup, ils virent paroître
des Ouvrages, dont ils ne devoient jamais
avoir eu la moindre Notion. Est-il probable,
que, d'un commun Accord, tous les Hom-
mes donnassent une aveugle Croiance à ces
Ecrits ; qu'aucun d'eux n'eut du moins
témoigné la même Défiance que celle du
Moine Hardouin ? Certes, elle auroit été
fondée : & si aujourd'hui on disoit, qu'on a
retrouvé la *Médée Ovide*, le *Thieste de Va-*
rius, quoi que la chose puisse arriver, com-
bien n'examineroit-on point ces Pièces, com-
bien de Gens n'écriroient pas pour ou contre,
pour en constater la Vérité, ou pour la com-
battre ? Les *Oeuvres de Pétrone* sont une Preuve
évidente de ce Fait.

CEUX, qui soutiennent le ridicule Siftême
qui veut rendre suspects les précieux Restes de
l'Antiquité, s'appuient beaucoup sur l'Igno-
rance des Tems où ces Auteurs ont été con-
trefaits. Pren-garde, mon cher Brito, comme
un Raisonnement absurde en entraîne néces-
sairement un autre. Quelle Folie, ou plutôt
quel Aveuglement, de croire que les *Oeuvres*
de Démosthène, de Quintilien, de Virgile, d'Ho-
race, de Perse, &c., soient les Productions d'un
Siècle plongé dans l'Ignorance * ? Eh quoi !

Z 5

La

* Ce Passage a besoin d'être expliqué plus claire-
ment. Car, parmi le peu d'Ouvrages que le Pere
Hardouin regarde comme véritablement anciens, il
met

La Stupidité, & la Bêtise, produisent ce que la Science la plus profonde, & l'Etude la plus pénible, peuvent à peine imiter? Les célèbres Historiens d'aujourd'hui, ont pour Tite-Live ce Respect que Stace avoit pour l'*Eneïde*, & qui tenoit de l'Adoration §.

CONSIDERE, mon cher Brito, quels sont les Gens, à qui l'on fait écrire des Ouvrages dont

met les *Satires* & les *Epitres d'Horace*, les *Géorgiques de Virgile*; mais, il rejette toutes les *Odes* de ce premier, & l'*Eneïde* de ce dernier. Il a découvert, à ce qu'il prétend, qu'il y a je ne sçai combien de Siècles, que plusieurs Personnes réunies ensemble se chargèrent du Soins de composer l'Histoire ancienne, qui étoit entièrement perdue. Il est parfaitement informé du Siècle auquel ont vécu ces Gens-là, aussi bien que du Lieu où ils ont écrit leurs Ouvrages. Pour tous Monumens de l'Antiquité, ils n'avoient que Cicéron, Pline, les *Géorgiques de Virgile*, les *Satires* & les *Epitres d'Horace*. Il croit que nous n'avons point d'autres Monumens de l'Antiquité, que ceux-là, excepté quelques Fastes, & fort peu d'Inscriptions. Deprehendit ille.... *Cœtum certorum Hominum ante Sacula nescio quot extitisse, qui Historia veteris concinnanda Partes suscepissent, qualem nunc habemus, cum nulla tunc extaret. Sibi probè notam illorum Ætatem, atque Officinam, esse inque eam Rem istis Subsidio fuisse Sullium, Plinium, Maronis Georgica, Flacci Sermones & Epistolas; nam hac illa sola censet. . . . ex omni Latinitate sincera Monumenta, præter Inscriptiones admodum paucas, Fastosque nonnullos. Harduini Chronologia ex Nummis antiquis restituta, Prolus. pag. 60.*

§ - - - Nec tu divinam *Æneida* tenta,
Sed longè sequere, & Vestigia semper adora.

STAT. Thebaid.

LETTRES JUIVES, *Lettre LXXX.* 361
dont la Galanterie & la Délicatesse servent encore de Modeles aux Courtisans les plus déliés d'aujourd'hui. Ce sont des Moines, qui composent les *Heroides* & l'*Art d'aimer d'Ovide*; & des Ignorans, qui inventent les *Philippiques de Démosthene*, & les *Oeuvres de Plutarque*. Mais, disent quelques-uns de ces Fanatiques de la République des Lettres, les Gens, qui faisoient ces Ouvrages, avoient de l'Esprit; ceux, qui les achetoient, & qui les recevoient, étoient des Ignorans. Je demande, s'il étoit possible, qu'il n'y eut que sept à huit Personnes renfermées dans une Maison, qui eussent du Génie? Si l'on répond, que toute la Raison & la Lumière du Genre-Humain n'étoient pas renfermées dans un seul Couvent de Moines, il faudra avouer, que les autres Savans, répandus dans divers Endroits de l'Europe, & qui y écrivoient les Ouvrages qui nous restent aujourd'hui, eussent fait quelque Mention de ces Fabricateurs d'Ecrits anciens.

EN-VÉRITÉ, mon cher Brito, tout Homme, qui soutient le Système de ce Moine Hardouin, doit opter de passer pour Fou, ou pour Fanatique: C'est avoir trop de Bonté, que de vouloir réfuter un pareil Ramas d'Extravagances. Voici une Raison, sur laquelle les Ennemis des Auteurs anciens soupçonnent les *Oeuvres de Virgile* d'être apocriphes. Pline le Naturaliste, disent-ils, parle d'un Virgile Auteur des *Bucoliques*, & ne dit pas un Mot de l'*Eneide*: donc, l'*Eneide*, que nous avons, n'est pas du même Virgile que les *Bucoliques*. Je ne puis m'empêcher de rire, mon cher Brito,
en

en t'écrivant cet absurde Raisonnement. J'aimerois autant qu'on dît dans trente ou quarante Ans d'ici, que les *Pseaumes* n'ont point été traduits en Vers François par *Marot*, parce que *Boileau*, qui parle des Ouvrages de ce Poëte, ne dit rien de ceux-là. Que penseroit-on d'un Homme, qui, dans deux ou trois cens Ans, voudroit prouver, que la Tragédie de *Bajazet* n'est point de *Racine*, quoique ce soit pourtant une des belles Pièces de cet Auteur, parce que *Des-Preaux*, son Ami, aiant parlé de toutes les Pièces de ce Poëte, n'a jamais fait aucune Mention de celle-là ?

Tu chercheras, sans doute, mon cher Brito, à deviner les Raisons qui avoient déterminé ce Moine à soutenir un Système aussi étonnant. J'ai été aussi embarrassé que toi à les deviner ; & je ne les ai apprises, que par le Moien de quelques Savans de ce Pais, qui m'ont découvert le Neud de cette Affaire, & les Ressorts cachés qui avoient mis en mouvement l'Esprit frénétique de cet Impositeur. Il étoit Membre d'une Société § entièrement opposée à un autre *, qui a donné plusieurs Editions des Docteurs Nazaréens Grecs & Latins. Ces Livres, qui ont été reçûs avec un Aplaudissement universel dans le Public, ont excité la Jalousie & l'Envie des Confreres d'Hardouin. Pour détruire l'Autorité de ces Editions, il a voulu annéantir l'Ancienneté de ces Auteurs ; &, pour rendre son Sentiment moins odieux aux Nazaréens, qui au-

roient

§ Celle des Jésuites.

* La Congrégation de St. Maur.

LETTRES JUIVES, *Lettre LXXX.* 363.
roient dû justement se révolter contre le Mépris qu'on témoignoit pour leurs anciens Docteurs, ce Moine a cru exténuer son criminel Système, en regardant généralement tous les Auteurs anciens comme des Ouvrages faits après-coup, & dont la plûpart avoient été composez par des Moines prédécesseurs de ceux qui soutiennent aujourd'hui leur Ancienneté.

VOILA, mon cher Brito, la Cause du ridicule Sentiment, né dans ces derniers Tems contre les plus célèbres Ecrivains, & embrassé par quelques Ignorans, qui ont cru trancher du Bel-Esprit, & se donner du Relief, en applaudissant à de pareilles Impertinences.

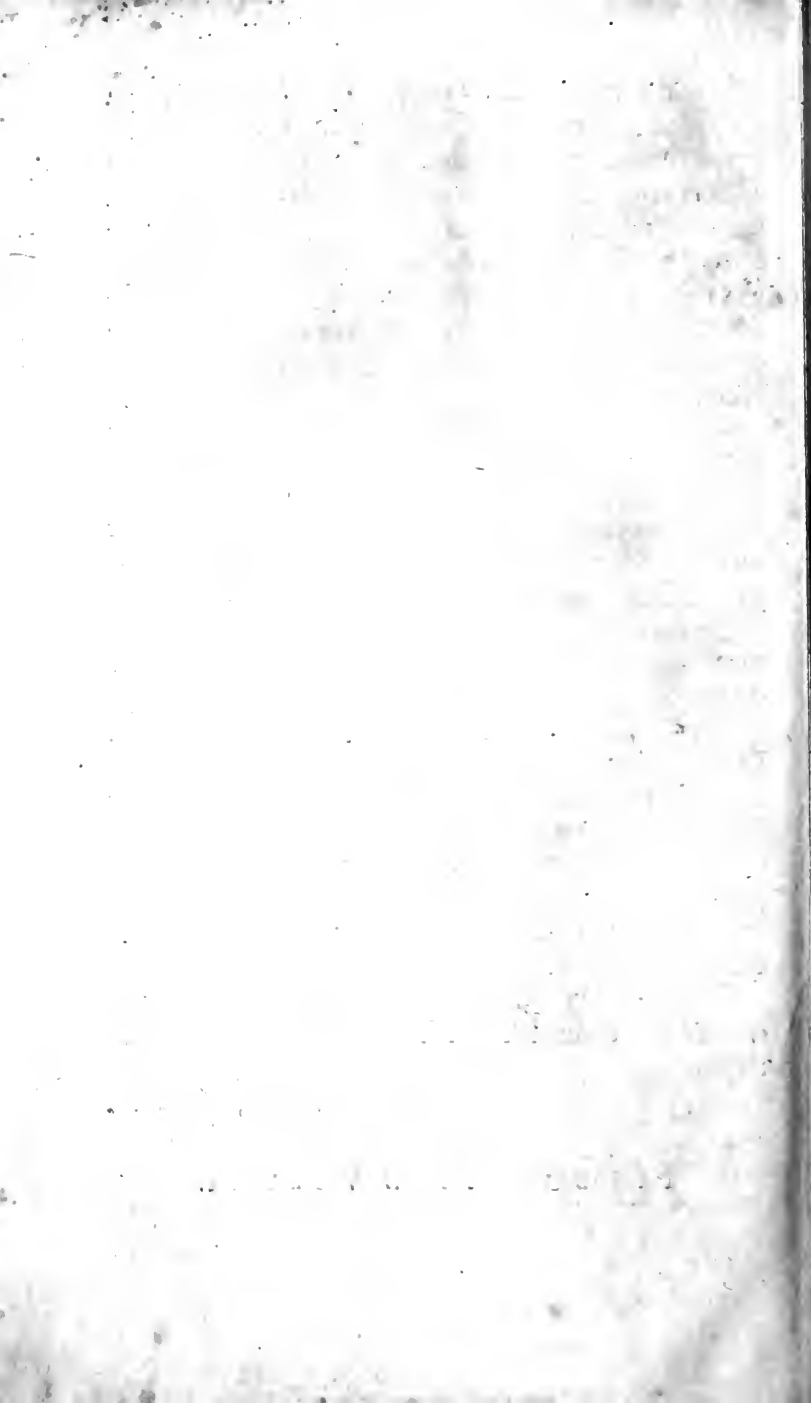
JE voudrois bien avoir quelque chose de nouveau à t'apprendre. Mais, Paris, depuis quelques Jours, semble être devenu plus tranquille. Cela ne durera pas long-tems, & l'Esprit inconstant des François me redonneroit bientôt assez de Matière à t'écrire mille Nouveautez amusantes, si je ne comptois partir incessamment de ce Pais. Je prendrai dans peu la Route de Flandre, pour finir quelques Affaires que j'ai à Bruxelles; & je ne manquerai point de t'écrire de-là.

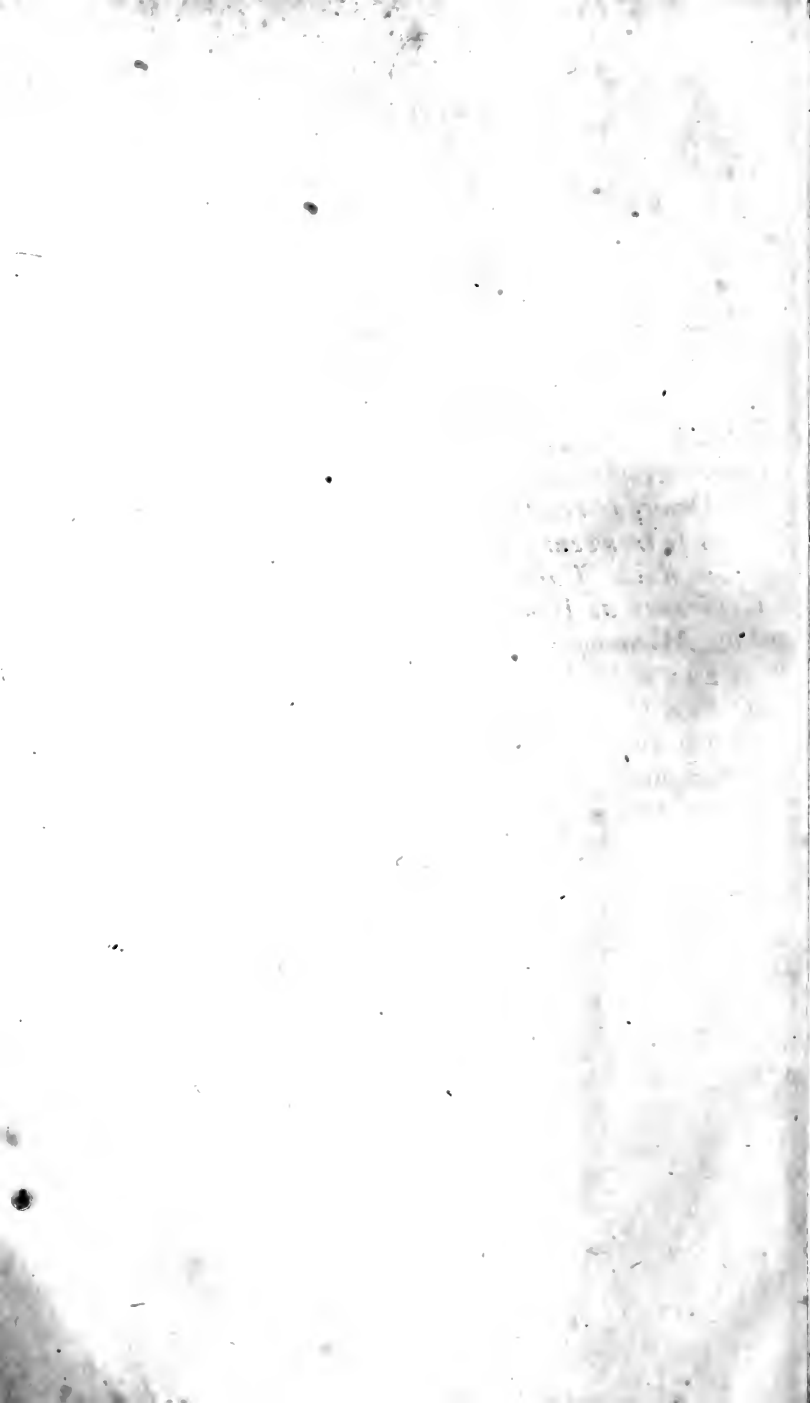
PORTE-TOI bien, mon cher Brito, & que le Dieu de nos Peres te comble de Prospéritez.

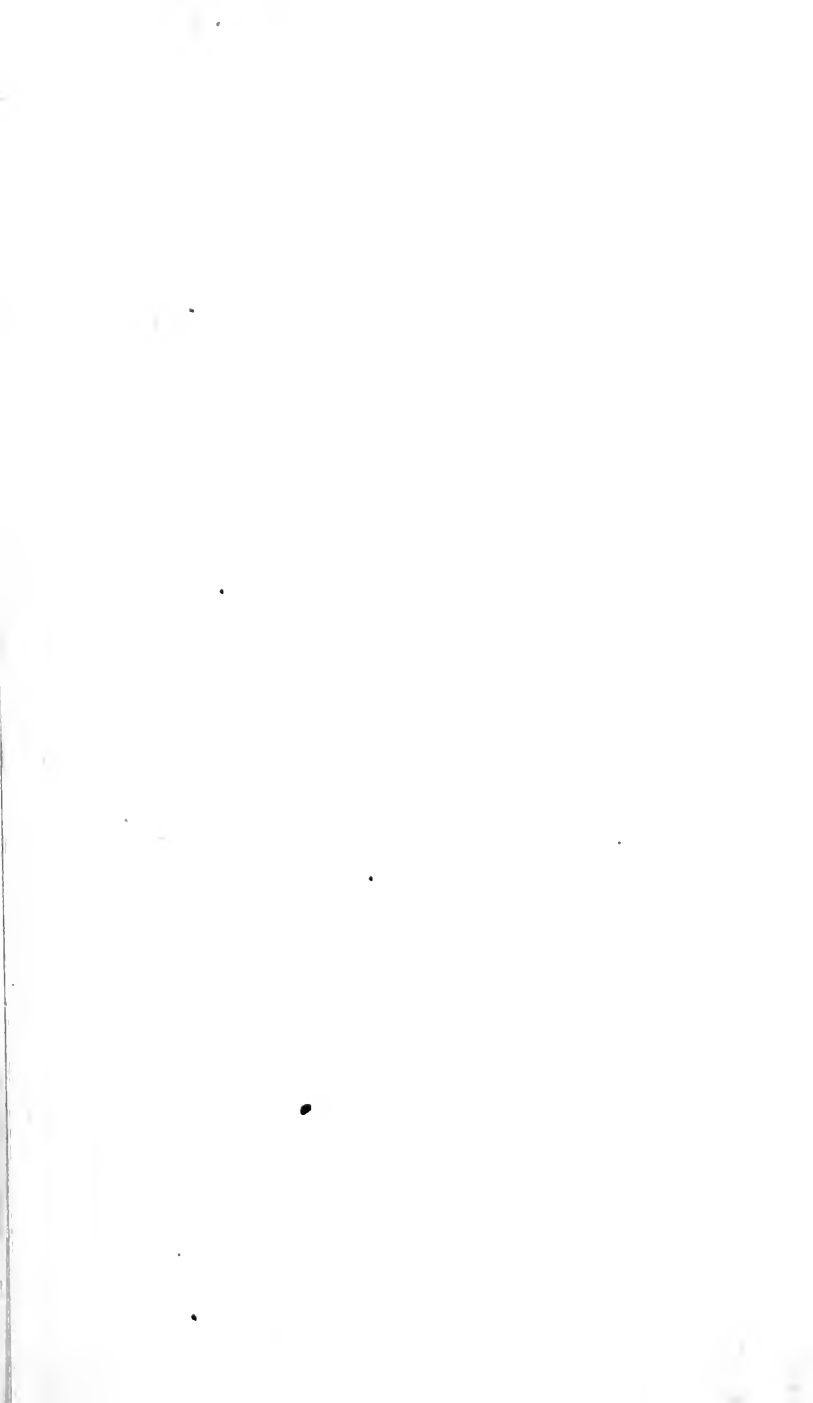
De Paris, ce. . . .

FIN DU SECOND VOLUME.









**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

**The Li
University o
Date**

--	--	--



